UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01882028 2

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresdemadames02swetuoft

TRANSFERRED
ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY
ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

LETTRES

DE

MME SWETCHINE

II

DU MÊME AUTEUR

Madame Swetchine. *Sa Vie et ses Œuvres* (16e édition). 2 vol. in-16 . . . . . 8 fr. » »

Lettres de Mme Swetchine (6e éd.). 3 vol. in-16. 12 fr. » »

Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine (11e édition). 1 vol. in-16 . . . 4 fr. » »

Mémoires d'un Royaliste (4e édition). 2 vol. in-8° ornés chacun d'un portrait en taille-douce. . . . 16 fr. » »

Augustin Cochin (4e édition). 1 vol. in-16 avec beau portrait gravé . . . . . 3 fr. 50

Études et Souvenirs (2e édition). 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

Le Même. 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

L'Évêque d'Orléans (2e édition). 1 vol. in-12 . . 2 fr. 50

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

LETTRES

DE MADAME

SWETCHINE

PUBLIÉES

Par le Comte de FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME EDITION

II

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1901

Tous droits réservés

OCT 19 1961

Lettres de Mme Swetchine

A MADEMOISELLE DE VIRIEU [1],

Bologne, 7 juin 1824.

Ma sœur et Nadine m'ont mandé que vous m'aviez écrit à Bologne une lettre que je n'ai pas reçue. Mais enfin vous vous êtes souvenue de moi ; vous avez pensé au bien que vous pourriez me faire ; peut-être avez-vous cédé à un mouvement plus personnel ! S'il en était ainsi, je ne serais guère tentée de me plaindre. Ne m'aimez pas seulement pour moi, comme j'en retrouve toujours la crainte au fond de mon cœur. L'affection trop désintéressée n'est au fait qu'une très

[1] Ces lettres sont adressées à Mlle Stéphanie de Virieu, fille du comte de Virieu, membre de l'Assemblée constituante. L'élévation du caractère et des vues de cet homme distingué, les circonstances touchantes de sa mort, constituent de véritables traditions de famille, qui doivent trouver ici leur place.

Le comte François-Henri de Virieu était né à Grenoble le 13 août 1754, d'une famille originaire du Dauphiné, partagée depuis le XIVe siècle en deux branches, l'une demeurée dans les terres patrimoniales du Dauphiné, l'autre fixée en Bourgogne.

généreuse aumône : la véritable amitié veut bourse commune et tient autant à ses droits qu'à ses devoirs.

Je vous avais écrit le jour de mon départ, et puis j'ai déchiré mon billet au lieu de vous l'envoyer. D'ailleurs, il me semble que vous n'aimez pas beaucoup ces petits soins, ces petites coquetteries de sentiments. Nos rapports ont été presque immédiatement sérieux,

Son père mourut lorsqu'il était en bas âge, et il perdit à dix ans sa mère, dame d'honneur de Mesdames, filles de Louis XV. En mourant, celle-ci le confia à son amie intime, la duchesse de Rohan-Chabot, qui dirigea son éducation et son entrée dans le monde avec une sollicitude éclairée et toute maternelle. Henri de Virieu se montra digne des soins assidus dont il était l'objet. A quatorze ans, il fut envoyé à Strasbourg en qualité d'aide-de-camp du comte de Vogüé, son oncle, tout en demeurant sous la direction d'un précepteur qui lui fit joindre aux études spéciales de sa carrière l'étude du droit et des langues étrangères.

Cette instruction libérale, fortement assise sur la base d'une éducation chrétienne, avait merveilleusement préparé le jeune homme aux épreuves que sa génération allait traverser, et il monta rapidement tous les degrés de la hiérarchie militaire, sans que personne songeât à y voir un caprice de la faveur. A vingt-huit ans, il épousa Mlle de Dijon, d'une famille distinguée de Gascogne, mais protestante. Elle se fit instruire et embrassa la religion catholique avant son mariage.

Lorsqu'en 1776, le Dauphiné manifesta le désir de voir rétablir les Etats provinciaux, M. de Virieu entra vivement dans ce mouvement et y entraîna la noblesse de cette province. Le parlement s'unit à ce vœu ; mais bientôt, effrayé de l'organisation de l'assemblée provinciale, il apporta des obstacles aux règlements d'exécution. M. de Virieu fit de grands efforts pour l'engager à ne pas repousser le bienfait des réformes administratives. L'esprit de corps l'emporta sur la prévoyance politique ; le parlement s'obstina, et l'agitation qui avait pris naissance dans son sein ne tarda pas à troubler la contrée tout entière. Au milieu du conflit, MM. de Virieu, de la Blache et de Viennois, furent chargés de porter à

parce qu'une sorte d'instinct les a toujours rendus confiants. Plus je les médite, et moins j'y fais de part à l'imagination. Je ne sais comment cela se fait, mais il est sûr que ma tendre affection pour vous a tous les caractères d'une vieille amitié. Il s'y joint seulement l'émotion qui se mêle à la joie d'un bienfait récent. Je ne puis vous dire avec quel intérêt j'ai suivi, les trois

Versailles un mémoire sur l'état de la province. Ils obtinrent l'autorisation de réunir les trois ordres du Dauphiné dans une assemblée restée fameuse sous le nom d'assemblée de Vizille. A cette époque déjà, l'on ne voulait plus comprendre que pour conjurer une terrible révolution, il fallait procéder avec des ménagements réciproques : les uns voulaient tout réformer à la fois, et les autres tout défendre sans distinction. C'est dans ces circonstances que MM. de Virieu et Mounier furent élus pour le Dauphiné aux Etats généraux de 1789.

Le comte de Virieu, que ses aspirations vers la liberté n'avaient jamais porté à méconnaître les droits de l'autorité royale, comprit de plus en plus qu'on aurait bientôt à lutter contre l'anarchie : « Nous avions cru en arrivant ici, écrivait-il à sa famille, qu'il nous faudrait la massue d'Hercule pour détruire les abus, et nous voyons que les épaules d'Atlas ne nous suffiraient pas pour soutenir ce monde qui s'écroule. » Attaché à la famille royale par les sentiments les plus élevés du respect et de la reconnaissance, et sincèrement dévoué aux intérêts d'une sage liberté par toutes les tendances de son éducation et de son esprit, il tourna tous ses efforts vers une conciliation qui pouvait tout sauver. Il servit souvent d'intermédiaire à Louis XVI près du côté droit de l'assemblée, et ce fut sur l'invitation formelle du Roi qu'il vota pour la réunion des trois ordres.

En 1790, porté à la présidence de l'assemblée, il prêta serment en cette qualité. Mais la gauche, sur la motion de M. de Lameth, ayant demandé que le serment s'appliquât même aux actes de l'assemblée non sanctionnés par le Roi, M. de Virieu descendit du fauteuil. Dès ce moment il fut, ainsi que ses amis, Clermont-Tonnerre, Mounier, Lally-Tollendal et Malouet, voué au poignard

premiers jours de mon voyage, cette route que vous deviez faire si tôt après moi ; combien l'idée que vous verriez tout ce que je vois, que vous admireriez tout ce que j'admire, ajoutait au charme des objets. Ces figures si animées qui se trouvaient sur mon passage, il me semblait déjà les voir rappelées dans vos charmants dessins ; enfin, vous vous unissiez si naturellement à

dans d'infâmes libelles, et un jour que le chevalier de Cocherel fut pris pour M. de Virieu, au sortir de l'assemblée, cette méprise faillit lui coûter la vie.

Après la clôture de l'assemblée constituante, le comte de Virieu, qui, dès les premiers jours de trouble, avait refusé le grade de maréchal de camp, afin de conserver au roi la fidélité de son régiment, resta encore à Paris, dans l'espoir d'être utile à la famille royale. Les dangers auxquels elle était exposée appelaient le dévouement personnel de tous ses défenseurs. Il fut de ceux qui passaient leur vie armés, toujours prêts à courir au château des Tuileries menacé par de perpétuels attentats. Sa présence d'esprit et son courage sauvèrent Mesdames, tantes du Roi, et protégèrent leur départ, au moment où la résidence de Bellevue allait être envahie. Après que la famille royale fut devenue prisonnière au Temple, il se retira à Lyon. Ce n'était pas le découragement du désespoir qui s'était emparé de lui, mais son intelligence pénétrante ne lui laissait plus d'illusions, et il comprit que désormais l'état du pays ne pouvait être modifié que par des événements ultérieurs. Il attendit donc que ces événements mêmes lui traçassent son devoir ; ils ne tardèrent pas. Bientôt il apprit la mort du Roi, puis il vit établir dans Lyon le règne affreux de la terreur, il vit la guillotine établie sur le pont Morand, afin que les corps disparussent plus rapidement dans le Rhône. Quand la municipalité voulut protéger la vie des citoyens, il l'encouragea ; et quand les citoyens se levèrent à leur tour pour défendre leurs magistrats contre les fureurs de la Convention, il s'arma avec eux. Désigné par son expérience militaire pour exercer le commandement, il préféra combattre comme simple volontaire dans les rangs de cette généreuse milice lyonnaise qui résista, pendant

toutes mes impressions que, par moments, l'illusion de votre présence était presque complète. Ces deux jours de repos à Bologne m'étaient bien nécessaires. Nous repartons demain à la pointe du jour pour marcher sans relâche jusqu'à Carlsbad. Je fais main basse sur toutes les curiosités qui se trouveront sur mon passage. Pour en jouir, il faudrait avoir un but moins déterminé.

Ecrivez-moi bien vite à Carlsbad et rappelez-vous qu'en fait de confiance je n'ai en moi que celle qu'on me donne.

plus de deux mois, aux soldats de la Convention, dirigés par Dubois-Crancé. Les ressources des assiégés étant épuisées, M. de Précy, commandant en chef, divisa ses troupes en deux corps, l'un sous ses ordres, l'autre sous ceux de M. de Virieu, pour se frayer un chemin à travers les rangs des assiégeants. M. de Précy parvint à gagner le Forez avec un petit nombre de ses compagnons. M. de Virieu, après avoir pourvu à tous les préparatifs d'un coup si hardi et retrempé son courage aux sources chrétiennes, le visage calme et presque radieux, revint à la tête de ses hommes et leur dit : « Messieurs, je vous conseille à tous de faire comme moi, la foi ne nuit pas à l'intrépidité du soldat. » Cette petite troupe sortit de Lyon au grand jour, le 4 octobre 1793. A peine avait-elle traversé la Saône, qu'un boulet emporta M. de Virieu ; une mort héroïque avait couronné une noble vie.

M. de Virieu, âgé de 39 ans, laissait derrière lui, en tombant, sa jeune femme et trois enfants. L'une de ses filles devint la comtesse Adelphe de Quinsonnas ; son fils Aymon de Virieu, camarade de collège de M. de Lamartine, demeura jusqu'à sa mort l'ami fidèle du poète ; sa seconde fille, Mlle Stéphanie de Virieu, dont M. de Lamartine a célébré le talent d'artiste [1] et à qui les lettres qu'on va lire sont adressées, ne se maria jamais, consacrant sa vie à des soins, à des œuvres que ces lignes vont maintenant faire connaître.

[1] *Cours familiers de littérature*, CXVI^e^ entretien.

Munich, 14 juin 1824.

J'aurais voulu vous répondre immédiatement, mais deux lettres si rapprochées vous auraient fait jeter les hauts cris, et n'ayant pas en moi la mesure de ce qui est raisonnable, c'est en vous que je l'ai cherchée. Voyez comme, dans le monde, chaque chose ou chaque être prend naturellement la place qui lui convient ! Je suis plus âgée que vous, j'ai plus de cette expérience trop chèrement achetée ; j'ai été probablement soumise à des épreuves plus nombreuses, plus compliquées, et cependant, à peine la confiance nous a-t-elle livrées l'une à l'autre, que vous avez été mon refuge et mon appui. Ah ! que vous avez raison de croire que je sais m'identifier à ceux que j'aime ! Je suis cent fois plus sensible à leurs joies, à leurs peines, qu'ils n'oseraient l'être eux-mêmes. Si nous étions beaucoup ensemble, pas un de vos mouvements ne m'échapperait. Il me semble qu'alors je vous donnerais quelque bonheur ; mais peut-être est-ce une illusion, peut-être suis-je comme ces esprits tourmentés par un instinct de talent, qui cependant ne doit jamais produire. Combien je voudrais vous rassurer sur la crainte que vous avez de me voir souffrir ! De plus grands malheurs que ceux que j'ai eu à supporter jusqu'ici peuvent assurément m'atteindre et m'éprouver cruellement ; mais je crois, en vérité, que j'ai perdu la faculté de souffrir comme j'ai souffert, d'une manière aussi dévorante, aussi aride, aussi désordonnée. Il y a des crises pour l'âme comme pour le corps, et on ne recommence rien de la même manière. Je reconnais mon injustice sur quelques

points, ma déraison sur beaucoup d'autres, et, sur tous, cette nécessité, dont vous me parlez si bien, de diriger ce qu'il y a de plus ardent dans mes vœux, dans mes espérances, vers Celui qui ne nous manque jamais. J'ai toujours été mon propre fléau, l'instrument de mes peines ; les autres n'en ont été tout au plus que l'occasion. Mais, d'ailleurs, si vous vous attachez à moi avec force et durée, n'aurais-je pas dans cette pauvre misérable vie le plus solide dédommagement que l'on puisse y goûter ? Notre séparation, une séparation indéfinie, sera sans doute une grande peine ; Dieu sait si elle me pèse dès à présent ! Mais espérons de l'avenir et suppléons-y par une union intime dans une même volonté, vers un même but. Les obstacles extérieurs ne nous feront jamais le mal que produisent ces barrières invisibles qui détruisent souvent tout le bienfait de la présence. Connaissez-moi seulement telle que je suis, non telle que j'ai été trop souvent, inquiète, susceptible, boudeuse. Je conçois parfaitement que l'amitié rend l'intelligence aussi sévère qu'elle fait le cœur exigeant : ainsi, je ne sollicite pas ce qu'on appelle simplement de l'indulgence ; traitez-moi sans ménagement, quand vous aurez à reprendre, pourvu seulement que mes défauts et mes fautes vous attachent à moi. Vous voyez que je ne vous demande pas peu de chose, mais peu ne vaut pas la peine d'être demandé. Quel regret que nous ne soyons pas restées au moins quelques jours de plus ensemble ! Les questions se présentent en foule dès qu'on est séparé, et il faut les refouler tristement. Que je n'ignore plus rien de ce qui vous touche ou vous occupe ; donnez-moi les plus petits détails ; imaginez que je suis là, attentive, avide. Quand

vous serez chez vous, je vous écrirai tous les quinze jours. Je règle cela d'avance afin d'être sûre de n'en pas faire davantage.

J'ai été dans le ravissement du Tyrol. Après l'Italie, c'est comme si on passait de l'Énéide aux Églogues. C'est aussi pittoresque et cent fois plus beau que la Savoie : toujours les mêmes Alpes, toujours le même torrent et toujours, toujours des aspects et des effets nouveaux. Ah ! si vous aviez été là !

Adieu, grondez-moi de trop penser à vous. Que votre idée me soit présente, à la bonne heure, mais il ne faut pas qu'elle soit fixe.

Carlsbad, 30 juin 1824.

Ma chère amie, j'ai bonne envie de guérir, de maintenir mes forces aussi haut et aussi longtemps qu'elles pourront aller. La situation de mon âme est bien propre à aider ces efforts. Je suis calme, beaucoup moins soumise aux mouvements qui me dominaient autrefois. Je ne perds pas de vue le but que je me propose, et, quand le but apparaît clairement, on ne manque guère de la force nécessaire pour y marcher.

Le séjour de Rome m'a fait un bien prodigieux. Pendant quelque temps, il a eu pour moi tous les avantages d'une retraite spirituelle, et puis tous ceux d'un soulagement ardemment désiré. Si je ne souffrais beaucoup, beaucoup pour les autres, je me sentirais heureuse comme je ne l'ai jamais été. J'aime à vous redire cela. Dans tout ce qui m'est purement personnel, la pointe la plus aiguë de mes peines est émoussée.

Après avoir souffert de mes affections, je commence à en goûter les consolations, par cela seul peut-être que je me méfie davantage de moi. Mme de Ségur m'a reçue avec joie, avec une amitié bien faite pour me toucher et me satisfaire. Autrefois, je m'occupais plus de moi que d'elle, je voulais lui imposer ma manière de sentir et de juger ; je voulais lui faire goûter ce charme infini, intime, si indissolublement uni dans mes idées aux affections profondes. J'oubliais combien un cœur abreuvé, comme le sien, d'amertumes, fatigué de tous les mouvements violents et en lui-même et dans les autres, devait redouter la vivacité des sentiments les plus permis ; enfin, j'exigeais tout ce dont aujourd'hui je me borne à éprouver le besoin. L'amitié telle que je la conçois remplirait, transformerait une existence, et j'ai encore quelque peine à entendre que, partagée à un certain degré, elle ne remplisse pas beaucoup de vide, qu'elle ne déplace pas certaines choses et n'agisse pas sur leur forme et sur leur couleur. Mais aujourd'hui, assez de raison m'éclaire pour savoir que ce n'est pas de hautes luttes qu'on obtient rien dans ce genre, qu'il faut se soumettre aux caractères comme on se soumet à toutes les autres nécessités. D'ailleurs qui nous dit que cette extrême susceptibilité, ces délicatesses subtiles, ces recherches, ces raffinements de sentiment ne sont pas une maladie du cœur ou de l'imagination bien plus que de la vraie sensibilité? Dans ce cas-là, il me faudrait avouer que mon cœur est encore bien malade. Mais, du moins, j'ai acquis le très important avantage de ne vouloir plus imposer tous mes maux à une autre.

Maintenant, c'est à peu près tout ce dont je voulais

vous informer qui me reste à vous dire ; il faudra que je recommence bientôt et que vous le souffriez sans trop de résistance.

Carlsbad, 24 août 1824.

Chère amie, les formes extérieures de notre vie appartiennent à tout ce qui nous entoure ; cette autre vie cachée, silencieuse, peut n'appartenir qu'à Dieu et à nous-mêmes. Je ne vous demande qu'un libre accès dans le sanctuaire ; donnons-nous mutuellement ce que jamais presque personne ne songe à demander ; nous nous enrichirons par ces dons inaperçus qui ne lèsent aucun droit et n'excitent nulle envie. Vous vous trouvez bien hardie quand vous me faites de ces observations si peu blessantes que l'orgueil du plus grand roi les porterait sans sourciller ; mais c'est moi qui, avec plus de raison, pourrais m'appeler téméraire de m'être laissée voir, depuis que je vous connais, si complètement ce que je suis dans les haillons de ma misère. Je crois que je trouve en vous le caractère le plus noble et le plus droit, l'esprit le plus éclairé et le plus juste. Si tout cela est l'effet de l'aveuglement, qu'y puis-je ? Je suis bien loin d'être disposée à vous flatter ; je me dis que sans doute vous avez des défauts qui m'ont échappé et des qualités restées imparfaites ; je me dis, avec plus de certitude encore, qu'il vous reste beaucoup à acquérir, puisque l'idée de ce que nous sommes appelés à devenir grandit toujours à nos yeux à mesure que nous nous élevons vers elle. Croyez que lorsque je trouverai à reprendre en vous, je me

donnerai pleine carrière ; je vous demande en retour la plus rigoureuse franchise ; je l'attends de votre conscience, qui m'inspire encore plus de sécurité que votre cœur, soit dit sans blasphème. Il n'y a pas de vérité si difficile dont, j'ose le dire, je ne veuille faire mon profit. Osez tout et vous verrez si, entre vos mains, je suis flexible. Réalisons entre nous ce que le monde même dédaigne d'imaginer, des rapports vraiment francs et sincères ; travaillons ensemble à nous secourir, à nous fortifier ; appelons Dieu à notre secours : cet auxiliaire-là ne trouble pas le tête-à-tête et c'est le ciment qui empêche les cœurs de se disjoindre. Vous avez bien raison, avec un amour pour Dieu que quelquefois je pourrais croire ardent, ma piété même est encore beaucoup trop naturelle. Elle se mêle à tous mes sentiments, à toutes mes impressions et ne m'élève pas au-dessus d'eux. Je juge les choses comme quelqu'un qui croit, mais j'en souffre *comme quelqu'un qui n'a pas d'espérance*. Je me prépare encore à devenir ce que je devrais être depuis longtemps et l'on dirait, en me voyant, qu'une autre vie intermédiaire m'est promise pour y exécuter les bons propos de celle-ci. Surveillez-moi et tout ira mieux, si ce n'est bien, mais avant tout ne me manquez pas. Les mécomptes laissent une impression bien plus ineffaçable, bien plus pernicieuse, dans l'âge avancé, et c'est encore une preuve de cette justice que l'on retrouve partout, car la prudence qui appartient aux années pourrait nous faire éviter ces écueils presque inévitables dans la jeunesse. Je l'ai peu consultée avec vous cette prudence, peut-être parce que j'agissais par l'ascendant d'un instinct supérieur à elle ; toujours est-il vrai que si j'avais été

induite en erreur, ou par vous ou par moi-même, mes regrets ne seraient pas sans reproche. De l'intérêt, de la bonté, de la bienveillance, j'en ai vraiment à satiété ; chaque jour j'en reçois de nouveaux et de nombreux témoignages, mais rien de cela ne peut me rendre riche, quelque sensible que j'y sois. Ce qu'il me faut, c'est de mettre en commun avec un autre tous mes goûts, mes sentiments et mes pensées. Pourvu que nous ayons sur la terre un seul témoin de ce qui se passe au fond de notre cœur, nous sommes bien plus aisément satisfaits de ceux qui ne sont témoins que de nos actions.

Milan, 5 octobre 1824.

Nous voici à Milan depuis cinq jours et prêts à en partir demain sans éprouver le moindre regret. Nous avons été ici bien contrariés par le temps, par une foule de petites choses, de soins officieux qui m'ont empêchée de voir à ma guise, et de tirer quelque profit ou quelque jouissance de ce que je voyais. Une amie qui me connaissait bien, uniquement peut-être parce qu'elle m'aimait, me disait que j'avais surtout besoin de repos ; c'est peut-être vrai. Mais ce repos n'est-il pas notre dernière chimère comme le bonheur notre première illusion ? J'ai beau faire, je suis toujours tourmentée, surtout dans l'intérêt des autres dont les peines me laissent encore moins de relâche que celles dont je reconnais la justice dans ma propre destinée. Tout ce que vous me dites est d'une admirable justesse ; ce que vous exigez n'est pas la perfection, je sens que c'est le nécessaire. Chaque époque, chacune

des vicissitudes de ma vie, n'expriment que le sens si profond et si vrai de vos paroles. Mais on ne change pas à volonté, sans beaucoup de temps et d'efforts, une fausse direction ; on retombe souvent dans la route que l'on se proposait de fuir, et le courage qui fait recommencer toujours est encore autre que le courage qui fait persévérer. On se croit de loin une force que l'on reconnaît trop tôt avoir été présomptueuse. Cependant, n'en concluez rien contre des progrès irrécusables. Pour vous donner la mesure du bien immense que vous m'avez fait, j'aurais voulu que vous pussiez comparer l'état où je suis et celui où j'étais. Ma plus grande peine, aujourd'hui, n'équivaut pas à la plus légère d'autrefois ; et même, quand vous me dites qu'il ne faut chercher nulle part le bien que j'ai poursuivi avec tant d'ardeur, vous entraînez ma conscience et frappez de silence jusqu'à mes regrets. Laissez-moi seulement les formes de mon caractère, pour que je n'aie pas tout à refaire à la fois. Je vous demande, moi, de rester comme vous êtes. Jamais vous ne me verrez rien exiger. Vous ne ferez pour moi que ce que vous voudrez ; quelquefois seulement, je vous dirai que j'ai besoin de vous, et je me trompe fort, si ce qui est à mes yeux la première des séductions n'agit pas aussi sur vous. Vous voyez que je joue avec vous cartes sur table ; je ne déguise rien, et, avant tout, je sens qu'il subsiste entre nous un pacte de vérité que, au prix de tout le bonheur du monde, je ne voudrais pas rompre.

Nous prenons la route de Parme et Bologne pour faire celle que vous avez faite par la Marche d'Ancône, et nous arrivons à Rome vers le 10 de ce mois. Ah ! si

je vous y retrouvais ! De toutes façons, je suis bien impatiente d'y être, pressée de revoir les miens et de me retrouver à poste fixe ; cette vie nomade me déplaisait chaque jour davantage. C'est ce besoin de fixité, surtout, qui me fait désirer vivement de retourner à Paris et qui donne peut-être quelque prix au sacrifice que je n'oserais refuser à l'année sainte [1]. Tout ce qu'on fait sincèrement pour Dieu se retrouve un jour ou l'autre. Je le sens plus que jamais, il faut se hâter de vivre là où l'on doit mourir, et le corps seul peut se bien trouver de ce mouvement, de ce changement perpétuel de rapports et de lieux. On perd plus qu'on ne gagne à trop courir le monde. Ce que j'y gagne pourtant, sans qu'il me soit jamais possible de le mettre en première, ni même en seconde ligne, c'est une amélioration sensible dans ma santé. Je reconnais actuellement que les eaux m'ont fait grand bien. Ne pensez donc plus à ma santé et remerciez le bon Dieu avec moi de m'avoir rendu des forces que je pourrai employer hardiment à son service. J'ai emporté de Carlsbad la petite coupe dans laquelle je buvais. Je vous la destine ; car vous avez droit sur tout ce qui m'a fait quelque bien.

Pendant que vous m'écriviez, quel grand événement se préparait à Paris [2] ! Il n'amènera pas, j'espère, de changement matériel trop subit ; car, heureusement, dans la situation actuelle, il y a peu à faire pour que les choses aillent aussi bien qu'une machine humaine le comporte. Je ne crains qu'une seule chose, c'est

[1] Le Jubilé de 1825.

[2] L'avènement au trône du roi Charles X.

qu'on ne favorise trop tout ce que j'aime ; certes, on ne se plaint guère de cela. Cependant, il est impossible de dire que ce soit toujours sans dangers. Quand le mal est dans l'opinion, il ne se déracine que lentement ; et si le pouvoir lui oppose des remèdes violents, l'obéissance du moment ne rachète pas les dangers de l'avenir. Je voudrais pour la religion ce que les économistes demandent pour le commerce, qu'on laissât faire sans trop s'en mêler. Mais, de nos jours, on ne veut pas se donner le temps pour auxiliaire, ce temps qui, avec une bonne et sage direction, affaiblit ce qui est pernicieux et consolide tout ce qui peut être vraiment désirable. J'ai eu beaucoup de lettres de Paris, mais toutes antérieures à la mort du Roi, et qui, cependant, laissaient déjà juger et les craintes et les espérances.

De toutes façons, je suis décidée à retourner en France immédiatement après Pâques qui vient de bonne heure. Votre pays est tellement devenu le mien, que, hors de là, je suis étrangère partout. Je ne veux pas du Simplon, qui pique la curiosité de tout le monde ; j'aime le mont Cenis à la folie et je ferais cent lieues de plus pour le joindre. Vous trouverez cela bien extraordinaire, mais n'est-il pas permis d'aimer le mont Cenis ?

Adieu, ne me dites rien, mais laissez-moi vous dire que je vous aime de toute mon âme.

Rome, 27 octobre 1824.

Je saurai toujours assez ce que vous voulez être,

chère amie ; ce qui m'importe, c'est de savoir ce que vous êtes dans chacun de ces moments de l'existence qui laisse quelque trace. Pourquoi nos âmes ne vivraient-elles pas d'une vie commune ? Pourquoi ne connaîtraient-elles pas toutes leurs épreuves et même tous leurs dangers ? Nous n'avons qu'un but, pourquoi diviserions-nous nos forces ? Je ne sais si c'est un rêve qui a toujours fasciné mon esprit, mais cette parfaite solidarité des âmes ne saurait me paraître impossible, et si j'y vois le plus haut degré d'une félicité vraiment noble et pure, j'y vois aussi un moyen puissant de perfectionnement bien digne de s'associer à des motifs d'un ordre supérieur. Je suis donc très loin encore de pouvoir dire avec vous : — Qu'importe qu'une faible créature nous admire, que nous soyons ce qu'elle a de plus précieux ! — Quant à l'approbation, j'en fais très bon marché, tout comme de cette promesse de la gloire du ciel qui m'a toujours trouvée souverainement insensible. Mais, dans toute disposition, à tout âge, serait-ce au lit de la mort, une affection sincère et profonde me paraîtra un bien au-dessus de tous les biens. Loin que le goût, le désir de l'éternité, ôtent à son appréciation, il me semble qu'ils nous préparent et nous disposent à sentir encore mieux ces jouissances qui appartiennent à peine au monde terrestre, qui ne connaissent aucun obstacle extérieur, qui sont graves et sérieuses comme la vertu, intenses comme si l'âme était dégagée de ses liens ! L'affection conçue, éprouvée ainsi, est presque digne du ciel. Si vous croyez que je délire, ne contestez pas trop ma folie ; elle n'a été jusqu'ici qu'un vrai fléau pour moi ; mais cela tient bien moins à l'essence du principe qu'à la fausse application

et aux dangereux auxiliaires que lui donnaient les défauts de mon caractère.

Si vous saviez tout ce que j'éprouve en passant dans ces rues qui conduisaient chez vous ! A peine entrée à Rome, votre souvenir est venu se mêler à toutes mes émotions ; je vous cherchais, je vous demandais, comme si vous étiez là pour m'écouter et me répondre. J'espère que vous avez eu mon petit mot de Milan ; j'en suis un peu inquiète, parce que je n'ai pu porter moi-même mes lettres à la poste, et que, lorsqu'elles m'intéressent, les voir couler dans la boîte est la seule chose qui me donne de la sécurité.

J'ai trouvé ma sœur, son mari, les enfants, à merveille, tous bien bons et bien aimables pour moi. Dans ce qui m'est personnel, j'ai bien des grâces à rendre, mais, d'une autre part, il faudrait me défendre de penser pour m'arracher à une foule d'inquiétudes poignantes.

Comme je vous l'ai mandé, je quitterai Rome immédiatement après Pâques et reprendrai le chemin de la France. Il y a si peu de place en moi pour la curiosité, que j'avais complètement renoncé à Naples, quand une lettre très pressante de Mme de Nesselrode est venue me donner de bonnes raisons pour faire une chose qui n'éveillait pas mon plus léger désir. En attendant, mon seul dédommagement, ma seule jouissance est de vivre en famille et de me préparer à tirer quelque profit de cette année qui approche et qui devrait stimuler si puissamment nos meilleurs sentiments. Je n'ai pas répondu à ce que vous me disiez de M. de X***. J'ai beaucoup d'amitié pour lui, mais cette confiance, arrachée par le besoin de la plainte et à qui tout ce qui

l'écoute complaisamment suffit, est une des choses du monde qui révolterait le plus ma sensibilité et peut-être mon orgueil. Je me confie parce que j'aime, et je n'aimerai jamais parce que je me serai confiée.

Adieu, je vous conjure de me tirer d'inquiétude comme si mes supplications abrégeaient les distances. Que le bon Dieu vous comble de bénédictions, vous qui souffrez avec tout ce qui souffre !

Rome, 24 novembre 1824.

Chère amie, j'ai reçu votre bonne lettre du 20 octobre. Vous y êtes plus rassurée, plus calme, plus contente, c'est du baume pour moi. Ce que je brûle d'apprendre maintenant, c'est de meilleures nouvelles de M. votre frère et de sa femme. Un premier malheur fait découvrir comme un monde nouveau dont tous les objets sont terribles ; la surprise ajoute à la douleur, mais enfin ses ravages s'exercent sur une âme jeune et saine, tandis que la débilité suit de longues et anciennes souffrances, et, quoique moins frappé d'abord, on est plus incapable de reprendre à cette confiance qui fait, à elle seule, toutes les illusions et tout le bonheur de la vie. Dites-moi si vous réunirez cet hiver tous les vôtres. Les grandes distances sont comme l'indifférence, il est tout simple qu'elles séparent ; mais, quand on peut se tendre la main, il faudrait pouvoir se toucher, comme s'aimer toujours davantage quand on s'aime déjà. Il m'en coûte beaucoup de renoncer à vous voir ce printemps. Ce moment-là m'apparaissait comme une petite oasis ; j'en nourrissais

l'espoir sans me dissimuler tout ce qui pouvait le menacer. Je suis si dépendante moi-même, si indécise par la volonté d'autrui, que je ne forme de projets que dans l'intérêt du moment présent. Ce qui m'importe surtout, c'est que vous restiez pour moi ce que vous êtes ; avec cela nous ne pouvons manquer de nous retrouver un jour ou l'autre. Ne pensez pas pourtant que cette philosophie, qui n'est qu'une volonté réduite et brisée, soit ou peu sincère ou trop facile. Je me convaincs de plus en plus qu'il ne faut fermer la main ni aux choses ni aux personnes, et je sens trop encore les retours de cette sensibilité qui voudrait toujours être satisfaite, pour qu'il n'y ait pas dans mon sacrifice le regret que Dieu tolère chez les imparfaits.

Le mariage de *** me paraît décidé. Pour atteindre au bonheur, il ne faut pas l'acheter à si grand frais. On risque trop, avant d'en jouir, de s'user par les efforts mêmes qu'on a faits pour y arriver. Heureusement je suis dispensée d'émettre en pareille matière un désir ou une opinion. C'est en maniant d'autres intérêts que les siens que l'on apprend le scrupule, cette inquiète et dévorante maladie de l'âme.

Sans avoir ni dettes ni procès, l'extrême baisse des grains en Russie et même souvent l'impossibilité de rien vendre, sont telles que j'ignore complètement sur quel revenu je puis compter. Mais, d'après toute probabilité, j'aurai toujours en me restreignant, en mettant de l'ordre dans ma dépense, de quoi vivre.

L'état de la fortune de ma sœur, le sort à venir de ses enfants sont tels, que j'aimerais encore mieux grever le présent de nouvelles charges que de compromettre davantage l'héritage que je dois leur laisser.

Pressée par des considérations si fortes, je puis faire maintenant de cruelles réflexions sur le peu de soin que j'ai donné à ma fortune, sur l'usage souvent vaniteux et coupable que j'en ai fait. L'expérience est bien plus un châtiment qu'une leçon, car elle n'éclaire la plupart du temps que lorsque son application devient impossible. Si nous étions ensemble, vous liriez dans mon cœur comme Dieu même ; je vous montrerais, comme à lui, toutes mes misères, pour vous inviter plus puissamment à m'être secourable. Cependant je commence à croire que mes peines n'auront pas été sans fruit. Cette renaissance, qui seule peut nous consoler d'être nés, je l'entrevois du moins si je ne puis encore en jouir. Ce monde fantasmagorique s'abat devant mes yeux et je sens que mes ailes commencent à pousser. Que de miracles, que de souffrances n'a-t-il pas fallu pour en venir là ! Quel mystère que ce qui est si juste, si nécessaire et même si compréhensible, ne nous frappe pas immédiatement comme tel ! On ne peut concevoir que, tenant entre nos mains le fil conducteur, nous ne voulions jamais le dérouler jusqu'au bout. Vous n'avez pas été étrangère à ce travail et plusieurs de vos lettres l'ont bien hâté. La vérité dans une bouche amie est douée d'une si grande puissance ! on ne lui conteste rien et quand elle parle d'efforts et de sacrifices, il semble qu'elle en partage le poids.

Le bon P. Rosaven, dont le nom se place tout naturellement ici, m'a bien demandé de vos nouvelles ; il vient me voir assez souvent et me comble de marques d'intérêt.

J'ai revu aussi le duc de Rohan, qui prend la part

la plus vive à toutes les peines que vous avez eues. Je l'ai trouvé plus rassis, plus maître de sa jeune imagination. C'est réellement un jeune homme excellent, plein de bienveillance générale et de douceur. Son ambition est loin d'être ce que lui-même pourrait la faire croire : la barrette rouge lui ferait bien plaisir ; eh bien ! il s'en passerait sans sourciller. Il est très résolu à retourner en France pour le sacre ; le voilà donc bientôt perdu pour nous [1].

M. d'Argenteau mène une vie fort retirée, n'aspire qu'au moment de devenir prêtre, et, en attendant, entasse toutes les bonnes œuvres du monde sur son passage. Sa candeur, son calme me plaisent beaucoup : c'est comme la transparence du cristal qui laisse voir toute la pureté de son âme. Il vient me voir quelquefois le matin, et alors nous causons [2].

On attend le baron et la baronne de Montmorency, et Mme d'Hautefort [3]. Il ne serait pas impossible que M. Mathieu de Montmorency vînt avec sa femme, et nous sommes sûrs de posséder Eugène, frère du duc de Laval, qui nous est revenu, il y a huit jours, fort satisfait de se retrouver à Rome, et plus heureux encore de tout ce qu'il a vu à Paris.

L'enthousiasme qu'excite le Roi est sans exemple ; il faudrait remonter à Henry IV pour se faire une idée de sa popularité. Vous avez vu l'article sur Saint-Denis

[1] Le duc de Rohan est mort cardinal-archevêque de Besançon.

[2] Le comte de Mercy d'Argenteau exerça, durant quelques années, les fonctions de nonce apostolique en Belgique.

[3] La comtesse d'Hautefort, née de Maillé, dame d'honneur de Mme la duchesse de Berry.

de M. de Salvandy, cet admirable article, qui prouve combien une impression seulement vive place au-dessus des sophismes d'une opposition systématique. Mme de Saint-Aulaire me mande de son côté que tous les partis n'ont plus que des fanfares, que toutes les inquiétudes, soit de prévoyance, soit de souvenir, sont abjurées. Je jouis d'une impression si générale, sans pouvoir m'empêcher pourtant de me demander pourquoi ces soudaines illuminations ont tant tardé et comment il se fait que la mobilité d'une forte portion du peuple le fasse passer si brusquement de la crainte injurieuse à la joie la plus confiante. Ce serait beaucoup plus aisé à concevoir si la bonne foi avait toujours présidé aux conseils des ennemis du gouvernement. Car certes, il y a dans les vertus émanées du trône de quoi les désarmer; la presse, si noblement libérée, les paroles prononcées par M. le Dauphin, à cette occasion, disent mieux qu'autre chose dans quel esprit le Roi se propose de gouverner. La première page du règne de Charles X est comme certain sonnet, elle vaut à elle seule un long poème. Je suis française depuis que je me connais : dans cette France, je n'ai jamais admiré d'autre pouvoir que celui des Bourbons, et je sens, comme leurs meilleurs serviteurs, la gloire de leurs triomphes. Peut-être que si j'étais à Paris, entraînée par le mouvement général, une réflexion quelconque me serait devenue impossible; mais dans l'éloignement, tous les intermédiaires disparaissent et on est frappé de voir le lendemain si différent de la veille. Ah ! pauvres gens que nous sommes, si une bonne fois pour toutes nous pouvions nous établir dans la justice et l'impartialité !

Vous ne me dites pas que vous avez repris vos pinceaux, à leur défaut vos crayons. Je voudrais, jour par jour, savoir ce que vous faites, et quand je perds mon temps, je me consolerais en vous voyant employer le vôtre. L'étude m'a fait tant de bien à plusieurs reprises, que je me propose toujours d'y revenir, et ce projet est entravé comme tant d'autres. Je lis beaucoup actuellement sur Naples ; je veux me familiariser davantage avec son histoire, pour mieux jouir de son sol et de ses souvenirs. Il n'y a rien de si long que ce que l'on fait en conscience ; on ne va vite qu'avec l'habitude et le goût du superficiel. Je fais toujours un peu de métaphysique, secondée par le P. Rosaven, qui ne veut pas du système de M. de Lamennais. J'ai lu en dernier lieu le *Salvator Rosa* de lady Morgan, qui m'a ramenée à l'Ecole napolitaine, et le simple récit de la *Révolution du Piémont* qu'on attribue à Constance de Maistre, qui a modestement caché son nom sous celui d'officier piémontais. L'ouvrage de lady Morgan n'est pas sans talent et sans intérêt, mais la haine y gâte tout et l'entraîne à des *spropositi* pitoyables. Celui de Mlle de Maistre est écrit d'une manière piquante et originale. Ces deux dames, dont les points de départ sont si éloignés, se touchent par l'énergie. Leur style, qui ne se ressemble pas plus que leurs principes, est d'une vigueur que dément leur sexe. Je ne sais pas trop ce que serait un mari pour ces deux femmes-là ; elles réduiraient la plupart des hommes que je connais au niveau de ce pauvre M. de X., si mal affermi sur ses jambes.

Ce matin, pour la première fois, j'ai entendu les *Pifferari ;* ces sons m'ont émue en me reportant à

l'année dernière. Tous les ressorts qui éveillent nos souvenirs sont si mystérieux, qu'on ne sait jamais où l'impression du moment vous mène. Ce qu'il y a de sûr, c'est que bien des choses me ramènent à vous et que sans cesse je vous nomme dans mon cœur.

Rome, 28 décembre 1824.

Chère amie, tout ce qui part de votre âme est si consciencieux, qu'il me semble qu'on peut compter sur vos sentiments comme sur vos vertus. Vous les puisez à la même source. Ah ! que vous avez raison de dire que je suis encore la même personne qui pourrait si aisément se laisser de nouveau entraîner au même degré d'exaltation. Cependant, en m'examinant bien, je trouve un changement positif dans ma disposition intérieure. J'ai toujours un besoin extrême de vivre d'affection, de m'occuper des autres et même de m'en préoccuper ; mais je ne scrute plus avec la même activité inquiète et ardente ce qui m'appartient dans les autres. J'ai quitté, perdu de la meilleure foi, la chimère de devenir le point central d'une autre existence, son premier intérêt. Je donne et je ne prête pas ; enfin, il y a moins dans mon fait de ce caractère de l'usurier, dont ne se rapproche que trop souvent la sensibilité passionnée.

Vous me dites que je me fais trop petite devant vous ; c'est mon éternelle attitude devant les gens que j'aime : je ne parais jamais devant eux que dans le costume des suppliants ; c'est assez naturel. Tout dans cette disposition-là n'est pas affection, j'en conviens ; il y

entre aussi de la paresse. Je consentirais volontiers à ne pas trop savoir où l'on me mène, pour n'avoir pas la peine d'y regarder. En général, je trouve que pour deux personnes, c'est bien assez d'une seule volonté. Dans presque tous les rapports un peu intimes, on obéit ou l'on commande ; exercer de l'ascendant me paraîtrait aussi assez doux : mais ce qui ne l'est point du tout à mes yeux, c'est cette liberté qui offre trop la facilité de se désunir.

A peine ai-je su que monsieur votre frère s'occupait de réunir les écritures de gens célèbres, que j'ai cherché à mettre à contribution tout ce que je connais. Jusqu'ici j'ai eu peu de succès ; je ne possède encore qu'une lettre de Mgr Maï, celui qui a déchiffré le *Palimpseste* de Cicéron, une lettre du cardinal Gonsalvi à M. Italinsky, écrite fort peu de temps avant sa mort, une autre lettre, qui ne m'a pas été donnée, mais solennellement promise, de lord Byron. Je vous promets bien que mon zèle ne se ralentira pas et ne laissera rien échapper.

Je n'aurais pas demandé mieux que de faire pour vous le petit écrit concernant la grande charte que je me suis donnée ; mais il faudrait pour cela tout ce que je n'ai pas, du temps et de la liberté. Je me suis toujours promis de faire ce petit travail pour lequel j'ai déjà assez de matériaux rassemblés ; je les retrouverai à Paris, et, si je les mets en œuvre, c'est à vous que je les dédierai. J'avoue pourtant que j'aurais une sorte de répugnance à le laisser voir à d'autres, et votre argument n'y ôte rien. Ma confiance en moi-même ne parviendra jamais à me faire croire que les lumières qui m'ont suffi puissent devenir secourables

aux autres. Dans le doute abstiens-toi ; c'est seulement appliqué à la confession que cet adage perd de sa force.

Toute la société française est partie hier pour Naples. Mme de Nesselrode et moi partons demain et j'ai voulu, pour prévenir votre inquiétude, vous écrire la veille de mon départ comme je vous écrirai le lendemain de mon arrivée. Aujourd'hui, nous dînons tous chez le duc de Laval, petit dîner d'adieu. Il ne sera composé que de notre société journalière et de Mme Récamier dont il m'a rapprochée. Elle est on ne saurait plus aimable pour moi ; je la vois sans cesse et j'avoue que je suis fort séduite par l'agrément de son esprit et surtout le goût qu'elle me témoigne, car nos jugements sont bien peu indépendants de ce qui touche notre cœur. Je ne la crois pas heureuse ; la fixité et le repos ne sont pas encore, peut-être, dans son intelligence ; et, si notre relation dure et qu'elle me donne jamais quelque ascendant, je promets bien, à Dieu et à moi-même, de ne l'employer que pour lui. Gardez bien pour vous ce que je vous dis là ; ce n'est pas un secret que je trahis, puisque je n'ai pas reçu de confidence.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai reçu le sacrement de la confirmation, qui n'est pas valide dans l'Eglise grecque ; j'y ai pris le nom de Jeanne à l'intention de saint Jean l'Evangéliste, pour qui je me suis toujours senti une dévotion particulière. J'ai balancé entre ce nom et celui de Marie ; mais je comprends encore mieux l'ami que je ne puis espérer comprendre la mère, et le premier l'a emporté. Ah ! mon Dieu ! pourquoi n'êtes-vous pas ici ! Je me résigne à tout, mais je ne puis plus faire bon marché de rien. Qu'il est

loin de notre portée, ce bonheur de mettre chaque jour quelque chose dans la vie l'une de l'autre. Par cela même que dans la jeunesse on vit davantage par l'imagination, les obstacles extérieurs font moins ; plus tard, il faut que les choses viennent à notre secours comme les personnes.

L'ouverture de l'année sainte a été la plus belle chose du monde ; la cérémonie très imposante s'est passée avec beaucoup de dignité et de décence. L'hospice des pèlerins est un établissement magnifique ; ce bon jeune prince de Lucques y va tous les jours rendre d'humbles et pieux services aux pèlerins. L'autre jour, il y a trouvé un pauvre marin français qui, dans une tempête, avait fait le vœu de venir à Rome. C'est seulement le lendemain que ce pauvre vétéran, âgé de soixante-deux ans et chargé d'une nombreuse famille, apprit que la veille ses pieds avaient été lavés par un prince de la race de ses rois et qui avait été roi lui-même. Il restait confondu et ne répondait que par ses larmes.

Adieu, j'aurais encore tant de choses à vous dire, que je doute si c'est la peine d'avoir parlé. Mettez-moi aux pieds de madame votre mère que j'honore et que j'aime en vous.

Rome, 26 mars 1825.

Chère amie, je vous disais dans ma dernière lettre que je vous parlerais plus longuement de Mme Récamier, mais je ne le ferai bien à mon gré que lorsque nous serons ensemble. Il y a tant de choses qui ont besoin de la présence pour être bien comprises ! Plus

je la vois et plus je m'assure qu'elle a d'aimables et précieuses qualités ; mais, hors de ce qui fait l'essence de son caractère, l'élévation, la douceur et le désintéressement, tout le reste a été soumis de si bonne heure aux dangereuses influences du succès, que son développement n'a pu acquérir la consistance nécessaire ; c'est une plante qui a manqué de sucs nutritifs. Sa sensibilité même a été trop longtemps distraite et amusée ; on lui plaît facilement, elle se laisse entraîner par son attrait, mais je ne sais si elle aime véritablement et si elle se prévoit elle-même. Elle est toujours parfaitement aimable pour moi. Autrefois, je crois bien que rien ne m'eût mise suffisamment en garde contre un intérêt exprimé avec tant de grâce et de vivacité ; mais la tête devient meilleure par l'ascendant des souffrances de l'âme. Je sens que pour lui devenir utile, pour donner même de la durée à son affection, il faut que je m'arme de raison, que je me place, à son égard, dans l'attitude qui conviendrait à plus d'une des vicissitudes que je calcule à l'avance et que je redoute.

Sans vouloir aucune espèce d'engagement, Mme Récamier m'a proposé à l'Abbaye-aux-Bois un appartement dont elle dispose. Il m'arrangerait sous mille rapports : d'abord, parce qu'il est peu cher et que je suis dans une assez grande pénurie ; ensuite, l'avantage de l'église et même d'une chapelle intérieure. Le quartier me convient aussi ; mais en me décidant à l'accepter provisoirement, je me suis bien examinée pour savoir si les dispositions actuelles de Mme Récamier pour moi n'entraient pour rien dans les convenances que j'y trouve. Il serait plus que déraisonnable

de faire entrer des éléments si mobiles dans la considération d'un établissement qui doit durer. Sans doute, cette proposition m'offrait aussi l'appât d'une société intime et agréable ; il est juste que cet appât, s'il n'est pas trompeur, ait beaucoup de prix ; mais comme il pourrait s'annuler trop facilement, je l'ai écarté et l'écarterai avec soin. Nous causerons bien de tout cela ; vous verrez que je suis toujours trop accessible à ce qui charme la vie, à ce qui en fait quelquefois oublier les rigueurs, mais vous verrez aussi que vos conseils ont porté fruit, que je suis déjà, et à l'épreuve, bien différente de moi-même, que je ne perds plus l'idée de Dieu, que je ne mets plus à sa place les misérables et futiles intérêts d'une sensibilité qui ne recherche qu'elle-même. Combien de fois déjà, dans cette relation, vous avez été mon modèle !

Je ne suis encore qu'à moitié chemin de mon jubilé, mais je vais mettre la main à l'œuvre avec une ardeur toute nouvelle. Ce n'est pas le genre de dévotion que je préférerais ; mais il n'en est pas une qui ne fasse beaucoup de bien, je le reconnais, ici comme partout.

Je suis obligée de finir ; à tout instant on vient m'interrompre. Je ne vous écrirai plus que deux mots pour vous informer de ma marche. Adieu, ma chère Stéphanie, n'est-ce pas que vous me direz que je suis votre amie aussi, votre amie véritable ? Les paroles sont bien quelque chose, même quand les sentiments sont tout.

15 juillet 1825.

Je me reproche bien d'être restée si longtemps sans

vous écrire ; je me dis que c'est mal, encore plus peut-être que je ne le sens, car on n'est pas très sévère pour soi-même toutes les fois qu'on peut pleinement absoudre son cœur. Si je vous avais fait de la peine cependant ! Elle seule alors ferait la mesure de mon tort. Mais vous donnez tellement l'idée d'être inaccessible à ces petites susceptibilités, qu'on est quelquefois entraîné à ne pas prévenir même une juste inquiétude. En toutes choses, quand on n'en fait pas trop, on risque bien de n'en pas faire assez, et tel est le bizarre arrangement de ce monde, que votre amie même vous punit de ce qu'elle admire le plus en vous. Si je vous avais eue près de moi, jour par jour, heure par heure, vous auriez eu toutes mes actions et toutes mes pensées. Vous reprendrez, chaque fois que nous serons ensemble, ces hautes et délicates fonctions de juge, et vous serez témoin d'une conscience qui n'a pas de secret pour vous. Mais qu'il est différent d'écrire ou de parler ! Croire que l'on adoucit beaucoup l'absence est une des illusions de la jeunesse; plus tard on ne se console pas à si bon marché : on se garde de parler, quand ce n'est pas l'affection qui interroge. Mais le silence de nos peines n'est pas leur sommeil. Vous savez déjà que je n'ai aucune de vos lettres ; abandonnée ainsi à moi-même, vous croyant tranquille et heureuse, j'ajournais tout ce que j'avais à vous dire. Maintenant, il faudrait des volumes pour vous faire revenir sur les détails de ces deux derniers mois. Les embarras d'affaires ne m'ont pas manqué. Nos paysans sont réduits à une pauvreté dont jusque-là ils n'avaient pas eu l'idée ; vous pouvez juger ce que l'éloignement ajoute à ma perplexité ! Quand il ne s'est agi que de

moi toute seule, mon parti a été bientôt pris. N'ayant pas d'établissement à Paris, je me suis dit que ce n'était pas le moment d'en faire un ; j'ai demandé à Eugène de Ségur de me recevoir en pension chez lui tant qu'il reste à la campagne. Après avoir apporté un grand soin à toutes mes dispositions d'économie ; après avoir fait, toujours à pied, deux ou trois trousseaux presque complets ; mécontenté tous mes amis de Paris qui voulaient, à la fois, et de fréquentes visites et un long séjour, je suis venue ici.

Je passe pour faire du bien à quelques personnes et je sens trop cependant qu'on pourrait m'adresser ces paroles : Médecin, guéris-toi toi-même. En vérité, si je savais, j'aurais bien la volonté de commencer par moi, car, à force de petits tourments et de grands efforts, l'âme contracte une sorte de malaise qui rend tous ses mouvements timides ou douloureux. Pour échapper aux inconvénients de mon caractère, j'en ai émoussé, effacé les principaux traits. Ma vie est tout artificielle et je ne sais pas comment on pourrait nommer autrement cette masse d'idées et de volontés substituées aux impulsions naturelles. Ce n'est pas seulement d'avoir souffert qui m'a amenée là, c'est aussi d'avoir vu souffrir beaucoup, de voir toujours souffrir. Si jamais j'allume ma lanterne comme Diogène, je vous réponds, ma bien chère amie, que ce sera pour rencontrer un heureux ! Je finis, après une longue carrière d'observations et d'expériences, par croire que le bonheur sans nuage est bien plus impossible que la vertu sans rides et sans taches.

Monsieur votre frère rencontrera à Plombière une personne que j'aime beaucoup, Mme de Rosambo, et

je vais lui écrire de tâcher de se rapprocher de lui [1]. C'est une femme d'un caractère et d'un esprit parfaitement agréables : son mari est la vertu même, son nom pourra passer dans la postérité comme un éloge. Mme de Rosambo a tous les dons d'une excellente femme et d'une excellente mère de famille ; de plus, elle est fort attristée dans ce moment-ci par la mort de la maréchale de Coigny, sa tante, à qui elle était fort attachée. Sa disposition actuelle ne l'éloigne pas, comme vous voyez, de monsieur votre frère.

19 août 1825.

J'ai communiqué à mon beau-frère ce que vous me dites des ressources et des avantages que pourrait offrir un établissement à Lyon ; j'ai copié textuellement tout ce qui regarde les moyens d'éducation, en taisant les dédommagements personnels que trouverait ma sœur, afin de ne pas la rendre suspecte à elle-même, si son choix penchait pour Lyon. Il y a des gens qui se jettent d'instinct dans ce qu'il y a d'opposé à leur intérêt ; ma sœur est de ceux-là et c'est un piège comme un autre. Il est aussi fortement question de Sienne, qui aurait en sa faveur la proximité de Rome, et surtout l'immense avantage de calmer les inquiétudes de mon beau-frère, d'apaiser son impatience par des lettres à trois jours de date et de fréquentes

[1] La comtesse Le Pelletier de Rosambo, née d'Andlau. M. de Rosambo était petit-fils de Malesherbes et oncle d'Alexis de Tocqueville.

réunions avec ses enfants. Les lois trop sévères ne s'exécutent pas et il faut toujours se rappeler Solon, afin de n'imposer et de ne prendre que des déterminations en rapport avec nos forces. Ces incertitudes leur sont fort pénibles ; mon anxiété à moi ne s'arrête pas là, et je pense qu'ils auront encore beaucoup moins de peine à prendre un parti sévère, qu'à l'exécuter avec cette rigoureuse exactitude qui, pour premier auxiliaire, demande une minutieuse attention à chaque détail. Leur situation me tourmente à un tel point que je fais des efforts pour m'en interdire la pensée, et, comme il arrive trop souvent, c'est pour ne pas y réussir. Si ma sœur venait en France, j'irais bien sûrement passer chez elle cinq ou six mois tous les ans ; cette facilité mettrait dans ma vie quelque chose de ces premiers et puissants intérêts, dont elle est si complètement dépouillée, et mon rapprochement de vous y ajouterait bien du charme : il n'en coûte rien à l'oiseau qui est sur la branche de passer d'un arbre à l'autre.

Ma confiance en votre amitié est comme ces vérités divines qui apparaissent tout d'abord dans toute leur évidence et tout leur éclat. Les illuminations soudaines viennent toujours de Dieu, mais ne s'attachent pas seulement aux choses de Dieu. Je ne gagne pas en bonheur : vous m'avez appris plus que personne à n'en pas tenir compte, mais je reconnais, avec une profonde gratitude, que j'ai fait quelques progrès en repos et en liberté. Mes yeux sont ouverts depuis longtemps sur les vérités dont le complément est au ciel, mais de si terribles nuages les offusquaient quand ils se tournaient vers cette terre, que ce mélange de

ténèbres et de clartés n'était pas même un crépuscule. Aujourd'hui, la grande séparation s'est faite : toute chose a repris à peu près sa place, les objets plus distincts sont aussi plus aisés à juger et le cœur était heureusement assez préparé pour que la justice ne dégénérât pas en amertume. Il me semble qu'en racontant ma propre destinée, je raconterais tous les miracles de la miséricordieuse Providence. Les anciens avaient bien raison d'appeler l'homme un petit univers ; s'il voulait souvent donner à lui-même l'attention qu'il donne aux phénomènes extérieurs, il découvrirait que pour changer, dresser, régler, assouplir son cœur, il n'a fallu ni moins de puissance ni moins de sagesse que pour enfanter et conserver toutes les merveilles de la création.

J'en étais là, lorsqu'on m'apporta une lettre du P. Rosaven qui répond à une des miennes et à l'envoi de la dernière brochure de l'abbé de Lamennais. Ce qu'il m'en dit me paraît si juste que je vais vous le transcrire à la fin de ma lettre. Le P. Rosaven ne me parle pas de M. d'Argenteau. J'ai bien pensé à lui le jour de l'Assomption, fixé pour sa première messe : je suis sûre qu'on a rarement été plus heureux et plus digne de l'être que lui, au milieu des saintes fonctions qui lui faisaient atteindre ce haut degré où l'homme, avec ses faiblesses et ses misères, disparaît presque, pour n'être qu'un instrument tout divin. Aucune des dignités de l'Eglise ne me paraît pouvoir ajouter à celle de prêtre, et celui qui peut appeler Jésus-Christ sur l'autel, le distribuer aux fidèles, remettre et pardonner en son nom, peut bien voir ailleurs une influence et des droits plus étendus, sans que ces droits lui pa-

raissent ni plus sacrés, ni plus élevés que les siens.

Je lis maintenant les conférences de M. Frayssinous qui offrent le majestueux ensemble de toutes les vérités de la religion et de toutes celles qui en découlent immédiatement. Je pense que cet ouvrage peut être fort utile dans sa forme polémique, sans que pour cela il me satisfasse entièrement. La vérité n'y a pas son plein et libre essor ; contredite par l'erreur, elle se met sans cesse sur sa piste. C'est le caractère de la réfutation plutôt que celui de l'exposition franche et hardie du système intellectuel du Christianisme. On sent que l'auditoire dont s'occupe M. Frayssinous est un auditoire défavorablement prévenu, que cette idée le préoccupe et qu'il serait plus souvent sublime, s'il ne cherchait pas autant à se rendre inattaquable. Ne croyez pas, cependant, que mes délassements soient toujours aussi sérieux : je lis force romans anglais, dont plusieurs m'ont paru marqués au coin d'un talent supérieur. En général, il est impossible de refuser aux Anglais la palme dans ces sortes d'ouvrages : un but toujours utile n'y refroidit pas l'imagination ; la simplicité s'allie à l'élégance et souvent à l'éclat du langage. Ce sont, à la fois, des livres parfaitement agréables et parfaitement utiles à cette morale usuelle, qui peut glaner encore après la riche et abondante moisson que la vérité obtient sous des formes plus sévères.

Pour la collection de monsieur votre frère, Mme Récamier me promet toujours des lettres de Canova, et j'espère en avoir d'Allemagne.

LE R.-P. ROSAVEN A MADAME SWETCHINE[1].

Je vous remercie de la brochure de M. de Lamennais que vous m'avez envoyée. Je l'ai lue avec intérêt, il est incontestable qu'elle renferme de grandes vérités; mais j'ai été frappé d'une réflexion : il est facile de signaler le mal, mais ne serait-il pas mieux d'indiquer le remède ? Vous reprochez au gouvernement, dirai-je à l'auteur, de donner des lois qui ne sont pas assez chrétiennes, mais le gouvernement ne pourrait-il pas répondre : Donnez-moi un peuple chrétien à gouverner et je lui donnerai des lois qui seront selon la perfection de l'Evangile ? Un gouvernement peut-il se mettre en opposition avec la masse du peuple qu'il doit gouverner ? Un ancien législateur disait qu'il avait donné, non les meilleures lois, mais les meilleures que le peuple sût porter. Si les apôtres avaient fait un code de loi parfait, et qu'ils l'eussent présenté aux souverains de Rome, croyons-nous que les souverains l'eussent accepté, ou que, l'acceptant, ils eussent pu le faire observer ? Avant de donner des lois chrétiennes aux peuples, il fallait les rendre chrétiens, et dès qu'ils

[1] L'importance de cette lettre me détermine à la joindre ici comme l'avait fait Mme Swetchine. On ne constatera pas, sans un vif intérêt, l'admirable bon sens qui inspirait déjà plusieurs membres du clergé à l'époque où toute la faveur du Gouvernement lui était assurée, et les catholiques qui se plaisent à représenter quelques idées libérales comme absolument nouvelles seront sans doute surpris de les retrouver sous la plume d'un vieux jésuite, dont toutes les idées avaient été formées avant la révolution française.

cesseront d'être chrétiens, il ne dépendra plus des gouvernements de faire observer les lois du christianisme. Si donc vous voulez qu'on redonne à la France ses anciennes lois si chrétiennes, faites renaître dans les cœurs des Français leurs anciens sentiments religieux ; mais ceci n'est pas l'affaire du gouvernement ni des lois. Il faut de nouveaux apôtres, il faut des missionnaires brûlant de zèle. C'est le clergé, dit-on, qui a formé le royaume de France, c'est le clergé seul, c'est-à-dire la religion, dont les prêtres sont les ministres, qui peut le réformer. Tout ce que le gouvernement peut faire est de favoriser les efforts du clergé. Mais, sous ce rapport, je crois qu'on ne peut pas lui faire de sérieux reproches. Il favorise les missions et toutes les œuvres qui tendent à renouveler l'esprit religieux. Il me semble donc, sauf meilleur avis, que les hommes véritablement zélés, au lieu de déclamer contre le gouvernement, de critiquer toutes ses actions, d'exiger de lui plus qu'il ne peut faire, devraient réunir tous leurs efforts pour tendre au même but et soutenir le gouvernement dans le peu de bien qu'il fait et qu'il peut faire, l'encourager, l'excuser même dans ses fautes, et lui donner le moyen de mieux faire en ranimant dans l'esprit de la multitude la foi morte ou languissante, par la prédication des grandes vérités de la religion. Quand on m'a convaincu que la législation en France est athée, qu'en résulte-t-il dans mon esprit ? un sentiment de tristesse et de découragement. Que j'aimerais bien mieux que l'auteur éloquent qui me donne cette triste conviction employât cette même éloquence à diminuer le nombre des athées en France ! Lorsque le peuple sera religieux,

le gouvernement, fût-il athée, sera bien obligé de lui donner des lois religieuses, et tandis qu'il sera impie, les lois les plus religieuses ne remédieront pas au mal. En lisant la brochure de M. de Lamennais, je n'ai pu m'empêcher, en rendant toute justice à ses intentions, de le comparer à quelqu'un qui querellerait un médecin de ce qu'il n'emploie pas un traitement très bon en lui-même, mais que l'état du malade ne comporte pas. Vous en jugerez ; je n'aime pas à parler politique, ni même à y penser ; je voudrais faire un peu de bien dans la petite sphère de mon activité, et je crois que si ceux, à qui Dieu a donné plus de moyens, s'appliquaient plus à bien faire qu'à bien dire, le monde en irait mieux.

Paris, 30 janvier 1826.

Chère amie, vous me parliez dans toutes vos précédentes lettres de votre voyage à Paris d'une manière si vague, que je n'osais pas y compter. Il me semblait que c'était un espoir calculé pour me faire du bien, et au besoin une illusion destinée à relever mon courage. Votre lettre de ce matin chasse tout cela ; elle me met en main une certitude que je saisis avec une hâte, un bonheur, et, je puis le dire, une reconnaissance pour Dieu qui me donne déjà l'avant-goût de votre présence. Vous verrez au bout de quelques heures si votre amie de Rome n'est pas encore plus tendre à Paris. Mon silence vous a inquiétée, et, s'il vous a fait présumer de grandes tristesses, une foule d'obstacles qu'aurait surmontés à peine une volonté plus forte que la mienne, vous ne vous êtes pas trompée.

La mort de l'empereur Alexandre m'a consternée; les nouvelles les plus alarmantes se sont succédé depuis. L'hydre de la révolution a levé ses cent têtes dans notre pays; mais heureusement l'intelligence a manqué à la méchanceté, et pour cette fois, ceux qui ont médité les massacres et les assassinats, n'ont pas su conspirer. J'ai été instruite de tous les détails par Mme de Nesselrode, et, par cela même que j'en savais plus que les autres, je vivais moins qu'eux.

Quelle douceur dans l'espoir de vous revoir! Si vous êtes un peu libre, vous me trouverez toujours disponible. Je ne sors que le matin et encore n'est-ce pas, à beaucoup près, chaque jour. Tous les soirs je reste chez moi et ces soirées commenceront aussitôt que vous le voudrez, pour finir aussi tard qu'il vous plaira. Je viens de passer un bail pour un logement qui me convient à merveille, rue Saint-Dominique, n° 71. Venez, venez le plus tôt que vous pourrez. Le froid ne reprendra plus et je vois par instant un soleil superbe.

2 août 1826.

Enfin, ma chère amie, j'ai la chaîne non interrompue de toutes vos bonnes et chères pensées qui pénètrent si avant dans mon cœur. Aussi n'échapperez-vous jamais, je le prévois, à aucune des misères, des défaillances de mon âme. Je voudrais, quand ce serait uniquement pour vous donner un peu plus de bonheur, qu'elle ne fût pas aussi flétrie. Le grand travail est fait, grâce à Dieu! Mais tuer la maladie

n'est pas toujours un moyen sûr de faire vivre le malade. Le combat est fini, je sens qu'il n'y a plus pour moi qu'une seule manière d'être ; mais il s'agit de recueillir des forces que le mal même alimentait et d'en avoir assez pour aller passablement jusqu'au bout. Je fais ce que je puis pour contempler le passé avec une parfaite indifférence, pour ne considérer que comme des moyens les fautes mêmes que j'y ai commises. Souvent on se demande compte avec amertume de ses peines, après en avoir profité, comme ferait l'homme qui, après l'achèvement d'un édifice, ne voudrait pas payer les échafaudages qui ont aidé à le construire. Pourvu que nous soyons dans la disposition que Dieu exige impérieusement de nous, pourvu que nous marchions dans ses voies, les résistances, les souffrances qui ont précédé importent peu : ce sont là les souvenirs qu'il faut fuir dans les bras de Dieu même. A l'extérieur, je suis calme ; au dedans, il n'y a plus de tempêtes, mais souvent un poids terrible qui se soulèverait bien aisément. Autrefois, j'étais la personne du monde qui savait le moins attendre ; mon ardente imagination appelait à elle tout ce qui n'était pas encore. Aujourd'hui, je n'ai de la vie que ce qu'on en met dans chaque jour, et j'espère que cela vous paraîtra un assez puissant motif pour ne me refuser aucune douceur, quelque petite, quelque imparfaite qu'elle soit.

Mes peines s'aggravent toujours avec mes inquiétudes ; la situation de mon beau-frère et de ma sœur devient de plus en plus critique. Ma bonne chère amie, encore des lamentations ! Vous comprendrez celle-ci, par le principe qui vous fait comprendre les

S SEMINARY LIBRARY

autres. Puisque vous voulez tout savoir, il faut que vous en portiez la peine ; c'est encore l'arbre de la science ! Ne croyez pas pourtant que je m'abandonne trop indignement à des peines auxquelles, sans injustice, je ne saurais faire dépasser la mesure commune. Si la vie me paraît longue, mes journées me semblent courtes ; elles s'écoulent avec une rapidité et souvent avec un intérêt qui est la preuve de quelque liberté d'esprit. Penser avec un autre ou rêver avec moi-même, j'y trouve bien de la douceur. Méditer avec Dieu est une autre jouissance plus sévère et non moins attachante. Enfin, quand je ne souffre pas beaucoup, j'éprouve cet ineffable sentiment par lequel on sent, à travers l'exil, l'air doux et embaumé de la véritable patrie. Aussi ne me plaignez pas trop, ma bonne et tendre amie. Ce n'est pas sans douleur qu'une nature raide et violente comme la mienne peut être réduite. Le salut peut coûter beaucoup plus cher et il ne s'achète pas à moins.

J'espère bien que désormais aucune lacune ne viendra attrister notre correspondance ; mais enfin, si je restais encore longtemps sans vous écrire, dites-vous que c'est précisément le moment où je vous aurai parlé davantage. Ma correspondance est démesurément étendue : c'est par des volumes qu'il faut que je réponde aux volumes que je reçois ; souvent je n'y suffis pas. Cependant ce que je voudrais toujours, c'est suffire à tant de devoirs que l'intérêt et la confiance m'imposent. Je suis aussi quelquefois souffrante ; mon mal n'augmente pas, mais mon corps vieillit. Qu'importe, pourvu que mon âme meure debout ! Si cela arrive, c'est à vous que je le devrai ; car vous êtes la

première personne qui, en l'aimant, lui ayez fait entendre le langage complet dont elle avait besoin.

J'ai reçu hier une lettre de M. de Divonne, datée de Divonne. Comptez-vous aussi y aller? Je le voudrais bien, cela vous serait de quelque distraction, et après le plaisir de voir mes amis, je n'aime rien tant que ce qui les réunit.

24 août 1826.

Chère amie, au lieu de nous diviser par des nuances légères, de nous échapper en vivacités dans la discussion, nous aurions dû nous ramener réciproquement aux grandes bases, en bénissant Dieu d'avoir permis qu'elles nous fussent communes. On croit mieux faire de ne pas reparler de ce qui a surpris ou blessé, et je crois que c'est la pire des choses. Dans l'intimité des âmes et des esprits, le seul pli d'une feuille de rose peut mettre mal à l'aise, si l'on ne se presse de le redresser. Je sens qu'il ne faut pas accuser en tout notre volonté et notre imprévoyance ; il faut laisser une large part à tous ces inconvénients de la vie de Paris où le temps de faire mal existe toujours sans donner jamais celui de réparer. D'ennuyeuses affaires, celles de tout le monde ; de plus fastidieux tracas, la chaleur, la fatigue, l'espèce d'irritation involontaire qu'elles donnent, entrent comme élément plus puissant qu'on ne le croit, dans les intérêts qui paraîtraient devoir planer bien au-dessus de si petits obstacles. Cette vie d'efforts, de soins et de soucis rend à peine possible la bonne contenance qui n'est

qu'au profit des indifférents et demeure toute factice : c'est comme une machine inventée pour un certain temps et dans un certain but ; hors de là tout est affaissé, presque anéanti. Heureusement l'élasticité naturelle à notre âme résiste, pour le fond, à cette force de compression ; on redevient soi-même, mais avec le profond regret de se retrouver trop tard et dans une solitude où ce qu'il y a de mieux en nous ne surgit que pour être tristement refoulé. Ma chère amie, si avec du repos et de la liberté d'esprits par devers nous, nous avions un jour la certitude de rester un peu de temps ensemble, un frottement habituel aurait bien vite usé ces légères inégalités, ces petits angles saillants qui n'écorchent qu'au premier moment. Vous auriez bien vite adouci mes aspérités et mis un frein à ces formes présomptueuses, qui souvent ne viennent que de l'impuissance de développer toute sa pensée ou de déduire toutes les conséquences d'un principe posé et consenti.

3 septembre 1826.

Chère amie, si nous vivions ensemble, si je vous avait revue pour longtemps, votre action paisible renouvellerait en moi de chères persuasions. Elle n'apprendrait rien à mon intelligence, elle se ferait sentir à mon cœur. Mais l'absence, l'absence ! qui est-ce qui peut avoir d'immuables certitudes à opposer toujours à ses craintes, vivre assez d'espérance pour défier ses lentes et imperceptibles destructions ? Je n'ai jamais rêvé autre chose que cette parfaite intimité des âmes qui rend superflue toute espèce de témoignages

extérieurs ; mais peut-être n'est-elle vraiment et longtemps possible, que lorsqu'elle se trouve protégée par une autre réalité sensible, la présence. Il est bien petit le nombre des pieux solitaires qui ont pu vivre de Dieu sans culte, et je pense que c'est encore dans un plus petit nombre de cœurs que l'affection pourrait se maintenir vive et puissante, sans le secours des mouvements et du langage qui l'expriment. Voilà pourquoi dans ce présent si pauvre et cet avenir qui ne promet rien, j'ai mendié quelquefois des assurances, dont j'ai bien plus besoin pour me consoler que pour me convaincre. Vous êtes la plus forte de nous deux ; bien loin de vouloir vous imprimer ma manière de sentir et d'aimer, je suis entraînée à prendre la vôtre. Mais, comme tout ce qui n'émane pas naturellement de notre propre fond, cela a occasionné en moi une sorte de lutte, ou plutôt des oscillations. Avant tout je voudrais vous plaire et me faire aimer ; je serais à ce prix trop heureuse de perdre quelque chose de mon individualité. Si je m'y livrais cependant, je serais plus tendre, vous verriez mieux à quel point vous m'êtes chère. Vous êtes l'amie de mon choix ; combien il est profondément vrai que c'est vous que je désignerais à la Providence, si elle me laissait nommer la compagne de tout ce qui me reste d'existence sur cette terre ! J'aimerais d'autant plus ce bonheur, que je suis sûre de vous le faire partager. Oui, je le crois, il y a dans ces replis où vous pénétreriez aisément, tout ce que j'ai cherché moi-même dans les autres, et tout ce qui, en moi, n'a jamais servi à personne. Vous marcheriez par des sentiers qui n'ont point été battus ; vous découvririez ce qui n'a pas été connu, comme dans ces

solitudes anciennes et cependant nouvelles, où les pas de l'homme n'ont jamais pénétré! Que je sache une fois que vous croyez avoir rencontré en moi une partie, du moins, de ce que je sais avoir trouvé en vous, et je renonce à toutes protestations. Voilà les voix qui s'élèvent du fond même du sanctuaire ; voilà ce que je puis vous dire en toute vérité et en toute conscience ; voilà ce que j'aurais su taire aussi, si votre dernière lettre ne m'avait rendue davantage moi-même. Vous en repentirez-vous? Battrez-vous en retraite pour m'avoir vue faire quelques pas? La parole de ce monde qui m'a toujours paru la plus tendre, c'est : *Que votre volonté soit faite.* Il en coûte souvent de l'adresser sincèrement à Dieu, mais c'est notre propre misère qu'il faut en accuser. Je m'y engage cependant à tout risque, et je crains bien moins mes sacrifices que je ne crains de gêner votre liberté. Vous avez bien raison. j'ai encore en moi les éléments de ce repos animé, de cette vivacité d'impression qui fait prendre aux choses et aux idées en elles-mêmes. Tout pourrait servir d'aliment à ma pensée dans ce monde où, selon moi, il y a trop de plaisirs et pas assez de bonheur ; mais dans les circonstances où je me trouve, soit personnellement, soit pour les autres, le contrepoids de peines et d'inquiétudes est trop fort pour ne pas ôter à l'élasticité de ma nature. Mes bons moments sont ceux où je m'absorbe complètement par l'occupation ; j'y perds avec mes peines le sentiment de ma propre existence ; mais je ne le retrouve guère que pour succomber presque sous le dégoût de la vie. Ce n'est point un dégoût amer, ou qui me porte à des mouvements d'envie, de murmure ou de révolte ; c'est seu-

lement cette extrême lassitude qui vient d'une extrême faiblesse, une sorte d'effroi pour une impression, souvent la même, toujours douloureuse; on dirait une blessure que rien ne peut fermer, une souffrance qui ne se déplace jamais, qui va comme le temps, que rien n'arrête ni ne dérange. Si je pouvais agir, je crois que je retrouverais tout mon courage ; mais en le divisant sur chaque détail qui ne se passe pas de lui, je suis ostensiblement au niveau de mes affaires ; j'accomplis à peu près ce que je dois, mais il ne me reste rien en réserve ; ma force ne suffit qu'à l'action commandée et je retombe sur moi-même dans un dépouillement complet. C'est certainement une maladie de l'âme qu'une telle disposition. Il ne faut en chercher la raison dans aucun chagrin, dans aucun obstacle extérieur ; c'est peut-être un châtiment. J'y vois aussi, cependant, quelques moyens de plus et quelques dangers de moins : la souffrance est un fait incontestable, mais est-ce vraiment un mal ? D'une autre part, je ne vois pas que cela nous rende moins propres et moins disposés à faire le bien, quand l'occasion vient s'offrir même à la chercher, et il est bien vrai que cette constante et pénible impression m'épargne beaucoup de fautes que l'inconsistance et la légèreté naturelle de mon caractère me feraient peut-être commettre. Comme vous le dites si bien, avec la liberté extérieure, avec la sécurité, renaîtraient mille volontés puériles et frivoles ; aux biens véritables viendrait peut-être se joindre l'abus que j'en ai tant fait. Un point douloureux quelconque est le vrai *Memento mori* des chartreux ; il fait paraître sous leur véritable jour tous les objets qui pourraient encore se colorer d'une fausse

lumière. Je vous assure que je suis bien vos conseils ; je laisse dormir le passé et j'anatomise moins que jamais mes impressions du moment. L'ardente conviction que la situation où nous sommes est la seule, rigoureusement la seule qui nous convienne, quand elle est indépendante de notre choix, me fait aimer jusqu'aux choses que la nature repousse. Je ne voudrais pas plus toucher à ma destinée que, sous l'ancienne loi, je n'aurais voulu porter la main à l'arche du Seigneur. Ce qui me peine davantage, c'est que sous plusieurs rapports la volonté de Dieu sur moi ne se prononce pas assez ; j'ai des partis à prendre qui offrent, chacun d'eux, du pour et du contre. Enfin, quant aux déterminations humaines, je me trouve souvent, comme dit le psaume, sur une terre sans route et sans eau ; et je voudrais, si j'osais vouloir, que tout fût assez positif et assez clair pour que je n'eusse qu'à obéir et à marcher.

J'attends mon mari qui doit avoir quitté Aix le 31 ; je pense qu'il ne s'arrêtera que quelques jours à Paris et viendra me rejoindre ici, pour régler nos autres projets. Je compte toujours rester avec Mme X. jusqu'à la fin du mois. De tout ce que je puis faire pour le moment, rien ne m'est plus doux, parce qu'il me semble que, sans illusion, je puis le croire utile. Les progrès de cette jeune femme sont vraiment frappants. Son caractère, naturellement fort jusqu'à la raideur, avait peut-être besoin que des conseils, tels que la vérité les inspirerait à tous, passassent par une voix amie. Le goût de tout ce qui est bien, des occupations sérieuses, un plus haut degré d'attention sur elle-même, se développent presque simultanément dans

cette bonne nature, qui fait germer dès le lendemain ce qu'on a semé la veille. Je ne cherche point à obtenir des actes isolés ; c'est une impulsion générale, salutaire et puissante, que je m'attache à lui imprimer. Partout il faut se garder de trop administrer ; ce qu'il importe de former, c'est la volonté dont tout émane, sauf un très petit nombre d'occasions où il s'agit d'un point décisif et important.

Savez-vous que le mariage de M. de la Garde [1] est positif ! Il épouse la fille du comte Charles d'Autichamp ; c'est ma vieille amie, la marquise d'Autichamp, du Louvre [2], qui a arrangé cela et qui me paraît heureuse de son succès, quoique cependant un peu troublée de sa responsabilité. Notre bon M. de la Garde s'est laissé faire ; il était ennuyé d'un genre de vie dont je suis ennuyée depuis longtemps pour lui, et voulant se marier, il s'est livré à sa tante qui a bien pour lui toute la sollicitude d'une mère.

J'ai reçu une très aimable lettre du duc de Laval, établi à Albano. On me mande qu'il est entre deux jeunes beautés dont l'une a, selon lui, les plus jolis pieds, et l'autre les plus jolies mains du monde. Sa belle taille et son air noble le tirent jusqu'ici d'affaire, quant à la dignité d'attitude. C'est quelque chose pour le monde, ce n'est pas assez pour ses véritables amis.

10 septembre 1826.

Toutes mes affaires de Russie et de Paris se sont

[1] Ambassadeur de France en Espagne.

[2] Le marquis d'Autichamp était gouverneur du Louvre.

concentrées sur les loisirs que j'avais destinés au repos en plein air et sous de beaux ombrages. Mes livres restent là avec les cahiers de M. Cousin, que je n'ose pas regarder, pour ne pas subir le supplice de Tantale en y joignant le danger de succomber, que l'on ne connaît pas aux enfers. Mme de Duras voulait que je retournasse à Saint-Germain, et j'ai un vrai regret de ne le pouvoir faire ; mais je viens d'être encore si souffrante, que j'ai besoin de l'air de la mer et de quelques semaines de pleine solitude. Cela me crépira d'âme et de corps pour cet hiver de Paris, où de toute façon on dépense plus que l'on a.

Paris, 5 mars 1827.

Il faut, chère amie, que j'aime beaucoup pour que mon âme s'ouvre, et l'intensité de mes sentiments ne se manifeste véritablement que dans mes plus étroites confidences. Quand le silence n'est pas impossible, c'est tout ce qu'il y a de plus commode. Je passe ma vie à ne pas mettre en dehors, même momentanément, ce qui vit ou souffre en moi. Le bavardage au moins n'aura pas profané le triste poids que presque tous nous portons en nous-mêmes. Chère amie, je vous parle comme je sens ; jamais je ne serais interrogée par vous sans vous laisser voir mon état intérieur comme Dieu le voit. A force de combattre et de vouloir m'élever à ce que Dieu exige de nous, je n'ai plus de forces disponibles que contre ce qui est répréhensible. Mes autres impressions, je les laisse se faire douces ou amères, je les laisse pour ce qu'elles sont ; ma volonté ne prend parti ni pour, ni contre, elles n'ont

donc rien d'irrévocable. Si vous m'aimez vraiment, vous trouverez qu'il n'y a pas lieu à m'abandonner. Si vous ne m'aimez que comme une relation dont on attend de la facilité et de l'agrément, vous aurez bien raison de me laisser là ; vous en trouverez mille qui valent mieux que moi, et d'ailleurs, dans les rapports de ce genre, il y a toute chance pour que la peine passe le plaisir. Chaque jour, je me retire un peu plus des consolations humaines ; je cherche à me fortifier de tout ce que je perds, comme ceux qui s'enrichissent des dettes qu'ils paient. Le repos me fuit, mais je me console avec cette paix véritable qui commence à pénétrer en moi, et souvent, à l'instant même où je serais tentée de me trouver malheureuse, je sens que je ne le suis pas. Chère amie, croyez-vous qu'il y ait beaucoup de gens, dans le monde, à qui je parle ainsi ? Ne me jugez pas sur des formes convenues et générales ; mon silence n'est pas plus de l'oubli que mon exactitude n'est de la tendresse. On ne peut me soumettre avec justice qu'à une seule pierre de touche, savoir si je parle ma langue ou celle des autres. Les cultes anciens avaient bien raison d'avoir un idiome à part pour les initiés.

Mon voyage de Metz, entrepris dans la plus mauvaise saison, s'est passé très bien. C'est une amie de vingt-cinq ans qui, pendant tout cet espace de temps, n'a cessé d'avoir pour moi la sollicitude et la tendresse d'une mère, que j'ai été voir à Metz. Elle venait y consommer un douloureux sacrifice. Sa fille, âgée de trente ans, et dominée depuis dix ans par la plus haute vocation religieuse, ayant enfin obtenu de sa pauvre mère un consentement si désiré, celle-ci prit le parti de l'amener elle-même en France, et pour diminuer

un peu l'éclat que toute cette simple et pieuse affaire faisait en Russie, elle n'a voulu venir que jusqu'à Metz, où se trouvait une maison du Sacré-Cœur, l'ordre dont sa fille avait fait choix. La princesse Alexis Galitzin, cette ancienne et excellente amie, a quatre fils ; mais elle n'a que cette fille, et c'était le seul enfant qui vécût avec elle. Dans ces pénibles circonstances, j'ai cru devoir lui donner la seule preuve d'attachement qui fût en mon pouvoir et je passai outre malgré des hésitations très fondées. Le même jour nous quittâmes Metz, elle pour faire sept cents lieues jusqu'à Pétersbourg, et moi pour revenir à Paris.

Toutes mes autres inquiétudes se sont bien aggravées ; c'est un dédale de peines : deux terres, dans des gouvernements différents, ont été ravagées, l'une par la grêle, l'autre par une récolte manquée ; on m'annonce un incendie pour la troisième, et enfin un procès qui m'est intenté, brochant sur le tout. Voilà sommairement, ma chère amie, de quoi je vis et ne vis pas. Il y a longtemps que je devrais être accoutumée à la mauvaise fortune ; mais c'est précisément parce qu'on perd toujours qu'on est tristement surpris de perdre encore. Si, me prenant comme je suis, vous n'êtes pas trop mécontente, trop aliénée, rendez-moi quelque courage en me parlant de vous. Ceux que j'aime peuvent faire vibrer en moi les cordes les plus silencieuses. Adieu ; mille hommages à madame votre mère.

Paris, 14 juillet 1827.

Chère bonne amie, je dois vous paraître bien cou-

pable et cependant, voyez quelle inconséquence ! Je pense à vous souvent, pendant bien plus de temps qu'il n'en faudrait pour vous écrire. Je vous aime d'affection et de confiance si tendre qu'à chaque instant de ma vie j'aurais quelque chose à vous dire ; mais nous sommes loin, séparées pour longtemps ; les choses se pressent les unes sur les autres ; on est accablé sous le poids, le découragement s'en mêle, et on finit par là jusqu'à la consolation qu'un peu de ferme volonté finirait par raniner. Pardonnez-moi ; avec une mauvaise santé les forces morales diminuent, et avec elles tout ce qu'il faut de confiance pour regarder complaisamment dans l'avenir. Vous revoir et vous garder serait bien une des plus heureuses pour moi ; nos petits différends, les légères nuances qui nous séparent disparaîtraient bientôt dans ce grand nombre de points de contact qui réunissent et confondent nos âmes. Vous me feriez du bien chaque jour et c'est comme cela qu'on en fait.

Vous avez déjà su le mariage de Mme de X., cette fin d'un roman qui m'a causé bien des tracas et bien des peines et dont le dénoûment est jusqu'ici le bonheur le plus vif et le plus complet. Cette pauvre X. est heureuse précisément de la même manière dont elle souffrait, avec plénitude, ne comprenant rien au delà de sa félicité, comme elle n'entrevoyait rien au delà de son infortune.

Ecrivez-moi, chère bonne amie, et pardonnez-moi ; je m'engage à ne plus reculer devant le regret de ne vous dire qu'un mot ; c'est trop à la fois de se charger de privations et de reproches.

Paris, 18 septembre 1827.

Chère amie, il faut convenir que le bon Dieu est un grand envahisseur ; il sait bien arranger toute chose pour gagner du terrain, se mettre au large et faire aimer jusqu'au vide qu'il fait ; il ôte tout et il donne tout, et il n'ôte que pour donner. Quand, par hasard, je me laisse ressaisir par mes anciennes idées et que je regarde autour de moi, j'en ai comme des vertiges ; j'éprouve quelque chose de ces terreurs paniques qui prennent dans une profonde nuit ; mais tout cela est bien fugitif, bien faible comme traces qui survivent. Une réflexion, une comparaison, une tendre et sincère élévation vers Dieu suffit pour me faire reconnaître toutes les vues de sa providence. Elle nous pousse au salut. Qui de nous pourrait dire qu'il l'eût réellement choisi ! Dès qu'il s'agit ici de réaliser les meilleures intentions, de mettre la main à la charrue, nos idées les plus positives s'éclipsent souvent et c'est toujours dans un avenir qui ne deviendrait jamais le présent, que se relèguent ces bonnes résolutions qui pavent l'enfer. Je me suis assujettie à des œuvres qui ont commencé par me paraître très pénibles ; je n'ose pas même me repaître de l'espoir que j'y suis utile ; le bien qu'on fait aux autres est bien problématique auprès de celui qu'on essaie de se faire à soi-même. Je fais ma vie comble ; je n'y laisse que le moins d'interstices possible. Par zèle pour celle qui est invisible, je soigne l'autre avec plus de suite que je n'en avais encore mis. Il en résulte que, par l'effet d'un excellent régime, quoique plus vieille et plus malade, mes maux prennent moins

de place ; ils m'entravent bien, mais sans m'arrêter.

Ne me dites pas que des points assez importants nous divisent. M. Ballanche disait un jour, fort spirituellement et fort justement, que pour disputer ensemble il fallait être du même avis. Eh bien ! nous sommes précisément en position de justifier cela. Partant des mêmes bases, contenues dans la même route par les mêmes jalons, nous ne pouvons laisser d'espace entre nous que ce qu'il en faut pour dresser nos batteries et nous exercer aux plus innocentes manœuvres. Nos intentions et notre but sont identiques ; les moyens que nous croyons propres à les assurer sont analogues. Si quelquefois nous ne nous sommes pas entendues, c'est que l'humeur s'en mêlait, une humeur fort étrangère à la discussion, et il arrive sans cesse qu'on est poussé aux choses qu'on énonce par l'ascendant secret de pensées qu'on n'exprime pas. Il en résulte qu'en disant son opinion on l'exagère, on la défigure par cette exagération même, et qu'on se paraît méconnaissable à soi-même, quand on se juge dans le calme de la réflexion. Nous sommes si bien averties, qu'il n'y aura plus de dangers pour nous à cet égard, et si quelques différences subsistent, en dernier ressort, un peu d'indulgence et beaucoup d'amitié suffiront bien pour les couvrir. Combien vous m'affligez, ma chère amie, par cette affliction où je vous vois, au sujet de la santé de madame votre mère ! Combien j'ai besoin d'être tranquille pour vous sur ce pieux et premier intérêt de votre vie ! Ma pauvre chère amie, tout ce que vous avez de bonheur est de la vertu et le bon Dieu sait bien protéger ce bonheur-là.

J'ai de bonnes nouvelles d'Italie ; mon beau-frère a

présenté ses lettres de créance ; le Saint-Père a été pour lui d'une amabilité parfaite. Quand il a su sa nomination, il lui a fait dire que ce choix lui était agréable de préférence à tout autre. Ils me redemandent à Rome, avec une instance qui me touche sensiblement. Je ne veux pas y renoncer ; mais, d'une autre part, l'idée de recommencer une vie décousue et provisoire combat bien fortement le désir si grand que j'ai de les revoir. Me voilà revenue à Paris depuis un mois et pour tout l'hiver ; c'est commencer de bien bonne heure ; mais cela a des avantages qui me font passer sur les inconvénients. A bientôt.

Paris, 22 octobre 1827

Ma bien chère amie, la dernière fois que vous m'écriviez, vous étiez atteinte de tristesse, vous luttiez contre une sorte d'inquiétude, et, là comme ailleurs, lutter n'est pas toujours triompher.

Ma sœur m'écrit aussi tristement. Les idées sinistres auxquelles elle se livre dans toutes ses grossesses, qui percent dans tout sans qu'elle les exprime, agissent sur moi comme si la Providence n'en avait pas déjà fait quatre fois justice ; mais il y a tant de choses dont on rit le lendemain et dont il était fort simple de pleurer la veille !

Mme de Montcalm est toujours comme je vous l'avais dépeinte, spirituelle, exigeante, ne donnant rien et fort scandalisée de ne pas recevoir tout. Heureusement pour la justice et pour elle, elle ne tient guère qu'aux apparences ; elles lui laissent encore beaucoup de sujets de mécontentement. Combien n'en aurait-elle pas davan-

tage, si elle s'avisait de regarder un peu plus avant ! M. Desjardins est meilleur pour moi de jour en jour. Quand la bonté est réelle, elle est nécessairement progressive. Vous devez être tout à fait rassurée sur M. de Lamennais : sa santé paraît bien remise. J'en ai des nouvelles aussi fraîches que sûres par M. de Coriolis qui est en correspondance fort établie avec lui. Que de choses n'aurai-je point encore à vous dire ! Votre silence serait un petit obstacle à mon bavardage, mais l'idée de votre inquiétude possible gâte tout. Adieu, ma bonne excellente amie.

Les Nouettes, 4 novembre 1827.

Chère amie, j'ai reçu avant-hier les deux lettres dont le retard avait fait une si considérable lacune : c'est seulement le lendemain qu'on fait bon marché de l'inquiétude de la veille. Je vous adresserai, quand vous le voudrez, des excuses sur mon inquiète exigence ; une fois rassurée, je deviens juste et facile. Je vous entends bien quand vous parlez de cette incapacité absolue, de ce mal qui est nulle part et partout, qui nous met si bas sans nous faire prendre l'attitude de malade. Rien ne se ressemble moins que n'être pas malade et se bien porter ; entre ces deux états, il y a peut-être toute la distance qui sépare les êtres véritablement bons de ceux qui ne sont pas méchants.

Voilà donc M. votre frère décidé à passer son hiver à Florence, qui lui offrira beaucoup de ressources, s'il veut chercher un peu de distraction. Je lui recommande fort la maison de la comtesse Boutourline, une

de mes meilleures et plus agréables compatriotes. La comtesse Marie Woronzof, sœur de la comtesse Boutourline, joint à beaucoup d'esprit naturel une originalité assez piquante. Le comte Boutourline est un excellent homme, bibliophile au point de ne s'être pas découragé par l'incendie de vingt-six mille volumes qu'il avait à Moscou et de reconstruire sur nouveaux frais. Dites seulement ce que veut M. votre frère, car je sais qu'il y a des prévenances qui deviennent incommodes, et je m'en abstiens pour n'agir que d'après vos instructions.

Je me trouve fort bien chez mes excellents amis Ségur ; mon mari paraît s'y plaire, la matinée n'est jamais assez longue pour tout ce que j'accumule d'occupations, et la soirée, qui finit de bonne heure, passe comme un éclair. Tout ce que je sais et tout ce que je ne sais pas m'attache également, m'attache ou m'attire du moins. Je sens que toutes les traverses de la vie ont laissé mes ressources intactes : le repos du cœur protège le repos de l'esprit, et dans cette disposition, on peut braver la retraite, même quand elle serait de la solitude. Soyez tranquille pour moi, ma chère, ma bien chère amie ; en passant le torrent, il a bien fallu en boire quelques gouttes, mais je suis de l'autre côté de la rive et je vous réponds bien que c'est pour marcher en avant, sans être tentée de rebrousser chemin.

Croyez qu'il me faut un peu de philosophie pour ne pas me contrarier beaucoup de n'être pas logée et d'avoir mille choses, auxquelles je tiens trop dans tous les coins de Paris. De toutes les douceurs matérielles, un logement agréable est celle qui me trouve le plus sensible. Cela me rend un peu difficile ; tant que je ne

suis pas logée, je m'imagine que je le serai très bien et j'aime mieux cela que de l'être mal.

Adieu. Vous ai-je dit que ma sœur devait être maintenant établie avec ses enfants à Sienne? Dieu veuille que ce parti réponde à tous nos vœux!

Paris, 29 mai 1828.

Je suis toujours bien sensible à la bonté de l'évêque de Beauvais [1]. Il trouve encore le moyen de m'accorder quelques moments au milieu des soins de sa place si précaire et si redoutable. Les premiers mots qu'il m'adressa en me revoyant, après sa nomination au ministère, m'ont fait plaisir : — J'ai bien pensé à la peine que vous éprouveriez en me sachant ministre. — Certes, c'était me connaître, et l'on doit de la reconnaissance à quiconque nous connaît si bien.

Adieu, chère amie, c'est du fond de l'âme que je vous aime et vous embrasse.

Paris, 17 juillet 1832.

Comme vous l'avez si bien deviné, chère amie, à chaque instant de ma vie, j'ai le besoin de me dévouer ; mais le désintéressement le plus complet est l'âme de ce dévouement et le mécompte est devenu pour moi une menace impossible. J'ai besoin de

[1] M. Feutrier, ministre des cultes dans le ministère Martignac.

m'unir à tout et de n'appartenir à rien. Je suis loin de me faire illusion sur le peu de constance, sur la fragilité de beaucoup de témoignages que je reçois ; pourtant je suis aussi loin de désirer que des éléments plus intenses, plus vivaces, se produisent dans ma vie. Je suis heureuse de ne rien posséder, de ne laisser après moi que des regrets tels que les éprouve la bienveillance, de n'être par conséquent nécessaire à personne et de n'être l'objet d'aucune préférence. Pour une personnalité ardente et exclusive comme était la mienne, c'était bien passer d'un pôle à l'autre ; mais l'impossible pour moi aurait été de m'arrêter dans le milieu. Le bon Dieu a eu pitié d'une de ses créatures : en me donnant l'instinct, l'attrait de tout quitter intérieurement pour lui, il n'a rien ôté en moi à l'appréciation des habitudes douces, suivies, composées d'intimité véritable, d'estime et de confiance. Le morcellement et les disparates se sont mis à la place de l'accord et de l'unité, et puisque dans ma situation donnée, je ne puis me livrer à aucune spécialité, c'est une indication de plus de sacrifier au nombre. Voilà, ma bonne chère amie, la paraphrase de tout ce que vous avez pénétré. Seulement, je ne sais si votre induction n'est pas souvent ébranlée et flottante ; je le crains, toutes les fois que je rencontre votre surprise aux mouvements les plus simples et les plus naturels de mon cœur. Vous pourriez n'avoir pas entendu parler de moi pendant longtemps, et puis recevoir un grand témoignage d'affection qui vous prendrait au dépourvu ! C'est là, chère amie, que serait votre tort ; car, de mon côté, pas la plus légère solution de continuité n'aurait laissé prise à votre étonnement.

Paris, 5 janvier 1832.

Chère amie, la Providence a daigné dans sa miséricorde infinie compatir à ma misère, me donner la consolation qu'elle réserve aux petits, celle de retrouver sans cesse la force et le conseil dans des épanchements pleins de sympathie et de véritable affection. Vous étiez à Paris à l'époque de ma première rencontre avec Mme Pastoret. Devenue humble, de toute l'aversion que le christianisme donne pour l'orgueil, sa pensée unique est de se perfectionner dans cette grande voie et vous pouvez comprendre combien il m'est doux de l'y suivre. Sous tous les rapports, ma situation est pleine de moyens d'avancement, de principes d'activité, de consolations puissantes. Ce qui surmonte le tout, c'est la grâce d'une pensée de reconnaissance, d'amour toujours croissant pour Dieu, pensée si dominante, si impérieuse, qu'elle pourrait être unique. Ce bonheur de la vie, chère amie, si loin de repousser la pensée de la mort, cette conscience qui se trouble par la justice, qui se rassure par la clémence de Dieu dans ses jugements, voilà, voilà ce qu'il y a au fond de mon âme, ce qu'elle nourrit sans cesse, avec une augmentation toujours nouvelle de force et d'intensité. Dans une semblable disposition, croyez-vous qu'on oublie ce qu'on a aimé, qu'on cesse d'aimer ce qui répond à des impressions si intimes ? Croyez-vous, enfin, qu'une amie telle que vous ne reprît pas son droit d'investigation illimitée, du moment où de telles communications cesseraient d'être impossibles ? Ah ! chère amie,

vous pouvez m'en croire ; au milieu de tant de richesses, votre présence serait pour moi un bienfait, votre amitié un trésor, et vous êtes toujours au nombre de ces deux ou trois personnes que je voudrais voir habiter sous mon toit.

Ma bien chère amie, c'est du fond de l'âme que s'échappent ces paroles, c'est sous les yeux de Dieu que je les écris : prenez garde qu'un doute s'y attache ; vous vous rendriez coupable et me blesseriez profondément. Venez, venez seulement passer quelques jours avec votre heureuse amie, vous verrez alors si votre impression la démentira.

Paris, 28 janvier 1832.

Chère, chère pauvre amie, quel horrible coup ! quelle douleur inattendue et hors de toute prévision [1] ! C'est hier, seulement hier au soir, que cette cruelle nouvelle m'est parvenue ; elle m'a bouleversée tout entière. Ma pauvre amie, quel sacrifice Dieu attend de vous, de vous qui n'avez jamais vécu que pour les autres, de vous dont la sensibilité si profonde s'est toujours concentrée dans ses premiers et plus impérieux devoirs ! Votre santé délicate et qui n'a pour toute force que celle de votre volonté peut, je le redoute, rester bien ébranlée d'une si terrible épreuve. Soignez-vous, soignez-vous, ma pauvre amie. Je vous le demande au nom de notre bon Dieu, de votre pauvre mère, de tout ce qui vous reste, de moi aussi

[1] Mlle de Virieu venait de perdre son frère.

qui vous aime si tendrement. Sans ma déplorable santé, quelle consolation c'eût été pour moi d'aller vous trouver ! Vous auriez bien vu alors que mon cœur sait entendre le vôtre et qu'il a pu mériter de souffrir avec vous. Chère amie, c'est aux pieds de notre Dieu que nous aurions cherché le soulagement de tant de maux soufferts, de tant de maux qui menacent. Unissons-nous de plus en plus dans cette pensée. Vivons d'abandon et d'espérance. Parlez-moi de vous, faites-m'en parler. Si vous êtes hors d'état de le faire, une ligne, une seule ligne ! mais qu'elle me rassure, qu'elle me laisse croire que ma chère Stéphanie a pitié de tout ce qui l'aime. Dites-moi aussi comment madame votre mère a supporté un si affreux déchirement. Ah ! c'est bien sur elle que je compte pour relever votre courage, vous en faire à la fois un devoir et une consolation.

Ma pauvre amie, combien votre absence a dû ajouter encore à votre douleur ! Mais, je me trompe, il n'y a pas d'absence, il n'y a pas de séparation : l'affection véritable est toujours présente et on n'a pas perdu ce qu'on est sûr de retrouver dans le ciel. Adieu, écrivez-moi, je vous en conjure.

Paris, 22 décembre 1835.

Chère amie, ne me dites pas : « Je ne suis bonne à rien, vous ne m'aimerez plus si vous me voyez telle que je suis, etc. ; » ces paroles ne sont pas assez simples pour être dignes de vous, ni même de ce qui vous aime. Ce qui vous a mise toujours à part dans ma pen-

sée et dans mon cœur ne se perd ni ne s'altère ; c'est ce qui survit au contraire à toutes les modifications possibles ; c'est le point qui fait qu'on est soi et pas un autre, le point par lequel on se touche et on se juge une fois pour toutes.

Merci du petit croquis pour ma chapelle. Il me fait très bien comprendre son exécution plus finie ; mais je ne voudrais ni ogive, ni rosace ; je voudrais un dessin dans lequel on fît entrer, si ce n'est des figures humaines, du moins de ces animaux ayant droit de cité dans les arabesques qui sont comme les *Mille et une nuits* de la peinture.

Paris, 21 mai 1837.

Très chère amie, quand vous ne pouvez me parler, comme on se parle dans l'intimité, ces paroles vraies qui sont toute l'âme, pourvu que j'aie de vos nouvelles, je vous tiens quitte du reste. Les formes oiseuses et seulement aimables de l'amitié ne conviennent plus à la fatigue de ceux qui ont beaucoup et longtemps souffert. Vous et moi avons bien droit, et plus que jamais, de faire main basse sur les préliminaires.

Il y a eu mercredi quinze jours, j'ai appris que le malheur de ma pauvre sœur était consommé et vous pouvez juger de mes angoisses ! La prévision était si facile dans ces douloureuses circonstances, que l'événement funeste paraissait n'y pouvoir plus ajouter. Et pourtant j'ai été saisie, bouleversée, comme si j'avais pu espérer. La triste situation de ma sœur se déroule aujourd'hui devant moi plus sombre encore et plus

difficile. Tous ses devoirs lui font une loi de son retour immédiat en Russie. Ainsi la moindre de mes peines est encore une séparation indéfinie. Il faut que ma sœur suive le mouvement qui lui sera imprimé par les jeunes vies ascendantes dont elle dépend, et que moi je reste immobile comme ceux qui ne doivent plus songer qu'à mourir, en soignant une existence de beaucoup plus avancée que la mienne, et dont la première nécessité, aujourd'hui, est le repos. La santé de mon mari est bonne malgré son grand âge; elle vient cependant de me donner de l'inquiétude, au milieu de mon anxiété la plus vive pour Munich. Sans l'impossibilité évidente de le laissser longtemps seul, j'aurais été rejoindre ma sœur ; au lieu de cela, je n'y puis penser et j'hésite encore à décider le voyage de Vichy.

Chère amie, vous revoir à l'aise eût été pour moi une immense consolation, c'est du fond de l'âme que je puis vous le dire. Nous nous serions réciproquement douces et bonnes. Dieu me fait la grâce d'être plus heureuse que je ne l'ai jamais été de sentir que, me donnât-il sa puissance, aucun bien de ce monde n'ajouterait au bien-être que j'éprouve. En reconnaissant une telle grâce, il m'en coûte d'en jouir trop seule, et, malgré soi, on choisit toujours un peu ceux à qui on voudrait donner. Moi, vous donner, chère amie ! vous, à qui je ne pense que pénétrée de vénération, pénétrée de la douceur infinie de s'abaisser profondément devant ce qu'on chérit et ce qu'on respecte ! Ce n'est pas de vos mérites que la sagesse de Dieu peut jamais me faire l'instrument ; mais ce qu'il y a de plus infini peut parler de sa miséricorde, et dans un cœur heureux, il y a toujours contagion. Chère amie, ne les sentez-vous

pas plus près de nous, ceux que nous avons perdus, plus près qu'au milieu d'une ténébreuse et toujours menaçante réalité ? Ne sommes-nous pas plus près de l'avenir, de cet avenir que nous touchons, que de ce passé qui fuit et nous échappe ? Cette âme qui aime ne sent-elle pas l'âme qui lui répond ? Voyons-nous Dieu, et cependant qui jamais nous a aimés et nous a parlé comme lui ?

Adieu, ma bonne, ma chère et bien chère amie. Que Dieu rende à votre bonheur cette force qu'il n'a donnée jusqu'ici qu'à votre vertu.

Paris, 10 novembre 1839.

Chère amie, je veux me faire bien venir de vous en vous transcrivant un passage d'une lettre du 6 novembre que je viens de recevoir d'Alfred de Falloux que vous connaissez bien et qui, à présent, est à Rome, près de son frère : « Je vous ai gardé M. le duc de Bordeaux pour la fin et ce chapitre mériterait les quatre pages à lui tout seul. Il s'est échappé à travers une maille du réseau diplomatique qui prétendait l'enfermer, et il a fondu sur Rome tout à fait à l'improviste. Plus d'une ambassade a jeté de grands cris et a élevé de nombreuses difficultés de détails. Cependant le fait du séjour est sauvé et il vient de louer pour six mois le palais Conti, place de la Minerve. Le voilà donc enfin sur un théâtre où il est vu et d'où il peut voir, où son expérience va s'aguerrir et ses facultés recevoir le développement de l'exercice et de l'échange. On lui a fait prendre tout de suite l'attitude

de simple particulier. Il a déjà passé une soirée chez la comtesse Rzewuska [1] et cette première épreuve a été pour lui un véritable et sérieux succès. »

Vous avez donné des regrets à notre bon archevêque qui sera pleuré par la France, comme par son diocèse [2]. Rien dans sa mort n'a manqué. Tout pour lui est devenu matière de sacrifice dans un des plus saints et des plus volontaires holocaustes. Après nous avoir fortifiés par de tels exemples, Dieu veuille paraître encore tout entier dans le choix de son successeur ! Ce n'est pas à la France seulement que ce choix importe ; de proche en proche, c'est sur le monde entier qu'il réagit. Ah ! que de tristesses je viens de subir, chère bonne amie ! Mais avec ce qu'est devenue ma seconde et heureuse nature, il me suffit de savoir que Dieu aime ce vide, en attendant qu'il le remplisse, pour le regarder comme un trésor. Je jouis de ne passer qu'après beaucoup d'autres dans les cœurs que j'aime et de pouvoir disparaître sans faire verser une seule larme amère. Causer de la douleur, même après moi, me ferait trembler ! Dans cette disposition, un grand zèle s'attache naturellement aux petites choses ; la fatigue est absorbée par la sollicitude, et cet éparpillement, qui serait si pénible, cesse de l'être, dominé par une même pensée ; l'unité de cette vie morcelée ici-bas et se reconstituant en Dieu. Je conviens que la volonté, si elle était libre, ne se condamnerait peut-être pas à exploiter un pareil fouillis ; mais, dans la maison de notre Sauveur, les pis-aller mêmes sont pleins de charme.

[1] La comtesse Rosalie Rzewuska, née Lubomirska.

[2] M. de Quélen.

Ce que les journaux vous ont dit des malheurs de la foi consommés en Russie n'a, je crois, rien de controuvé. Quel malheur, dites-vous, qu'un tel clergé ! Mais sous les conditions qui jusqu'ici lui avaient permis de vivre ou plutôt de végéter spirituellement, comment aurait-il été autre ? De telles prévarications sont préparées de loin. Chère amie, vous avez deux amours que vous voudriez bien faire marcher de conserve, tâche ardue, sinon impossible ; moi, toujours davantage, à mesure que ma vie décline, je sens mieux n'en avoir qu'un. Je ne demande plus aux hommes et aux choses de ce monde de faire du bien à ce que j'aime ; je leur demanderais de ne pas lui faire de mal, ou plutôt je désirerais de toute la force de mon âme et de mon intelligence qu'ils n'en aient pas le pouvoir. La vérité n'aime guère les appuis humains, ils sont trop caducs, et, dans les conditions les plus favorables, c'est toujours un glaive à deux tranchants.

Comme j'aurais été contente de vous faire faire la connaissance de cette excellente amie qui est venue me trouver [1] ! Je ne sais personne à qui je doive davantage, qui me soit plus chère, et ce serait un bonheur immense, si les esprits étaient à l'unisson comme les cœurs.

Adieu, ma bonne et chère amie, je vous embrasse et vous aime bien.

Paris, 27 septembre 1840.

Chère amie, on ne sait vraiment que penser de ce

[1] La comtesse de Nesselrode.

temps-ci. Tous les raisonnements sont pour la guerre, toutes les impressions sont contre ; tout le monde voudrait la paix et personne n'ose la vouloir.

Ma bonne sœur est à Moscou avec ses deux plus jeunes fils qui lui donnent grande consolation. L'aîné nous inquiète pour le moment ; il est d'une expédition en Géorgie, expédition où il n'a que le titre de diplomate. Mais à peine engagé dans le Caucase, il y a fait une maladie dont la convalescence même ne suffit pas encore à nous rassurer : ce climat est perfide et nous tremblons. C'est cet aîné dont je vous ai parlé souvent, qui a un très beau talent pour la peinture et un cœur qui lui gagne tous ceux qui le voient de près. Il a toujours été mon favori, un peu parce que je l'ai aimé avant les autres et aussi par sa nature toute sympathique. Les autres sont très bien aussi ; ils ont tous le cœur bien placé ; c'est loin de suffire, mais c'est très bon pour commencer. Tout cela, chère bonne amie, me fait vivre sur bien des points à la fois, c'est de l'ubiquité, ce qui ne m'empêche pas d'être immobile beaucoup plus que je ne l'aurais désiré ; mais, à mon retour de Vichy, dans les premiers jours de juillet, j'ai trouvé mon mari si peu disposé à bouger, si effrayé même de toute proposition de ce genre, que j'ai pris, quoiqu'avec un peu de peine, mon grand parti de rester, et me voilà à poste fixe dans la rue Saint-Dominique qui, en fait d'habitants, ne garde guère que ses portiers. Je ne m'en trouve pas trop mal.

La punition de mon silence envers vous est de ne pas savoir seulement où vous prendre et d'écrire au hasard. Mais voilà comme nous sommes ; nous provo-

quons souvent ce qui nous peine et puis il semble que toujours nous soyons trop punis. J'ai revu ici, il y a peu de jours, Constance de Maistre. Je ne l'avais pas vue depuis son mariage avec le duc de Laval d'aujourd'hui. Elle s'est chargée des enfants de son frère, entre autres d'Eugène, petit garçon qui a de fort beaux yeux et que j'ai embrassé bien tendrement en souvenir de son excellent grand-père.

Adieu, ma bonne, excellente et bien chère amie.

Paris, 16 avril 1841

Chère amie, c'est bien avec vérité que je puis me montrer accablée de votre malheur [1]. Je n'avais pas eu la simple idée de l'inquiétude qui l'a précédé ; c'est le journal qui m'a appris le coup affreux qui vous frappe et je ne puis vous rendre mon saisissement en pensant à vous. Hélas ! un malheur analogue, si récent encore, nous a bien mis sur la voie de ce que vous pourriez souffrir ! Dieu ayant prévu que vous ne souffririez jamais de vos fautes, vous a douée d'une sensibilité exquise, qui devait faire de vos épreuves une grande part de vos mérites. Aujourd'hui, ma bien-aimée Fanny, tout ce que je crains, c'est que cette force si souvent sanctifiée ne tourne contre vous, contre nous, et que les déchirements de la nature n'achèvent d'altérer une santé souvent ébranlée. Je vous en prie, quand vous le pourrez, un mot sur elle ; mes sollici-

[1] Mlle de Virieu venait de perdre une nièce qu'elle avait élevée comme sa fille.

tudes sont là, parce que là sont mes complètes ignorances. Pourvu que votre vertu, soutenue de votre foi, ait paré à la première impulsion d'une douleur aveugle, je serai rassurée. Dieu, sa force et toutes ses miséricordes ne vous manqueront pas. Dès cette terre, il vous fera comprendre comment des douleurs telles même que les vôtres, peuvent être embaumées de sa grâce. Ma chère, ma bien chère amie, depuis hier que j'ai su cette cruelle nouvelle, je ne vous ai pas quittée un instant, et je me sens si près de vous que je suis bien sûre de ne vivre avec vous que d'une seule pensée, si ce n'est d'un même sentiment. Je vous en conjure, prévenez ces ravages par la considération du peu d'intervalle qui nous sépare de ceux que nous avons perdus ! Prenons courage pour supporter dignement ce qui nous reste à subir de la vie; pensons que le plus fort est fait, que nous sommes sur cet heureux revers de la montagne, où les ombres sont en arrière et la lumière en avant.

Ecrivez-moi ou faites-moi écrire, mais par pitié ne me laissez pas sans nouvelles.

Vichy, 11 juin 1841.

Chère excellente amie, votre lettre ne m'a fait aucune peine qui ne fût en germe dans le profond ébranlement que m'a causé votre malheur. Telles sont les voies impénétrables de Dieu. Je me demande quelquefois ce que sont à ses yeux même les consolations pieuses, quand c'est à vous qu'il les refuse et à moi qu'il les donne. Il faut que la foi pure et simple, la vo-

lonté droite, l'irréprochabilité, l'abnégation du soi, le dévouement aux autres, comptent pour d'immenses grâces, si grandes qu'afin qu'elles ne dérangent pas tout équilibre, le bonheur de cette terre se retire et que Dieu lui-même se rende moins sensible. Mon amie, j'ai pour vous une telle vénération, une tendresse si vive et à la fois si respectueuse, vous me représentez tellement l'âme la plus haute et la plus limpide, que je ne sais où chercher les causes de vos apparentes lacunes ou imperfections. Si, avec la foi toute de vertu et de sacrifice, vous aviez celle qui transporte l'impression de la réalité dans les choses invisibles, ne seriez-vous pas trop bien partagée ? Ah ! chère amie, pourquoi n'oserais-je pas vous le dire, quand je le puis avec tant de vérité ? vous me faites envie. Vous, qui avez tant aimé sur la terre et qui avez été parfaitement aimée, pour souffrir beaucoup il vous fallait survivre ! Que nous faut-il faire, chère amie, si ce n'est de nous jeter les yeux fermés dans le sein de Dieu, de consentir sincèrement à tous ses décrets, de tâcher de nous les rendre intelligibles par cette compréhension qui me semble être la chose du monde la mieux faite pour accompagner ce qu'on appelle les obscurités de la foi ? Les desseins de Dieu sur le salut de sa pauvre créature me paraissent le seul but qui explique ce monde. Si nous voulons y correspondre, pas une minute n'est perdue, tout le hâte jusqu'à nos tentations et nos fautes. Chère amie, que ne puis-je vous donner quelque chose du sentiment que j'ai du néant de cette pauvre vie et de tout ce qu'elle contient, néant, du moment qu'on la prend pour terme, et déjà l'immortalité, quand on la prend comme moyen ! J'ai hésité longtemps à vous

parler ; on est si maladroit à distance ! Une pensée innocente ou bonne, mal exprimée et partant mal comprise, peut quelquefois faire tant de mal ! Voilà ce que je ne craindrais jamais si nous vivions près l'une de l'autre ; timide en vous écrivant, c'est une souveraine confiance que je mettrais dans tous mes épanchements parlés.

Adieu, ma bonne, ma bien chère amie.

Marly-le-Roi, 3 octobre 1845.

Ma bien chère amie, comment avez-vous pu croire que j'avais su en son temps le nouveau coup qui vient de frapper votre famille ! C'est vous qui me l'avez appris. Les journaux se partagent les noms aussi bien que les idées et les systèmes. Comme je lis précisément celui de tous qui m'est le plus opposé, je n'y trouve jamais, outre cette marche de l'ennemi que je crois utile de suivre, les notions qui m'intéressent en ce qui touche les personnes. Les *Débats* ne m'avaient donc rien dit.

Au nombre, à la nature, à l'incessant renouvellement de vos épreuves, je sens l'estime que Dieu fait de vous. Quoi qu'on dise, je penche à croire qu'il use d'une sévérité toute particulière pour les siens, mais que seulement elle répond à une plus grande miséricorde. Aux devoirs difficiles que Dieu vous impose, comment ne pas conclure qu'il a mis en vous une énergie pleine de lumière ? Chère amie, j'ose vous le dire, parce que c'est ma conscience qui parle : Vous êtes par un seul bout inégale à votre tâche ; je veux

parler ici de cette confiance en vous-même qui vous manque, de cette confiance si absolument nécessaire quand de l'état de passivité on veut passer à celui de l'action. L'orgueil n'est orgueil que parce qu'il s'appuie sur lui-même ; mais, quand c'est sur Dieu qu'on fonde une ferme espérance d'accomplir une mission, que positivement il vous donne, douter de soi, c'est presque douter de lui.

Chère amie, je vous en supplie, de vos nouvelles ; entrez dans les détails ; n'omettez rien. Je vous ai laissé quelque temps de repos, mais voilà le pauvre fleuve rentré dans son lit, poursuivant son cours, et, après avoir énuméré les dévastations et les malheurs causés par la tourmente, laissez-moi suivre avec vous les sages mesures qui peuvent les réparer, autant, hélas ! que peuvent se réparer les conséquences d'un irréparable malheur. Je ne puis vous dire combien souvent j'y pense et avec quel tendre intérêt !

La date de ma lettre vous dira que, sans m'éloigner de Paris, je n'y suis pourtant pas en dehors de toutes mes habitudes. Nous avons cédé pour venir ici à l'insistance de l'excellente comtesse de Gontaut, sœur du cardinal de Rohan et lui ressemblant beaucoup. C'était bien le cas de faire une exception, à tout le reste s'ajoutant le bonheur de se trouver sous le même toit que le P. de Ravignan, son saint hôte qui y est à demeure ; vivre dans son atmosphère est une de ces grâces qu'on se reprocherait de négliger, et il faut convenir qu'elle renferme tout, l'essentiel et le superflu ; jamais plus d'agrément, de facilité d'humeur ne s'est joint à plus de vertu.

Adieu, chère excellente amie. C'est de toute mon âme

que je vous embrasse, en demandant pour vous force et consolation.

Paris, vendredi 1847.

Chère amie, perdre en deux années deux frères dans la primeur de l'âge, voilà des coups bien sensibles et qui sortent de la proportion commune, quand ils frappent un cœur comme celui de M. de Saint-Ferréol et cette amitié fraternelle qu'il sait si bien paterniser [1]. Nous vivons dans un temps où l'on ne sait si ce sont les malheurs publics qui doivent nous fortifier contre les malheurs particuliers, ou bien si c'est à ceux-là à nous préparer aux calamités sur la grande échelle. Jamais la prévision n'a été plus trompée ; jamais l'inouï ne s'est produit avec plus d'audace, et jamais la déception sur tous les points n'a été plus entière. La misère humaine est mise comme en enluminure.

J'ignorais que vos neveux fussent à Fribourg, et, néanmoins, pendant cette lutte si courte et si inégale, bien des fois, chère amis, ma pensée s'est reportée sur vous [2]. Tout afflige, mais rien n'étonne dans la manière dont procède la Providence. Je disais à quelqu'un que j'estimais fort : Vous me représentez précisément ce qu'il faut de mérite pour être puni. Je crois, en effet, qu'il en faut beaucoup pour s'attirer l'épreuve, tandis que le châtiment proprement dit est

[1] Le marquis de Saint-Ferréol, possesseur du château et des eaux d'Uriage, dans le Dauphiné.

[2] La guerre du *Sunderbund* venait de se terminer par la défaite des catholiques à Lucerne et la fermeture du collège des Jésuites, à Fribourg.

l'abandon. Les pauvres Jésuites n'ont assurément pas cela à craindre. Du reste, vienne le choléra ou quelque autre occasion de dévouement, et la flagrante injustice dont ils sont l'objet aura bientôt disparu ; car on trouverait difficilement ailleurs un tel esprit de foi et d'abnégation. Leurs vues politiques ne sont peut-être pas parfaitement les miennes, mais plus la persécution et la haine les atteignent, plus je me serre contre eux. Ce qui me plaît, dans les vicissitudes de ce monde, c'est l'occasion pour ceux qui veulent faire le bien de déployer et d'appliquer leur conscience et leurs bons sentiments. Moins il y a de repos, plus il y a lieu à l'activité morale, à l'exercice de la volonté, à la puissance du sacrifice. Que serions-nous, grand Dieu, si nous marchions toujours de plain-pied ? Il y a telle circonstance qui, nous incitant à l'effort sur nous-mêmes, décide de notre vie. La sage, prudente et dévouée conduite de votre neveu est une de ces circonstances-là ; elle lui aura appris ce qu'il devait attendre, exiger de lui-même, et ce qu'il pouvait accomplir. Vous devez en être très heureuse, chère amie, et jamais bonheur ne fut mieux mérité.

Mon mari continue à aller très bien ; j'ai retrouvé encore ma sœur ici, mais au milieu de tribulations, qui assombrissent les moments qui nous restent.

Adieu, chère amie. Rien de triste comme un adieu là où le revoir n'a pas une chance.

Vichy, 18 août 1847.

Ma bien chère amie, au départ de votre neveu, je

voulais vous écrire, d'abord par lui et puis après lui, pour vous dire que c'est toujours avec un plaisir attendri que je revois ce véritable ouvrage de vos mains. Combien je suis heureuse de retrouver en lui cette tendresse que n'ont pas toujours ceux-là mêmes, qui ont le plus besoin d'être aimés !

Au moment où ce cher neveu vous rapportait de mes nouvelles, toutes les préoccupations pénibles, tous les chagrins et toutes les menaces qui se peuvent figurer tombaient sur moi. En fait d'affaires, de vrais désastres. Les tristesses sont, depuis bien des années, mon lot sur la terre, mais le soleil d'en haut, grâce à Dieu, ne se couche pas dans le désert. J'ai comme une vraie passion de la volonté de Dieu ; imaginez-vous, qu'à la lettre, j'éprouve du soulagement quand je me sens punie. Cela vient d'une telle peur, d'une telle terreur de l'abandon de Dieu que peu m'importe comment il parle, pourvu que je l'entende ; mais la pauvre nature n'en porte pas moins le poids des épreuves et surtout celui de ses fautes, à la fin d'une longue vie. Ma bien chère amie, à ces paroles qui tombent de ma plume, ne sentez-vous pas combien il faut que je vous aime, pour que mon premier mouvement vers vous si loin soit pourtant l'intime vérité ?

Après le vrai bien que Vichy a fait à mon mari et à moi, nous obéissons au désir de le consolider en allant nous établir à Tours pour deux ou trois mois. On y trouve, me dit-on, aisément à se loger, mais de vous à moi, ce que je cherche, c'est, après les ressources nécessaires à mon mari, de la solitude ; j'en ai soif. Ce pauvre M. de *** à qui vous conservez un si bienveillant souvenir, est très près de nous, à Néris,

d'où il devait venir nous faire une petite visite, dérangée par un obstacle imprévu. C'est une santé déplorable et qui me donne de l'inquiétude, comme aussi celle de sa femme, bien digne de lui. Une activité intérieure, qui du cœur passe dans l'intelligence, détruit en eux tout équilibre avec leur frêle et délicate organisation. Il résulte de cette prédominance de l'âme que ses conseils passent toujours avant les considérations de santé; je l'approuve et je m'en plains.

Tours, 4 octobre 1847.

Ma bien chère amie, à peine établis ici d'une manière complètement satisfaisante pour mon mari et qui me faisait espérer pour moi-même tout ce que j'y venais chercher, un effroyable saisissement est venu remettre en question tout ce bien-être. De la troisième marche d'un escalier que nous montions ensemble, un faux mouvement fit perdre l'équilibre à mon mari. Il tomba renversé en arrière, et, tout le poids du corps portant sur le bras qu'instinctivement il avait avancé pour préserver la tête, il en est résulté une fracture au petit os du poignet, fracture sans déplacement, sans douleur, qui n'a été suivie d'aucune perturbation, pas même dans ses habitudes. Vous pouvez vous figurer ce qu'a été ma première terreur et les angoisses bien fondées des premiers jours. Dieu dans sa miséricorde m'a épargnée! Jeudi on délivre complètement le bras de son appareil. Puis-je vous rendre tout ce qui a traversé mon esprit et mon âme depuis ce terrible jour, tout ce que j'ai souffert, tout ce

que j'ai appréhendé à la fois, toutes les douleurs et tous les frémissements de mon pauvre cœur ! Dans ce que j'ai éprouvé, il y aurait de quoi convertir mille âmes. Aussi j'espère bien qu'il y en aura une, au moins, qui ne disputera plus rien à Dieu. Vous savez tout ce que j'ai à obtenir comme dispositions religieuses dans mon mari ; la seule vue du malheur irrévocable auquel j'échappais suffisait pour me bouleverser ; la menace ne me révélait que la pensée habituelle de ma vie, mais sous une forme saisissante qui la confondait presque avec la réalité. J'ai eu beaucoup de peine à me remettre de cette cruelle épreuve. Voilà donc, ma bien chère amie, l'historique du repos que je venais chercher ici, bien fait pour démontrer combien nos pensées sont vaines quant aux moyens que nous nous proposons : Dieu, après avoir sanctionné notre but, se réserve presque toujours le choix des voies qui doivent nous y conduire.

Vous reconnaîtrez, j'espère, ici, que si vous avez confiance dans mon amitié, ce qui est tout simplement faire preuve à la fois de bonté et de bon sens, l'abandon avec lequel je vous parle, vous le rend avec usure. Tours répond merveilleusement à nos exigences en offrant le mouvement dont mon mari a besoin, le libre choix entre le monde dont les châteaux abondent, et le calme d'une ville presque déserte, à portée des nouvelles, comme si on était à Paris, et des visites si bonnes qu'elles n'en sont plus.

Est-ce à Grenoble que votre neveu Virieu (je vous demande de me donner leurs noms de baptême à tous) vient faire auprès de vous cet établissement qui me fait si bien penser de lui ? Ah ! comme vous avez raison

de vous féliciter surtout qu'on en ait fait un honnête homme. S'il tient, du côté de l'esprit, quelque chose de son père, il aura bientôt acquis ce qui s'acquiert en tout temps. On distribue, on décore tant qu'on veut la maison que l'on bâtit ; ce qui importe, c'est que ses fondations soient solides. Ne soyez pas inquiète de son avenir ; présente ou absente, vous lui aurez ménagé toutes les grâces. La prévision du mal possible dans l'avenir est vraiment en disproportion avec les forces humaines ; voilà pourquoi Notre-Seigneur nous impose de vivre au jour le jour. Prévoir ce qui sera, quand ce n'est pas pour espérer, c'est doubler la colonne d'air qui pèse sur notre tête et en rester nécessairement écrasé.

Paris, 20 avril 1848.

Ma bien chère amie, au lieu de ne me faire que l'interprète de vos excellentes réflexions sur le P. Lacordaire, j'ai pris le chemin le plus court et le moyen le plus efficace, en lui envoyant votre lettre, au moment où je venais de la recevoir. Si vous le connaissiez comme je le connais, vous verriez que je ne pouvais mieux faire que de substituer à ma voix, un peu usée et trop familière à son oreille, un avis franc, indépendant, pris de haut, et venant d'un milieu nouveau. A la manière dont je l'ai vu reconnaître la bienveillance et la justesse de votre accent, je n'ai pu douter d'un premier bon effet. Je suis certaine aussi qu'une raison ferme et nette dans son expression est toujours sûre d'agir sur lui.

Que vous dirai-je de l'effet sur moi de la nouvelle carrière, où je vois lancé le P. Lacordaire? Vous pourrez juger de l'impression que m'a faite l'idée de son journal, sa présence deux ou trois fois dans les clubs, sa candidature à l'assemblée nationale, quand je vous dirai que, dans mon premier mouvement, je n'aurais pas même souhaité un prêtre parmi les électeurs. Voilà pour le sentiment. Pour mon intelligence, elle est plus réconciliée avec ces voies jusqu'ici insolites. J'entrevois que si saint Jérôme eût vécu de nos jours, au lieu de sa Thébaïde, il se serait peut-être fait journaliste, et, quoi qu'il en soit, me récusant à cause même de la vivacité de mes répugnances, je baisse pavillon devant l'autorité suprême du diocèse, qui non seulement l'approuve, mais le pousse dans cette voie. Si vous lisez l'*Ère nouvelle*, vous aurez vu dans l'article du 22 que le P. Lacordaire ne considère l'immixtion du clergé dans les affaires politiques du pays que comme tout à fait temporaire, et propre seulement à constater une sorte de retour populaire vers le clergé et l'alliance des préceptes de la foi avec les principes d'une liberté raisonnable. A présent, arrivera-t-il dans cette assemblée, lui et tant d'autres qui ranimeraient en nous la confiance? Je ne crois pas au succès du P. Lacordaire à Paris; je ne sais rien de Grenoble, mais on assure qu'il a beaucoup de chances dans le Var. Je ne sais rien non plus pour Alfred de Falloux, dont on doute peu, ni pour Montalembert, qui dans le Doubs a beaucoup de chances, toutes choses qu'on se demande oiseusement encore aujourd'hui, comme si on n'était pas certain de le savoir après-demain. L'honneur, l'éclat d'une grande assemblée tient aux

hommes, qui s'élèvent beaucoup au-dessus du niveau général ; l'important néanmoins est que ce niveau ne soit pas trop abaissé, que sa direction ne soit pas trop mauvaise, et vraiment il me semble que c'est ce qu'il est permis d'espérer. Je le conclus des efforts mêmes qu'on a faits, pour pervertir et surtout forcer l'opinion publique [1]. Il y a des temps où le bon Dieu veut que personne n'y voie clair : c'est l'égalité de la cécité. Je ne crois nullement aux prodiges immédiats, mais je ne désespère pas qu'à long cours nos épreuves présentes ne profitent à l'humanité, qu'il en sorte de là des droits acquis, que bien des idées de justice éternelle ne prennent droit de cité dans les intelligences, qu'il n'y ait enfin quelque chose de comblé dans les abîmes et d'abaissé dans les montagnes. Ce peuple-ci s'est montré, dans tant de difficiles circonstances, si accessible à la raison, que je crois à son bon jugement, par conséquent à son progrès véritable et au retour de l'ordre, si ce n'est d'une immuable stabilité. Tout ce que j'ai de confiance repose sur cette raison publique, qui n'a point de nom propre et que nous avons vue concentrer à elle seule la résolution et l'énergie.

Ma préoccupation de votre France a été, chère amie, des plus sincères ; néanmoins, elle ne m'a pas seule absorbée. L'Italie a eu et a encore sa grande part, l'Italie qui est un peu le temple en regard du foyer domestique. Puis, mon propre pays est entré aussi en

[1] Le jour du scrutin pour les élections générales à l'*Assemblée constituante* avait été fixé au dimanche de Pâques, et l'on avait généralement attribué ce choix au désir d'écarter du scrutin les hommes les plus préoccupés de leurs devoirs religieux.

partage, et enfin de graves inquiétudes personnelles. Les projets n'ont pas beau jeu par le temps qui court ; aussi n'en formons-nous aucun autre que celui de rester bien immobiles. La peur de quitter les lieux que j'habite m'y a rattachée encore considérablement, et j'ai vraie joie de cet été à Paris que je redoutais autrefois. Quel secret ne possède pas Dieu de nous faire découvrir l'attrait que nous n'apercevions plus au fond des choses !

Paris, 11 juillet 1848.

Je n'ai rien perdu, chère amie, de la tempête homicide ; j'ai assisté à ces sanglantes scènes avec le cœur ému, comme vous pouvez le croire, par les plus douloureux sentiments qui puissent le partager. En France, le mal comme le bien est toujours en saillie ; mais le mal, dans ces derniers jours, avait pris de si gigantesques proportions, que pour dépasser en hauteur l'espace qu'il se creusait dans l'abîme, il ne fallait rien moins que la surnaturelle beauté de la mort de notre archevêque. Nous sommes néanmoins en vraie trêve ; reste à savoir combien elle durera ! Le bon esprit serait d'en jouir sans prévision ; car prévoir n'est bon que s'il est utile ; mais vivre en aveugle, voilà le difficile, un peu d'avenir entrant toujours dans l'impression du vrai repos. Nous joignons la pratique à la théorie, en ne fuyant pas ce pauvre sol si ébranlé. Ma sœur et son plus jeune fils étaient encore ici ; c'est vraiment pour eux et surtout pour lui qu'a été mon inquiétude. Dieu nous a tous épargnés. Maintenant un terrible voyage les attend. Ma sœur se rend dans le

midi de la Russie par les contrées que le Danube traverse et qui viennent d'être si troublées ; elle me promet bien de ne rien hasarder, mais aujourd'hui on ne choisit guère qu'entre des dangers, et humainement nulle promesse ne rassure. Le P. Lacordaire est bien près de vous, chère amie ; il est allé, profitant d'un moment de loisir, respirer l'air de ses Alpes. Je ne lui ai jamais vu l'idée de se donner complètement à son journal ; il s'est toujours borné à vouloir le fonder et le mettre simplement à flot. Comme vous le dites très bien, le P. Lacordaire n'est nullement homme d'Etat : il n'a d'autre politique que celle du christianisme ; rien n'en pourra faire un homme de parti, et la ligne suivie par lui jusqu'à présent n'est absolument que celle de sa conscience. Les motifs qui lui ont fait quitter l'assemblée, se réduisent à la certitude acquise (et qu'il aurait pu deviner, je le confesse) qu'il n'y pouvait faire de bien, et que l'énorme temps qu'il y donnait pouvait être plus utilement employé ailleurs. Quant à des engagements pris avec qui que ce puissse être, je puis, comme M. Royer-Collard, affirmer ce que j'ignore. C'est là un de ces mille bruits explicatifs qui compliquent par des raisonnements à perte de vue la raison vraie, la plus simple du monde.

Adieu, chère amie, je vous remercie de votre bonne sollicitude.

9 janvier 1849.

Chère amie, je vous avais quittée le cœur gros et je puis dire que, pendant tout l'intervalle écoulé jusqu'à

votre lettre, j'ai toujours attendu, attendu d'une attente anxieuse. Si vous avez été mécontente de vous-même, je vous en offre encore beaucoup mieux que la contre-partie. Je me suis fort reproché d'avoir inconsidérément blessé un point sensible quand aucune affection positive n'était pour moi en jeu. Nous perdions des moments précieux ; rien de bon ne pouvait en résulter, car nous avions le temps de divaguer, mais nullement celui de nous persuader, ni d'agir utilement sur nos jugements respectifs. C'était donc mille fois le cas de se taire, ou bien, après avoir parlé, de s'interrompre bien vite pour s'embrasser plus cordialement, plus tendrement que jamais, reconnaissant, comme gloire rendue à Dieu et justice à nous-mêmes, que, au-dessus du terrain livré à la dispute des hommes, nous en avons un libre, solide, immuable, où nos sentiments à l'aise et directement éclairés d'en haut pouvaient se promettre d'être à l'unisson. N'est-ce pas assez, chère amie, n'est-ce pas même tout pour de pauvres êtres, qui ont la mesure de l'infirmité des choses d'ici-bas, et qui, chaque jour s'approchant du terme, lui demandent d'absorber toutes leurs pensées ?

Chère amie, vous vivez loin du monde ; j'y suis plongée aux trois quarts, mais je n'y vis pas moins solitaire que vous. Mes pensées y sont aussi entières et pas plus usées par le frottement que les vôtres : elles dorment habituellement au fond de moi-même, et quand elles se réveillent et m'échappent, cette soudaineté même les produit dans un état peu fait pour la lumière. Nous nous rencontrerions sur les grands résultats, mais nous ne nous arrêterions pas au même moyen pour y conduire. Peut-être aussi ne sont-ce

pas les mêmes formes extérieures qui nous plaisent ; car si le goût ou la répugnance ne sont pas de mise dans les choses sérieuses, on ne saurait disconvenir qu'une part est toujours faite à ce je ne sais quoi d'involontaire, qui nous incline plutôt d'un côté que de l'autre.

J'avoue qu'un retour à la protection trop étroite de l'Etat envers l'Eglise, qui rendrait si improductifs les malheurs passés, me paraîtrait fâcheux comme une expérience manquée, et qu'il faudrait recommencer plus tard. Ce serait un peu comme une vie d'homme qui, après avoir traversé de douloureuses vicissitudes, se retrouverait sous les mêmes conditions qu'à son point de départ, Les plus belles inféodations me paraissent n'appartenir qu'au jeune âge ; je n'en exclus que par exception même les inféodations religieuses, et ma confiance dans les hommes est tellement ébranlée, qu'ils ne disparaissent jamais assez à mon gré devant les institutions, qui ont pour elles la double garantie de la publicité et de l'assentiment du nombre.

Chère amie, quelle peur ne me causerait pas cette longue habitude d'incorporer à soi l'Eglise, de la protéger, protection trop souvent bien venue du clergé et invoquée par lui comme position aisée et commode, protection qui, avec l'esprit actuel de suprême contradiction, ne se produira qu'au détriment de sa réelle et désirable influence ! Combien d'âmes faibles que le respect humain ferait reculer ou arrêterait dans la voie de la réconciliation et de la vérité ! Je ne serais pas moins contristée par les tendances infaillibles à l'esprit courtisanesque, par les rechutes de servilité, de vanité puérile, d'idolâtrique dépendance d'un visage froid ou

d'un sourire. Voudriez-vous revoir la lutte pour arriver à la faveur d'un seul, substituée à la noble ambition que nourrissent les grands intérêts d'un pays ? Et cela, quand il importerait tant d'élever le niveau des aspirations humaines !

Chère bonne amie, vous avez beaucoup vécu de traditions de famille ; vous les continuez pour ce qui vous entoure. Vos sentiments ont nécessairement déteint sur vos idées : la foi vous a imprimé une grande largeur ; elle a tout redressé, tout épuré, mais en même temps tout maintenu. Pour moi, déracinée comme je suis, tous mes liens brisés, je me trouve forcément affranchie de tout ce qui n'est pas la loi de Dieu. Là seulement sont mes dogmes positifs, et en tout ce qui ne les blesse pas, le choix me paraît permis. Cette indulgence, qui est dans votre cœur et qui pour les personnes ne se dément jamais, commence chez moi dans l'intelligence.

En effleurant librement ce sujet, vous voyez que je ne dis pas comme vous : — Je n'y reviendrai jamais, — mauvaise parole qui blesse l'affection et qui la tuerait, si elle pouvait mourir. Prenons-nous bien comme nous sommes ; je vous assure, chère amie, que je n'y ai aucune peine. Si vous en aviez trop, dites-vous que j'ai un droit sur vous que vous ne pouvez méconnaître, c'est le besoin de votre amitié, le besoin de savoir que, quoique indéfiniment séparées, je vis toujours dans votre pensée et dans votre cœur.

Paris, 4 mai 1849.

Chère bonne amie, jamais vous n'avez vu un homme

plus content que le P. Lacordaire de s'être débarrassé à la fois de l'assemblée, de l'*Ère nouvelle*, du monde politique, hommes et choses. Ses idées, qui ne font que résumer ses sentiments, ne sont point en lui à l'état de système, et je ne sais pas un parti avec lequel il pût consentir à marcher toujours. Il est trop fidèle à la vérité, telle qu'elle lui apparaît, pour fléchir devant des considérations purement humaines, et je ne puis encore me rendre compte par quelle déception toute de surprise il a pu sortir de la sphère du certain et de l'immuable, pour tomber dans celle des affaires humaines, susceptibles, selon la face à laquelle on s'arrête, de jugements si divers.

Celui de nos amis communs dont j'ai le moins à vous dire, c'est Cazalès. Nous nous retrouvons au même point, mais c'est toujours après nous être perdus de vue. Ses plus intimes en disent autant ; lui-même s'en plaint et n'en peut mais. C'est une nature tout à part ; seulement on dirait qu'il a promesse d'une seconde vie, à laquelle il ajourne l'action. Il faut que son pouls batte autrement qu'un autre. Ce que tout le monde voit de lui, c'est son apparence d'inertie, son impassibilité qui ne laisse pas d'être traversée par des traits fins et pénétrants ; mais il faut l'occasion favorable pour révéler tout ce qu'il y a en lui de profondeur, de fécondité de vues, de lumière divine et d'humble bon sens. Moi qui le sais, à l'épreuve je l'apprends encore. Mais je crains bien que tous ces trésors d'une intelligence si harmonieuse et si puissante ne laissent de trace que dans l'esprit de ceux qui l'ont approché. Il ne se soucie guère d'être réélu et pourtant se laissera faire. Nous touchons à ce moment d'appréhension et

d'espérance : toutes les vraisemblances sont pour l'élément de l'ordre ; mais les hommes expérimentés s'accordent à dire qu'avec le suffrage universel, perfide sans l'être, comme le serait la légèreté d'un enfant, rien n'est à calculer ni à prévoir avec quelque certitude. Le mal me paraît bien profond ; il gagne d'un pays à l'autre et s'en augmente. Un remède possible ne peut être ici qu'un remède divin, et jamais le monde n'a attendu davantage du christianisme seul sa régénération.

Adieu, chère et bien chère amie : parlez bien de moi à votre nièce de Chabons et laissez-moi vous embrasser toutes deux.

Vichy, 26 juin 1849.

Chère amie, avez-vous lu l'écrit de M. de Melun qui lui a valu les suffrages les plus flatteurs par leur compétence [1] ? Si vous ne le connaissez que par l'*Univers*, il est impossible que vous n'en preniez pas une défavorable idée. M. de Melun a réclamé avec force contre ces deux articles dictés par cet esprit d'exclusion et de malveillante interprétation, qui depuis longtemps m'a fait renoncer à la lecture de l'*Univers*. Je n'ai donc pas lu ces articles que M. de Falloux a blâmés vivement et que M. de Montalembert s'est abstenu de défendre. L'heure presse, je ne puis vous en dire davantage.

[1] Etudes du vicomte Armand de Melun sur l'Economie charitable et sur l'Assistance publique.

Vichy, 15 juillet 1849.

Chère amie, les si douces consolations ne sont guère de réalisation probable. Commencer par vous voir faire soixante-dix lieues, sous une chaleur accablante et pour deux jours, me livre un combat où ma joie personnelle n'ose vraiment pas être la plus forte; c'est acheter trop cher, au prix de votre fatigue, un bonheur avalé, au lieu de celui qui se verserait goutte à goutte et qui me ferait tant de bien. Deux jours pour tant de choses que nous avons à nous dire ! Cela me représente le temps nécessaire pour ne pas se comprendre, parce que, en effleurant tous les sujets, sur aucun on n'a le temps de développer sa pensée véritable. C'est cependant bien doux que de s'apercevoir ! Voilà, chère amie, comment je tourne et retourne ma médaille, pressentant tristement qu'il me faudra m'arrêter à son revers.

Que vous ne fassiez pas soixante-dix lieues pour nous donner deux jours, je le conçois, mais à présent que tous vos neveux sont sur pied, que Mme de Chabons est libre, pourquoi, y retrouvant bien des membres de votre famille, répugnez-vous tant à donner quelques mois d'hiver à Paris ? En en prenant bien à l'aise, il me semble que vous échapperiez à la fatigue, et que d'un autre côté vous en auriez le dédommagement. Rien ne remplace, je crois, pour nos opinions, leur contact avec toutes les autres. Leur nombre infini est à lui seul un enseignement.

Paris, 1850.

Pour le mariage dont vous me parlez, chère amie, l'âge serait ici l'objection unique. Mais tout ce que j'ai d'expérience me démontre que les arguments qu'on en tire sont des plus faibles. La nature du caractère, l'éducation, l'atmosphère où on a vécu ont bien un autre poids dans la balance que les années. Les volontés *à priori* de fixer une date au mariage d'un jeune homme sont de celles que j'ai vues les plus déjouées. On arrive aisément à détourner du mariage l'esprit d'un homme de vingt-cinq ans, mais est-on certain de l'y ramener toujours à trente? La liberté devient plus chère à mesure qu'on en use; les habitudes s'engagent souvent; l'appréciation des vrais biens, plus facile à la générosité d'un jeune cœur, perd plus tard de sa rectitude. C'est la vanité et tout ce qui peut la satisfaire qui l'emporte, et quelquefois aussi, sans qu'il y ait véritable égarement, le cœur est dupe de l'imagination, et, s'il est délicat, par cela seul qu'il est moins libre, il ne se croit plus le droit de sacrifier à son propre bonheur. Les dangers sont partout; on n'en évite pas la menace à quelque face qu'on s'arrête; mais peut-être les moindres de tous se rencontrent-ils dans la place marquée aux différents sentiments inhérents à chaque phase de la vie humaine.

Paris, 9 janvier 1851.

Chère amie, dans votre accent il y a plus que de la

bonté, il y a même plus que de l'affection ; j'y découvre la compréhension de ce que je souffre. D'instinct, je crois que vous me connaissez mieux que la plupart de ceux qui croient me connaître, et alors vous avez mieux qu'eux la mesure de ma souffrance qui eût été intolérable sans le secours divin, aussi rapide que la foudre qui me frappait [1]. Une demi-minute, chère amie, et tout était fini, tous les moyens étaient impuissants, hors ceux qui confirmaient mon irrévocable malheur, cet effroi de toute ma vie ! Comme dans tous ceux dont je porte le poids, nulle consolation n'est venue s'y joindre. Cependant, le comprendrez-vous, chère amie, je vivais de menaces ; aujourd'hui je vis de confiance, d'espoir en la solidarité de tant de prières, de tant de mérites ajoutés à ceux qui me manquent, et aussi de ma foi, seule chose dont j'aie pour deux ! Vous pouvez croire ce qu'a été le premier saisissement, l'absorption violente qui l'a suivi, et depuis, l'indicible dépaysement de ma pensée, inclinée par une si longue habitude vers un même point, par toutes les sortes de préoccupations possibles. Pour me retrouver un peu moi-même, j'essaie de la retraite au couvent des Augustines. Ses remèdes vont seuls aux maux profonds. Je me sens mieux pourtant : cette vie de pure foi, sévère en elle-même, commence à se laisser pénétrer par la rosée céleste. Ce que je repousse le plus de moi, c'est l'abattement. Si Dieu me rend des forces, je les mettrai au service d'une volonté plus résolue, plus dévouée que jamais. La douleur est au rang des choses saintes et leurs effets doivent s'assimiler.

[1] La mort subite du général Swetchine.

Chère amie, aux détails dans lesquels j'entre, vous verrez que j'apprécie, dans tout ce qu'elle porte en elle-même d'intérêt véritable, l'attente où vous êtes de mes vraies nouvelles. Du reste, de votre part, des paroles venues du cœur ne m'apprennent rien. Je suis convaincue que notre mutuelle affection est inaltérable : qu'avec plus de ce ressort humain que tout tend à affaiblir, à user, nous ferions davantage pour nous rapprocher, pour multiplier nos rapports ; mais que, au fond de nous-mêmes, nous ne nous en aimons pas moins ! Ce n'est pas l'apologie de mes longs silences que je prétends glisser ici. Je devrais pouvoir faire passer ce que je veux toujours, avant ce que le moment me fait vouloir. Chère amie, ce que je puis vous dire à la fois de plus tendre et de plus vrai, c'est que si vous étiez là, je vous parlerais comme je pense et comme je sens. Je suis bien entourée, et vous bien solitaire : peut-être cependant votre isolement n'est-il pas beaucoup plus grand que le mien. Il ne suffit pas que l'amitié soit déjà ancienne ; elle demande qu'on soit à peu près contemporains. Le rapprochement des années est aussi nécessaire que l'identité de lieu au complet rapprochement des esprits : l'important est d'avoir bu à cette même coupe de l'expérience qui n'est guère que celle des tristesses humaines.

Adieu, ma bonne et chère amie, prions toujours ensemble.

Paris, 27 février 1851.

Chère amie, c'est tout un mois que j'ai passé chez les Augustines. Je m'y suis sentie délivrée de toute

contrainte, soulagée d'autant ; pas un instant d'ennui ; je comptais les minutes écoulées dans la solitude qui m'apaisait et me rendait un peu de liberté d'esprit. Tout m'a convenu dans cette maison ; les religieuses ont été excellentes pour moi ; mais la vie si douce et en elle-même si attrayante que j'ai menée, au fond, ne me conviendrait pas. La passion de l'étude me reprendrait pour m'absorber ; je manquerais d'activité, de cet exercice de ma volonté qui est nécessaire à son perfectionnement. Si j'étais moins avancée en âge, je sens que la vie religieuse m'attirerait beaucoup ; mais, hors du sacrifice absolu, la vie dans un couvent me frappe à la fois comme un peu vide, insipide et molle, si on la renferme dans ses murs, et sans raison de préférence si l'on garde au dehors le centre de son activité. Les demi-partis ne vont pas à ma nature. Ce que je comprends, après le cloître pris dans toute son austérité, c'est la retraite au fond d'une terre qu'on ne quitterait plus, ce que vous faites, mais, j'espère, temporairement, vos devoirs n'ayant rien de commun avec une pauvre destinée comme la mienne, dépouillée de toute obligation immédiate.

Adieu, ma chère et si véritable amie, c'est de cœur et d'âme que je vous aime et vous embrasse.

Vichy, 10 juin 1851.

Que vous dirai-je de moi, ma bien chère amie, sinon que tout dans le voyage, l'arrivée, la vue de ces lieux empreints à chaque pas de retours douloureux, a été navrant ! Peu à peu l'apaisement s'est fait : la soli-

tude, ce vrai lieu des âmes souffrantes, s'est montrée bienfaisante comme de coutume. C'est incomparablement dans le silence et le recueillement que je souffre moins, mais sans prévoir encore ces douceurs de la tristesse qui me paraissent aujourd'hui les seules enviables. Qu'elle est belle la douleur franche, tranquille, vraiment une ! Quelle ignorance dans ceux qui l'éprouvent et qui croiraient que tous les chagrins sont ainsi faits ! Après le bonheur de ce monde, auquel, somme toute, il n'est pas si difficile de renoncer, rien ne me paraît au-dessus de la douleur prise sous ses conditions les meilleures. Si le bonheur, d'ordinaire chèrement acheté, révèle la puissance de l'âme, la douleur en révèle bien toute la dignité.

Vous me demandez, très chère amie, mes projets pour l'avenir. Je vous répondrai que je ne sais plus ce que c'est qu'un projet. De toutes parts, je vois des limites qui me resserrent forcément dans le provisoire. Je suis un peu sur le plan de la chose publique qui subsiste par les négations et les impossibilités qui l'entourent. Rien ne me convient dans ce que je fais ; mille choses y contredisent mon sens intime, me montrent inégale à ma tâche, épuisent par la fatigue un reste de vie, et, quand je me demande quel autre parti je pourrais prendre, sous quel signe ma volonté s'encouragerait à détruire d'un côté et à essayer d'édifier de l'autre, rien ne se présente à moi que sous des objections dont il faut bien reconnaître la force et quelquefois le droit. Dieu voit en moi, j'ose le croire, une volonté passionnée de lui obéir. Je l'interroge, je l'écoute, et c'est seulement par la réalité des obstacles qui m'arrêtent que jusqu'ici sa bonté m'a répondu.

Adieu, ma bien chère amie. Voilà une lettre très courte et où j'en dis néanmoins plus que je n'en dis à personne.

Paris, 16 août 1851.

Chère amie, je vous envoie l'ouvrage de M. Nicolas, tiré de ma bibliothèque et que je suis heureuse de voir passer dans la vôtre[1]. Le monde en général est fort dévot au succès, et l'objet, dans bien des cas, ne vaut pas mieux que l'hommage qui lui est rendu ; mais il y a ici une bien éclatante exception à faire. Celui-là est marqué non plus seulement du sceau de la parole admiratrice, mais du retour intégral à la vérité pour beaucoup de lecteurs. Dieu attache des grâces toutes particulières à ce livre, et de manière à ce qu'aucun autre de ce genre, dans notre temps, ne puisse supporter la comparaison. N'est-ce pas que vous m'avez dit ne l'avoir pas lu ?

Si j'ignore où vous êtes, chère amie, je suis forcément obligée de vous laisser dans une égale ignorance, parce que j'y suis moi-même en plein, quant à la direction que mon essor va prendre. Tout est incertain et dans l'ombre pour moi, à l'exception d'un instinct de retraite, de vraie solitude, qui détache sa lumière sombre de tout ce qui lui sert de fond. La seule pensée du calme et du silence me fait du bien. Je ne me permets au delà aucune sollicitude ; je sens que j'obéis aujourd'hui en me cachant, prête à suivre toute autre indication, si elle m'est donnée.

[1] *Etudes sur le Christianisme.*

Paris, 4 janvier 1852.

Chère amie, j'aurais aimé votre curé et je me serais mise à sa disposition ; mais il m'a trouvée en pleine retraite terminée par ma rentrée chez moi le vingt du mois dernier. C'est un temps d'absolu repos que je me suis donné, renouvelant mon Chantilly de l'année dernière dans les murs de Paris, mais sous une clôture qui me mettait à deux cents lieues. Je n'ai donc rien pu tenter pour ce bon curé et n'ai rien su même de ce qu'il a pu faire. Dans tous les cas, ne regrettez pas mon abstention involontaire ; j'y aurais mis de la bonne volonté, mais elle aurait été parfaitement inefficace. Je n'ai aucun aboutissant auprès des personnes influentes. Quand les habiles mêmes font peu autour d'eux, je vous laisse à conclure ce qu'il y aurait à attendre de mon impéritie et incapacité profondes.

Un petit mot de M. de Saint-Ferréol m'a appris que vous êtes établie à Grenoble pour votre hiver, fort doucement entourée de tous les vôtres, trois jeunes ménages faisant le noyau d'un intérieur dont vous restez l'âme. C'est de quoi, chère amie, vous faire bien facilement oublier votre Gascogne, à qui je reproche de vous être trop chère, et, par cela même, de vous diviser un peu. Je ne puis vous dire la joie vraie, vive et que je puis nommer pieuse, que me cause le mariage de votre neveu Emilien. Je dis pieuse, car j'y vois une nouvelle preuve de ce que j'ai toujours cru, c'est que les récompenses sont de ce monde beaucoup plus qu'on ne pense.

Adieu, je ne sais si nous nous retrouverons jamais

et c'est une incitation de plus faite à l'affection de savoir vivre d'elle-même.

Chantilly, mercredi.

Concevez-vous, chère amie, que je viens d'être frappée comme d'un trait de lumière d'un mensonge que je vous ai fait et dont assurément je suis bien innocente ? A l'occasion de M. Montoya, je vous disais que je ne connaissais pas l'ambassadeur d'Espagne, oubliant complètement que M. Donoso Cortès était le représentant de cette dignité ! Je l'ai vu plusieurs fois chez moi, mais en m'attachant si bien à l'excellent chrétien et à l'homme d'esprit, que toute espèce de connexité entre lui et ses hautes fonctions avait disparu de ma pensée. Ma réponse se rapportait donc je ne sais plus auquel des ambassadeurs d'Espagne qui se sont succédé à Paris et dont je n'ai jamais vu les noms que dans la *Gazette*. Cela a dû vous paraître bien extraordinaire, mais certainement vous n'en aurez pas inféré mon mauvais vouloir [1].

Sous peu je rentre à Paris ; c'est moi qui provoquerai la visite de M. Donoso Cortès et je saurai par lui ce que je puis espérer pour M. Montoya.

J'ai eu votre bonne lettre, chère amie, et je vous en remercierai autrement que par le hors-d'œuvre d'aujourd'hui.

[1] Cette méprise de Mme Swetchine, oubliant que Donoso Cortès était diplomate pour ne voir en lui que son mérite personnel, est assurément un des plus grands hommages qu'on ait pu lui rendre. Il n'étonnera aucun de ceux qui l'ont connu.

Chantilly, 8 novembre.

Chère amie, je prolonge jusqu'au 8 ou 10 décembre mes tristes, mes paisibles et fortifiantes vacances dans une solitude complète, et je ne puis jusqu'ici me blaser sur ces journées qui m'appartiennent du matin au soir ; elles me rendent plus avare du temps que jamais et cela prouve bien que le démon de la propriété se joint à tout.

Pendant que je cherchais encore une maison, vous me demandiez si c'était dans l'intention d'acheter. Mon Dieu, non. Ce que je voulais, c'était percher quelque part pendant les trois mois que je m'accordais. La terre, dans plus d'une acception, s'est réduite pour moi à une notion métaphysique. L'argent pour vivre m'arrive comme s'il tombait du ciel. Je ne serais nullement disposée à multiplier une préoccupation quelconque, et, comme propriétaire, je n'ai plus que le souci du bien-être de mes pauvres paysans que, à la distance de plus de mille lieues, je soigne de mon mieux. C'est à Chantilly, à dix lieues de Paris, que j'ai trouvé le plus strict nécessaire. J'ai une chambre, précisément ce qu'ont mes gens et exactement dans les mêmes proportions, mais j'ai en face de moi l'église, et derrière moi le beau parc dont la réputation, par les souvenirs surtout, est presque aussi européenne que Versailles. C'est donc dans ce réduit, où je me trouve mieux que dans tous les palais du monde, que ma pauvre vie se passe entre toutes les douleurs qui l'ont remplie et toutes les salutaires réflexions qui en ressortent. Il y a une parole de l'Ecriture qui dit :

« Quand tu auras fini, tu commenceras. » Vers la fin de la carrière, bien des idées, bien de sages paroles qui n'ont été qu'un son, viennent prendre une âme et une vie inconnue jusque-là. On ne craint tant la vieillesse que parce qu'on la sépare de Dieu ; la mienne ne fait plus de rêves, mais de tous ceux qu'elle pourrait faire, le repos est encore celui qui la séduirait le moins. Assurément l'activité en nous change de nature et voit circonscrire son terrain ; elle est bien obligée de ralentir son pas par le déclin des forces corporelles ; mais puisant dans l'âme son principe et visant au même but, son instinct reste inaltérable. Ce sont les mêmes notes touchées quelques gammes plus bas. Ce que j'ai compris jusqu'ici et même toujours davantage, c'est que la volonté établisse une lutte entre elle et l'affaiblissement de la vitalité matérielle.

Voyez, chère amie, la confiance que m'inspire votre caractère ! J'interromps un long silence pour vous dire ce que je ne dis pas autour de moi, pour vous faire pénétrer dans mon âme où je n'introduis personne, du fond de laquelle aucune parole n'échappe, tout ce qui est gémissement devant Dieu devenant plainte devant les hommes.

A MADAME LA MARQUISE DE PASTORET [1]

1er juin 1828.

Combien il serait souvent impossible, Madame, de prévoir un instant auparavant la voie nouvelle qui va s'ouvrir à nos impressions ! Lorsque je vous parlai de l'idée la plus vague, la plus rejetée dans un avenir in-

[1] Adélaïde-Anne-Louise Piscatory, marquise de Pastoret, naquit à Marseille en 1765 sous les yeux de son aïeule, Mme de Rouillé, qui présida jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans aux destinées intérieures de sa famille.

Mme de Rouillé vivait habituellement dans sa terre de Châteaurouge, en Berry. C'est là qu'Adélaïde Piscatory reçut les premières impressions de l'enfance et les premières directions de l'âme. Elle avait vingt-deux ans quand on l'amena pour la première fois à Paris, en 1787. Belle, jeune et riche, elle ne pouvait tarder à se marier que pour mieux assurer son choix. Deux ans après son arrivée à Paris, elle épousa un de ses compatriotes de Provence, M. de Pastoret, alors maître des requêtes, et déjà connu par des travaux couronnés à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans laquelle il entra à l'âge de vingt-huit ans, sous le patronage de l'intime amitié d'hommes, tels que Turgot, Buffon et Malesherbes.

Cette union fut célébrée à Saint-Germain-l'Auxerrois, le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille. Bientôt Louis XVI appela M. de Pastoret au ministère de la justice ; mais celui-ci, croyant le moment des concessions passé, et ne pouvant, malgré

certain et que je n'entretenais que pour m'éviter le chagrin d'y renoncer, je vous vis, Madame, prendre si vivement à mon idée, qu'à mesure que vous parliez,

l'appui de la Reine, faire partager sa manière de voir par le Roi, se retira respectueusement.

Ayant suivi avec anxiété les mouvements populaires de la journée du 10 août, il voulut se rendre à l'assemblée dès que le Roi y fut réfugié. Mme de Pastoret, déjà habituée à faire mieux que son devoir, ne se borna pas à montrer une passive résignation ; elle comprit la généreuse volonté de son mari, et, se flattant sans doute de lui servir d'égide, elle prit son bras, traversa la foule menaçante qui vociférait autour des Feuillants, et l'accompagna jusqu'aux portes de l'assemblée, où, violemment séparée de lui, elle pleura non sur ses propres périls, mais sur l'impuissance du dévouement qui l'animait. M. de Pastoret ne cachait point son horreur pour l'horrible procédure suivie contre la royale victime ; il n'en fallut pas davantage pour faire décréter son arrestation. Il dut quitter la France, mais Mme de Pastoret, devenue mère, ne put le suivre ; elle fut retenue prisonnière et gardée à vue dans son propre hôtel, situé sur la place Louis XV. Chaque fois que la triste réclusé s'approchait d'une fenêtre, elle était exposée à devenir témoin de quelque scène sanglante. Un jour elle recula épouvantée en poussant un cri d'horreur. Elle venait d'apercevoir l'échafaud et c'était le 21 janvier !

Dès qu'un peu de sécurité succéda au règne de la Terreur, Mme de Pastoret, se sentant de plus en plus attirée vers ceux qui souffrent et vers Celui qui console, prit naturellement l'habitude de tourner ses pas vers l'hôpital, la prison et l'église.

M. de Pastoret, rentré en France à la fin de 1795, fut nommé l'année suivante député de Paris et du Var au Conseil des Cinq-Cents, et Mme de Pastoret dévoua une partie de son activité bienfaisante à la Société de Charité maternelle fondée, en 1788, par Mme de Fourgeret, sous les auspices de la reine Marie-Antoinette. Cette œuvre, répondant à des besoins immenses, était sortie des ruines en même temps que le culte catholique, et la digne Mme de Fourgeret, en reprenant la présidence, avait voulu s'adjoindre Mme de Pastoret comme secrétaire, avec la pensée qu'elle serait

ses avantages m'étaient rendus plus sensibles et je voyais prendre corps à la pensée la plus fugitive. Il y a tant de choses qu'on ne trouverait jamais à soi seul,

sa continuatrice. Tous les éléments dispersés de la société d'autrefois commençaient à se rapprocher ; Mme de Pastoret avait retrouvé dans Mlle Necker, devenue Mme de Staël, une relation pleine de charme, et dans Mme Cottin une amie. Mme de Pastoret touchait à sa trentième année, elle atteignait au mérite de la maturité sans avoir rien perdu des grâces de la jeunesse, et ce mélange d'autorité et de séduction lui donnait un ascendant vraiment irrésistible. Le 18 fructidor éclata, et M. de Pastoret, forcé de reprendre le chemin de l'exil, désira retourner en Savoie où il avait une première fois trouvé une sympathique hospitalité. Un passeport était indispensable pour franchir la frontière. Mme de Pastoret court chez le comte Balbo, ambassadeur de Sardaigne, se nomme et demande un passeport pour son mari. Le diplomate lui montre les instructions de son gouvernement, interdisant formellement de se prêter à aucune tentative d'évasion. La jeune femme lui remet la dépêche sans la lire : « Je le savais, monsieur le comte, c'est pour cela que je suis venue et vous ne me laisserez point sortir d'ici sans que j'emporte le salut de mon mari. » A ce simple langage, animé d'un accent et d'un regard pénétrants, le comte Balbo se lève, signe un passeport, et le remet à Mme de Pastoret, en lui baisant la main avec respect et émotion. M. de Pastoret arriva sans accident dans son asile, et, la crise passée, vint reprendre à Paris, pour toute fonction, une place dans le conseil des hôpitaux. Il n'entra au Sénat qu'en 1809.

Quoique vivant de la vie élégante et agitée du monde, Mme de Pastoret qui, selon l'expression de son mari, aimait à bien faire le bien qu'elle faisait, ne se contentait pas d'accorder quelques instants d'une attention distraite aux œuvres charitables qui lui étaient confiées ; elle voulait se rendre compte de tout, comparait les institutions anciennes et les besoins nouveaux, se tenait en garde contre l'esprit de système autant que contre la précipitation, et fuyait surtout avec soin tout ce qui ressemblait à l'ostentation. Elle savait aussi que la charité ne se borne pas à la compassion et au soulagement des misères qu'à juste titre on

et le secours d'un autre peut être si puissant dans cela même qui paraît ne dépendre que de nous ! Abandonnée à moi-même, je n'aurais pas trouvé dans ma

nomme criantes ; mais que la bonté, la bienveillance, l'aménité, sont aussi de son domaine, et ont des droits qu'il importe de respecter toujours, et particulièrement dans ces réunions de bonnes œuvres dont l'un des grands avantages est de rapprocher et de mettre en contact des personnes de toutes les conditions sociales. L'habitude de visiter les pauvres à domicile lui apprit à quels dangers les jeunes enfants des ouvriers se trouvaient exposés, quand la nécessité contraignait les parents à les laisser au logis pour aller dehors gagner leur vie. Un jour la Providence plaça sur son chemin une démonstration déchirante de ce genre de péril : l'avertissement fut compris et la première salle d'asile fondée. Une maison fut louée près de Saint-Philippe-du-Roule, à l'angle de la rue Verte, et douze enfants du quartier y furent placés sous la surveillance d'une fille de Saint-Vincent-de-Paul, la sœur Françoise, qui demeura trente ans à la tête de cette petite famille et contribua beaucoup à son développement. Ce premier modèle de nos salles d'asile n'eut pas immédiatement de nombreuses imitations ; il fallut que l'idée mère, l'idée française, largement appliquée par nos voisins, nous revînt comme une importation anglaise avant de se naturaliser chez nous. La réorganisation des Dames de charité dans les paroisses donna bientôt lieu à la fondation d'une autre œuvre, celle de la visite des hôpitaux, qui grandit et se développa sous la direction éclairée de Mme de Pastoret.

C'est sous la Restauration que la fortune du marquis de Pastoret fut portée à son comble. Pair de France en 1814, il fut nommé vice-président en 1820, et chancelier en 1829. Sa femme avait reçu, depuis plusieurs années et par exception, les honneurs du tabouret et du Louvre. Un privilège plus personnel encore lui était réservé : Madame la Dauphine disposait d'une faveur sans prix pour une âme telle que celle de Mme de Pastoret, c'était le témoignage de sa confiance. La fille de Louis XVI passait en prières tous les anniversaires du 21 janvier ; elle ne paraissait à aucune des solennités consacrées à ce jour, mais elle se renfer-

pauvre volonté la force d'un sacrifice de huit jours. Je me soucie peu de ce qu'on appelle les biens de la vie; il y aurait eu un bonheur de mon choix, mais je crois

mait dans son oratoire et n'y admettait qu'un très petit nombre de personnes. Mme de Pastoret fut souvent appelée à cette religieuse distinction, et cette noble femme qui, soit dans la puissance, soit dans la disgrâce, ne parlait qu'avec calme des vicissitudes politiques, maîtrisait à peine son émotion quand elle consentait à parler de ces douloureuses audiences et de tout ce qui s'y rattachait. Dès son retour en France, Madame la Dauphine avait accepté le titre de présidente de l'œuvre de la Charité maternelle et confirmé Mme de Pastoret dans celui de vice-présidente. Le registre des procès-verbaux de l'œuvre constate le don de sommes importantes remises de la part de la famille royale, par Mme de Pastoret, à M. Grivel, trésorier, et il suffirait d'ouvrir les registres des différentes œuvres de cette époque pour y suivre, dans la progression des dons royaux, les progrès du crédit de M. et Mme de Pastoret.

La révolution de 1830 fit rentrer M. et Mme de Pastoret dans la vie privée. Mme de Pastoret se démit de la vice-présidence de la Société maternelle, mais sans se ralentir dans le service de l'œuvre elle-même. Dans l'œuvre des hôpitaux, elle garda la présidence qui lui avait été déférée à la mort de Mme de Damas, parce que là elle n'avait pas, comme dans la Société maternelle, à éviter des rapprochements que le souvenir de Madame la Dauphine lui eût rendus trop pénibles.

Un affaiblissement graduel conduisit M. de Pastoret au tombeau. La vie de cet homme de bien s'éteignit pieusement le 28 septembre 1839. Il avait atteint sa quatre-vingt-troisième année.

Jusqu'à son dernier jour, Mme de Pastoret conserva la fraîcheur de ses inspirations charitables. La sensibilité, qui s'émousse à force de plaindre et de consoler, ne perdit en elle rien de ses premiers élans, et ceux qui l'ont connue au déclin de la vie l'ont connue tout entière, avec beaucoup de dignité de plus et pas une grâce de moins. Tous ses traits avaient conservé leur régularité ; ses longs cheveux blancs et ses vêtements, habituellement noirs,

plus que jamais qu'il n'y en a qu'un véritable, c'est de savoir franchement et courageusement s'en passer. C'est une étude dont il ne faut pas se lasser et ses progrès ne sont jamais assez assurés. Que de fois, dans ce monde, on recommence à vivre et on achève de mourir !

Adieu, Madame, vivez, portez-vous bien, soyez heureuse ; c'est le bonheur de tout ce qui vous entoure.

Mardi matin.

Ah ! Madame, que ne vous dois-je pas ! Il me semble

sa taille haute et mince, sans raideur, donnaient à tout son extérieur une apparence particulièrement vénérable. Le son de sa voix, d'une douceur exquise, était en même temps plein d'autorité, et sa vieillesse avait un sourire que la jeunesse pouvait envier.

Elle avait assisté trop de douleurs, elle en avait trop ressenties elle-même pour se faire aucune illusion sur aucune chose de la terre, et, quand vint le moment de tout quitter, la mort la trouva calme et résignée. Au mois de juin 1843, elle s'était rendue comme à l'ordinaire à Fleury, près de Meudon. Aux premiers froids de l'automne elle fut saisie d'une fluxion de poitrine, et, au bout de quelques semaines, on reconnut que sa fin était proche. Il fallut lui annoncer cette vérité, bien plus douloureuse pour les siens que pour elle-même, mais on n'eut rien à faire ni pour l'y préparer, ni pour l'y soumettre. La charité veillait à son chevet sous les traits de la mère Saint-Benoist, l'une des plus vénérables sœurs de l'Hôtel-Dieu. Les sacrements furent administrés à Mme de Pastoret en présence de sa famille et de sa maison. Ses dernières paroles, ses dernières volontés, firent encore l'édification et la consolation de ceux qui l'avaient attachée à la terre. Les sœurs de Saint-Vincent de-Paul et les salles d'asile firent célébrer en son honneur des services funèbres dans la plupart des paroisses de Paris.

que si je pouvais vous faire sentir quelque chose de mon bonheur, vous seriez récompensée du bien que vous me faites. Me voilà enfin devant vous, Madame, telle que je suis, susceptible, irréfléchie, tout entière à une seule impression. Combien ne me suis-je pas encore attachée à vous pendant ces derniers jours ! A son insu, on fait quelquefois bien du chemin dans la tempête. Regardez-moi désormais comme quelque chose à vous, dussiez-vous ne faire aucun usage d'une si triste propriété.

C'est demain de grand matin que je compte partir. Il m'en coûte beaucoup de m'éloigner, mais qu'il y a loin de ce chagrin à l'autre ! Maintenant, c'est la joie qui va au fond et c'est la peine, comme bien plus légère, qui surnage.

Vichy, 10 juin 1828.

N'est-ce pas, Madame, c'est vous écrire trop tôt ? Aussi ai-je hésité, comme j'hésite quand je suis décidée, mes doutes n'étant plus qu'une manière d'honorer ma défaite. Mais vous êtes si bonne, Madame, que l'exil compte sûrement à vos yeux, et la confiance, qui n'est que la vertu des absents, devient toujours avec vous celle des affligés !

Je suis ici depuis le 7. M. Lucas m'a paru très frappé de l'urgence du remède que je venais chercher. J'aime beaucoup qu'il en soit ainsi : du moins sais-je bien maintenant pourquoi je suis venue. Ce qu'il y a de pis dans une grande privation, c'est assurément de ne pas croire à la nécessité qui l'impose. Jusqu'ici, il y a peu de monde à Vichy, personne que j'y con-

naisse, et, dans cet isolement complet, je ne suis accessible qu'à des regrets dont la plus aimable et la plus nombreuse société ne me consolerait pas. Ce qui manque par l'affection est le véritable vide : tous ne rempliraient jamais l'espace d'un seul. Après le mouvement et la contrainte de Paris, j'éprouve cependant une sorte de bien dans ce repos qui aide au recueillement ; en nous faisant utilement revenir sur nous-mêmes, il nous donne aussi pour dédommagement de cette triste vue la consolation de vivre de plus près avec les souvenirs qui nous sont chers. Vous m'êtes aussi présente, Madame, que si vous étiez là, près de cette table où j'écris. J'ai souvent pensé que c'était une récompense de ceux qui avaient beaucoup vécu avec ce qu'ils n'avaient pas vu que de conserver plus sensible dans leur mémoire ce qu'ils ont quitté. Il n'y a de moins dans cette réalisation du souvenir que la joie du cœur et sa sécurité. Mais je vous sais à Fleury, vous y avez du repos, du beau temps, et cela me rassure de la seule façon dont j'ai besoin d'être rassurée !

Vichy, 18 juin 1828.

Toutes vos paroles, Madame, se gravent dans mon cœur. J'ai toujours besoin de ce que vous me dites, comme je crois que nous avons toujours besoin de ce que Dieu nous envoie. J'apprends avec vous ce que j'ignore, j'apprends encore avec vous ce que je sais, votre sanction ajoutant à la vérité même. J'espère que vous ne me donnerez jamais le désir de vivre, mais il est bien sûr que je vous dois le désir de guérir et ce

qu'il y a de plus consciencieux dans les efforts que j'y fais. Le simple accomplissement du devoir ne s'accommode que trop des entraves de la maladie ; la volonté se repose ou se relâche de tout ce que gagne la souffrance, mais on ne saurait, je crois, avoir dans ce monde un but qui nous soit vraiment cher, sans avoir envie de se mieux porter.

Paris, 1er juin 1829.

Ce n'est pas seulement sur l'ensemble de ma vie que vous agissez, c'est sur chaque détail. Votre affection me place si haut dans ma propre pensée que, par un mouvement qui n'est cependant pas de l'orgueil, il n'y a pas un progrès auquel je n'aspire.

Par un résultat nécessaire, toutes les délices d'une affection partagée se lient au sentiment des devoirs rigoureux qu'une telle grâce impose. Jamais je n'aurai été plus tendre pour Dieu et plus sévère pour moi, vous pouvez y compter. Je sentirai à chaque instant que je puis vous mériter et on ne s'endort pas sur cette pensée-là. J'ai été porter hier votre lettre à Mme Mounier ; elle n'y était pas, je lui ai écrit en la lui envoyant. Je suis bien sûre que son zèle et celui de M. Mounier vont redoubler, et que cette fois encore vous verrez tout ce que peut un mot de vous.

7 juin 1829.

Qu'il était imprévu le chagrin que me fait craindre votre lettre d'aujourd'hui ! Mon cœur s'est serré à la

menace de cette séparation nouvelle. Je ne suis pas si forte que vous contre les privations, mais je suis bien loin cependant de les mettre en première ligne pour ce qui fait souffrir. Ce qu'on émonde de l'arbre tourne souvent au profit de la sève, et certes, dès lors, il n'y a pas à se plaindre. Vous l'avez pu juger, je sais attendre. Je vous aime en ce monde comme ayant promesse de vous aimer ailleurs. Donnez tout et pour toujours, on ne sait pas ce qu'il y a de force et de repos dans ces mots-là ! On a beau dire, il n'y a que l'irrévocable qui convienne à notre cœur, et ceux qui ont voulu l'en affranchir l'ont bien mal connu. Jadis, qui n'est pas très loin d'aujourd'hui, au moins comme date, j'aurais craint de vous voir abuser de mes efforts de courage. A présent, je ne vous crains plus.

Vichy, 13 juin 1829.

Toutes les fois que vous ne me direz pas précisément le contraire, je vous verrai malgré moi, souffrant avec cet oubli de vous-même dont vous punissez vos amis. Si au lieu de Marseille vous alliez à Aix ! Mais on ne choisit rien, pas même ses sacrifices.

Pour moi, jamais la solitude ne m'a été si chère, jamais je ne me suis sentie si près de la nature. Tout ce qui est simple et vrai se touche et la contemplation se nourrit d'une idée, d'une fleur, d'un souvenir, comme de Dieu même.

Je viens de lire le *Dernier des Mohicans* qui achève de me mettre en train d'exercice. Si je rencontrais Œil-de-Faucon ou Cerf-Agile, j'aurais quelque peine

à ne pas essayer avec eux de cette vie des sauvages, qui doit être si propre à empêcher le foie de grossir.

Madame *** vient de passer quelques jours en France. Aura-t-elle pu vous voir? Je ne crois pas qu'il y ait une manière plus fastidieuse et plus desséchante de vivre que de se trouver à Paris, oiseau de passage et pressée de soins que n'ont pas les oiseaux.

Vichy, 15 juin 1829.

La phrase que vous me dites du comte Balbo est charmante; elle est pleine de naïveté et de douceur. Cette langue italienne a fléchi si souvent sous la pompe et l'exagération des mots, qu'on lui trouve un charme singulier et tout nouveau, quand elle est tout à fait fidèle à la vérité. Le roman l'y conduira bien plus sûrement que l'histoire. Pour sortir des lieux communs qui ont suffi si longtemps à l'imagination des Italiens façonnée au madrigal, il leur faudra étudier la nature. J'ai toujours pensé que Manzoni avait ouvert à ses compatriotes une carrière toute nouvelle, et la séduction même d'un si beau talent peut en faire éclore beaucoup d'autres. Je viens de lire en anglais le dernier roman de Walter Scott, *Anne de Gerstein*. Ce sont d'autres sites et toujours le même pinceau. Dans tout ce qu'il produit, il y a plus près du peintre à lui-même qu'il n'y a de différence entre les objets qu'il décrit; il en résulte une sorte de monotonie dont il y aurait peut-être de l'ingratitude à se plaindre. Pour ma part, j'aime à retrouver toujours ce qui m'a plu une fois. Que de délices nous attendent encore! Nous n'avons

jamais ni lu, ni prié ensemble, c'est-à-dire l'une à côté de l'autre ; car des pensées qui se croisent doivent se mêler bien souvent.

Vichy, 18 juin 1829.

Comment avez-vous pu croire que d'être malade pût empêcher de vous écrire ? Tant qu'on vit on peut écrire deux lignes. Je suis difficile en obstacles. Mais vous avez été inquiète, ma prudence n'est plus qu'un sophisme. M'avez-vous bien pardonné ?

Je fais ce que je puis pour reprendre et faire durer mon courage. Je l'étourdis au moyen de deux bains, de cinq verres de l'eau la plus active et la plus chaude, et aussi de l'espèce d'enivrement où toutes ces vapeurs jettent le cerveau. C'est la vie la plus animale qu'il soit possible d'imaginer : on quitte son lit pour boire et ses eaux pour manger ; à peine a-t-on repris ses forces et ses esprits, qu'il faut les user de nouveau par l'exercice le plus machinal ; on marche la montre à la main, et, pour ma part, j'ai encore tant de peine à faire aller mes jambes et à respirer en marchant, que le plaisir de la promenade est tout à fait absorbé par la fatigue, par cette fatigue qui poursuit même dans le repos, qui ne donne pas le sommeil et qu'on retrouve à peu près intacte au commencement comme à la fin du jour.

Pour vous, chère amie, s'il se peut, restez ce que vous êtes. Tant jouir de ce qu'on possède inquiète malgré soi.

Vichy, 21 juin 1829.

Vous savez bien que vous ne devez pas être inquiète ; mais cela n'y fait rien, cela surtout ne soustrait pas à l'impression laissée dans une âme par un précédent malheur. Tout ici-bas peut ressembler au présage de la chouette. Pour ma part, sans le braver, car un cœur qui aime ne brave rien, ce ne sont pas là mes terreurs. Le malheur même de mourir loin de vous m'ôterait-il de vous avoir connue, de vous avoir aimée, et par cela seul d'emporter plus de foi dans toutes les autres promesses ? Je ne sais, mais il me semble que dans les affections très intimes et très profondes et dont l'horizon est le ciel, le temps disparaît ainsi que la distance. Il est impossible du moins de les soumettre au calcul ou aux proportions ordinaires.

Que de bonnes nouvelles vous me donnez ! Vous êtes à Fleury. Vous y êtes contente et les projets de Provence paraissent éloignés. Jouissez, comme vous le méritez si bien, de ce repos dont il faut acheter aussi la douceur par tant de soumission et de fidélité à ses devoirs. Les gens qui croient faire leur volonté et qui ne font que celle du hasard ou du caprice ne soupçonnent rien de pareil ; ils ignorent parfaitement le principe qui rend l'action facile et le repos attrayant.

Vichy, 25 juin 1829,

Il y a aujourd'hui trois semaines que je suis ici. Me voilà presque sur le revers de la montagne et empor-

tant déjà assez de butin pour ne plus croire ma peine perdue. On n'avance guère à Vichy que par bourrasque : tant qu'elle dure on ignore où l'on va être jeté, et puis, lorsque le ciel vient à s'éclaircir, on se trouve avoir fait beaucoup de chemin. Je ne me promène pas vite encore, mais je marche longtemps, sans m'arrêter comme les premiers jours tous les soixante ou quatre-vingts pas. Je sens que c'est surtout beaucoup d'exercice qu'il me faut ; je me hâte de vous le dire, parce que je me défie de la persévérance de ma volonté et que, pour en avoir beaucoup, il me suffit que vous soyez avec elle. En toutes choses, vous mettre dans le secret de ma faiblesse, c'est presque en triompher.

Nous sommes dans cette veine d'orages, qui s'engouffrant dans la vallée, ne peuvent plus en sortir ; une chaleur lourde, molle et humide nous accable ; partout ailleurs elle remettrait en question l'emploi de chaque journée, mais ici cet emploi a presque l'inflexibilité du destin : ce sont les heures données qui décident et jamais la convenance. Personne ne se plaît assez à Vichy pour y perdre son temps, et la santé y est vraiment traitée comme une affaire. Pour les jeunes gens même on croirait la confiance au plaisir un peu ébranlée. On l'appelle bien pour remplir un vide, mais on ne ferait pas un vide à son intention ; on lui marque sa place sans lui accorder un quart d'heure au delà. Ah ! qu'ils le traiteraient plus légèrement encore s'ils savaient à quel point il est un pis-aller ! Mais pour être même tenté de le leur apprendre, il faudrait pouvoir leur donner le bonheur !

Paris 1830.

J'ai vu hier M. de Gérando qui est accouru sur ma réponse [1]. Je lui ai exposé mes motifs ; il s'est montré peu disposé à les entendre, et, tout en se contenant beaucoup, l'humeur et le mécontentement perçaient visiblement. Plus je le voyais aigri, plus je me faisais douce, mais, avant tout, ferme dans ma résolution. Il m'a parlé de vous et d'une tentative directe de la Reine, qui devait vous écrire pour vous demander de se mettre en relation avec vous pour la Société maternelle. En apprenant cela, je fis un mouvement involontaire qui n'échappa point à M. de Gérando, mais où il n'a pu voir qu'une impression toute personnelle. Ce qui m'a surprise, c'est sa surprise ; car enfin il y a une délicatesse d'esprit qui fait comprendre les sentiments qu'on ne partage pas ; mais à la contrariété du moment s'ajoute l'embarras de devoir ôter quelque chose à l'unanimité des hommages, dont on aimerait à se faire l'interprète, et on regrette naturellement la petite part qui revient de l'encens offert. Ah ! qu'il augmente sans cesse en moi l'impérieux besoin de me séparer de tout ce qui ne me lie pas par une affinité réelle ! Je sens deux forces contraires, dont l'une me repousse violemment loin de ce que je ne puis approuver, et l'autre m'attire irrésistiblement vers ce qui est conforme à ma nature. Je sens que je n'ai plus que le

[1] Mme de Pastoret et Mme Swetchine avaient quitté la présidence de plusieurs œuvres de charité après la révolution de juillet, sans se séparer de ces œuvres elles-mêmes.

temps d'être vraie, conséquente à moi-même et de répondre à la voix intérieure, au lieu de compter ou de consulter les suffrages du dehors.

Paris, 1830.

Rien n'est plus positif, ni moins passager, que le jugement que je forme du bonheur de ma position, que l'impression de gratitude qui me domine. Je possède humainement tout ce que j'estime ; pas un regret, pas un coup d'œil en arrière pour les biens perdus ; *t'is trash, t'is nothing* [1]. Je renoncerais pour une autre existence, s'il me fallait la recommencer, à tout ce qui n'est pas dans la mienne aujourd'hui, et cela sans peine. A cette haute félicité de tous mes vœux accomplis ne se joint aucune terreur, aucune souffrance aiguë ou vive. Je n'ai en fait de chagrin que la part qu'il faut dans l'équilibre des biens et des maux, pour croire à la conservation de ce qui m'importe. Cependant, je ne vais pas jusqu'à penser que, si je jetais ma bague à la mer, elle me fût rapportée. Voilà pour ce monde ; et pour l'autre, que d'intimes et chères espérances ! espérances qui ne seraient pas assez humbles sans un abandon complet.

Si vous étiez plus près de la nature, me dites-vous ! Mais, chère amie, est-ce le joug de cette nature complexe qu'il faut toujours porter, ou ne faut-il pas plutôt se laisser doucement soulever par cette autre gravitation en sens inverse, qui a bien aussi ses lois et son point de repos ? Je sais que nous ne pouvons pas y res-

[1] C'est un rien, ce n'est rien.

ter immobiles, mais aux forces qu'on y reprend, aux délices qu'on y goûte, on sent bien que la plus grande des grâces est au moins d'y être appelé. Chère amie, rien ne m'unit plus à vous que cette séparation intérieure de tout ce qui est visible. Un seul bien est resté pour moi subsistant et fixe, en regard du ciel, et ce bien, c'est l'amitié.

Le Hâvre, 21 juillet 1830.

Les douze ou quinze jours sans Marie [1], quoique passés à Fleury, seront bien tristes. La solitude nous rend de la liberté d'esprit et de la force de résolution, mais elle ne dissipe pas les chagrins profonds ; elle ne fait justice que des sentiments que l'on désapprouve et des illusions que l'on regrette.

Pourquoi ne viendriez-vous pas au Hâvre ?

Sidmouth, 25 juillet 1831.

Chère amie, la mer à Sidmouth n'est pas l'Océan avec la ligne droite de ses rivages et l'infini de ses horizons ; elle présente plutôt l'aspect d'un lac, dont on suit les contours, et qui ne laisse d'invisible que la rive opposée. Des rochers d'un rouge foncé, striés de verdure, s'élèvent sur les côtes de cette espèce de baie, comme autant d'ouvrages avancés, et dessinent une courbe gracieuse et très ouverte qui rappelle des par-

[1] Mlle de Pastoret, petite-fille de Mme de Pastoret, mariée plus tard à Hervé de Rougé, marquis du Plessis-Bellière.

ties du golfe de Gênes. Protégé de tous les côtés, même de celui de la mer, Sidmouth repousse également tous les excès de la température : c'est le Nice de l'Angleterre, quant à la douceur du climat, et la serre chaude des trois royaumes, par le luxe et la beauté exotique de sa végétation ; entretenue dans presque tous les temps de l'année par une brise tiède et humide, elle ne perd jamais sa riche fécondité. Les plantes qui couvrent son sol sont celles du midi ; le laurier et le myrthe y arrivent à la hauteur des plus grands arbres. Sous de tels ombrages, on a peine à se croire quelques degrés plus au nord que la France, mais la nature a aussi ses artifices et ses prédilections comme les hommes ; elle protège ce qui lui plaît et semble pour les lieux qu'elle favorise déroger presque à ses propres lois. Ce que la main humaine a tenté près d'elle n'y a du moins rien gâté. Brigthon et Sidmouth, situés sur la même côte, bâtis et habités par un même peuple et dans un but commun, expriment dans leur aspect les principes divers de leur création. Sidmouth a lentement attiré une population modeste ; Brigthon est le caprice du rang et de l'opulence, l'improvisation d'une de ces volontés royales et blasées que la difficulté aiguillonne et qui se plaisent à créer de rien. L'architecture riche et fantastique de sa façade tournée vers la grève a quelque chose d'une féerie arabe ; on la prendrait pour un magnifique mirage continué par la mer et qu'instantanément elle pourrait faire rentrer dans son sein. De Brigthon à Sidmouth il y a loin, si l'on s'arrête aux préférences du monde élégant. Mais, à mes yeux, cet orientalisme d'emprunt a bien peu de charme, auprès de ces humbles et gra-

cieux cottages de Sidmouth, types d'un goût exquis et pour lesquels semble avoir été fait ce charmant mot *neat* qui vaut bien des éloges.

Il serait difficile d'échapper à un sentiment de bienveillance pour les habitants de Sidmouth. Il y a dans leur accueil de la véritable urbanité, quelque chose d'affectueux et de digne à la fois. On sent ici que la liberté n'y est pas un bonheur nouveau, ainsi que la vertu éprouvée, elle est sans orgueil. D'ailleurs, les bons sentiments sont à eux seuls une civilisation tout entière, ils passent jusque dans les formes extérieures et Sidmouth est très religieux. Pourquoi son culte local repousse-t-il l'étranger et l'isole-t-il même de ses frères? Mère tendre, prévoyante, justement confiante dans son universalité, l'Eglise romaine assure seule à ses enfants, par une langue commune, par des formes identiques, de saintes communications en dehors de toutes les nationalités. A travers toutes les variétés de pays et d'idiomes, un catholique, sous quelque latitude que son berceau ait été placé trouve partout où son Eglise a dressé ses tentes un asile pour le recevoir, un ami pour l'entendre, son Dieu pour lui parler et se donner à lui.

Sidmouth, 27 juillet 1831.

Ma bien chère amie, j'ai reçu aujourd'hui votre lettre de vendredi, arrivée par l'estafette jusqu'à Londres, et, par conséquent, aussi fraîche que possible, malgré ses cinq grands jours de date. Je vous le répète, la poste ne vient à Sidmouth et n'en repart que deux fois la semaine, pour porter les lettres à Londres. Quelle

lenteur, et combien elle était imprévue ! La facilité et l'exactitude des correspondances est un des symptômes de civilisation qu'on est étonné de ne point trouver en Angleterre. Mais qui compte les jours, les heures comme moi ? Et heureusement pour le cœur humain, une seule de ses affections parle plus haut, si elle est vraiment sincère, que la réunion de ces intérêts qui passent pour le dominer si impérieusement.

De meilleurs jours luiront pour nous, chère amie. Si nous ne pouvons habiter sous le même toit, nous serons du moins bien près l'une de l'autre, et chaque jour renouvellera les mêmes consolations. Chère amie, fiez-vous à moi. Une idée est bien puissante quand elle survit également à tous les intérêts et qu'elle domine jusqu'aux habitudes du caractère.

Mon amitié pour Mme de Nesselrode est peut-être augmentée par cette dernière entrevue; son âme est bien capable aussi d'aimer et de souffrir. Vous pouvez penser ce qu'est pour elle l'inquiétude du fléau qui ravage Saint-Pétersbourg [1] ! Elle y a son mari et ses enfants, et, dans cette douleur qui nous est commune pour les graves intérêts du pays, que de déchirements qui ne sont encore que pour elle seule ! Elle brûle de rentrer et de se retrouver parmi les siens. Ce désir et beaucoup d'autres incertitudes qui résultent de la santé très attaquée de notre grande duchesse peuvent, d'un moment à l'autre, déterminer mon retour en France.

[1] La première apparition du choléra en Europe.

Sidmouth, 29 juillet 1831.

Chère amie, je vous envoie une petite esquisse du paysage que j'ai sans cesse sous les yeux. Cette colline verte, ces arbres, ces cottages sont une des vues de mon balcon. Plus loin est l'église dont je n'aperçois que le clocher quadrangulaire et crénelé. Rien de plus frais, de plus paisible que cette enceinte abritée de toutes parts : elle touche au champ du repos et prépare à son silence. Hors les heures trop lentes et le son lugubre, qui annonce la mort sans demander pour elle de prières, livrant ainsi l'homme tout entier à sa misère native et à l'impuissance de sa douleur, aucun bruit n'interrompt un calme profond. En fixant machinalement ces objets, que d'heures, chère injuste amie, où, allant de Dieu à vous, de ses bienfaits, de ses appels tantôt tendres et pressants, tantôt seulement sévères, au souvenir de vos paroles, à l'impression toujours agissante de votre bonté, je me sentais enlevée à moi-même ! Cette cruelle séparation n'était-elle pas dans votre esprit une épreuve qui me restait à subir ? Le passé ne devait-il pas revivre ici avec mes compatriotes pour m'entraîner dans d'autres voies, vers d'autres espérances ? C'est ainsi que vous vous armiez contre moi. Ah ! que ne voyez-vous à quel point je démens ces blessantes prévisions ? Peut-être vous le dirai-je un jour. A présent je ne veux pas me plaindre : la tristesse doit être muette : la force s'échappe trop avec la plainte. D'ailleurs qui osera aimer s'il ne sait souffrir ? Le courage est au fond de la véritable affection comme il est au fond de toutes les vertus. Son aliment n'est-il

pas aussi le dévouement et le sacrifice ; pour vivre lui faut-il donc le bonheur ? Ah ! si même pour le ciel la félicité promise entre dans nos espérances, elle n'est pas le principe de l'amour. Le cœur choisit, il aime, il adore, avant d'espérer.

Sidmouth, 31 juillet 1831.

Chère amie, l'air de Sidmouth est si lourd, si immobile, qu'il a bientôt fait d'une idée dominante une idée fixe, et la mienne est cette folie du cœur, qui est peut-être la suprême sagesse. Car enfin, pour qui la sent, l'affection est la seule chose dont on ne puisse accuser le néant, Dieu lui laissant espérer l'être, le droit de cité dans le ciel même. Si je n'étais pas sans cesse la proie d'une inquiétude nouvelle, trop justifiée pour Pétersbourg, si menaçante pour l'Italie, je porterais mes peines avec plus de courage ; mais ma sœur et sa famille et cette terrible contagion, qui, d'un moment à l'autre, peut mettre une redoutable distance entre les pays les plus rapprochés ! Chaque jour à présent est *eventful*, et la tristesse de la veille est un mauvais antidote contre les terreurs du lendemain. Je n'ai pas un autre recours, une autre confiance que Dieu même. Ces psaumes que je lis et relis sans cesse parlent vraiment à mon âme, en repoussant avec une pieuse et exclusive volonté tout bras de chair qui viendrait s'offrir comme appui. La plus humble, la plus naïve, la plus enfantine des formes de notre culte, porte plus de paix et de force dans mon âme que les combinaisons les plus savantes et la protection des plus

puissants. J'oppose à la marche probable des affaires humaines la marche possible de la volonté de Dieu, et c'est celle-là que j'étudie, ou plutôt que je cherche à fléchir. Tous mes vœux sont renfermés dans chacune de mes effusions. Le bonheur tel que je l'attends, que je l'appelle, je puis l'offrir à Dieu : il est grave, sérieux, profond, compatible même avec la souffrance, c'est une fin de vie où je ne demande grâce que pour la plus chère des réalités. Lorsque le poids de la séparation aura été soulevé, je conviendrai peut-être franchement qu'il a été utile que je vinsse ici. Bien des points sont déjà éclaircis : Mme de Nesselrode est entrée parfaitement dans tous mes jugements ; elle approuve la marche que j'ai suivie ; enfin tout finira par être bien, comme pour le combattant, lorsqu'il a fourni sa carrière.

Sidmouth, 13 août 1831.

C'est votre lettre du 6 que j'ai reçue ce matin. Vos paroles me recueillent comme la prière ; elles en ont tous les effets ; elles me séparent entièrement du monde extérieur ; elles m'élèvent si près du ciel que c'est presque y toucher.

Cette guerre de Hollande a été une bien vive alerte. Des résolutions telles que je pouvais les désirer sont prises pour l'éventualité la plus fâcheuse qui puisse naître. Il n'en est pas moins désirable que rien ne vienne déranger le plan que nous avons arrêté. Plus tard j'attirerai bien moins les regards, et l'obscurité dont je m'envelopperai sera telle que j'ai tout espoir d'obtenir grâce, du moins à force d'oubli. Mon mari

me répète qu'il approuvera tout ce que j'aurai dit ici et que ses vœux sont conformes aux miens. Cet accord ou cette condescendance donne à ma volonté une nouvelle force : elle vise surtout à présent à bien poser, à bien éclaircir les questions d'avenir.

Les nouvelles du choléra à Saint-Pétersbourg étaient infiniment meilleures : on paraissait tout à fait rassuré. Mais ces angoisses diminuées ôtent peu à l'ardent désir de Mme de Nesselrode de retourner en Russie. On a tant besoin de revoir ceux pour qui on a tremblé ! Les journaux sont moins inquiétants sur l'Italie, et pourtant je n'ai point de nouvelles de ma sœur, depuis le jour de mon départ de Paris. Il y a près de six semaines, c'est bien long ! Que cette solitude autour de vous cesse, elle m'afflige dans l'absence ; elle me troublerait si j'étais près de vous. Non, il ne m'appartient pas de faire le bonheur de votre vie ; une assez grande grâce est d'y concourir. Que tout ce qui est séparé de vous vous rejoigne, et, s'il est possible, que nous n'ayons tous qu'une âme pour vous soigner et vous chérir. Chère amie, l'inégalité des parts en fait seule la justice. Je n'ai pu découvrir cette chapelle catholique dont on m'avait parlé ; il m'a fallu subir une privation complète. Je n'ai pourtant pas perdu mon temps ici. D'abord j'ai pu m'assurer du peu que j'étais, surtout abandonnée à moi-même, et j'ai puisé dans ma faiblesse une nouvelle source de reconnaissance et d'adoration. Je me suis confirmée davantage dans toutes mes idées et tous mes jugements. Nulle vacillation ne me serait possible aujourd'hui ; je suis sûre de n'obéir à rien d'aveugle. Il n'est plus qu'une seule manière d'être dont la rectitude et la convenance me soient

démontrées. Tout, dans cet intervalle, s'est prononcé pour moi en traits plus distincts ; ce qu'il y avait encore de vague dans mon instinct moral s'est résolu en une sorte de nécessité, qui peut laisser lieu à des peines, mais point aux regrets. Le monde, comme pour une dernière fois, semble s'abîmer à mes yeux. Si j'osais, je dirais avec Bossuet : — Je sens mon cœur plus grand que lui, — et Dieu seul, chère amie, plus grand que nos cœurs. Je sais à présent, je sais à peu près du moins, pourquoi je suis venue à Sidmouth. C'est dans la vraie solitude, dans la sévérité des vraies privations que l'intelligence s'éclaire et s'assure pour ainsi dire d'elle-même. La Trappe ne m'aurait pas fait tant de bien. J'y aurais vécu trop près de mon Maître pour savoir que je ne puis vivre sans lui. Chère amie, bénissons Dieu ; offrons-lui le bonheur qu'il nous donne ; remercions-le de nous avoir fait connaître les vrais biens de ce monde et de l'autre. Adieu, c'est bien mon cœur que je vous donne en vous disant : *Tolle et lege.*

19 août.

Un mot de souvenir, chère amie : hier, jour de votre arrivée possible à Holyrood [1], aujourd'hui, jour de votre joie certaine de revoir Mme la Dauphine. J'imagine tout ce que j'ignore. Que de tristesses dans ce bonheur si grand ; mais que de consolations aussi !

[1] Le roi Charles X et la famille royale s'étaient rendus en Ecosse et avaient habité quelques mois le château de Marie Stuart avant de se fixer en Autriche.

Celles que vous donnez, celles d'avoir fait si bien, ne sont pas les moindres.

Au revoir mille fois, chère amie.

10 septembre.

Chère amie, si j'avais pu imaginer l'épreuve que vous venez de subir, c'est à genoux que je vous aurais suppliée de ne pas l'affronter [1]. Pourtant, il est bien vrai que ce qui est témérité pour les âmes communes est l'emploi de leur énergie pour les âmes supérieures. Pour celles qui sont vraiment capables de souffrir, rien au dehors ne peut être redoutable, parce qu'il n'est pour celles-là ni transition brusque, ni point qui les dépasse. Tout cela est vrai, tout cela s'applique à vous, et pourtant j'aurais tremblé, je vous aurais conjurée de ne point tant oser. Suis-je sûre encore que vous ne vous en ressentirez pas ?

Ah ! chère amie, pourquoi n'ai-je pas toujours été quelque chose pour vous ? N'est-il pas injuste que vous ne me retrouviez point dans le passé ?

Paris, 14 octobre 1833.

Ma bien chère amie, nous le conservons encore [2], et il semble que l'arrêt renouvelé tant de fois peut être

[1] Mme de Pastoret venait de visiter les lieux où elle avait perdu un fils dans la force de l'âge et doué des plus brillantes qualités.

[2] M. l'abbé Desjardins.

ajourné. La faiblesse augmente un peu, mais la tête reste libre. Ce matin, il m'a reconnue, et comme j'allais me lever, plus d'une fois il a fait un mouvement de la main pour m'arrêter et me bénir. Cela m'a été d'une grande consolation, quoiqu'il n'y ait pas d'alternative, puisque ces hauts et ces bas sont sans une lueur d'espoir. Je suis étonnée de tout ce qu'il y a d'inégal dans ma douleur et dans mon courage. Par moments, il me semble que le voir mourir n'est point le perdre, que la mort ne changera presque rien à nos rapports et même qu'il me saura mieux, qu'il sera plus près de moi, parce qu'il me connaîtra davantage, et puis dans d'autres moments, mon cœur se serre comme s'il allait se briser ; je n'ai la force d'aucun sacrifice ; je sens par le déchirement intérieur que je vais faire une grande perte, sans que ma pensée en mesure l'étendue. La chambre de M. Desjardins, ses abords ne désemplissent pas. Jamais ce pauvre Saint-Michel n'a vu tant de mouvement ; les pauvres bannis qui allaient, il y a trois ans, y chercher refuge se doutaient peu de tout ce qui les y poursuivrait d'hommages [1]. On aime à voir rendre une éclatante justice, mais c'est presque trop grand jour pour une affliction tendre et pieuse.

17 octobre 1833.

Je devrais renoncer à mon système des analogies, chère amie. Car je cherche très vainement dans la na-

[1] M. de Quélen et M. Desjardins, son grand vicaire, vivaient au couvent de Saint-Michel, depuis la dévastation de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché, le 13 février 1831.

ture une eau qui, furieuse à sa surface, n'en poursuit pas moins, un seul degré plus bas, son cours également limpide et profond. Voilà pourtant comment est notre amitié : nos disputes et nos impatiences viennent la remuer comme pour nous en donner un sentiment plus vif et plus intime. Que de choses dans un quart d'heure ! Nous avions perdu beaucoup de temps avant de savoir l'employer si bien. J'y suis revenue mille fois dans la journée. Chère bonne amie, ne recommençons plus ; mais si nous recommencions, finissons toujours comme nous avons fini.

Vichy, 28 mai 1834.

Chère amie, la campagne est partout admirable de richesse et de fraîcheur ; il y avait si longtemps que je ne l'avais vue dans son éclat du mois de mai, que vraiment je croyais la découvrir. Vichy est un désert qui, peuplé, ne vaudra jamais pour moi sa solitude. Deux Anglaises m'ont précédée, et quelques Auvergnats. Pour qui se rapporte à l'année déplorable où la Fille des Rois vint y subir un funeste arrêt, sa morne tristesse est le seul caractère qu'on lui voudrait conserver [1]. Le souvenir de ce pauvre docteur Lucas, en respectant toutes les distances, plane à côté de celui de la mal-

[1] Madame la Dauphine prenait les eaux lorsque furent promulguées les ordonnances de Juillet. Elle quitta aussitôt Vichy pour aller rejoindre le Roi, trouva à Dijon les premiers symptômes de la Révolution, alla coucher au château d'Ancy-le-Franc, chez le marquis de Louvois, et regagna Saint-Cloud sans avoir pu pénétrer dans Paris.

heureuse princesse. Les pauvres, lorsqu'eux-mêmes gardent la simplicité de la pauvreté, ne connaissent des rangs élevés que le privilège de faire le bien ; ici, ils associent sans cesse l'homme qui les soulageait dans leurs maladies à la main qui prévenait leurs besoins. Ces deux mémoires sont comme les divinités tutélaires du pays. Il m'a été conté des traits de reconnaissance bien touchants.

Et vous, chère bonne amie, comment êtes-vous ? Que m'avez-vous dit dans l'intervalle, quand ce ne serait que mentalement ?

Vichy, 3 juin 1834.

Non, chère amie, je ne repousse le temps ni comme force, ni comme sanction, mais je l'admets simplement comme auxiliaire. Il ne peut conserver que ce qui est ; et si les affections reçoivent de lui une sorte de consécration, leur nature, leur intensité, la place qu'elles occupent dans la vie en sont tout à fait indépendantes. Les amitiés, comme j'ai vu le temps les faire, quoique conservées à travers beaucoup d'années, m'ont souvent peu touchée, et j'aimerais bien mieux ce degré de force qui porte en lui-même la durée et qui, au-dessus du temps, domine le temps et ne l'admet, comme vous dites, tout au plus que pour témoin. Mais, chère amie, il y a loin de ces chagrins qui, tout chagrins qu'ils sont, reposent sur un fond de bonheur, à la cruelle et redoutable épreuve qui vient encore m'assaillir ! Nous nous étions livrés sur la perpétuité de mon séjour en France à l'espoir d'une sécurité par-

faite, et, pendant ce temps, l'orage se faisait plus menaçant et plus inévitable à Saint-Pétersbourg. C'est samedi, avant-hier, que j'ai été saisie par ce nouveau chagrin. Mon premier mouvement avait été de partir immédiatement pour retourner à Paris, mais obéir à cette impulsion, c'était trop faire comme j'aurais fait jadis, pour que je me le permisse aujourd'hui. Je me dis qu'avec la grâce de Dieu je ne perdrais ni la douce paix ni la sincère soumission, et c'est ce qui est arrivé : mon âme, profondément affligée, n'a pas été troublée un seul instant, et, dès ce même soir, du premier chaos de mes pensées est sortie la résolution que je ne pourrai peut-être pas exécuter, ma volonté n'étant pas seule, mais que rien, je pense, n'ébranlera dans mon intime conviction. Pour ce qui me concernait, il a fallu écrire, arrêter, répondre, etc. Pouvez-vous imaginer ce cruel travail dans l'isolement le plus complet ? Eh bien ! le bon Dieu y a tellement mis sa miséricorde, tellement éclairé tous les doutes, signalé le but, le seul but auquel il m'importe de tout sacrifier, que jamais je n'ai été moins combattue, plus consolée, plus heureuse. Ah ! oui, plus heureuse ! il me semble que mon bonheur et ma liberté commencent d'aujourd'hui ; vous comprenez que je ne puisse vous en dire davantage.

De tous les actes de raison et de résignation, le plus grand était de rester ici. Ce matin, sans témoigner à M. Prunelle, dont au reste je suis fort contente, aucun désir d'abréger ma cure, je lui ai demandé ce qu'elle pourrait durer. De vingt à vingt-cinq jours, m'a-t-il répondu. Je resterai donc ici jusque-là, tant que je croirai pourtant à l'ignorance où mon mari est

encore, car mon devoir de soigner ma santé fléchirait alors devant un devoir bien autrement positif. Silence donc, chère amie, silence absolu. J'avais voulu vous épargner la peine que je vous fais ; mais, d'une part, c'était manquer à l'amitié, et de l'autre, dans la préoccupation de mon secret, je n'aurais pu vous dissimuler au moins ma contrainte, et vous en auriez accusé mon ingratitude, ce qui est encore pire que compatir à mon sort.

Vichy, 8 juin 1834.

J'ai reçu ce matin, chère amie, votre lettre de jeudi, et je vous en remercie bien, ainsi que de tant de bontés que vous avez pour mon mari et de tant d'intérêt que vous donnez à nos peines. Cependant, vous n'avez pu encore juger les miennes ce qu'elles sont, si vous avez pensé que c'était sur des notions vagues et générales, empruntées aux journaux, que je me mettais en frais de courage et de résolution. Si telles avaient été mes bases, je n'aurais pu un instant espérer que mon mari restât dans l'ignorance, et, par cela même, il m'eût été inutile de vous demander le secret sur la vivacité de mon chagrin. Malheureusement je suis informée par des communications beaucoup plus directes, plus positives, et lorsque vous me croyez une année par-devers moi, c'est pour un temps bien autrement court que la plus grave alternative est laissée à mon choix. Voilà ce qui, dans les premières vingt-quatre heures, m'avait presque décidée à repartir sur-le-champ. Depuis, je me suis félicitée d'y avoir renoncé, d'abord parce que chaque jour a

fixé mes idées, et que, d'ailleurs, la cure que je fais m'était évidemment bonne, il est raisonnable de la poursuivre dans une situation dont l'avenir, comme vous dites si bien, peut rendre la santé encore plus nécessaire.

Chère amie, je vous mets simplement sur la voie afin de vous faire éviter les fausses conclusions, plus que cela ne peut s'écrire, et je vous demande le secret pour ces énigmes mêmes.

Bade, 23 août 1834.

Vous aurez su sans doute, chère amie, par mon mari, que j'allais subir cet arrêt qu'il me faut croire inévitable, puisque rien ne s'est présenté à moi pour me le faire éviter. Ce qui a été laissé à ma volonté dans cette grave décision ajoute à ma douleur. J'ai le cœur navré ; pourtant ma raison est satisfaite, ma conscience tranquille. Je me voue à la fois à tous les périls, à toutes les tristesses, mais du moins je n'expose le bien-être de personne, et ce qu'il y a de dévorant dans mon chagrin n'est que pour moi seule. L'exigence de l'Empereur étant directe et personnelle, c'était à moi d'obéir, et lorsque la volonté suprême se manifeste d'une manière si prononcée, il est évident que des amis ne sauraient agir avec succès et qu'il faut se résoudre à assumer sur soi une redoutable responsabilité. Il n'y a pas de doutes que l'on n'ait cherché à m'inspirer. Je ne veux me livrer qu'à la confiance, afin de ne rien perdre de ma force, et, quand elle s'ébranle, je me hâte de la retremper à sa véritable et unique source.

Ma santé, que je fais entrer dans tous les arrangements de mon voyage, n'entre pour rien dans mes appréhensions, je crois que je supporterai très bien ma route et que la perte de toute espérance, s'il me faut la subir, aurait de bien autres conséquences que l'extrême fatigue. C'est le 25, lundi, que je compte partir pour Francfort ; écrivez-moi là si rien n'est parvenu à diminuer la répugnance de mon mari pour mon voyage. Dans les choses où la conscience se complique d'intérêts sensibles, on a besoin d'approbation, et rien ne coûterait autant que de voir juger comme inutile ce qu'on n'aurait accompli qu'avec déchirement. Je pense que je ne serai guère à Pétersbourg avant le commencement d'octobre, car il me faudra cinq semaines de marche continue, en exceptant les nuits, pour franchir cette énorme distance. J'aurai donc revu Pétersbourg avant que vous n'ayez quitté Fleury ! Qui l'eût dit l'année dernière et même cette année ! Mais nous ne prévoyons rien des douleurs qui nous attendent, ni leur nature, ni leur degré. Depuis dix mois, j'ai beaucoup appris ; on pourrait aussi appeler cela faire ses humanités.

Saint-Pétersbourg, 19 septembre.

Chère amie, si l'affection peut blesser en se blessant, elle a d'une autre part tant de force réparatrice, qu'elle guérit plus vite encore qu'elle ne frappe. De la peine que vous m'avez faite, il ne me reste que la certitude, l'impression plus vive de mon indestructible tendresse pour vous et ces vicissitudes de notre amitié n'auront servi qu'à nous unir davantage, tant

il est vrai que la souffrance est une des forces de ce monde et qu'elle ajoute à tout ce qu'elle ne détruit pas. Vous savez déjà que mon voyage a été protégé jusqu'au bout par la bonne Providence. La dernière partie en a été pénible, mais je n'ai point été arrêtée. L'Empereur est absent, cela ajourne beaucoup mes démarches ; peut-être n'y a-t-il pas d'inconvénient à avoir le temps de se reconnaître, surtout quand ces délais peuvent être utilement remplis par la connaissance prise de ses propres affaires et d'intérêts que l'on retrouve toujours dans son pays. Chère amie, j'ose à peine me livrer à l'espoir ; mais particulièrement vers la fin de mon voyage, une impression de paix et de sécurité ne m'a plus quittée. Je sens que je remplis un grand devoir, et en abandonnant le succès à celui en qui seul j'ai mis ma confiance, je puis souffrir beaucoup, mais du moins le trouble et le regret me seront épargnés. J'ai retrouvé ici beaucoup de bienveillance ; d'anciens amis me comblent des témoignages les moins suspects. Je n'ai jamais qu'à remercier autour de moi et surtout au-dessus de moi. Dieu n'est jamais plus ingénieux, dans les consolations qu'il donne, qu'au milieu des épreuves qui pourraient faire croire à sa sévérité.

Vous serez informée des départs de courriers par votre voisin, mon excellent ami Labenski ; profitez-en pour me parler de vous et encore de vous et puis de tout ce qui vous entoure, de vos amis, de votre société. Je suis si près de vous par le cœur, qu'il ne faut pas m'en tenir éloignée pour tous les détails, hélas ! trop insuffisants, que la correspondance comporte.

Saint-Pétersbourg, 30 octobre.

Ma bien chère amie, à mesure que j'approche du moment décisif, rien n'égale la monotonie, la fixité de mon idée. Je ne dis plus qu'en avoir une c'est en avoir mille. Je suis absorbée tout entière dans l'alternative qui peut entraîner tout ce qui me reste à sauver sur la terre. A mesure que j'avance, tout se résout en peur. Les confiances humaines ont beau jeu dans l'éloignement ; on dirait qu'il laisse plus de latitude à l'espérance, mais plus on se rapproche du centre et du moment qui prononceront l'arrêt, plus s'agitent confusément et douloureusement au fond de l'âme des craintes toujours justes, lorsqu'il y va du tout. Encore douze ou quinze jours, ma bien chère amie ! Jusque-là je ne me sentirai pas vivre ; je détourne, je distrais, j'émousse en moi tout ce qui peut ressembler à l'émotion. Comme les gens qui craignent un éblouissement, je marche en avant sans oser regarder autour de moi, invoquant le courage au lieu de chercher la consolation et m'efforçant de former en moi la volonté inflexible, nue et sèche, de vouloir tout ce que Dieu aura voulu. Il me semble qu'un seul mouvement d'abandon et de tendresse m'ôterait cette force employée à souffrir et à attendre.

Mon amie, ma bien chère amie, si Dieu bénit mes efforts, si je puis vous revoir, vous serrer contre mon cœur, retrouver ce bonheur si grand, si complet, que vous m'avez fait connaître, alors rien n'aura été trop acheté. L'épreuve, la cruelle épreuve passée, ne servira plus qu'à la sécurité de l'avenir. De tous les re-

grets qui peuvent subsister près d'un tel bonheur, je n'en éprouverai qu'un, celui de quitter la princesse Alexis Galitzin, de la laisser isolée, souffrante, et demandant, par la nature de son caractère si différent du mien, quelque chose d'une amie imparfaite comme moi. Elle conçoit, elle approuve mon désir de rentrer en France, et pourtant je ne suis pas sûre qu'elle n'en soit un peu blessée. Ma situation a mille peines, mais quant à ma disposition intérieure, il n'y a de division que du côté de mon patriotisme, ce qui suffit pour mêler des consolations à mes chagrins et préparer de l'amertume à ma joie.

A MADAME LA DUCHESSE DE LA ROCHEFOUCAULD [1].

Paris, 27 octobre 1829.

Ce que vous ne pouviez savoir, ma très chère compagne [2], c'est que votre lettre m'est venue précisément le jour de l'arrivée de ma sœur, et qu'il a bien fallu se laisser absorber par une joie vive, inespérée et multipliée par cinq. Mes neveux sont mes petits enfants, et vous savez par l'expérience ce que cette extension donnée à la tendresse maternelle y ajoute. Quand je dis absorbée, j'ai cependant tort ; ce n'est ni de penser ni d'agir dans l'intérêt de ce qui vous préoc-

[1] Marie de Tott, duchesse de la Rochefoucauld, était fille du baron de Tott, connu par de curieux Mémoires et d'utiles travaux sur l'Orient. Le baron de Tott, d'origine hongroise, avait successivement servi en Hongrie, en France et en Turquie. Le duc de la Rochefoucauld était fils de François de la Rochefoucauld, duc de Liancourt, grand-maître de la garde-robe du roi Louis XVI et député aux Etats-généraux de 89. Le duc de Liancourt était devenu duc de la Rochefoucauld par la mort prématurée de son cousin-germain, assassiné à Gisors, sous les yeux de sa mère et de sa femme, par des bandes révolutionnaires étrangères au pays.

[2] Mme de la Rochefoucauld et Mme Swetchine étaient compagnes dans l'œuvre de la visite des hôpitaux. Le trait suivant emprunté à la *Vie de Mme de Pastoret* donnera l'idée de ce qu'était, pour les dames visiteuses, l'accomplissement du devoir, auquel elles s'étaient engagées. En entrant dans les longues files d'un dortoir

cupait que je me suis abstenue, mais uniquement de vous rendre compte des cent et une démarches, presque toutes vaines, de cette sollicitude que vous m'avez comme léguée.

Je crois avoir traversé avec vous, ma bien chère compagne, tous les mouvements qui séparent une impression désagréable et pénible, de cet état d'acquiescement paisible où nous ne voulons plus que ce qui a été voulu pour nous. La première impression est toute la nature ; l'état qui suit est ce que la grâce nous ménage de plus précieux. Dieu ne permet souvent nos répugnances que pour nous donner l'occasion de nous vaincre ; l'effet obtenu, les objets reprennent leur forme et leur couleur véritables. Il devient bien évident alors que c'est au fond de nous-mêmes qu'existait leur réalité, et pour la réfléchir fidèlement, il faut que l'ouragan ait cessé. Nos mouvements spontanés ne doivent

de l'Hôtel Dieu, une dame visiteuse, Mlle Adèle Picot, se trouva devancée par l'une de ses compagnes qui, assise près d'un lit, remuait doucement un berceau. Elle était à trop longue distance pour la reconnaître, mais en avançant de quelques pas, Mlle Picot crut distinguer le costume habituel de Mme de Pastoret, et demanda à la sœur de service si elle ne se trompait point. — Assurément, répondit la sœur, c'est Mme de Pastoret ! La malade que vous voyez-là-bas a le col du fémur cassé ; les médecins lui ont défendu de suspendre la nourriture de son enfant pour éviter la fièvre, et lui interdisent tout mouvement pour ne point déranger le pansement de sa jambe. Il faut donc quelqu'un qui veille sans cesse auprès d'elle, tantôt pour endormir le petit nourrisson, tantôt pour le lui présenter. Mme de Pastoret, ayant remarqué que la pauvre femme était forcément négligée à certaines heures, a choisi ce moment pour la visiter ; tous les jours elle vient s'asseoir où vous la voyez là, et y remplit, quelquefois durant plusieurs heures, son office de berceuse.

pas compter, quelque intenses qu'ils puissent être; on peut comme les séparer de soi, les observer comme des éléments étrangers dont l'invasion est passagère. Cette manière de les considérer les a bientôt réduits; aussi quand on le veut bien, n'empêchent-ils pas longtemps le sentiment si doux et si bienfaisant de l'ordre et du calme. C'est à l'apaisement de notre âme que nous pouvons juger de notre union avec Dieu; et il est bien vrai qu'à l'âge où les illusions ne nous fascinent plus, la mesure de notre piété est presque toujours celle de notre bonheur. Nos progrès nous font avancer simultanément dans cette double voie, et je ne sais comment il se fait que la terre même s'embellit de ces rayons qui tous vont se concentrer dans le ciel.

J'espère bien, puisque vous me le permettez, vous mener Hélène l'année prochaine à la Roche-Guyon [1];

[1] Le château de la Roche-Guyon, l'un des plus intéressants qui soient en France, par les souvenirs historiques, par la beauté du site et par la richesse architecturale, s'élève sur la rive droite de la Seine, entre Paris et Rouen. C'est là qu'est conservé le manuscrit des *Maximes*. A l'abolition des substitutions, la Roche-Guyon passa de la duchesse de la Rochefoucauld-Damville à la duchesse de la Rochefoucauld née Rohan-Chabot qui le céda elle-même à son frère le duc de Rohan. Du duc de Rohan, il échut à son fils le prince de Léon, depuis archevêque de Besançon, duc et cardinal de Rohan. L'abbé de Rohan se plut à restaurer, à agrandir et à orner, avec le goût ingénieux de l'Italie, la chapelle de la Roche-Guyon. C'est alors que M. de Lamartine intitula une de ses premières Méditations : *La Semaine sainte à la Roche-Guyon*. Promu à l'archevêché de Besançon et au cardinalat, l'abbé de Rohan, par le premier contrat de vente qui se rencontre dans l'histoire de ce château, vendit la Roche-Guyon au duc de la Rochefoucauld, qui venait d'en prendre possession depuis peu de temps, à la date de cette lettre.

je n'attendrai pas si longtemps pour vous la présenter et vous demander d'être bonne pour elle comme vous l'êtes pour tous, mais un peu aussi comme vous l'êtes de moi. Vous avez donc eu la bonté de parler de moi à M. de Brézé [1] ; je me sais gré d'avoir si tôt apprécié tout ce qu'il y a dans son esprit de solidité et d'agrément ; il rappelle ces branches d'oranger qui portent à la fois des fleurs et des fruits. Recevez mille tendres assurances d'un attachement, que nous avons placé bien au delà de la région des vicissitudes.

Jeudi.

Dimanche soir, nous nous laissions toutes deux bien souffrantes ; une heure après votre départ, chère amie, j'étais dans mon lit pour n'en sortir qu'hier. J'ai eu sur la première couche de mes maux d'habitude plus d'une souffrance accidentelle, et ce qui m'en coûte le plus, c'est l'argument qu'on en peut tirer contre mes courses du matin. Je sais bien que tout, jusqu'à ma raison, sera toujours pour elles ; mais il y a longtemps que l'on a reconnu l'inconvénient d'avoir raison tout seul et le chagrin de ne pas persuader, lorsque l'on est si convaincu. A présent, de toute façon, j'en ai pour quelques jours ; le froid s'ajoute à tous les autres obstacles, et il faut le plus doucement que l'on peut ronger son frein. Profitons du moins, chère amie, des légères épreuves que Dieu nous envoie ; quand ce n'est pas leur poids qui nous écrase, c'est leur forme que

[1] Scipion de Dreux, marquis de Brézé, qui jeta beaucoup d'éclat dans sa courte carrière à la Chambre des pairs.

nous voudrions changer : il semble toujours qu'il manque à la souffrance qui nous est envoyée quelques-unes des conditions qui la font méritoire, et qu'en la façonnant à notre guise, elle irait plus sûrement au but. Certes ce n'est pas là ce que l'intelligence christianisée s'avoue, mais c'est ce qui inintelligemment s'élève sans cesse de notre cœur rebelle. Vous ne me dites pas si vous croyez pouvoir sortir bientôt, mais je sais que vous ne m'oublierez pas quand vous pourrez sortir. Adieu, chère bonne amie ; à bientôt, j'espère.

Paris, 28 novembre 1829.

Ma très chère, je ne vous ai point écrit, je le voulais pourtant ; mais je savais que d'autres vous rendaient compte de ces douloureuses fluctuations prolongées pendant vingt-huit grands et cruels jours, et puis l'affreux coup a frappé, et toute force m'a été ôtée à moi-même [1]. La douleur de ces malheureux parents me navre, et pour mon propre compte mes regrets sont profonds. Cette pauvre chère enfant était pour moi pleine d'affection ; j'avais lu dans ce cœur qui a déployé tant de force et de soumission, et c'est au fond du mien que je l'avais adoptée. Jamais plus grande épreuve n'a été imposée à la résignation ; mais l'épreuve n'a pas été plus forte que le courage simple, profondément sincère, vraiment chrétien de notre pauvre amie. J'ai recueilli tous les gémissements de sa dou-

[1] La mort de la comtesse d'Auteuil, fille de la marquise de Lillers.

leur, et je puis dire que pas un seul instant, dans ce bouleversement affreux de la nature, je n'ai vu la nature abandonnée du secours divin ; la touchante union de l'affliction profonde et d'une sainte espérance, le sentiment de la miséricorde, retournaient à Dieu, après avoir été inspirés par lui. Le néant de cette terre se découvre à proportion des secours qu'on reçoit d'en haut, et s'il reste encore quelques consolations ici-bas à cette pauvre Mme de Lillers, ce n'est plus là qu'elle les cherche ; tout comme on éloigne les affligés des lieux où ils ont beaucoup souffert, il faut transporter ailleurs son âme, si l'on veut lui faire respirer un air bienfaisant et régénérateur. J'ai toujours bien apprécié dans Mme de Lillers les dispositions qui s'expriment si hautement aujourd'hui, et vous pouvez penser combien j'ai besoin de lui consacrer des soins, de les lui voir accepter. C'est un beau spectacle pour ceux qui désirent aimer Dieu, de voir les prodiges qu'il opère dans tout ce qui fléchit sous sa main adorable. Vous sentiez bien cela, ma bien chère, et cette douceur d'être entendue, réservée dans sa plénitude à de plus longs entretiens, est déjà quelque chose lorsqu'elle fait seulement vibrer une de ces cordes que le monde n'a jamais touchées.

Je veux vous rendre compte de l'état des affaires de vos deux protégés, dont je n'ai cessé de m'occuper. M. F.... dont la situation m'a inquiétée davantage, par la raison qu'il n'est rien de si pénible que de voir mille et mille démarches et tentatives vaines dévorer le temps et le peu de ressources d'une situation forcée, me donne pour la première fois quelque espoir d'amélioration. Un de nos secrétaires d'ambassade a en vue

pour lui une place de régisseur à la campagne qui lui conviendrait beaucoup, et nous avons des chances en notre faveur. On attend une réponse ; je lui ai donné 40 francs de votre part, les 10 autres à Th., dont la famille nombreuse m'a paru exiger pour mon compte plus d'efforts. Il est impossible que ce pauvre homme existe avec ses seules ressources ; il faut le faire vivre en attendant qu'il ait une place, et surtout empêcher qu'on le saisisse pour dettes. Au moyen d'un acompte, j'ai obtenu, de ce marchand de vin qui le serrait de près, un nouveau délai qui remet l'échéance de son billet au 15 janvier. A votre retour, nous concerterons des démarches nouvelles, et, en attendant, je vais prier Mme de Pastoret d'écrire à M. de la Bouillerie en faveur de Th., et, en lui disant que vous vous y intéressez, cela lui vaudra, j'espère, quelque chose.

Adieu, ma très chère ; je suis pour le moment dans un vrai conflit d'affaires, de préoccupations et surtout de regrets, ceux de ma petite Hélène et les miens propres. Mme de Nesselrode part demain et il me semble que ce qu'il y a de plus lourd et de plus imposant dans la responsabilité que j'ai prise ne commence que d'aujourd'hui. Conservez-moi un peu d'amitié : ce sera à la fois et bien bon et bien juste.

Le Hâvre, 24 juillet 1830.

Je vous assure, chère amie, que ni les jours écoulés, ni les diversités du voyage, ni même la mer dans toute sa solennité, ne m'ont distraite de la Roche-Guyon et de ses aimables habitants. L'accueil si bon et si cordial que j'en ai reçu est encore un de ces sou-

venirs qui conservent pour toujours ce qui pourtant était si court et si fugitif ; mais heureusement il n'y a pas une seule manière de mesurer et de graver le temps. C'est à d'autres qu'à vous, chère amie, que je parle de l'impression que j'ai remportée de toutes les magnificences de la Roche-Guyon, de cette grandeur sévère et pourtant attrayante, qui a le mérite avant tout de s'être laissé faire par les siècles et de ne ressembler qu'à elle-même. Voilà ce qu'auront jugé et ce que diront beaucoup mieux tous ceux qui ont vu la Roche-Guyon, mais ce qui m'était réservé encore plus qu'aux autres, c'est l'appréciation d'un intérieur que j'ai pu surprendre dans un de ses meilleurs moments pour moi ; aucun élément étranger ne s'y trouvait mêlé, et, chose plus douce encore, des heures d'abandon et de confiance m'ont fait reprendre tout le fil du passé. Combien il me paraissait naturel de vous entendre, de recevoir tant d'épanchements précieux qui me faisaient lire dans votre âme ! Sans le principe chrétien qui nous est commun, les douceurs mêmes de la confiance ne seraient pas sans inconvénients ; la plainte sans Dieu amollit et décourage : ce qui n'était qu'une ombre légère prend corps et on s'indulge dans une sensibilité qu'il faut surtout combattre. Telles ne sont pas les communications entre ceux qui savent que tout est ici-bas pour notre épreuve, qu'il n'est pas d'épreuves sans utilité ; et alors la juste confiance dans l'efficacité du remède en diminue l'amertume. N'oublions pas que Dieu, qui nous fera, je l'espère, la grâce d'arriver, veut surtout que nous marchions, que laissant derrière nous nos regrets, nos troubles, nos inquiétudes, nous avancions librement dans une car-

rière qui comporte bien la crainte toujours raisonnable, mais qui exclut les terreurs. Pourquoi se trop inquiéter des tribulations passées ? Si le passé est irrévocable, quelque chose peut l'être aussi, c'est notre résolution de ne plus vivre que dans une unique et sainte pensée.

Certes je n'ai pas attendu à vous écrire pour renouer notre entretien; le cours de mes pensées ne m'éloigne pas des vôtres : quand on vit au même lieu, on parle la même langue, et il semble que tous les mouvements interrogent ou répondent. J'espère que j'aurai bientôt de vos nouvelles. Soyez assez bonne pour me rappeler à M. le duc de la Rochefoucauld, et pour exprimer à Mme de Castelbajac combien j'ai été, non pas seulement enchantée, mais touchée d'elle [1]; sa bonté a une grâce toute particulière, et vraiment toutes les charmantes nuances dont elle se compose en font un nom propre. Adieu encore une fois ; permettez-moi de vous embrasser de tout cœur.

Le Hâvre, 11 août 1830.

Chère amie, quand on a vécu nos âges, on a été témoin de terribles vicissitudes, mais aucune peut-être n'a saisi plus vivement ! Rien d'accidentel ne suffit, ce me semble, pour expliquer un bouleversement si rapide ; c'est un symptôme, voilà tout. Pendant que nous nous croyions tranquilles, tout était fait dans la disposition des esprits. Ce que j'ai souffert d'être enchaînée ici par mon respect pour le dépôt qui m'est

[1] Sophie de la Rochefoucauld, marquise de Castelbajac.

confié ne peut se rendre ; livrée à une mortelle anxiété, je sentais que mon devoir était de rester près d'Hélène, et j'apprenais en même temps que ma sœur avait eu des balles dans son appartement et que mes amis les plus chers étaient exposés. Je vous assure que j'ai pu apprendre tout ce que j'avais à peu près oublié de la force presque irrésistible des premiers mouvements, en résistant à celui qui était mien deux fois, et par les circonstances et par la nature de mon caractère. Voilà pour ce qui m'a été personnel. Quelle autre douleur encore que la violation de ce qu'on respecte, les plus justes craintes pour l'avenir, les malheurs publics et cette contradiction extérieure et presque générale des sentiments les plus forts et des idées les plus arrêtées ! C'est dans des temps comme ceux-ci qu'on a le besoin de vivre avec ses véritables amis, ses amis de cœur et de conscience ! Le bon du malheur, son côté humainement favorable, c'est qu'il fait que ceux qui se conviennent, se cherchent davantage, et que si le cercle se rétrécit, les liens se resserrent, ce qui est avoir tout gagné.

Chère amie, dites-moi si vous avez des nouvelles de M. de Castelbajac, si vous êtes rassurée sur tous vos intérêts premiers ? Il me semble que si vous aviez été inquiète, vous me l'auriez dit. Ecrivez-moi et poussez la condescendance jusqu'à ne pas faire attention à mes inexactitudes ; vos lettres, l'expression de vos sentiments, que je partage en plein, me sont vraiment chères, je vous le dis bien sincèrement. Des moments aussi tristes que ceux où nous sommes ont une vraie solennité : la vérité seule ose s'y montrer. Mes projets sont toujours à peu près les mêmes, parce qu'ils sont

subordonnés au traitement conseillé à Hélène et mes vœux tendent toujours vers Paris; j'espère être libre d'y aller au commencement du mois prochain, et je compte les heures. Mon beau-frère vient d'arriver ; il a appris au Simplon les terribles nouvelles, et vous pouvez juger combien le reste de son voyage a été plein d'angoisse !

Adieu, chère amie ; il faut que je vous quitte, mais je reprendrai bientôt.

Paris, 16 octobre 1831.

Chère amie, je vous reviens, après une longue absence, aussi confiante dans votre bonté que si je ne vous avais pas quittée : les choses ont été si lourdes ou ont marché si vite, qu'en ne cessant pas de penser à vous, j'ai été inhabile à les soulever ou à courir comme elles. Enfin, chère amie, me voilà rendue à mes affections, à mes habitudes, après bien des luttes et des émotions, plus pénibles que je ne m'y serais attendue. Après avoir quitté l'Angleterre, Dieppe, où je me suis de nouveau réunie à Mme de Nesselrode, n'a été qu'une longue préoccupation de nos intérêts communs. A peine revenue à Paris, j'ai été absorbée par les apprêts et la tristesse de ma séparation d'Hélène. Il y a huit jours que cette chère petite a passé le détroit, et maintenant elle vogue encore à travers bien d'autres espaces. Ses regrets ont été bien touchants ; ceux de sa mère, de voir interrompre ou plutôt soumettre à un nouveau régime des progrès qui l'avaient frappée, ont mis plus d'une fois la consolation auprès de la peine. En tout genre, nos regrets sont une matière première

si précieuse ! Il ne tient qu'à nous qu'ils soient de l'or façonné par un ouvrier divin.

Ce qui m'importait surtout pour la paix de votre excellent cœur, c'est la santé de M. de la Rochefoucauld, et plus d'une fois, j'ai su qu'elle était bonne au point de ne vous plus donner d'inquiétude. Je sais la duchesse de Liancourt à Paris [1] ; j'ai été empêchée d'aller la voir hier, mais j'irai la chercher demain, et je saurai par elle des détails sur la Roche-Guyon, où elle doit aller bientôt. Je crois que vous y réunirez également mesdames vos filles, ce sera là un bon moment, arraché à tant d'idées inquiètes et d'affligeantes prévisions. On ne pourrait pas jouir ainsi au milieu des menaces de tout genre, si l'imagination ne se familiarisait pas avec les symptômes les plus redoutables ; on dort au milieu des dangers de la chose publique, comme sur le bord des volcans. La nature et le monde dans leur généralité sont vaincus par l'habitude. Il n'y a qu'une chose à laquelle notre cœur ne s'accoutume pas, c'est ce qui le fait souffrir dans ce qu'il aime. Avez-vous fixé quelque chose pour votre retour ? Est-il bien sûr, veux-je dire, que vous reveniez à Paris vers l'époque accoutumée ? Je serais bien contente de vous revoir, je le sens du fond du cœur. D'ici là nos relations se trouveront tout à fait rétablies, et j'ai besoin d'espérer pour ma part qu'aucun mouvement imprévu ne viendra plus déranger mes projets de vie obscure et retirée, qui ne laissent plus de place qu'aux intérêts réels.

Adieu ; priez pour moi, comme je prie pour vous.

[1] Zénaïde de Rastignac, mariée au duc de Liancourt, fils aîné u duc de La Rochefoucauld.

Paris, 31 octobre 1831.

Combien j'aime, chère amie, à vous trouver si parfaite d'indulgence et de bonté ! Voilà ce qui enchaîne et ce qui encourage, l'idée qu'on est compris et que le fond n'est pas sans cesse compromis par un vice de forme. Ce qu'il y a de sûr, c'est que vous pouvez compter sur moi, et c'est en Dieu que nous retrouverons la vérité de ces paroles. Je voudrais vous écrire souvent, parce que je sens que nos entretiens seraient inépuisables, la simplicité et la vérité ne s'épuisant jamais. On se touche par tous les bouts quand on aime au même point, qu'on espère aux mêmes conditions. Je regrette Hélène et pourtant je ne murmure pas ; jamais je ne me suis sentie si légère et si heureuse ; la volonté humble et ardente qui domine ma vie, libre d'agir dans mon âme, s'y étend, s'y développe à l'aise ; c'est comme un arbre qui pousse ses branches dans tous les sens et que je laisse faire sous l'influence du soleil adorable qui le vivifie et l'attire. Ma santé va très bien, et au milieu de tout cela, je me fais vieille sans trop regimber. C'est beaucoup que de ne pas résister dans les luttes forcément inutiles. Mes forces ne sont pas bien remarquables, mais j'ai beaucoup moins de souffrances ; elles m'ont servi à défaire une foule de liens inutiles, à briser avec le monde ; les devoirs que je n'ai plus y ont contribué aussi. Aujourd'hui je recueille le fruit de tout cela ; arrivée à la situation que j'aurais choisie, comme Sixte V devenu pape, je me redresse et je rajeunis, me réjouissant d'être à l'apogée de mes désirs. J'ai eu bien des combats

à soutenir, mais tout est court quand on est inébranlable. Si le devoir parlait, sans doute j'obéirais ; mais il ne faudrait pas qu'il prît le masque d'un intérêt humain, car j'aurais bien de la peine à le reconnaître sous ce déguisement.

Mme de Vignolles[1], pleine de souvenir et de gratitude de votre visite à Mme de Bondy, qui vous avait valu l'espérance d'un secours de quatre mille francs, vient encore recourir à votre bonté pour vous demander s'il est possible de presser l'exécution de cette promesse[2]. Adieu, chère amie.

Fleury, 11 juillet 1832.

Chère amie, ne croyez pas que, pour ne pas me le reprocher assez vivement, il ne m'en ait coûté aucun regret d'être restée jusqu'ici sans vous écrire, mais je savais que vous ne m'en accuseriez pas, et je passais outre pour satisfaire des exigences beaucoup moins tendres dans leur principe. Je suis venue ici avec le projet de mettre un peu à profit l'excellent air de ces collines, tous ces ravissants ombrages qui nous entourent ; mais les ouvriers, le déplacement, quatre jours perdus à Paris m'avaient arriérée pour des choses indispensables, et cette fois la clef des champs n'a point été celle de la liberté. Depuis deux ou trois jours, je commence pourtant à en appeler, et ce petit

[1] Mme de Vignolles, née de la Réatagny, fut, en 1816, fondatrice de l'œuvre de la visite des prisons, en 1818 de l'œuvre du Refuge, puis de l'œuvre du Bon-Pasteur, sous la direction de l'abbé Legris-Duval. Elle mourut en 1849.

[1] Le comte de Bondy était alors préfet de la Seine.

moment que je vous ai réservé, ce petit moment que je vous offre avec tant d'amitié, n'est entaché ni de fatigue ni de contrainte, il va très librement à vous.

Voilà le choléra recommençant ses ravages et frappant de nouveau sur les sommités. La perte de M. de Saint-Martin est encore une perte immense pour la science. C'était un savant de premier ordre et un savant chrétien, ce qui rend à Dieu, dans l'homme, la gloire qu'il lui a donnée. Et que d'autres principes de destruction et sur presque tous les points ! Tous ceux qui ne glissent pas sur les événements de ce triste monde, n'ont certes rien à désirer, en fait de leçons et d'avertissements ; quant aux autres, à ceux qui ont compris une fois pour toutes l'apologue de cette terrible fable, vraiment il n'y a plus qu'à détourner la tête, et, comme César mourant, à s'envelopper dans son manteau. L'arrivée du journal est le mauvais moment de la vie paisible que nous menons ici, de ces entretiens pénétrés d'un autre esprit que celui du monde ; cette manière d'y rentrer est souvent bien dure, car la traduction la plus littérale des nouvelles que l'on apprend est, la plupart du temps, une menace ou un arrêt. Je suis bien sûre, chère amie, que vos impressions à cet égard se rapprochent tout à fait des miennes ; c'est du même regard que nous suivons ces scènes, non pas mouvantes seulement, mais tourmentées. Mille intérêts vous y rattachent encore, mais ce ne sont pas les intérêts résultant des devoirs qui empêchent d'y voir juste. Là où il y a nécessité, il y a grâce de position ; ce sont les passions, petites ou grandes, de quelque nom qu'elles se couvrent, les personnalités ardentes, quelque mesquin que soit leur

objet, qui égarent cet instinct de vérité que la Providence donne presque en toutes choses aux âmes simples.

Chère amie, ceci n'est point encore une de nos bonnes conversations futures à la Roche-Guyon, mais quelque chose qui les prépare. Comme vous me laissez disposer du mois d'août, c'est du mois d'août que je profiterai, avant ou après le jour qui le coupe en moitiés égales. Adieu, chère amie ; je vous embrasse de cœur et d'âme.

Paris, 4 août 1832.

Je reçois vos aimables murmures d'hier, comme vous les appelez, chère bonne amie, et grâce à ces douces gronderies, je ne perds pas un moment pour m'amender. La voilà donc mise bien en défaut la théorie de l'inutilité des reproches, théorie digne sœur de celle-ci : On ne se corrige pas plus qu'on ne répare : Dans un monde de formes visibles, il faut bien que les apparences comptent. Avec la certitude que jamais vous n'avez eu tant sujet d'être contente de moi, je suis obligée de souffrir que vous le niiez, et pourtant vous feriez par le contraire bien plaisir à la vérité et à moi.

J'attends des lettres pour savoir le jour de mon départ, déterminé par celui de ma sœur et de mon beau-frère, qui de Munich me donnent rendez-vous à Baden, près d'une amie qui m'appelle. Cette amie est Mme de Nesselrode, dont l'amitié est toujours bien fidèle, mais dont le crédit n'est pas à son niveau, car certes notre situation ne serait pas ce qu'elle est, s'il avait suffi, pour obtenir une exception, d'une inter-

cession vraiment vive et chaude. A peine débarquée en Allemagne et même encore en Russie, elle me demandait ce rendez-vous à Baden qu'elle vient de fixer vers la mi-août ; de son arrivée, plus ou moins rapprochée, dépendra le jour de mon départ. Voilà donc le fond de mes projets du moment : ce que j'en laisse généralement connaître est un peu différent. Je me borne à dire que je vais voir ma sœur, ce qui ne représente que Munich et me fait éviter les indiscrètes et dangereuses questions qu'éveillerait un nom diplomatique. Dans ces circonstances, que j'obtienne ou que je n'obtienne pas ce que je désire, toujours me faudra-t-il revenir à Paris pour y reprendre mon mari et arranger mes affaires. Mais quelle différence d'y toucher barre ou de pouvoir me dire que je foulerai cette terre jusqu'à ce qu'elle me recouvre ! De l'une et de l'autre manière, Dieu l'aura également voulu ; c'est là ce qui console de tout, et ce qui fait que la résignation aux peines accomplies est plus facile, parce que Dieu s'exprime dans le fait d'une manière plus claire et plus précise que dans la succession des difficultés, où il faut encore avoir le malheur de choisir. Ah ! ma chère bonne amie, comme nombre, comme poids, comme étendue, jamais des peines comparables à celles qui m'éprouvent n'étaient venues m'assaillir ; je vois à présent que le bon Dieu songe sérieusement à me sauver et que, pour la première fois peut-être, j'aborde la réalité des choses, leur rude et sèche enveloppe. J'ai le bon sens de sentir combien j'avais besoin de ces épreuves, de ces voies nouvelles ; j'y mesure, j'y élève ma volonté et la nourris du retranchement de tout ce ui pourrait l'affaiblir. Se sevrer soi-même, voilà ce

que la plus douce et la plus tendre des mères finit par exiger de l'enfant qui trop longtemps n'a voulu que son lait. Ma santé, au milieu de tout cela, est étonnamment bonne.

Paris, 16 novembre 1832.

Nous reviendrons, chère amie, sur le contenu de vos lettres, nous y reviendrons plus d'une fois, les mêmes textes étant toujours ramenés par les mêmes affections de notre pauvre âme et par tout ce qui naît du même sol. L'abbé Galliani disait qu'on ne faisait jamais qu'une seule sottise dans sa vie, parce qu'on recommençait toujours la même. C'est aussi vrai des défauts qui résultent de la tendance des caractères; il faut s'être vaincu, s'être dépossédé de soi-même jusque dans ses derniers retranchements, pour qu'il n'en soit plus question, œuvre difficile et que nous serions pourtant si coupables de croire impossible.

J'ai bien pensé que le cruel événement de l'arrestation de Mme la duchesse de Berry vous peinerait vivement. C'est peut-être, de tous les événements auxquels se mêle la politique, celui qui a mis à découvert le moins de mauvais sentiments ; une impression de tristesse et de respect m'a paru générale, et on m'a dit que la plupart des journaux que je ne voyais pas étaient unanimes à cet égard. Adieu, chère amie.

Paris, 6 juillet 1833.

Ma bonne chère amie, vous aurez quelque peine à pardonner mon silence ; il faut pourtant que vous en

veniez là, même avant de savoir qu'indulgence est justice ; et puis, n'est-ce pas douce et tendre chose que de pardonner à tort et à travers ? Rappelez-vous que dans nos engagements de contingent réciproque, je ne vous ai jamais promis d'exactitude ; pour cela, je me sais trop surchargée. Mais je vous ai dit que toutes vos paroles correspondraient à l'intérêt le plus sincère et le plus inviolable, qu'elles tomberaient toutes dans une terre fidèle à les recueillir, où elles germeraient silencieusement si elles ne pouvaient se hâter de retentir. Chère amie, j'ai vu tant de gens qui trahissaient et écrivaient toujours, que j'ai perdu un peu de ma sévérité pour ceux dont la fidélité est muette. Pourtant n'allez pas croire que ce soit là le régime habituel auquel je veuille me mettre.

Vous me demandez pourquoi je ne vous ai pas fait écrire par l'abbé Nicolle ? Chère bonne amie, parce que je n'ai pas trop su comment m'y prendre pour obtenir de lui des lettres spirituelles, qu'on est si mal à l'aise pour improviser lorsque des communications établies et intimes ne mettent pas sur la voie. L'abbé Nicolle ne vous connaissant pas davantage, pourquoi ses lettres vous seraient-elles plus profitables que celles de Fénelon ou de Duguet ? Pour sonder la blessure, il faut voir par ses yeux, et ces vives impressions qui inspirent le remède, ne se transmettent pas par procuration. D'ailleurs, chère bonne amie, ne sommes-nous pas convenues ensemble qu'il n'est qu'une seule chose de sage, c'est d'agir sur nos entraves, sur les inconvénients qui nous entourent, sur les dangers qui nous menacent, pour les diminuer, puis d'attendre les secours extérieurs, avec l'idée que Dieu nous les don-

nera en temps nécessaire et utile ? J'aime fort l'action négative, et j'avoue que je me défie toujours de la volonté positive, qui entreprend sur ce que nous ne possédons pas. Dans ce dernier cas, c'est prendre l'initiative, c'est appeler quelque chose dont nous ne connaissons pas les effets, tandis que dans l'autre nous opérons, par le retranchement, sur un terrain qui nous est connu. Je sens aussi vivement que personne peut-être la tristesse et la sévérité d'une marche solitaire, le besoin d'appui et d'exemple ; la douleur d'un autre dans mes chutes, la joie pour mes progrès, cet œil qui nous suit, ce bras qui nous soutient, me manquent, hélas ! autant qu'à vous, quand ils me manquent ; mais sont-ce là les seuls secours qui soient efficaces et solides ? La voix rude de la conscience, la nuit et le silence, même dans le mécontentement de nous, l'attention qui fait veiller à ses pas quand on marche seul, cette volonté qui ne s'affaiblit ni par le retour et l'attendrissement sur soi, ni par le mouvement si naturel de s'appuyer sur un autre, n'ont-ils pas aussi leurs précieux avantages ? Croyez-moi, chère amie, pour nous, qui si rapidement approchons du terme, il nous faut travailler à perdre la disposition qui distingue les liquides : il faut que nous nous condensions toujours davantage, que nous concentrions nos forces, comme on les recueille naturellement pour un grand effort. Et n'est-ce pas là ce qui doit caractériser nos derniers jours, qui demandent à se purifier de tout ancien levain, à vaincre la nature jusque dans ses derniers retranchements ? Le moment est déjà si près où Dieu seul sera avec nous ! Cherchez-le déjà surtout en vous-même, et vous verrez s'il est une plus délectable, plus ravis-

sante, plus riche, plus pleine société que celle appelée solitude par les hommes.

Paris, 17 juillet 1833.

L'abbé Nicolle a dû vous répondre, chère amie, et vous envoyer directement sa lettre. J'ai des excuses à vous faire de la manière leste et cavalière dont j'ai répondu au vœu d'être entendue, vœu naturel à une âme croyante et tendre. A la manifestation d'un tel désir, on croirait avoir tout gagné avec une autre, mais je traite un peu l'onction de votre piété comme on traite les amis dont on est sûr : je l'aime et l'estime beaucoup, et c'est par cela même qu'elle a peu de progrès à faire, que je voudrais porter votre zèle au perfectionnement de vertus moins inhérentes à votre caractère.

J'espère vous revoir ici au mois d'août et cette presque certitude m'aurait fait ajourner un avertissement que je me crois obligée de vous donner, si la crainte de vous voir marcher et obéir trop vite à votre vive préoccupation du moment ne me décidait à vous prévenir immédiatement. Vous savez le rapprochement que vous désiriez voir ménager à Vienne à Mme *** et le genre d'avantage que vous vous en promettiez? J'ai lieu de craindre, chère amie, que, plus informée, ce contact habituel et intime ne fût propre à élever des craintes précisément là où vous mettiez des espérances, et j'ai pensé que ne pouvant rien empêcher, il fallait au moins que vous vous abstinssiez de toute action. Vous sentez combien la communication que je vous fais est délicate ; ma confiance en vous n'eût jamais

été jusqu'à me permettre de vous faire part de mes doutes, car c'est l'utilité et l'opportunité d'une confidence qui lui impriment seules son caractère ; mais en vous voyant vous diriger directement contre cet écueil, j'ai cru qu'il était de mon consciencieux devoir de vous mettre en garde. Je ne vous demande pas le secret, chère amie ; votre cœur vous dira trop ce que cet avertissement me coûte, pour que votre silence ne me soit pas assuré.

J'ai reçu une lettre excellente de mon Prieur bénédictin ; elle est pleine de paix et de joie ; une confiance solide et qui n'a rien de présomptueux le soutient contre l'incertitude de leur situation, incertitude cruelle, puisque, si l'on en croyait la raison humaine, bien peu de chances seraient pour eux. C'est peut-être un bien : s'ils marchent, on verra plus distinctement le principe qui les fera marcher, et rien ne sied mieux aux choses de Dieu que de réussir contre toute espérance. S'ils succombent, il faudra se soumettre et porter son zèle ailleurs. C'est le 11 juillet, jour de la translation des reliques de saint Benoît, que l'installation de nos Bénédictins s'est faite ; ils étaient déjà cinq prêtres et trois frères convers. Avez-vous vu dans la *Revue Européenne* l'article de M. de Cazalès sur Solesmes ?

Paris, 13 août 1833.

Chère amie, pour rendre, faut-il payer précisément dans la même monnaie ? Est-ce à la petite semaine que l'on prête à ses amis ? Il me semble qu'on écrit pour écrire encore bien plus que pour répondre, et

que la liberté des mouvements fait tout leur prix. Ne vous arrêtez jamais, je vous en conjure, à un détail, pour concevoir un mécontentement qui ne peut porter avec justice que sur l'ensemble ; soyez assez bonne pour vous dire que jamais ma volonté ne vous manquera, que si elle néglige le moins vous la retrouverez dans le plus ; et puis, chère amie, votre équité n'aura-t-elle pas quelque compassion de ce qui dans ma vie s'appelle mes loisirs ? C'est en sortant des généralités que je me sens forte et habile à dresser à votre pitié un vrai guet-apens par le tableau de toutes mes misères. Vous saurez donc que je ne cesse d'être souffrante, que mes nuits, qui ne sont plus seulement sans sommeil ou avec trop peu de sommeil, mais tourmentées d'étouffements et d'angoisses, abrègent mes matinées, et enfin, avec d'autres devoirs que je ne puis négliger, vient un des plus chers et le plus quotidien, mon petit voyage à Saint-Michel [1], qui ne me laisse plus le courage de rien disputer au temps que je lui donne. Ces derniers jours ont été dominés aussi par une pensée bien exclusive. M. Desjardins a été beaucoup plus malade ; dans quelques symptômes, on a cru reconnaître les traces d'une attaque. Son intelligence plus élevée, plus lucide, plus forte que jamais, m'éloignerait de cette idée, si en tout la Providence ne semblait pas vouloir démontrer en lui la séparation des deux natures et la haute indépendance de l'âme dans son sublime essor. A tous ces obstacles s'est jointe

[1] Mme Swetchine venait de placer au couvent de Saint-Michel, rue Saint-Jacques, une jeune Anglaise protestante, récemment convertie.

aussi comme raison de silence l'idée qu'août vous ramènerait à Paris. J'aimerais bien que quelques jours vinssent remettre à flot nos causeries et tant de pensées, d'impressions amassées respectivement, dont l'échange est si profitable et si doux. Je serais sûre, par exemple, de vous faire aimer mes Bénédictins et de vous faire sortir de votre inaction en vous faisant lire les lettres du Père Prieur. C'est une de ces âmes marquées dès la première jeunesse du sceau de Dieu et qui n'ont connu du monde que ce qui n'en est pas. La religion, qui sépare du monde, le devine et le sait si bien lorsqu'il s'agit de le juger et de le réformer ! L'esprit de dom Guéranger, et il en a beaucoup, n'a reçu qu'une seule culture, ne s'est développé qu'à un seul principe de chaleur et de lumière, et c'est prodigieux tout ce qu'il y a de philosophie profonde et de vraie poésie dans une nature heureuse qui s'est consacrée à la suprême Unité. Ah ! chère amie, tout ce qui est vraiment bien n'a pas d'autre source ; c'est à ce soleil-là qu'il faut présenter sans cesse ses membres fatigués et engourdis.

Pour vous, chère amie, ce que je voudrais, dans mon affection et peut-être dans ma faiblesse, c'est que les privations du cœur vous fussent épargnées. Ce départ de Mme de Castelbajac, l'éloignement de M. de Liancourt, votre isolement enfin, qui contraste avec le nombre des soutiens et des soins consolateurs que le bonheur de famille semblait vous réserver, me peinent et m'attristent. Quand on n'est pas mère, la solitude paraît simple, mais il me semble qu'on n'est plus entier soi-même, lorsqu'il faut retrancher de sa vie habituelle ceux qui en font si essentiellement

partie. Mais Dieu est là, chère amie ! il est là pour les mères surtout qui savent ne compléter qu'en lui le plus irrésistible et le plus désintéressé des sentiments. C'est votre fête jeudi ; j'y penserai bien, et j'espère que cette lettre, qui vous parviendra demain, vous fera penser à moi aussi. Elle supprime l'expression de tous les vœux que pourtant elle contient ; ce que l'on sent le mieux est ce qui ne s'articule pas, et souvent l'on retrouve partout ce qui n'est nulle part. Adieu ; soyez assez bonne pour me dire si j'ai la chance de vous revoir bientôt ici ? Mme de Pastoret est de retour ; sa santé est bonne, et c'est ma plus douce consolation.

Paris, 10 novembre 1833.

Ma bien chère amie, vous avez senti mon affliction et aussi le baume versé par la Providence sur ma profonde blessure [1]. Ah ! certes, ce n'est pas une de ces douleurs dont un cœur même rebelle songerait à se plaindre ; la sublimité d'un tel spectacle absorberait dans l'admiration tout sentiment étroit et égoïste, mais cela n'empêche pas de souffrir, de se sentir oppressée d'isolement et de tristesse. Ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler des regrets, car je ne voudrais pas le rappeler, mais c'est la présence d'une immense privation. J'ai toujours vu qu'on ne remplaçait rien sur cette terre ; des consolations peuvent s'élever à côté, mais les places vides restent telles, et plus une affection a eu d'influence sur notre vie, moins son caractère pro-

[1] Mort de M. l'abbé Desjardins.

noncé laisse à aucune autre la chance de s'y assimiler. Il y a bien des gens sûrement qui ont encore la bonté d'aimer mon cœur ; mais personne, personne plus n'aimera mon âme : cette sollicitude qui tombait de si haut était comme un autre œil de la Providence. Je n'ai jamais regretté rien aussi profondément que mon père selon la nature, et je pleure aussi sincèrement mon autre père selon la grâce, d'une autre manière à la vérité. Les larmes d'un lien spirituel ne ressemblent pas plus aux larmes des liens du sang, que celles de dix-huit ans ne ressemblent aux larmes versées à cinquante, et pourtant l'identité des souffrances se trouve dans le degré où on les éprouve. Ce que je me dis sans cesse, c'est qu'il n'est qu'une seule manière d'honorer une telle mémoire, et Dieu sait que cette perte si sensible me paraît surtout devoir être une date. Puissé-je y être fidèle et recueillir toutes mes forces pour imprimer aux années qui me restent la ressemblance de ce qu'il aurait osé vouloir pour moi !

Chère bonne amie, je vous assure que ni mes pensées tristes, ni mes pensées consolantes ne m'ont séparée de vous ; j'ai suivi ces malaises, ces inquiétudes, et je puis dire vos progrès, comme quelqu'un qui a moins besoin de parler parce qu'il regarde. On avance dans la vie spirituelle sous les mêmes conditions que l'on guérit dans les maladies chroniques. Pendant longtemps les rechutes se succèdent, mais elles sont toujours moins intenses et plus séparées ; on n'est plus ce qu'on était, et pourtant on se retrouve encore quelquefois la même : il y a en même temps différence et rapport. Pendant ce temps là, chère amie, le soleil de Dieu luit ; ses miséricordes, ses alternatives avec

l'action d'en haut mûrissent le fruit, et l'œuvre se consomme presque toujours sans qu'on ait pu se dire qu'elle est consommée. Prier pour d'autres, c'est bien, comme vous le dites, thésauriser pour payer la rançon de ceux qui nous sont chers ; Dieu a voulu, en nous autorisant à intercéder pour eux, que nous ne manquassions jamais d'un moyen sûr de réchauffer notre piété pour nous-mêmes ; et c'est comme cela que s'est faite cette prière de tous pour tous, de chacun pour tous et de tous pour chacun, cette prière commune, mêlée, cette prière à tort et à travers qui fait que les indignes prient pour les saints, que les saints, sans oublier leurs égaux, vont chercher les plus indignes, enfin qu'un sentiment vrai, de quelque point qu'il parte, se fraye une route à travers l'empyrée. Cette communauté de prières, ces prières incessantes sont peut-être ce qu'il y a encore de plus touchant et de plus beau dans une religion qui réunit tous les caractères de la vraie beauté et de la vraie magnificence. Ah ! chère amie, que nous sommes heureux de l'aimer !

Vichy, 29 mai 1834.

Le voyage m'a un peu éprouvée, chère amie ; il y avait longtemps que je ne m'étais laissé enfermer pour vingt-quatre heures au fond d'une voiture. Me voilà déjà remise ; hier et ce matin, j'ai non pas bu comme les privilégiés, mais porté mes lèvres avides à la fontaine que j'appellerais, si je savais, d'un plus beau nom encore que Jouvence. Demain, j'espère entrer dans l'exercice de tous mes droits, au moyen

d'une visite à M. Prunelle, qui tient scellés les bains de ma chère Grande Grille. J'ai trouvé Vichy fort embelli, mais bien triste dans ses souvenirs : j'habite la chambre de Mme la Dauphine, les pauvres murs où sa dernière nuit à Vichy a été troublée par la funeste nouvelle. La demeure du pauvre M. Lucas est tout à côté, et sa sépulture à peu de distance ; car, mort à Paris, il a voulu venir reposer au milieu de ses bonnes gens. J'ai déjà vu plus d'un cœur reconnaissant à Vichy ; ce sont des cœurs attristés, et qui n'ont point à s'en plaindre, un bon mouvement valant bien des joies. Les bonnes sœurs de l'hôpital m'ont reçue avec une cordialité qui m'a bien touchée ; j'ai retrouvé plusieurs de mes accointances, et tout cela parmi les indigènes de Vichy, car jusqu'à présent il n'y a, à l'exception de deux Anglaises, d'autre étrangère ici que moi. Cette solitude, comme vous pensez bien, est loin de me déplaire ; j'en maintiendrai le *statu quo*, mais ce qui se fait facilement ou comme de soi-même est pourtant plus doux que la victoire qui s'emporte de haute lutte. C'est là, vous le trouverez sans doute, chère amie, un humble langage qui n'a rien de commun avec l'ambition que vous me supposez. Je marche tant que je puis ; je lis, j'écris, enfin je m'amuse quand je ne suis pas tiraillée par mes nerfs ou écrasée d'oppressions et de souffrances.

De vos nouvelles, chère amie, et des nouvelles de vos projets ! Soyez assez bonne pour y joindre des nouvelles de l'abbé Nicolle quand vous le verrez ; je voudrais le savoir décidé à son voyage des Pyrénées. Adieu, ma bonne chère amie ; que notre bon Dieu vous comble de grâces !

Paris, 10 juillet 1834.

Ma bonne chère amie, je reçois à l'instant votre lettre du 6, qui me revient de Vichy ; je l'ai quitté il y a huit jours. L'incertitude n'est pour moi que l'immense difficulté de découvrir la volonté de Dieu ; si seulement je pouvais l'entrevoir, même indistinctement, je serais consolée à demi. Je suis encore au même point qu'à mon arrivée ici ; dans quelques jours il y aura probablement bien des choses éclaircies, et qui réaliseront pour moi, d'après toute apparence, bien des craintes. Mais, chère amie, nous sommes sincères quand nous disons que nous aimons Dieu et voulons sa volonté par-dessus tout ; dès lors l'abandon aveugle et complet n'est plus que de la logique. Ces tristes circonstances sont précisément celles que Dieu liait à l'amélioration la plus prononcée dans ma santé ; jamais Vichy ne m'a fait ce bien, et c'est sous les auspices de tant de tristesses que mon pauvre corps a repris, non pas seulement son équilibre, mais de la force et de l'élasticité. Voilà comment notre bon Dieu frappe et relève, comment il trompe toutes nos courtes prévisions et se montre le maître de toutes les idées qu'il a faites. Je vous écrirai en détail ; vous saurez tout ce qui me regarde : mettez-y seulement un peu de patience.

Paris, 22 juillet 1834.

J'ai reçu votre bonne lettre, chère amie, et la visite qu'elle me promettait est déjà venue compléter les

nouvelles que je recevais de vous. C'est une manière charmante de faire achever ce qu'on voulait dire, par la présence de Mme de Castelbajac ; elle représente si parfaitement la grâce, qui donne tant de prix aux choses auxquelles elle se mêle ! Elle m'a parlé de vous avec presque autant de tendresse que vous me parlez d'elle ; c'est une façon de me mettre entre l'enclume et le marteau qui plaît à mon cœur. Voilà bien des jours, chère amie, que j'aurais voulu vous écrire, et malgré que j'en sois un peu moins empêchée que par le passé, cela ne m'a pas été possible, tant mon temps se trouve au pillage. Les soins de ce pauvre corps, sans compter ses infirmités, en mangent prodigieusement, et je pose en fait qu'il n'est pas de beauté idolâtre d'elle-même qui sacrifie plus à son corps qu'une pauvre vieille malade qui périclite sur tous les points. On a presque aussitôt bâti que récrépi. Votre chère amitié, qui me parle par toutes les bouches, me saura mieux aussi par la mienne ; je sens que je reprends le dessus et qu'il me reste de quoi prolonger du moins la lutte. Quant aux symptômes, il n'en est pas un de disparu. Tout cela est bien incommode, bien pénible, par la nécessité d'imposer toujours quelque chose de son régime à ce qui nous entoure ; mais ces peines de détails agissent peu sur l'ensemble, fait tout entier par la disposition intérieure. Jamais ma vie ne s'est trouvée arrangée si fort selon mes idées et mes vœux ; il semble que je n'aie précisément de souffrances que ce qu'il m'en faut pour me donner un sentiment plus vif de toutes celles qui me sont épargnées. Ah ! que vous avez raison, chère amie, il n'est pas un de nos torts, de nos mouvements imparfaits qui, en dernière ana-

lyse, ne se résolve en ingratitude ; c'est elle encore qui nous rend si difficiles, si insensibles, si secs, si froids, si mécontents des autres, quand nous devrions surtout l'être de nous-mêmes.

Combien je vous remercie pour notre pauvre Solesmes, que je n'ai pas le moindre espoir de visiter avant l'année prochaine ! Si vous n'avez pas eu tout le succès que méritait votre bonté, vous avez obtenu ce que personne n'eût obtenu sans vous, le cercle donné. C'est plaisir à voir comment vous avez su mettre à profit les fraîches et adolescentes réminiscences du maréchal de Grouchy, et enter des Bénédictins sur des rêves de dix-sept ans. Quant à l'abbé Van Deneck, ses préventions reposant sur un fait irrécusable, la coopération de dom Guéranger au *Mémorial Catholique*, il y a cinq ou six ans, il n'y a autre chose à dire sinon que dom Guéranger partageait la tendance de son époque, que s'il n'a pas exprimé explicitement sa séparation des doctrines condamnées, c'est que toutes les soumissions du monde étaient enfermées dans les rapports où il se trouvait avec son évêque. Les préventions et les reproches dont M. Lacordaire est l'objet ont moins de portée et moins d'inconvénients. D'ailleurs, l'avenir et la carrière, que lui ouvre la bienveillante confiance de l'archevêque de Paris, sont là pour lui donner tous les moyens d'appeler des jugements qui seraient trop sévères ou injustes.

Adieu, ma bonne et chère amie, mes respectueuses amitiés à ma bonne sœur Marianne et à ses compagnes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Saint-Pétersbourg, 12 novembre 1834.

J'ai eu votre lettre, chère amie, et si je ne vous ai pas prévenue, c'est que mes nouvelles vous arrivaient sous la seule forme qui puisse y donner quelque intérêt, sous celle d'un certificat de vie. Ici ma vie extérieure vous est trop étrangère pour pouvoir vous intéresser ; ma vie du dedans est trop monotone de désirs et de pensées, pour que dans une seule vous ne les saisissiez pas toutes. Je suis comme stéréotypée dans mes inquiétudes, mes vœux ; j'épuise le provisoire ; je suis comme une montre arrêtée : j'attends qu'une main bienfaisante me rende le mouvement et remette mon action à l'heure de ma volonté. Dieu ne perd pas trop, heureusement, dans mon âme, à ce qui l'afflige, mais sa chère et adorable volonté me fait toujours recommencer les mêmes exercices, faire les mêmes évolutions intérieures ; aussi ai-je appris beaucoup des choses qui s'enseignent dans ma classe, et, comme tous les écoliers attentifs et soumis, j'attends humblement une promotion, ambition de l'écolier, dût-il voir remplacer ses études par un travail encore plus laborieux. Je suis retirée de la vie commune dans tout ce qui n'est pas devoirs indispensables. Logée chez ma petite Hélène, j'y ai mon ménage et je vis seule comme si j'étais chez moi. Cela était indispensable. A nos âges, les heures recueillies sont le vrai trésor ; et j'éprouve encore au milieu de la foule d'objets et d'impressions qui se pressent et se succèdent, que la solitude est mon grand moyen de force et de renouvellement. La part que j'y fais à mes souvenirs n'est peut-

être pas son moindre charme. Ah ! chère amie, me plaignez-vous assez ! Ce n'est pas d'un cœur ingrat que je me sens malheureuse, car profondément sensible à mes consolations, aucune d'elles ne s'effacera de ma mémoire ; mais ce réveil de toutes les impressions passées, avec l'impérieux mouvement qui me lance dans l'avenir, me fait l'effet de deux courants qui se croisent, deux courants qui ne sont pas heureusement d'égale force et dont l'un n'oppose, je l'espère, qu'une passagère résistance.

Saint-Pétersbourg, 7 janvier 1835.

Mon retour en France, chère amie, cet heureux retour près de vous, me paraît à la fois la plus grande grâce dans l'ordre des consolations sensibles, et la plus grave et la plus solennelle dans la ligne des choses spirituelles ; il me semble que c'est un dernier appel de la Providence, une dernière ère de ses miséricordes, et que dans cette existence qui aurait dû lui appartenir exclusivement et tout entière, elle isole de tout le reste ce commencement de la fin, pour que de mon côté aussi je lui imprime un caractère de dévouement et de sacrifice plus profondément sincère. Mon mari me parle de votre bonté pour lui ; il vous aura dit toute ma contrariété du retard qu'éprouve mon voyage. Les obstacles qui m'ont arrêtée ont été des affaires, mais il est bien vrai que l'état seul des routes m'eût empêchée de partir plus tôt. On ne se rappelle point ici un hiver pareil ; il neige ou il dégèle, ce qui rend les chemins impraticables de deux façons. Je pense bien pourtant

n'être pas retenue au delà du 15 de ce mois ; j'emporte des patins et des roues, et il n'est pas impossible que d'ici à la frontière je sois obligée de passer plus d'une fois d'un mode à l'autre. Quoi qu'il en soit, comme on arrive toujours, je pense que nous nous reverrons dans les premiers jours de mars ; nous aurons là, chère amie, trois bons mois jusqu'à la dispersion générale, et ces bons moments, je les savoure à l'avance.

Paris, 23 juin 1835.

Chère bonne amie, je vous ai bien peu quittée depuis que vous êtes partie pour Vichy, et un de mes vrais chagrins est de n'avoir pu même vous le dire. Il y a deux jours, j'ai enflé pour être restée assise cinq à dix minutes au delà du temps voulu, et la surveille, un léger changement de température a produit aussi rapidement le même effet. L'enflure est plus mobile, plus capricieuse que jamais ; hier, c'était la joue, rivale de celle de M. Ballanche, ce matin l'orteil : et pourtant, malgré l'énergie de l'éruption, je crois qu'elle tire à sa fin, et que c'est là ce qui la rend, comme les mouches au mois de septembre, plus insupportable. Voilà où en est votre pauvre amie qui commence par vous remercier de lui inspirer la confiance qui rend possibles tant de détails, quoique vraiment, même quand on sait qu'on obéit, il soit dur d'occuper ses amis de ce qu'on voudrait oublier soi-même. Vous ne me dites rien de la santé de la bonne sœur Marianne ; je l'avais trouvée bien changée après quelques années d'absence, mais on arrive quelquefois très vite à un point de dé-

cadence où pourtant l'on se maintient. Cette première partie de votre journée si bien commencée doit porter fruit au reste, et je vois qu'après tout vous n'éprouverez ni vide ni ennui. Le salon vous sera chaque jour une ressource moyennant la partie de whist ; les promenades sont charmantes autour de Vichy ; vous avez quelques personnes qui vous conviennent : avec cela six semaines sont bientôt passées. Elles le seront utilement, j'en ai la conviction, chère amie ; ce régime conviendra à votre santé comme à votre âme. C'est une lacune, une suspension de ce que la vie habituelle offre toujours d'entraves, de préoccupations absorbantes et même de difficultés. Vous en sortirez avec plus de liberté et de lumières pour bien juger les obstacles, les signaler et les combattre.

Les Potocki sont partis samedi dernier. Quelle perte je fais en eux, et quelle tristesse survit à de tels adieux ! Une fille ne serait ni plus confiante, ni plus attendrie en quittant sa mère, qu'elle ne l'a été, et je vous assure que je crois deviner ce qui se passe dans le cœur de celles qui voient s'éloigner leurs enfants.

Vichy, 18 mai 1836.

Chère amie, ce que vous me dites de Mme *** me consterne. Ses afflictions avec toutes leurs angoisses sont toujours là dans leur immobilité ! Il est des temps qu'il faut laisser passer, où il est défendu d'agir, temps dont l'aveugle misère est respectée par l'action même de Dieu, car c'est à nos passions surtout qu'il applique sa patience. Comme certain ministre, l'amour dit à

la raison, au devoir, à tous les bons sentiments : — Vous n'aurez rien tant que je vivrai. — Eh bien, Monseigneur, j'attendrai, peut-on aussi lui répondre. Il y a toujours des éventualités qui sont au profit de la conscience, des lacunes, des crises qui présentent quelque point d'appui : voilà ce qu'il faut surveiller toujours, ne jamais laisser échapper ; mais tant que l'usurpateur règne, ne protestez contre lui que par ce silence expressif, qui n'est point agressif et qui pourtant est sévère.

Vous partagerez mon chagrin ici quand vous saurez la sainte sœur Marianne morte, il y a trois mois, d'une hydropisie de poitrine qui lui a fait souffrir le martyre, avant même son agonie de plusieurs semaines. En pensant à une telle vie qui a permis encore de telles expiations, on fait sur soi-même un retour qui serait plein de terreur, sans la miséricorde qu'on espère quand même ! Elle est pleurée ici comme la mère la plus tendre. Par la charité, on est toujours sûr d'avoir beaucoup d'enfants ; mais parmi ces enfants qui la pleurent, aucun n'est si touchant que la pauvre Françoise qui est à la fontaine de l'hôpital ; son visage, son accent, sa douleur qui l'étouffe, m'ont bien fait dire qu'on chercherait longtemps dans le monde des regrets comme ceux-là. J'ai été porter à M. le curé votre beau volume qui l'a enchanté ; il m'a beaucoup parlé de vous.

Adieu, ma bonne chère amie ; cette lettre vous trouvera-t-elle encore à Paris ? Je crois bien que oui, et dans tous les cas elle courra après vous.

Versailles, 4 septembre 1836.

Vous auriez mille fois raison, chère amie, si j'avais prétendu faire passer un silence si ingrat dans les habitudes de mon affection pour vous ; mais il y a loin de là à ma volonté et aux besoins de mon cœur. Cette interruption est tout exceptionnelle ; un peu d'injustice est donc au fond de votre mécontentement. Mais je suis loin de m'en plaindre, ni de vous demander de me faire entrer dans le système de perfection qui vous fait supprimer quelques-unes de vos tristesses. Je ne suis là que pour les entendre et y prendre part ; je ne suis bonne qu'à cela, et la seule qualité que je me reconnaisse dans les rapports intimes, c'est qu'avec moi la confiance est sans inconvénients. Il n'y en a pas davantage à me gronder ; je conçois très bien ce qui manque à ce que l'on cherche et même à ce que l'on croit trouver, je le conçois surtout pour ceux qui cherchent en moi. Il n'y a donc à redouter de ma part ni humeur ni surprise, et lorsqu'une franchise entière dicte soit les reproches, soit les avis. Dieu sait si quelque chose dans mon âme peut être plus vif que la reconnaissance qui s'y attache. Ainsi voilà qui est dit, chère amie, ne me ménagez pas, parlez, tancez ; seulement si vous voulez que votre pensée m'éclaire et me touche toujours, ne l'enveloppez pas, ne lui faites pas suivre une ligne courbe et à circonvolutions ; servez-vous du mot propre : il me plaira d'autant plus qu'il aura davantage sa saveur naturelle.

Je suis plus souffrante depuis quelques jours particulièrement. La solitude où mon mari se trouve depuis

la mort de Nadine, dont je comprends bien que sa douleur ne veuille pas sortir, m'oblige à plus d'assiduité ; la fatigue me prend presque autant de temps que la promenade, cette fatigue que je ne dissipe néanmoins qu'en arpentant nuit et jour chambre et salon, ou la terrasse qui borde ma chambre et en fait pour moi une habitation charmante. En tout, chère amie, il est impossible d'être plus contente de Versailles, et mon mari partage avec moi cette impression ; c'est le lieu le plus commode, le plus agréable à habiter : des rues toujours sèches, les plus magnifiques ombrages à portée, un air vif et pur, des buts de promenade à l'infini, et avec cette proximité de Paris qui permet d'y suivre ses affaires, toutes les ressources locales qu'on peut désirer. Ce que je souhaite maintenant, c'est le renouvellement de notre loyer : cela ne nous ferait rentrer qu'aux approches de décembre. Mon mari n'en est pas éloigné. Le monde, ou ce qu'on appelle la conversation, me manque si peu, que ce que je reprocherais à Versailles, c'est d'en avoir encore trop pour moi. Il y a des temps dans la vie où l'on a vraiment soif de solitude, et j'étais bien jeune quand mon instinct écrivait : La solitude est comme l'or, plus on en a, plus on en veut.

L'éclat fâcheux donné au chagrin de Mme *** a cela de bon, c'est qu'il engage davantage la fierté et le cœur, et que dans la supposition d'une rupture, que l'on peut toujours prévoir par l'instabilité des passions humaines, on serait plus défendu de liens nouveaux. Ce moment, s'il arrive, sera celui où ses amies devront concentrer tous leurs efforts. Les cœurs passionnés, après avoir été plus faibles dans l'entraînement, déploient dans les crises de grandes ressources ; et, si je ne me

trompe, cette volonté qu'il s'agira de mieux diriger alors ne manque ni d'énergie ni de consistance.

Vos enfants vous reviendront-ils dans l'automne ? que fait Olivier ? Répondez-moi sur tout cela, et surtout parlez-moi de vous ; il me tarde d'être soustraite au vrai châtiment que je reconnais dans vos réticences. Adieu, chère amie ; voilà le fil renoué, et il n'y a plus, de part et d'autre, qu'à dévider l'écheveau heureusement fort peu embrouillé. Mon mari est assez bien et me charge de vous offrir mille remercîments de votre bon souvenir.

Paris, 12 octobre 1836.

Ma bonne chère amie, votre dernière lettre m'a fait une véritable impression par sa douceur, sa candeur, sa désappropriation si touchante et si vraie. Je ne puis que sentir cela, comme on sent toujours la vérité ; mais si j'osais le juger, je vous dirais, que la disposition qui dictait cette lettre en fait un vrai brevet d'avancement intérieur, progrès dont je me réjouis de toute la sincérité d'une amitié dont vous êtes bien injuste de douter. Trop de points de contact sont établis entre nous, notre point de départ et notre but d'arrivée sont trop les mêmes pour que nous puissions nous perdre de vue et ne point nous rencontrer sans cesse sur la même route. Bannissons réciproquement toute crainte que nos rapports aient souffert, et ils se retrouveront tout ce qu'ils ont jamais été. La peur gâte moins de choses que la confiance n'en guérit.

Nous sommes ici d'hier, mais, après quelques jours passés avec ma sœur, nous retournerons à Versailles

jusqu'au 20, où j'espère l'emmener. Adieu ; dites-moi quand je vous reverrai ?

Paris, 21 octobre 1836.

Nous voilà dans nos quartiers d'hiver et revenus de Versailles par le plus beau soleil du monde ; il a lui encore tout aujourd'hui et je sens cette faveur-là même à l'ombre des murs de Paris, où je me trouve bien heureuse encore d'être appelée par ma bonne sœur. Et vous, quand nous revenez-vous ? Est-ce tout le mois de novembre que vous restez chez vous ? J'oserai à peine le regretter, au moins tout haut, car je sens que vous ne diriez pas comme moi, et que vraiment il n'y a qu'une seule bonne manière d'aimer les gens, c'est de les consulter dans les désirs dont ils sont l'objet. Ma poitrine est toujours malade, mais je dois au régime qu'elle m'impose de vraies jambes de cerf. Je fais sans la moindre fatigue des courses énormes, et cela pour rester ensuite debout ou arpenter de nouveau ma chambre le jour comme la nuit. C'est un bien singulier supplice, mais comme il m'est singulièrement doux, ainsi que tout ce qui m'est envoyé de là-haut, je me tire à merveille de mon rôle de Juif errant. Soyez donc contente, remerciez, remerciez pour obtenir ; car Dieu veut que nous spéculions sur la miséricorde, et qu'effort et prudence, tout nous soit bon pour aller à lui.

Adieu et bonsoir ; mes yeux se ferment et je n'y vois plus.

Paris, 15 novembre 1836.

J'aimerais à me persuader, chère amie, que je vous écris trop tard. Vous me parlez effectivement de la dernière quinzaine de novembre, qui commence demain ; mais je crains que le beau soleil qui luit ne soit un argument irrésistible pour vous faire profiter de toute la latitude que vous vous donniez. Les derniers beaux jours sont précieux, et en ville, on est empêché d'en jouir, comme on l'est trop souvent aussi les derniers jours qui précèdent les départs d'un ami.

Je vois toujours à Mme *** les mêmes peines à offrir ; la situation qui l'afflige est de celles dont il faut épuiser les dégoûts et les mécomptes pour avoir la force d'en secouer le fardeau. Ce qui n'est point encore peut venir et marcher vite dans un cœur si passionné. Vos prières, sûrement entendues et acceptées, seront exaucées, je l'espère de toute mon âme. Cette destinée que vous joignez à la vôtre est un de ces mouvements profondément tendres, qu'on croirait échappé de l'âme maternelle de Fénelon, au risque près d'une de ces erreurs théologiques dont Dieu ne redresse l'irrégularité qu'en bénissant le cœur qui l'a conçue.

Voilà donc ce bon roi Charles X en présence du Dieu dont la foi lui donnait une impression si sensible ! De tous les hommes, c'est toujours celui qui, en se trompant, m'a paru se tromper de meilleure foi ; et si, pour les choses de ce monde, la vérité peut lui apparaître nouvelle dans le ciel, il me semble certain qu'il ne lui sera pas reproché de l'avoir méconnue volontairement.

L'autre jour j'ai assisté à une cérémonie qui vous aurait bien touchée, c'est la profession d'Adèle Davidof, depuis dimanche religieuse du Sacré-Cœur [1]. Jamais visage de vingt-cinq ans ne peignit mieux la reconnaissance et le bonheur, jamais voix plus douce et plus ferme ne prononça les paroles qui séparent ; l'émotion même ne s'y mêlait qu'au degré où elle est encore sans trouble et pleine de charme. La vocation de cette jeune fille est vraiment intéressante et belle ; c'est une de ces grâces méritées souvent dans une autre génération. J'aime l'idée de la famille considérée comme unité, et la lecture que je viens de faire de la vie de Mme de Gramont, morte Supérieure au Mans, aurait suffi pour me la suggérer à cette occasion. Cet écrit est plein d'intérêt ; cette âme des plus fidèles a été des plus favorisées, et, mère heureuse, elle laisse de dignes filles. Vous pouvez penser quelle est leur joie pour leur petite nièce, et toute celle de la maison ! C'est M. l'archevêque qui a fait le discours, plein d'onction et de simplicité.

Adieu, chère amie ; je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] Adèle Davidof était, ainsi que la marquise de Gabriac, fille du général russe Davidof et d'Aglaé-Gabrielle de Gramont. Devenue veuve, Mme Davidof épousa, en 1835, le maréchal Sébastiani. Mlle Davidof se crut libre alors de suivre sa vocation religieuse et entra au noviciat du Sacré-Cœur, où elle trouvait comme supérieure sa tante, Mme Eugénie de Gramont-d'Asters. Mme de Gramont, amie de M. de Quélen et de la Mère de Barras, a été l'une des bienfaitrices et est demeurée l'un des souvenirs les plus vénérés de l'ordre du Sacré-Cœur. Sa sœur, Mme Joséphine de Gramont, était supérieure au Mans. Leur mère était morte sous le même habit. Sa vie, pleine d'exemples édifiants, a été écrite, mais distribuée à un très petit nombre d'exemplaires.

Versailles, 28 août 1837.

Savez-vous, chère amie, quel a été mon premier mouvement à la réception de votre petite lettre ? D'aller moi-même vous porter ma réponse. Je puis vous certifier que c'est ce que j'aurais fait si j'avais eu les coudées franches, mais voilà ce qui diminue chaque jour ; tout se complique beaucoup pour moi et ma santé seule devient un obstacle bien grand. Je ne cesse plus de souffrir, ma fatigue augmente en raison de mes forces qui diminuent, et la nature de mon mal ne me permet pas de longs repos. Ces malaises extrêmes et continus seraient dans la jeunesse un symptôme de danger immédiat ; à nos âges, chère amie, je ne pense pas qu'il en soit ainsi : vivre péniblement est presque alors l'état normal, et l'absence de toute souffrance, l'exception. Dans ce commencement de la fin, Notre-Seigneur, par une ingénieuse recherche de sa bonté, veut que chacun de nos moments compte, que la souffrance se joigne à chacun des sentiments qu'il nous inspire afin d'accélérer notre marche et hâter notre affranchissement intérieur. La nature souffre, il est vrai, mais il est si utile d'une autre part de porter au dedans de soi un avertissement continuel ! Pauvres créatures que nous sommes ! au milieu de ce monde extérieur qui nous divise, de cette faiblesse native qui se laisse entamer, nous avons de la peine à nous recueillir, à nous concentrer en Dieu, et nous y réussirions encore moins si nous n'étions point aussi souvent rappelés à nos résolutions sincères, par les maux de tous genres que nous avons à supporter. Chère amie, dans cette carrière déjà si courte devant nous, re-

doublons de courage et surtout de cette patience douce, ferme et persévérante, qui est le courage de chaque jour et de chaque détail de la vie. Disons-nous sans cesse, que tout ce qui paraît nous nuire peut et doit nous servir, qu'au fond de toute peine, si nous cherchons bien, nous trouverons une joie, qu'il ne saurait y avoir dans le monde qu'une seule situation qui nous convienne et que cette situation unique est celle où nous nous trouvons. C'est la toute-puissance, l'omniscience qui règlent jusqu'aux détails presque insaisissables de notre existence, et toutes les fois que nous ne voulons pas ce qui est, ou bien que nous voulons ce qui n'est pas, nous ne faisons pas autre chose que de substituer notre volonté, notre sens, nos vues, à la volonté, au sens, aux vues de Dieu. Il ne suffirait donc pas de vouloir avec sa miséricorde les fins qu'elle se propose, il faut encore vouloir aimer, préférer, oserais-je dire, les moyens qu'elle emploie. Ah ! vous l'avez bien senti ! que d'indicibles jouissances dans cette union étroite du serviteur et du maître ! Comme vous le dites si bien encore : Quand le sentiment de confiante et volontaire dépendance ne se soutient pas à l'état de bonheur, rien n'empêche qu'il se maintienne, par l'effet d'une volonté droite, à l'état de résolution et de sacrifice, et c'est là ce qui est exigé de notre fidélité.

Chère amie, en vous écrivant, c'est à moi-même que je parle, et je voudrais apprendre tout ce que je vous dis.

Versailles, 15 septembre 1837.

Chère amie, la chose du monde qui ressemble le

moins à la douleur, la satiété des joies, a quelquefois des effets tout à fait analogues, et ceux qui humainement croient n'avoir rien à désirer, se sentent quelquefois aussi dénués que ceux à qui tout manque. En eux-mêmes, pour eux-mêmes, nous pouvons désirer quelquefois les autres différents de ce qu'ils sont ou de ce qu'ils nous paraissent ; mais relativement à nous, ne sont-ils pas toujours et seulement ce que Dieu a voulu qu'ils fussent : moyens de salut, soit comme récompenses, soit comme épreuves. Les blâmes, les réflexions, sur ce que les autres auraient pu ou dû faire, me paraissent, chère amie, presque toujours superflus. Je crois que de s'y arrêter est une immense perte de temps, que cette préoccupation n'est bonne qu'à nous faire perdre le fil de nos résolutions à nous-mêmes et à nous entraîner à des paroles ou à des actions qui justifient les procédés qui nous affligent ou y servent plus tard de prétexte. Il me semble que nous devons nous dire que tant que nous ne serons pas parfaitement contents d'autrui, nous avons beaucoup à gagner sur nous-mêmes ; et ce contentement dont je parle, ce n'est ni la faiblesse qui approuve ce qui est coupable, ni une satisfaction du bout des lèvres. Autant que possible, il faut, je crois, expliquer favorablement les intentions des autres, partir du point où ils sont, tâcher de se rendre compte de leurs préventions, de leur négligence à notre égard et même de leurs injustices, et celles qu'aucune interprétation bienveillante ne saurait amender, les regarder comme la matière d'un nécessaire et utile sacrifice. A qui donc, chère bonne amie, à qui voudrions-nous appliquer la rigueur ! Et il ne faut pas se le dissimuler, il

y a dans le mécontentement qui fait beaucoup souffrir et qu'on nourrit au fond de son âme, il y a beaucoup de sévérité. En tout, et chaque jour davantage, à chaque heure peut-être, je m'assure que ce sont nos défauts propres qui nous font souffrir particulièrement des défauts des autres, et qu'en nous affranchissant des nôtres à nous-mêmes, nous serions rationnellement affligés, mais nous ne serions plus blessés. Ce n'est pas au moins, chère amie, que je sois insensible à vos peines, ne le croyez pas ! c'est tout le contraire, je voudrais votre bonheur sans limites et sans mélange.

Adieu. Quel temps il fait à la Roche-Guyon ! L'équinoxe s'y prend de bonne heure ; il n'y a que les tempêtes qui ne soient jamais en retard.

Versailles, 9 octobre 1837.

Chère amie, j'attendais pour vous écrire une lettre de vous, non pas que vous ne m'ayez écrit la dernière, ou bien que dans tout état de correspondance je compte avec vous ; mais j'attendais quelque lumière sur votre disposition actuelle afin d'y mieux répondre, de vous parler en temps et termes opportuns, et pour que ma voix de hibou, ne troublant pas vos fêtes, vous retrouve là où vous l'appelez dans la solitude de votre âme. Mon intérêt de votre santé n'a pas été en défaut plus que les autres ; par tous les côtés je vous ai sue mieux et presque bien, et puis l'arrivée de Mme de Castelbajac, la réunion de tous vos enfants, joies qui valent encore mieux que la santé ! Je dormais un peu sur tout cela, chère amie, pendant que de

votre côté vous preniez si bon temps ; voilà tout le secret de mon silence, qui du reste n'a pas été long ni fait pour éprouver beaucoup la confiance que vous m'avez promise. Celle-là, je la mérite, je la réclame ; tout autre me fait trembler. Je ne comprends pas que sans cette crainte et sans ce tremblement, on s'approche d'une âme humaine qui s'ouvre et cherche à se montrer telle qu'elle est aux yeux de Dieu ; je ne le conçois pas même pour les ministres du Seigneur, qui ont grâce et mission. Et moi, qui suis-je, que suis-je, misérable créature, pour oser m'immiscer ainsi dans les secrets du sanctuaire ? Vous voulez que j'écarte avec vous toute humilité, humilité feinte ou portant sur les formes, humilité de convenance et d'expression, à la bonne heure, mais si je ne vous montrais pas le sentiment de mon indignité qui me soustrait aux droits dont vous m'investissez, le doute constant qui vit en moi-même sur ma capacité et mes lumières, ne vous tromperais-je pas aussi en me montrant à vous si différente de ce que je suis dans mon for intérieur et sous les yeux de Dieu ? L'humilité pour moi, c'est la vérité, c'est la réflexion, c'est la comparaison continuelle de ce que je suis et de ce que je devrais être, de la loi de Dieu avec ce que je ne puis pas accomplir, et aussi avec ce que je pourrais faire et ce que je ne fais pas. Si je n'étais pas humble enfin, chère amie, je ne serais ni touchée, ni sincère, ni même raisonnable, encore moins sage et prudente, car tout cela ne sert qu'à nous avertir du peu que nous valons et à nous démontrer que Dieu seul agit sur les âmes. J'ai besoin de vous dire cela, comme on a besoin d'un point de départ fixe et irrévocable qui

serve de base et d'appui ; mais, croyez-le, l'indifférence ou la paresse ne dictent aucune de mes paroles ; s'il en est qui vous soient bonnes, j'en bénis Dieu, je le remercie de celles qu'il m'a fait trouver, je lui demande de me les inspirer encore, enfin de me tenir prête à vous répondre quand vous le voudrez. Il n'est ni dans mes idées, ni dans mon caractère, ni dans mon inspiration, de prendre jamais ni avec les personnes ni sur les choses rien qui ressemble à l'initiative ; je suis avec mes meilleurs et plus intimes amis comme on dit qu'il faut être avec les rois : ne leur parler que des choses dont ils vous parlent ; mais toutes les fois que vous m'interpellerez, je vous répondrai de toute l'abondance de mon cœur et de tout ce que j'aurai pu donner de rectitude et de force à ma pensée, sans égard pour sa rudesse et sa roideur native ; je ne vous ménagerai jamais sur rien. Ainsi quand je pressentirai au fond de vous-même quelque faiblesse, quelque prévention amère, juste ou injuste, quelque indulgence trop peu parfaite donnée à des mouvements très naturels au surplus, au lieu de faire comme on fait dans le monde en palliant, retranchant, dissimulant ses jugements ou ses actes, je ne tiendrai aucun compte des mécontentements que je pourrai exciter en vous et qui me seront pourtant pénibles. En agir ainsi, c'est agir, selon moi, d'une manière respectueuse, vraiment franche et seule digne d'une liaison chrétienne. J'étais bien jeune lorsque j'écrivais : Un ami est un être qui s'expose à nous déplaire cent fois pour nous servir une fois ; depuis je n'ai pas cessé de le penser. Ce qui dégoûte le plus de ce monde à la fin d'une carrière,

ce n'est pas tant le mal que l'on y déplore que l'insipidité, la torpeur, la tiédeur de l'élément du bien, toutes ces affections prétendues qui se passent en ménagements timides, en soins factices, en compliments fades et nauséabonds. Deux esprits ne devraient se toucher, deux cœurs ne devraient se rapprocher que pour se rendre meilleurs et plus vrais, et s'aider à franchir la distance qui les sépare du Dieu qui les attend et les appelle.

Adieu, ma bonne et chère amie ; c'est bien plus mon papier qui vous quitte que ma volonté. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Auteuil, 10 novembre 1837.

Je vois que de nouveau vous êtes plus souffrante, au moins menacée, ce qui me semble chez vous une épreuve égale. Le mal présent, votre patience et votre soumission ne se démentiraient pas; mais le mal redouté se transforme en fantômes pour épouvanter votre aimable et mobile nature. C'est que ce dernier s'adresse à votre imagination, et l'autre en appelle à votre volonté ; dans ces deux parts, c'est la première qui se maîtrise le moins. Les émotions auxquelles vous allez être livrée ne s'uniront que trop, pour l'aggraver, à une disposition de santé fâcheuse ; de combien de manières, chère amie, il faut que vous y opposiez votre courage ! D'abord, pour l'exemple, celui de l'empire sur vous-même, et comme moyen d'action celui de la liberté de votre esprit. Vous avez bien raison, l'opiniâtreté, qui est au

fond de tout ce qui n'a pas été déraciné assez tôt, est la vraie plaie de l'âge. Je reconnais sans cesse, pour des torts dans lesquels je retombe, malgré le renouvellement de mes résolutions, que plus jeune un seul acte de volonté eût suffi pour en faire justice. Voilà notre sort, chère bonne amie : souffrir de ce que nous faisons et aussi de ce que nous n'avons pas fait, mais aussi souffrir par la grâce de Dieu, dans sa paix, et dans l'heureuse confiance que nous en viendrons à bout, qu'il aidera nos forces au point où elles défaillent, et qu'il se chargera du surplus. Une des considérations qui me frappent davantage dans le regret de nos fautes actuelles, c'est le temps qu'elles font perdre quand il en reste si peu. Tant de lumières, tant de grâces, nous attendraient dans le progrès ! Libres de ces préoccupations de conscience, de ces tiraillements rétrogrades, nous pénétrerions plus avant dans le cœur de notre divin Maître, nous y trouverions déjà cette vie nouvelle que cherche l'instinct de notre âme, et l'avant-goût d'un affranchissement réel nous serait donné. Ce n'est pas tant par les châtiments qu'elles nous attirent, c'est par les grâces dont elles nous privent, que nos fautes, même les plus légères, sont déplorables ; elles nous nuisent bien moins dans ce que nous sommes, qu'elles ne nous dépouillent dans ce que, sans elles, nous aurions été. Je vous entends très bien, chère amie, quand vous sentez et me dites tout cela, et j'y réponds par cette compassion profonde qui n'est si compréhensive et si sincère que parce qu'elle est un retour sur soi-même. Je crois qu'il est juste de beaucoup remercier Dieu de la vie pure, honnête, ordonnée, de ceux que nous aimons,

lors même que l'intention de ces vertus ne serait pas tout à fait celle que notre foi doit nous faire désirer ; je crois aussi, et peut-être plus vivement encore, que d'immenses ressources dorment au fond des cœurs passionnés, susceptibles des plus violents écarts. Les circonstances extérieures à elles toutes seules n'y pourraient rien : le bonheur achève d'enivrer, le désespoir pourrait achever de perdre ; il faut le concours, la coïncidence de deux causes, d'une cause extérieure, telle que la miséricordieuse Providence les dispose pour le salut de ses enfants, et une préparation intérieure, souvent inaperçue aux autres et souvent inconnue à la personne même. Voilà les éléments de ces merveilleux changements qui édifient tant sur la terre et donnent tant de joie aux anges dans le ciel. Suppliez donc Mme *** d'être patiente, chère amie, comme Dieu est patient ; qu'elle redouble de tendresse et que cette tendresse dans ses effusions soit celle de l'amour et non pas celle de la faiblesse. Dans certaines personnes on arrive sûrement à faire goûter même les conseils de la piété, quoiqu'elles y soient peu sensibles, en prenant seulement la précaution de les faire passer par le milieu de la raison.

Adieu, ma bonne chère amie ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 23 juillet 1838.

Ma bonne chère amie, il m'en a coûté beaucoup, je vous assure, de vous laisser partir si attristée, M. Lacordaire le sent bien vivement aussi, et il ne dépendra pas de lui qu'il ne suive un projet auquel il s'est tant

attaché. Une affaire l'oblige à partir aujourd'hui pour la campagne; il sera de retour ici samedi et son premier soin sera de vous écrire. C'est ce qu'il me charge de vous dire. Hier, s'est trouvée accomplie dans ma chapelle l'œuvre de foi et de zèle qui l'a tant occupé dans ces derniers temps; jamais catéchumène n'a été plus digne de la charité dont il était l'objet, par son recueillement et son émotion ardente et profonde. Combien je vous ai regrettée, chère amie, à cette vraiment belle cérémonie qui rappelait les temps primitifs! M. Lacordaire a parlé deux fois au jeune néophyte, et jamais sa parole vibrante n'a été plus à l'âme; enfin c'est sous de bienheureux auspices que ce pieux jeune homme renaît pour l'unique et difficile carrière qui seule peut-être mérite d'être poursuivie. Ah! chère amie, comme on sait cela à la fin de sa vie, lorsqu'elle n'a plus qu'un passé dépouillé de tout prestige et de toute illusion!

Il me tarde bien d'avoir de vos nouvelles; vous partiez affligée et un peu inquiète; le propre de cette disposition-là est de se renfermer. Je ne m'étonne pas dans les autres de ce que je trouverais si simple pour moi-même. Plus je vieillis et plus je me convaincs que ce que Dieu demande de nous, c'est une foi si aveugle, qu'elle espère contre toute espérance et s'abstient de toute confiance en son idée propre, fût-elle la meilleure possible et même la plus imprégnée des sentiments qui nous viennent de Dieu. Cela n'ôte rien à l'activité de notre âme et ne doit l'arrêter aucunement; nous pouvons avoir eu un grand mérite à former un projet utile, et avoir précisément le même mérite à le sacrifier; chaque chose en son temps. L'affliction sans

doute s'attache à tout ce qui n'est pas le succès que nous désirions par les vues les plus hautes, mais cette affliction peut encore être accompagnée de mansuétude et porte en elle-même une puissante raison de plus d'être exaucée. Qui sait jamais si un chagrin bien porté n'est pas cette dernière goutte qu'attend la miséricorde céleste pour déborder elle-même? Il faudrait nous dire cela à toutes les peines que la raison nous fait considérer comme injustes : nous y trouverions de la force et de la consolation.

Paris, 31 juillet 1838.

Vous l'avez sans doute reçue, chère bonne amie, cette lettre qui vous causera une peine que j'aurais tant voulu vous voir épargnée ! Je puis dire que j'ai lutté contre elle jusqu'au dernier moment, et que j'ai cherché à mettre à profit tous les incidents qui sont intervenus. De tous les côtés on a fait ce qu'on devait ; espérons dès lors que tous les résultats s'en ressentiront, et qu'il nous sera rendu plus qu'on ne nous ôte. La grave détermination que vous a confiée M. Lacordaire demande de vous, chère amie, un profond et universel silence[1]. Je ne sais si vous avez cru devoir en instruire M. de la Rochefoucauld ; peut-être était-ce nécessaire pour ôter à l'impression de sa vive contrariété, déjà si bon symptôme ; mais, dans tous les cas, faites-lui observer la nécessité de garder à M. Lacordaire le secret

[1] L'abbé Lacordaire venait de prendre, au moment où il était attendu à la Roche-Guyon, le parti de se rendre à Rome.

qu'il vous demande et intéressez-y sa délicatesse. Je voudrais que M. de la Rochefoucauld pût lire dans le fond de mon cœur la réponse à ses doutes jaloux ; comme il y aurait vu la disposition de sacrifier toute jouissance personnelle ! Je vous assure que je n'aurais point appelé cela un sacrifice, et que je n'aurais pas hésité à faire le plus absolu de tous au profit d'une impression utile. Pendant longtemps j'ai cru que tout pourrait se concilier ; j'ai été vraiment convaincue du contraire et en même temps du vif chagrin qu'éprouvait M. Lacordaire de celui qu'il vous donnait ; mais qu'y pouvait-il lui-même ? Les serviteurs de Dieu ne marchent que lorsqu'ils sont commandés. La puissance de Dieu ne s'arrête que devant la liberté de l'homme, et c'est elle aussi qu'il faut que nous respections dans toutes les tentatives, dans toutes les ardeurs de notre zèle. Quand les liens sont si étroits, les intérêts si enlacés, il est impossible que l'inquiétude pour un autre ne se résolve en douloureuse inquiétude sur soi-même, qu'on ne se fasse une part dans tous les obstacles, dans toutes les résistances. Mais puisque nous sommes en part du mal qui peut être reproché à d'autres, mettons-les en part de tout le bien que nous pourrons jamais faire ; devenons meilleures pour que cela leur soit compté, plus actives et plus dévouées afin que dans cette vie conjointe les lacunes et les vides se remplissent. Il me semble que plus il y a impuissance d'action exercée, et plus nous devons revenir à cette seule chance de nous rendre utiles. Poursuivons jusque dans la miséricorde de Dieu cette idée d'unité ; hâtons-nous d'accomplir pour deux, et laissons la munificence de notre bon maître suppléer au reste.

Chère amie, je vous console, comme je me console, en attendant que nous soyons vraiment consolées. Adieu.

Paris, 27 août 1838.

Chère amie, dites-moi donc pourquoi vous êtes à la fois si généreuse et si avare, si indulgente et si sévère ! Ne pas récrire parce que vous avez écrit, penser aux gens et se taire, tenir rigueur et compter jusque-là, n'est vraiment pas digne de qui jouit de la liberté et de la solitude, à l'égard d'une pauvre créature qui n'a ni l'un ni l'autre de ces biens. A présent que j'ai dûment grondé ou grogné, ce qui soulage toujours, j'entre allégée en matière.

Je vois que très à la lettre vous menez une bonne vie à la Roche-Guyon, paisible pour vous-même et pleine d'espérance pour un autre. C'est avec une joie intime, chère amie, que je me sers de ce mot d'espérance, parce que j'en ai beaucoup, qu'il y a tout lieu d'en avoir, qu'il y a beaucoup de fait, et que ce qui manque est moins difficile à obtenir que ce que vous avez obtenu. Vous avez bien raison d'appeler cela le grand ouvrage qui vous est particulièrement confié; j'y reconnais tous les caractères d'une mission spéciale, indiquée ; et là il y a sécurité parfaite, parce qu'il ne saurait y avoir illusion. Une chose immense est d'être arrivée à faire goûter à M. de la Rochefoucauld une lecture pieuse, de le familiariser avec les bases de notre foi, dont les preuves sont aussi historiques que rationnelles. Je ne crois pas que l'Église ait censuré

l'*Histoire du peuple de Dieu* [1] : seulement en vous parlant de cet ouvrage, j'ai dû vous dire qu'il n'était pas de mon goût, en ce que son style manque de la mâle simplicité des Ecritures. Mais tout cela est purement individuel ; en fait de goût, on ne parle jamais que pour soi. Le seul bon livre parmi les bons est celui qui convient, qui intéresse, qui touche et qui par cela seul vous est adressé. Comment ne voudrait-on pas de la diversité des moyens, quand il n'y a pas plus deux âmes que deux feuilles qui se ressemblent !

Chantilly, 26 septembre 1838.

Non, chère amie, quoi que vous ayez pu supposer, je n'ai pas souri à votre histoire, ce qui eût été encore plus coupable que d'en rire. Les répugnances naturelles peuvent être si vives, leur expression si spontanée, le bouleversement qu'elles causent si complet, que l'on ne trouverait pas dans le plus sévère des codes de pénalités contre elles. Tout bonnement vous êtes nerveuse, impressionnable, et M. le curé dans cette affaire-là a seul raison, si j'en excepte pourtant le scandale des enfants de chœur. Chère amie, pardonnez-moi de plaisanter un peu l'humilité touchante et vraie dont, au demeurant, je vous loue du fond du cœur. Pour parler raison, je vous dirai que je comprends votre peine ; c'est le scrupule qui trouble que vous ne devriez pas éprouver. Je crois bien qu'un empire sur soi très ancien et toujours entretenu par une grande vigi-

[1] Par le P. Berruyer.

lance, peut modifier de tels mouvements, sans toutefois les prévenir entièrement ; mais enfin Dieu ne vous demande pas dans le présent tous les résultats d'un parfait exercice dans le passé, et il est bien évident que notre volonté d'aujourd'hui ne peut se faire souverainement obéir par notre pauvre machine, par cela même qu'elle n'a pas toujours obéi.

Que dites-vous de ce malheur affreux de la mort de la duchesse de Broglie ? Sa fille est en Italie [1], son fils absent ; il n'y avait près d'elle que son mari, un ami de la maison et Mlle de Pomaret, son amie la plus intime. Qu'ils sont tous malheureux ! J'ai vu de Mlle de Pomaret un mot déchirant. Adieu, chère amie.

26 septembre 1838.

Je crains que ma devise comme santé ne soit celle des conversions imparfaites : Toujours mieux, jamais guérie. Je passe comme je puis entre la mollesse et l'imprudence, regrettant un peu cette routine qui fait bon marché de tout examen. Je sors à peine ; il y a des jours où je m'interdis même l'église. Il y a encore beaucoup de monde à voir à Paris ; M. de Cazalès et M. de Melun sont toujours à la tête de ceux qui me conviennnent davantage. Aujourd'hui j'attends Mme de Rauzan, et chaque jour mon ami Lacordaire, qui m'écrit des lettres adorables de cœur ; on lui sait tant

[1] Albertine de Staël, duchesse de Broglie, mourut le 22 septembre 1838. Sa fille, Louise de Broglie, venait d'épouser Louis-Bernard de Cléron, comte d'Haussonville.

de gré de ne pas apercevoir son esprit ! J'ai eu hier une vraie consolation, qui n'a rien de personnel, dans une admirable lettre que j'ai reçue de M. Bautain, et qui me donne toute la sécurité qu'il pourrait rendre à ceux qui ne le connaissent que par la voix publique. M. de Quelen est revenu de sa tournée, qui n'a été qu'une perpétuelle ovation ; au Hâvre même, ville d'argent et de toutes sortes de vanités, il a été fort accueilli, et sur toute la côte l'enthousiasme et la foule ont été prodigieux. La bonne visite qu'il est venu me faire dès le lendemain de son arrivée était un hommage qu'il rendait à notre pauvre amie ; il était pressé d'en parler à qui partageait ses sincères regrets. Prier pour sa chère mémoire entre pour beaucoup dans mon impatience de disposer de ma chapelle ; on y remerciera Dieu d'abord, et puis, dès le lendemain, on y priera pour les amis qui sont auprès de lui. Il n'y a que le *Te Deum* qui puisse passer avant le *De profundis*.

Pauvre vie de l'homme, à quoi passe-t-elle ? Un tiers de cette vie s'écoule à savoir à peine ce qu'est le bien, la vérité ; un autre tiers à lutter avec les armes conquises contre de formidables ennemis, à s'efforcer de concilier des éléments irréconciliables, et puis, quand vient le dernier terme où la croix se dessine seule sur le ciel éclairci, à sentir sa volonté retrempée en disproportion avec ses forces épuisées. Là commence le vrai sacrifice et cette sincère abnégation de nous-même qui nous prépare à mourir.

Paris, 20 novembre 1838.

Vous aurez su déjà que je n'avais point quitté Paris,

mon neveu ayant retardé un peu son départ. Arrivé au 25 octobre, mon mari a trouvé que la saison était trop avancée pour retourner à Chantilly, et nous avons dressé nos foyers d'hiver, pour ma part à mon très grand regret, tant m'attirait un mois d'absolue retraite au milieu de cette pauvre nature dont j'aime si vivement le dépouillement et la lente décadence. L'air, les bois, la promenade me sont ici interdits à la fois. Le départ de mon neveu, qui a eu pour moi la tristesse d'une séparation indéfinie, et non pas avec lui seulement, mais avec ma sœur et toute sa famille, n'a pas laissé que d'assombrir l'horizon ; en tout, chère amie, et chacun le sait par soi-même, les nuages n'y manquent guère, mais ce que nous savons aussi, c'est que des rayons venus de plus haut les traversent. Je sais si bien tout ce que votre conscience a de délicat et de susceptible, qu'il m'est impossible de ne pas traduire en paroles fort adoucies les vives expressions dont vous peignez certaines tempêtes. Je crois bien que vous vous serez échappée à vous-même, que la comparaison d'un intervalle meilleur vous aura donné une sensation plus aiguë de culpabilité; mais je suis bien sûre que cette fragilité toujours déplorable aura été rachetée, non pas seulement par des regrets, mais encore par une plus active surveillance sur vous-même. C'est ainsi que l'on recommence toujours à vivre sans pouvoir achever de mourir, comme il le faudrait pour arriver à cette précieuse liberté des enfants de Dieu. Et pourtant le temps presse, et pourtant il s'agit de le gagner de vitesse et d'entasser la mesure afin qu'elle soit trouvée pleine et entière ! Je ne crois pas qu'il soit possible de faire de nouveaux et consciencieux efforts pour décou-

vrir l'insuffisance de ceux que l'on croyait avoir faits. Je ne vieillis pas sans me convaincre davantage que c'est par sa faiblesse que pèche notre volonté, et que, d'une autre part, si notre foi était plus réfléchie et plus intense, notre volonté n'aurait pas tant d'oscillations et d'incertitudes.

Adieu, chère amie ; minuit sonne ! Je vais vous porter avec moi dans ma chère chapelle qui ne m'est rendue que d'hier, et je suis bien sûre, en demandant pour vous ce que je demande pour moi-même, de ne renouveler que vos vœux ; car tout ce qui est chrétien n'en forme que d'identiques et laisse peu de place à ce qui est secondaire ou particulier. Ne revenez-vous que pour l'ouverture des Chambres ? C'est plus tard que les autres années, mais je ne puis trop me plaindre de ce que je vous envie.

Aix-la-Chapelle, 3 juillet 1842.

Je ne sais pas si je retirerai de ces eaux un plus grand mieux, mais il me paraît indubitable qu'elles embrassent plus de choses, et que le cercle de mes infirmités se trouve atteint et circonvenu en son entier.

Nous sommes fort confortablement établis, un peu chèrement ; mais les gens qui passent sont toujours rançonnés, surtout quand ils tombent au milieu de gens dont ce passage est la moisson. Comme on vous l'a dit, les premiers jours ont paru rudes à mon mari. Hors de la ville, chaque jour nous découvre de nouvelles promenades ; mais dans son enceinte même, il n'y a ni arbres, ni bassin, ni rivière, rien que des maisons fort alignées et un pavé pointu qui déchire les

pieds les mieux aguerris. Cela ajouté à l'impression d'un déplacement qui lui avait coûté était fait pour incliner à l'ennui, et sans l'idée du bien que j'en retire, je pense qu'il n'y tiendrait pas. Je lui ai bien offert de nous en retourner, mais pourtant sans insister, parce que, vraiment, étant venus de si loin et à si grands frais, cela n'aurait pas été raisonnable, et que de plus j'étais à peu près certaine que cet ennui s'amenderait au moyen de ce que chaque jour amène. Le voilà muni d'un lecteur qui depuis huit jours vient soir et matin ; les invitations arrivent : à trois heures nous sortons pour la promenade et souvent à sept heures. J'attends aussi la visite de mon neveu, peut-être plusieurs autres ; avec cela le temps marche si effrayamment vite que vraiment il n'est pas trop permis de craindre le poids de sa durée : je ne lui reproche pour ma part que d'avoir des ailes. A l'exception de la vraie tristesse que me donnait la contrariété infligée à mon mari, jamais je ne me suis sentie plus contente, plus avide de ces loisirs, de cette liberté, de ce grand air qui m'étaient rendus. Les moindres occupations sont pour moi pleines de délices, et je me sens bien jeune dans mon attrait d'écolier pour ces livres qu'à Paris je ne remue que du bout des doigts, comme les hypocrites les fardeaux qu'ils imposent.

Il me semble, chère amie, que Mme *** a tout sujet d'être contente des impressions qu'elle a remportées de sa dernière excursion. Les débris du passé se déblaient, et bien des réflexions peuvent poindre et se faire jour dans cet aperçu provisoire. Suppliez-la d'avoir tout le courage de la vraie tendresse, en ne regrettant pas la sombre tristesse entrevue par le curé

de S... Avec un caractère comme celui dont il s'agit, dont l'énergie peut faire l'immense ressource, comment la douleur serait-elle, après de telles blessures, sans profondeur et même sans âpreté? Les manières affectueuses, l'égalité de l'humeur dans leur action de surface, n'ont rien de commun avec les ravages du dedans sur le point sensible. Sa fille aura pu se montrer complètement différente et également vraie au curé et à elle; l'éclair de sa confiance intime aura été pour celui dont elle n'affligeait que la charité, rien ne se conçoit mieux.

Aix-la-Chapelle, 26 juillet 1842.

Chère bonne amie, même avant votre lettre, j'ai bien pensé à vous et pressenti votre vive participation à la douleur de l'affreux malheur de la mort du duc d'Orléans. Tout ce qui peut affliger le cœur et frapper l'imagination se trouve réuni dans ce coup qui est à la fois la désolation de toute une famille et en même temps un grand événement. Vos rapports personnels sont un motif de plus pour ajouter à votre sensibilité; mais c'est à cause de cela même, chère amie, qu'il serait juste de vous attendre sans trop en souffrir à ne pas toujours rencontrer dans les mouvements des autres une parfaite corrélation. Il me semble impossible à la fois qu'un tel malheur ne soit pas senti généralement, ni qu'il le soit au même degré. L'appréciation d'un fait quelconque suit nécessairement les dispositions qui s'y rattachent; c'est déjà avoir tant obtenu que d'avoir la liberté de ses propres impressions, qu'il en doit moins coûter de la laisser aux autres.

Vous entrevoyez bien, c'est évident, qu'une grande animation a presque toujours pour effet de glacer les autres, qu'une exagération quelconque produit l'exagération contraire ; vous apercevez tout cela, car on ne peut vous dire ici que ce que vous savez, mais l'épreuve du moment prend au dépourvu. Rien n'est si vrai : on n'agit que sur soi, et il est également certain que s'il y avait un moyen de redresser les autres, ce serait de commencer soi-même par marcher droit. Mais qu'attendons-nous donc, chère amie, pour avoir la paix ? Voulons-nous mourir sans l'avoir goûtée durable, pleine et entière ? Attendrions-nous pour entrer dans ces voies qu'il n'y ait plus qu'un avis et que toutes les impressions s'accordent ? Hélas ! nous savons que tout conspire contre elle et qu'il en sera toujours ainsi ; mais Dieu, d'un autre côté, fait bien plus pour nous la rendre que l'ennemi pour nous l'ôter, et rien ne peut nous l'enlever, cette heureuse paix, si nous savons la mettre sous bonne garde.

Mon mari est allé hier par le chemin de fer à Cologne ; c'est une charmante excursion qui permet d'être revenu le même jour, mais avec tout ce que je fais pour guérir, c'est encore plus de fatigue que je n'en puis porter. Heureusement lire ne m'en donne aucune ; je poursuis donc ma moisson de livres, et je fais les plus belles gerbes du monde. Parmi ceux que j'ai apportés, il y en a un dont j'ai achevé aujourd'hui le premier volume, et qui à bien des reprises m'a fait penser que vous le liriez avec grand plaisir et le feriez lire à M. de la Rochefoucauld, lecture non précisément de piété, mais néanmoins pleine de mouvements vrais. C'est l'histoire d'une conversion faite par le

converti lui-même, jeune homme plein de talent et de mérite, que je connais un peu par moi et beaucoup par mes amis. Le livre en question est intitulé : *Rome et Lorette* [1]. Il faut demander la nouvelle édition et même l'attendre, si elle n'avait pas encore paru, parce que je sais que l'auteur y a fait des corrections utiles.

J'ai eu deux excellentes longues lettres du P. Lacordaire depuis que je suis ici ; il allait très bien, et sa sérénité est parfaite. Il ira décidément prêcher l'Avent et le carême à Nancy ; j'espère que Dieu bénira cette prédication, de cette même bénédiction puissante qui a porté à Bordeaux des fruits si solides. On vient de m'envoyer une brochure écrite par un protestant rentré dans le sein de l'Eglise à la suite de ce carême de Bordeaux, et qui rend compte de ses motifs.

Adieu, chère bonne amie, je vous embrasse.

Paris, 21 octobre 1844.

Vous étiez sûre de me faire grand plaisir en me disant que vous aviez été contente de L... Voir faire bien est un grand repos, voir faire mieux est une satisfaction vive ; et dans toute espèce de progrès il y a quelque chose qui stimule l'ambition à espérer toujours davantage. Faisons attention seulement à ne pas demander aux autres, ni même à nous, ce qui serait hors de notre nature proprement dite, parce que, en outre que nous n'y arriverions pas, nous tendrions à effacer cette individualité que Dieu nous a chargés

[1] Par Louis Veuillot.

uniquement de redresser, d'élever et de purifier. Vos réflexions, chère amie, sur la concorde qui devrait si aisément régner dans les familles, et qui pourtant est rare, sont mille fois vraies. La bienveillance devrait y être une chose tout naturellement venue et la paix à la suite. Au contraire, ce qui rapproche les hommes les expose trop souvent, et on ne se touche guère sans se heurter. Mais qu'on décide après cela, aussi aisément qu'on le croit, de qui vient la première inadvertance ou le premier horion ! Les trois quarts du temps il se passe là-dedans ce qui se passe dans la foule : on est poussé, on pousse, un premier tort en provoque d'autres, sans compter que le premier a été mis en saillie par des provocations sourdes, aveugles dirais-je, ou qui du moins avaient fui la lumière. Ce que doivent faire les grands parents dans ces cas-là, c'est de tenir strictement la balance, de ne pas pencher surtout du côté du goût et de l'affection, et de représenter le mieux que faire se peut l'impassibilité de la justice. Hélas ! elle finit toujours par savoir à qui donner tort ; mais lui est-il souvent possible de donner raison pleine et entière ? La plupart du temps on aurait à condamner tout le monde ou absoudre, ce qui, pris en masse, revient à peu près au même.

Saint-Germain, lundi 30.

C'est vendredi que je suis revenue ici après avoir quitté ma sœur un moment avant qu'elle ne montât en voiture pour commencer cette triste séparation indéfinie ! Je ne veux rien exagérer : malgré toutes les

complications et tous les obstacles, tant qu'on vit on peut se revoir ; je sais bien d'ailleurs que l'incertitude est pour tout le monde, pour ceux qui craignent comme pour ceux qui espèrent. Si vous saviez avec quelle consolation je me retrempe dans la retraite ! j'y apaise tous les flots si douloureusement soulevés ! Ne prenez pas ici le mot de consolation comme douceur, j'en suis loin, mais comme force et paix. Quant au sentiment du vide et de l'isolement, le bon Dieu me l'épargne ; la vie est pour moi ce fleuve de l'Ecriture, toujours plein d'eau. Je n'ai que le chagrin de mes pertes et c'est bien assez. Mon mari n'ayant pas du tout l'air de s'ennuyer ici, je pense que nous y passerons tout le mois de novembre, et j'en ai grand besoin pour affronter cet hiver. L'arrangement de ma journée de Saint-Germain me plaît infiniment : rien ne m'y manque des véritables ressources, la campagne même ne nous fait pas encore défaut ; elle est étonnamment verte jusqu'ici, et la température est si douce qu'elle protège tout ; la soirée se passe aussi rapidement que les autres heures. Mon mari m'agrée pour lectrice ; je lis des choses qui l'intéressent et moi aussi d'occasion.

Paris, 7 octobre.

Je vous certifie que ce que l'on croit de la grande liberté de Paris dans cette saison est une erreur ; le décousu, comme toute espèce de désordre, prend plus de place que ce qui est régulier et rangé, et puis, si personne ne demeure, il y a toujours bon nombre d'allants et de venants, gens pressés, commandés

par leurs affaires et qui commandent par cela même.

Je vous remercie, chère amie, d'avoir permis que le *soyez aimable* retentît habituellement à vos oreilles. Nos résolutions ont sûrement bien de la puissance : elles suffisent pour nous faire arriver aux choses les plus difficiles ; mais ce qui est démontant, c'est que cette volonté qui fait leur force participe aux infirmités de notre nature : elle est souvent somnolente, si ce n'est endormie, distraite et vague, au lieu d'être ferme et vigilante. Mais qu'importe, chère amie, puisqu'avec le maître que nous servons, la vie spirituelle, comme l'autre vie, recommence toujours à nouveaux frais ! Avec le jour qui se lève, il y a toujours nouvel espoir de le mieux faire valoir que la veille. Ce désir et cet espoir du progrès sont vraiment la plus grande grâce que Dieu pouvait nous faire, après celle sans doute de le réaliser. Pour y arriver, je persiste à croire qu'il faut viser plus haut que le point qu'il est indispensable d'atteindre, et comme nous le disions, qu'il faut vouloir être aimable pour être sûr de rester bienveillant, de même qu'il faut se proposer d'être charitable, si on veut sincèrement être juste, dans l'acception chrétienne du mot.

L'abbé Brunet, qui prêche l'Avent à Saint-Thomas, n'est pas du tout ce jeune prédicateur de Toulouse que Madame votre fille m'avait fait connaître et que j'ai trouvé aimable et distingué. Cet autre abbé Brunet qui nous tombe en partage est des missionnaires de France, ce qui est de bon augure, car ils ont plus d'un homme de talent parmi eux. L'abbé Duquesnay, l'abbé Mirbeau sont des leurs, et ce sont de vrais talents. Comme plaisir d'éloquence, il est très juste d'en

jouir, mais gardons-nous, chère amie, des recherches trop délicates, de ces susceptibilités de goût trop exigeantes. La parole de Dieu, quand elle est convenable et pure, digne par cela même, a toutes les conditions pour porter ses fruits d'enseignement.

J'ai bien pensé à vous le jour de saint François, à votre réunion de famille, qui est déjà une bénédiction terrestre ; c'est là ce qu'il faudrait à demeure à la Roche-Guyon pour que la vie circulât d'un bout à l'autre dans ce grand corps ! Ma sœur n'est point partie ; je l'ai encore, ainsi que ses trois plus jeunes fils ; ce sont des jours de grâce en attendant celui qui nous menace et que nous cherchons inutilement à conjurer.

Adieu, chère amie ; je ne veux pas finir sans vous dire que je ne suis pas trop mal, quoiqu'un peu fatiguée. Quand on vieillit, on est précisément comme les gens qui ont été riches et qui ont cessé de l'être : on garde l'allure des forces qu'on n'a plus. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A MADAME LA MARQUISE DE LILLERS [1].

Paris, 18 novembre 1833.

Hélas ! sûrement, chère amie, j'ai beaucoup souffert ! Le moment douloureux et solennel arrivé, j'en fus saisie comme si depuis longtemps tout espoir ne m'avait point été ôté [2] ; mais on s'attend à tout et l'on n'est jamais préparé à rien ! La beauté, la sublimité de ses derniers moments ont répondu à la beauté de sa vie tout entière ; des sentiments dignes du ciel, par leur généreuse élévation, par l'ardente pureté de sa volonté, et puis tout ce qu'il y a jamais eu de tendresse, de sollicitude, de chaleur dans une âme humaine, pour tout ce qu'il laissait après lui. Je n'ai jamais vu son esprit plus libre, plus aimable et encore heureux jusque dans le choix de ses expressions ; sa charité se versait sur tout ce qui l'entourait avec l'abondance et la rapidité d'une source intarissable. Son regard, à la dernière extrémité, suppléait à tout ce que sa parole ne pouvait plus exprimer ; il a vécu, jusqu'au dernier moment, de cette double vie qui s'anime comme d'un même amour

[1] Ambroisine-Marie-Joséphine d'Estampes, fille du marquis d'Estampes, marquise de Lillers.

[2] Mort de l'abbé Desjardins.

pour Dieu et pour les hommes. Ah ! chère amie, ce n'est pas la douleur qui prévaut dans un tel spectacle, ce n'est pas le sentiment d'une perte qui déchire et qui isole qui est le plus fort, dans cette lutte de la nature et de la grâce ; la souffrance ne cesse pas de se faire sentir, mais ce qui l'emporte c'est le haut enseignement qui nous est donné, c'est la vérité qui paraît éclatante et entière, c'est le néant de tout, hors de servir Dieu et l'aimer. Des larmes ne pourraient à elles seules honorer dignement une telle mémoire ; c'est par l'imitation des vertus à notre portée dans un tel modèle, que nos regrets et nos prières confondues peuvent être entendues, servant à la fois à notre avancement et à notre consolation. Chère amie, je puis vous dire tout cela ; je sais que vous m'entendez.

Adieu ; c'est bien de tout mon cœur que je vous embrasse.

Fleury [1], 29 septembre.

Vous avez bien raison de penser, chère amie, que c'est d'un tendre et sincère intérêt que je suis tous les détails que vous me donnez sur l'arrangement de votre intérieur. Ils sont doux et consolants. L'habitude et la régularité sont deux grands maîtres pour remplir les vides et pour apaiser l'amertume des souvenirs [2]. Il faut que tout s'enchaîne dans une vie dépouillée, qu'elle marche comme toute seule, sans le secours de cette volonté, appelée ailleurs, hélas ! par la nécessité

[1] Fleury-sous-Meudon, habitation de la marquise de Pastoret.

[2] Mme de Lillers avait perdu deux filles, la comtesse de La Fare et la comtesse d'Auteuil.

des sacrifices. Des appuis, des intérêts vous sont laissés, ma pauvre amie, et vous en usez dans cet esprit de gratitude et de prudence qui fait qu'on ne veut pas peser sur les consolations du dehors, ni même les exploiter jusqu'au bout. C'est là en jouir dans l'ordre, c'est là reconnaître les bienfaits de Dieu, en ne négligeant aucune des réponses qu'il a mises en nous-mêmes, C'est ainsi qu'autour de vous chacun concourt librement à ce qu'on ne réussit jamais à imposer, et vous donne ces jouissances qui ne sont vraies que lorsqu'elles sont sincèrement offertes. Ce que vous me dites de M. votre fils me charme. Dans une si aimable disposition, il y a bien des choses de la piété, car elle commence à l'amour filial ; il y a aussi véritable indépendance, puisqu'il sait si bien se passer des distractions du monde. Ce goût de la famille, qui peut être tout dans l'avenir, doit vous faire bien plaisir aussi.

Le temps est magnifique, et Fleury, le lieu pour moi où j'ai la chance non seulement de me mieux porter, mais la certitude journalière d'être la plus heureuse. Le rhume de Mme de Pastoret est fini ; elle commence à reprendre après la fatigue qui l'a tant éprouvée, et je ne demanderais à sa santé que l'égalité de son caractère J'ai encore eu une fort aimable lettre de M. de Coriolis [1] ; il est comme rivé à ses montagnes, et c'est une plus dangereuse concurrence que Toulouse.

[1] Charles-Louis-Alexandre, marquis de Coriolis d'Espinousse, avait épousé Mlle d'Estampes, sœur cadette de Mme de Lillers. Au temps de la Restauration, lié avec MM. de Lamennais et O'Mahony, il comptait parmi les fondateurs et collaborateurs de la presse monarchique et religieuse.

Adieu ; nos pensées prennent trop souvent la même route pour ne pas se rencontrer.

7 juin 1837.

Il me semble, bonne chère amie, que rien ne peut vous presser maintenant de parler ou d'agir ; vous êtes dans un de ces temps d'arrêt qui ne sont pas le repos précisément, mais une suspension d'action et presque de pensée. Le dévouement sur lequel vous comptiez a pris une autre forme, celle que les circonstances ont suggérée ; mais enfin il ne vous a pas manqué, et le moment de cette sollicitude acceptée ne serait pas celui d'y mettre de la mauvaise grâce ou de risquer de faire de la peine. En tout, vous me l'avez souvent entendu dire, il ne faut pas se hâter d'agir, il faut laisser les choses se développer comme d'elles-mêmes ; moins nous nous en sommes mêlés, plus elles renferment de valeur ; rien peut n'être changé au dehors, et tout avoir marché au dedans. Il me semble même qu'il est avantageux que l'action du dedans précède toute modification extérieure, parce que c'est le fond de l'âme qui importe et que c'est là ce que Dieu voit et juge. Cette retraite dans laquelle vous allez vivre pourra vous être bien bonne ; ils sont bien précieux les moments qui expriment davantage l'intervalle désirable entre nos vaines préoccupations et nos dernières et seules vraies pensées !

Vous voulez savoir ce que je fais ici, en outre de ces ennuyeux soins qui m'y ont fait venir. Je commence ma journée à quatre heures du matin, afin que le corps ne l'emporte pas trop sur l'âme ; je marche entre tous

mes exercices d'eau ; je lis quand je puis, et je sauve pour travailler le plus de moments possible. Je me retire de tout, et hors un très petit nombre de personnes que je vois une à une, je vis seule, beaucoup avec les excellentes sœurs de l'hôpital et mes bonnes gens de Vichy, très anciennes accointances. Tout ce qui rappelle les salons m'est odieux ; car je suis attachée à ma fontaine comme une huître à son rocher ; cependant je veux bien les personnes, pourvu qu'elles me donnent leur face sérieuse ou souffrante. Mme de Vence, dont vous me parlez, a les deux ; aussi je la vois avec beaucoup d'intérêt [1]. Elle est fort agréable d'esprit et doit plaire beaucoup, malgré son abord froid. Tout cela, chère amie, va durer encore dix ou douze jours. Que de souffrances ont précédé la mort de Mme de Latour-Maubourg, et cependant combien elle a été ménagée par la Providence et par ses enfants, ayant pu mourir sans avoir su la mort de son fils [2] !

Adieu, chère amie : je vous écris tard, et le plaisir de causer avec vous fait taire la fatigue d'une journée bien avancée déjà.

[1] Juliette d'Harcourt, fille du duc d'Harcourt et de Juliette de Tilliers, avait épousé le marquis de Villeneuve de Vence, maréchal-de-camp sous la Restauration.

[2] La marquise de Latour-Maubourg, née de Tenelle, était morte presque en même temps que son fils aîné, le comte Rodolphe de Latour-Maubourg. Une fille et deux fils lui survivaient : la comtesse Andréossy, Florimond et Septime de Latour-Maubourg. Tous deux ont été successivement ambassadeurs de France à Rome.

Paris, 2 août 1837.

Chère amie, j'ai besoin de me dire que notre correspondance va se remettre à flot ; elle a été traversée par tous les genres d'obstacles. D'abord je suis arrivée malade et mon mari l'a été au point de m'inquiéter ; j'ai attendu instinctivement que vous fussiez seule, et puis je suis retombée trois ou quatre fois dans des malaises plus longs et plus pénibles encore que de coutume. Je dis tout cela à votre bon, si solide et si sincère intérêt ; j'en parle peu et encore beaucoup plus que je n'y pense. Que Dieu est habile même à nous distraire ! Quand le mal est grand, il vient nous en consoler, et lorsqu'il diminue, on rentre dans une liberté bien douce et bien animée. Ah ! qu'il est bon le repos, quand ce repos est vraiment la paix ! Chère amie, c'est à cela qu'il faut viser, s'exhorter de tout son courage. Notre bon maître dispense le bonheur à son gré, mais il veut que nous travaillions à acquérir la paix ; il s'engage presque à l'accorder à nos efforts et surtout à nos sacrifices ; plus ils sont entiers, soutenus, plus ils portent en eux-mêmes la force et le calme. En général, parler ne sert pas à grand'chose, et dans une foule de circonstances il n'y a presque pas même à agir, du moins d'une manière directe : d'abord parce qu'on doit s'abstenir de faire de la peine lorsqu'on n'y est pas obligée de conscience, et aussi parce qu'on s'affaiblit par la peine que l'on cause. Pourquoi n'étudieriez-vous pas au fond de vous-même la direction où Dieu vous veut, l'emploi qu'il attend des forces qu'il vous laisse, de l'activité

prodigieuse dont il vous a douée ? Ne dérangez rien autour de vous ; laissez subsister tout ce qui existe, et vous-même, frayez-vous, au milieu d'intérêts qui deviendront de puissantes consolations dès que vous ne voudrez pas vous appuyer sur eux, frayez-vous une voie, une marche qui vous soit propre et qui puisse manifester tous vos sentiments intérieurs. En ne regardant plus en arrière et en marchant toujours en avant, vous verriez, je crois, bientôt, chère amie, combien toute personne, toute chose prendrait sa véritable place, et tout ce qu'il y a eu de providentiel dans vos peines inattendues. Vous demandez à Dieu de vous attirer à lui ! Chère amie, il ne fait pas autre chose dans ces mécomptes qui vous affligent, dans ces troubles qui vous inquiètent, dans l'absence même de ces consolations qui vous seront, si vous voulez, rendues au centuple. Ne reprochez pas au bon Dieu de vous avoir donné un cœur si tendre, si capable d'affection fidèle, profonde et inviolable : il ne vous avait donné ce cœur que pour lui-même, et quand ce cœur se détourne de son unique et véritable but, les douceurs se convertissent en amertumes. Ne regrettez pas davantage de l'avoir reçu ce cœur si chaud et si sincèrement aimant ; encore aujourd'hui il peut vous rendre bien plus qu'il ne vous a jamais ôté : seulement livrez-le sans partage et sans retour à Celui qui vous le demande, en vous promettant de le garder dans une éternité de bonheur. Chère amie, imposons silence à tous ces vains bruits d'un monde qui si tôt va disparaître pour nous ; tournons nos regards vers la félicité promise ; dites avec moi bien souvent ces paroles de l'Evangile : « Seigneur, il se fait tard, demeurez avec nous. » Il nous entendra,

si ce vœu de nos âmes est sincère ; il viendra et ne nous quittera plus.

Paris, 21 décembre 1337.

Votre solitude, chère amie, porte en elle-même son plus cher trésor, et je conçois qu'il vous coûte de la quitter. Je ne dis pas seulement la paix, mais l'apaisement est un tel bien que tout ce qui le menace fait peur, et qu'on se trouve sans courage lorsqu'il s'agit de l'exposer ; on ne s'y déciderait jamais si on n'optait pas pour un autre bien, pour d'autres devoirs. Écouter Dieu au dedans de soi, savoir le bien entendre, c'est la vraie science des âmes, à laquelle chaque jour doit les dresser davantage ; pour cela, elles n'ont qu'un moyen à employer, c'est d'imposer silence au tumulte intérieur, c'est de faire baisser la voix à tous les intérêts humains, d'abord de les forcer à parler bas, et puis d'arriver à les faire taire : alors, ma bonne chère amie, combien cette voix de Dieu au fond de nous-mêmes ne vient-elle pas à résonner claire, distincte et puissante ! N'oublions pas que, tant que nous sommes sur la terre, la miséricorde seule s'exprime à notre égard, qu'elle s'appelle justice ou clémence, qu'elle dispense la prospérité ou inflige la douleur. Tout vient de Dieu et tout ce qui vient de lui est marqué au coin du bienfait ; ne nous troublons pas de ses secrets desseins sur notre avenir : un cœur qui souffre est disposé à redouter, à imaginer de nouvelles peines.

Ce retour à Paris vous coûte, et dans l'ébranlement qu'il vous cause vous croyez lire un pressentiment. Chère amie, cette inquiétude vague est un effet naturel

des coups qui vous ont frappée ; c'est la forme donnée par votre souffrance intérieure à ce qui l'émeut à l'avance, un fantôme, rien qu'un fantôme, je l'espère de tout mon cœur, mais un fantôme créé par un trouble douloureux. J'ai fait votre commission à Mme de Pastoret, qui me charge de vous offrir ses amitiés et de vous dire que la mère Saint-Benoît va très bien, cure merveilleuse après l'état où nous l'avons vue [1]. Ce matin, en rentrant, j'ai cru reconnaître les filles de Mme de Bassompierre ; leur profond deuil n'est rien auprès du deuil intérieur de leur excellente mère, malgré les consolations qu'elle retrouve dans les bons sentiments de M. de Bassompierre et l'espoir d'une réunion certaine [2]. Que de pertes, chère amie, n'avez-vous point faites encore dans cette année qui finit ! Il faut mourir ou survivre : rien ne soustrait à cette loi-là.

Paris, 6 juin 1838.

J'ai eu votre petit mot du 4, chère amie, et si je vous avais écrit comme j'ai pensé à vous, je vous aurais bien prévenue. Dans les dispositions tristes, les pre-

[1] La mère Saint-Benoît, religieuse de l'ordre des Augustines.

[2] Claire-Rozeline-Chantal de Villeneuve de Vence, marquise de Bassompierre, Mme de Bassompierre avait perdu en peu d'années cinq garçons, qui donnaient à son cœur et au nom de Bassompierre les plus légitimes espérances. L'aîné de ses fils était âgé de onze ans et fit sa première communion sur son lit de mort, le plus jeune fut emporté par la contagion du choléra en 1832. Ils étaient les derniers petits neveux du maréchal de Bassompierre, et les descendants directs de son frère qui seul avait eu des en-

miers moments d'une arrivée sont pénibles ; les habitudes ne sont pas encore prises, les journées sont décousues, et dans ces lacunes vient se placer tout ce que l'occupation et la volonté positive doivent distraire ou bannir un peu plus tard. Ne cessez pas de le croire, bonne chère amie, la paix reviendra, d'abord par le premier et le plus excellent des baumes, et puis aussi par l'ascendant des accessoires qui lui vont si bien : la vie de famille et la vue de cette belle et si calme nature qui, jour par jour, heure par heure, apaise notre agitation intérieure. Il faut, dans les commencements, ne pas trop demander à soi-même, se laisser faire par le repos animé des objets du dehors, et puis quand un peu d'équilibre est rétabli, la volonté doit se porter sur les endroits faibles et réparer toutes les brèches faites par l'ennemi. Je crois, chère amie, que ce qui aide beaucoup aussi, c'est une vie méthodiquement réglée, bien distribuée, de manière à soulager les forces en les occupant toujours sans les fatiguer. Ce qu'il faut, c'est Dieu toujours présent, et puis des moments fixes où l'on va à lui comme si on n'y était pas toujours. Avec lui, comme de la source unique et éternelle, découle tout ce que nous pouvons aimer pour notre bonheur comme pour notre salut ; voilà les seules eaux qui ne tarissent jamais.

Je ne suis pas mal depuis ces derniers jours. M. Lacordaire est à la campagne, et je retourne à Saint-Thomas, où j'ai été presque surprise la première fois

faints. Mme de Bassompierre a été enlevée dans l'hiver de 1861 aux deux filles qui lui restaient : la marquise de Pins et la marquise de Chantérac. Elle avait perdu, le 22 février 1847, Claire de Bassompierre, comtesse d'Hunolstein.

de ne pas retrouver la paix silencieuse et recueillie de ma petite chapelle. Vendredi, M. Lacordaire revient, et nous le gardons jusqu'au 1er juillet, où il va à la Roche-Guyon. Il ne demanderait pas mieux que de s'employer à ce que vous désireriez ; il est fort attaché et reconnaissant à la princesse Borghèse, et serait sûrement très heureux d'un moyen de le lui exprimer. Mais, chère amie, que peuvent les hommes à ces ébranlements du cœur, à ces remuements de fond en comble par lesquels une âme se trouve comme renouvelée? Il y a bien, pour cette œuvre des œuvres, des gens dont Dieu se sert davantage, qui sont comme son prête-nom, mais au fond c'est lui qui agit et lui tout seul. Voilà pourquoi nous pouvons servir les autres avec efficacité seulement comme nous nous servons nous-mêmes, c'est-à-dire par la prière, que toutes les promesses de Dieu nous montrent si puissante sur sa sainte volonté.

Paris, 14 juin 1838.

Ce matin, chère amie, dans ma petite chapelle, parée et resplendissante, j'ai bien pensé à vous. L'année chrétienne est une fête perpétuelle, c'est une couronne de grâces et de bienfaits, et quand on songe au triste et sombre cercle que font parcourir les anniversaires de cette pauvre terre, on a l'avant-goût de tout ce que le ciel nous promet. Pensons-y, chère amie, pensons-y pour le désirer, pour espérer beaucoup. La foi nous est donnée pour nous rendre présentes les félicités qui peuvent être notre partage, et c'est parce que nous

nous en laissons distraire que nous sommes si souvent accablés sous le poids du présent.

Votre visite à l'hôpital a dû vous être bien douce ; vous y avez été bienvenue, comme vous êtes regrettée à l'Hôtel-Dieu ; rien ne change, rien ne s'efface dans ces rapports-là ; dans tout ce qui vient de Dieu, toujours un peu d'éternité se mêle. Que la paix vous soit rendue, que vous arriviez à la posséder, et vous serez étonnée du nombre des consolations et des vraies jouissances dont la bonté divine remplace les fausses joies. Ce qu'il faut seulement, c'est que notre âme soit tranquille et purifiée ; alors elle reflète comme une glace le firmament où un jour il n'y aura plus de nuit. Ces dix jours de solitude vous avaient fait déjà du bien ; je ne sais rien qui la vaille : après de longues contraintes, il semble que l'âme se détend, qu'elle reprend son élasticité et sa vigueur, comme le corps quand il a été longtemps comprimé. Usez, chère amie, de ces premiers moments de bien-être pour remercier notre Maître et pour l'interroger ; c'est ainsi qu'il nous parle, et qu'il faut l'écouter pour savoir les sacrifices qu'il attend de nous. Les vôtres, chère amie, ont été tout tracés, puisque vous n'avez pris l'initiative sur rien ; il n'eût pas dépendu de vous de donner une autre direction à votre sort. Votre cœur plus satisfait eût-il été aussi capable de recevoir ces grands enseignements qui sont la véritable science de la terre et du ciel? Chère amie, tâchez d'entrer, de pénétrer plus avant dans les vues providentielles ; voyez à travers votre vie l'avenir qu'elles vous ont préparé ; jamais un cœur ne fut plus tendre, plus constant que le vôtre, et c'est précisément à cause de cela que vous êtes blessée dans

ce qu'il y a de plus sensible. C'est sur ces cœurs-là que Dieu fait valoir davantage ses droits ; ils lui appartiennent, et par les voies souvent les plus détournées il les amène à n'être plus qu'à lui. Songez que sa munificence est telle, que le don de quelques années, de quelques mois, de quelques heures, si elles sont dernières, compte comme le don de toute une vie ! Chère amie, amassons durant ce peu de jours qui nous reste, et donnons tout si nous voulons être riches un jour.

Paris, 22 juin 1838.

Vous êtes mille fois bonne, chère amie, de vouloir que je vous parle de ma santé. Elle va mieux ; cette douleur au cœur est rentrée dans l'accidentel. Ce sont encore là les moindres maux ; à mesure que l'on avance, la vie se fait plus difficile et se dépouille bien péniblement. Je viens pour ma part de perdre un ami, amitié de trente années qui ne s'est jamais démentie. Vous vous rappellerez peut-être d'avoir vu chez moi le comte de Divonne, le beau-père de Mlle de Vence [1] ? Il vient de mourir chez lui, à Divonne ; ses souffrances étaient arrivées au point qui fait regarder comme une générosité de la Providence de les avoir abrégées ; au milieu de cruels supplices, son cœur était resté bien tendre pour moi, et peu de moments avant de perdre connaissance, il m'en a donné de touchants témoignages. Voilà ce qui en est de nous, chère amie. Nous

[1] Louis-Marie François de La Forêt, comte de Divonne, maréchal-de-camp et pair de France sous la Restauration, avait émigré en Russie.

savons tout cela et nous l'apprenons sans cesse!

Du reste la société diminue chaque jour ; mais cela ne vous fait pas grand'chose, et à moi non plus. Si je pouvais choisir, c'est votre solitude que j'envierais ; chaque jour son besoin croît en moi, et j'ai peine à concevoir comment entre la vie et la mort on n'est pas désireux de mettre un intervalle, comme le crépuscule entre la nuit et le jour. Vous ne vous y méprendrez pas : la nuit comme je l'entends ici n'est pas la mort.

Paris, 28 juin 1838.

Ma bonne chère amie, soyez tranquille, votre lettre est brûlée ; ne doutez jamais d'un soin que je regarde comme un vrai devoir. Elle était bien touchante cette lettre! et c'est un attendrissement respectueux que font éprouver tant de simplicité et de candeur. Il suffit d'un souvenir, d'une impression fugitive, pour ramener l'irritation ; mais aussi, il ne faut qu'un regard vers Dieu pour rendre à notre pauvre cœur la céleste paix. Dans les épreuves, Dieu ne travaille qu'à nous rendre sensibles les enseignements trop longtemps négligés ; mais à peine nous avons entendu sa voix, compris le sens du mouvement qu'il nous imprime, qu'il a plus hâte de nous faire grâce que nous n'en avons d'être pardonnés. La peine que nous avons à nous réduire intéresse sa bonté, parce que cette peine est la mesure de la grandeur de l'obstacle qui nous arrête. La légèreté n'a pas à faire de si grands sacrifices ; aussi ses pas plus rapides sont-ils moins solides.

Ne cessons de voir, en remontant tout le cours de

notre vie, à quel point Dieu nous a cherchés, par quelle secrète et adorable Providence tout s'est combiné de manière à nous démontrer la vérité de ses préceptes et le néant de tout ce qui s'en écarte. Chère amie, quand on sait bien cela, on sait tout ; alors il n'y a qu'à appliquer ces deux principes aux choses de la vie, pour quitter toujours davantage ce qui nous quitte et nous donner toujours davantage à celui qui nous a attendus.

Je suis aise que vous soyez mieux, malgré ce temps humide dont la fraîche Normandie n'a jamais besoin.

Paris, 18 juillet 1838.

Chère bonne amie, c'est par de l'attention à chaque détail qu'on sauve du temps, ce temps si précieux par ce qu'on peut en faire ; c'est comme l'économie des sous, la seule qui épargne. La catastrophe de la pauvre jeune fille frappée de la foudre sur son âne a dû bouleverser les témoins les plus indifférents ; et pour les malheureux parents, quel coup à jamais déplorable ! L'étonnant est qu'on y survive, de raison ou de cœur. Cela aura rouvert vos plaies, ma bien chère amie ; quand on a été frappé comme vous, on fait écho à toutes les douleurs.

Je vois dans vos deux lettres, auxquelles je réponds à peine, qu'il y a de l'amélioration dans votre fait ; conservez cela soigneusement, chère amie ; pourvu que l'on ne perde pas le terrain conquis, on avance toujours. Conservez-vous avec non moins de vigilance dans cette douceur d'âme qui appartient naturellement

à la vôtre et qui peut s'allier à beaucoup de fermeté; méfiez-vous de toute disposition contraire : la force que l'on puise dans la rancune, dans l'irritation, n'est jamais que de la faiblesse déguisée. Les dispositions mauvaises en elles-mêmes ou imparfaites n'amènent pas le bien, et c'est à la réforme de ces mouvements inquiets et mobiles comme la nature que s'attachent les vrais progrès.

Adieu, chère bonne amie ; à bientôt, j'espère.

Paris, 30 juillet, 1838.

Chère amie, je crie après mon temps qui se perd, comme un avare après ses écus. Si je parviens à obtenir de mon mari une retraite de deux mois dans quelque banlieue, comme Chantilly ou Fontainebleau, je me trouverai ensuite en mesure de me présenter à Saint-Thomas au premier dimanche de l'Avent. Vraiment, je crois qu'il faut être femme pour savoir à quel point le repos, la retraite et le silence peuvent être nécessaires : c'est le tissu délicat de nos fibres qui nous vaut cela, et surtout ce besoin d'appui qui passe du visible à l'invisible.

Chère amie, je vois que petit à petit vous avancez dans la paix et que vous mettez à la conserver tout le soin que vous avez mis à l'acquérir. Je crois vraiment que tous les autres progrès sont là. Qui voudrait manquer à Dieu dans la liberté et l'entière possession de son esprit, de son cœur, de son âme? qui même en serait capable? Ce sont le trouble, les nuages qui nous empêchent de le voir, les mille et un fantômes qui s'in-

terposent entre lui et nous, qui causent presque toutes nos erreurs et toutes nos fautes. Voilà pourquoi les consciences délicates fuient le monde; pourquoi il est incompatible avec les conseils évangéliques : on sent que le devoir seul d'y rester nous y protège, et qu'un choix qui expose tant, s'il est libre, ne saurait manquer d'être répréhensible. Aimez donc votre chère solitude, comme j'aime celle que je rêve, mais tout en regrettant qu'elles ne soient pas placées l'une près de l'autre.

Adieu, ma bonne chère amie; écrivez-moi toujours, et, sûre de ma bonne volonté, laissez-moi vous répondre quand je le peux.

Chantilly, 24 septembre 1838.

Bien m'en a pris, chère amie, de ne pas m'éloigner davantage : à peine étions-nous installés ici depuis huit jours qu'une lettre de mon neveu de Munich m'apprit qu'il venait d'obtenir un congé de cinq semaines avec la permission de les passer près de moi. Ce cher enfant, l'aîné des enfants de ma sœur, il y avait huit longues années que je l'avais vu; vous jugez quelle joie quand je vins à l'embrasser! Il est venu ici immédiatement, il doit y revenir après quelques courses que j'ai imposées à son admirable talent pour la peinture, et puis je le suivrai, afin de ne rien perdre de sa chère présence et de ne pas le priver en même temps de tant d'objets qui l'intéresseront à Paris. Voilà comment le bon Dieu a traité mes projets de retraite et de repos! Il me donne, il est vrai, de la

joie en place, et certes il n'y a pas à se plaindre ; mais, comme je vous le disais, il vient sans cesse quelque chose à travers mes projets : tantôt une surprise agréable, tantôt un croc-en-jambe, mais toujours autre chose que ce sur quoi j'avais compté. Mon pauvre enfant ne pourra guère dépasser le 20 du mois prochain ; il est probable et même presque arrêté qu'à cette époque nous viendrons encore ici un mois. Mon mari ne s'y ennuie pas du tout, s'y plaît presque, moyennant une lecture d'une heure que je lui fais le matin, que nous renouvelons le soir, moyennant une lectrice qui occupe une troisième heure, et des promenades faciles et belles dans ce séjour protégé jusqu'ici par un temps presque également beau. Les jours passent de cette manière vite et doucement, et la liberté que j'y ai en comparaison de Paris est si grande, que c'est à la lettre la clef des champs. Ma santé s'en trouve bien ; je ne dors ni mange davantage, et pourtant je me sens beaucoup plus forte, ce que j'attribue au grand air, par une observation toujours constatée.

Vos tristes prévisions sur la santé de cette pauvre jeune femme me frappent beaucoup ; quel malheur encore serait celui-là [1] ! Toujours la blessure ouverte et cachée au fond des prospérités, et la souffrance distribuée de telle façon que par les dispositions personnelles elle devient plus poignante ! Et comme on sent que cette souffrance est le langage mystérieux de la

[1] Marie-Louise-Alexandrine Borghèse, mariée à Henry-Victurnien de Rochechouart, comte de Mortemart, mourut en effet le 18 décembre 1838.

Providence, qu'il n'y a jamais qu'à en chercher le sens !

Adieu, chère amie ; votre lettre m'est fort exactement arrivée ; les facteurs ont plus d'esprit que qui ce soit.

Paris, 22 octobre 1838.

Quel siècle, chère amie, que je ne vous ai écrit ! Mais je suis en jouissance de mon neveu, en l'air comme ses vingt ans, à la différence près qu'il a bientôt rattrapé le temps qu'il me donne, et que moi, une fois désheurée, tout le reste de ma journée est un pillage. Il ne faut pourtant pas que je vous dise trop de mal de ce cher garçon ; d'abord je suis liée par la joie que me donne sa présence et puis par le charme de son esprit et de son très aimable caractère. Ce cher enfant a vingt-six ans, il a un admirable talent pour la peinture et le sentiment des arts à un très haut degré. Vous voyez, chère amie, que je vous en parle en mère et même en grand'mère, et il n'en faut pas moins me croire sur parole, un peu d'illusion ne faisant pas tort à la vérité[1]. J'ai profité de mon mieux de ce bon temps, et à présent je jouis de mon reste ; sans trop oser m'enquérir du jour du départ, je sens qu'il ne peut être éloigné, et cela met déjà mon bonheur à la sourdine.

Je sais, chère amie, que vous avez eu des nouvelles

[1] Le prince Grégoire Gagarin, aide-de-camp général de l'Empereur, est aujourd'hui vice-président de l'Académie des beaux-arts à Pétersbourg.

de Mme de Ségur par elle-même. Le fond de souffrances avec ses hauts et ses bas est inévitable à nos âges; le tout est de ne pas prendre trop de soucis car nous n'y pouvons presque rien. Il n'en faut pas dire autant de cette autre santé dont le soin nous est confié, de ce salut que Dieu lui-même ne peut opérer sans notre fidèle coopération. M. de Coriolis serait-il avec vous? Dans ce cas, je vous prierais de me rappeler à lui. J'espère qu'il se fera moins sauvage cet hiver; un peu de distraction est plus nécessaire aux hommes qu'aux femmes, par cela même que leurs occupations les appliquent davantage. Adieu.

Paris, 23 novembre 1838.

Vous êtes toujours en disposition de me pardonner, ma bonne chère amie, et vraiment j'y ai plus de droits chaque jour; quand les forces sont en décadence, tout contribue à les diminuer, la joie comme la tristesse, le mouvement comme un trop long repos. Je l'ai bien éprouvé! Cette présence de mon cher neveu a fait place à une grande fatigue, et n'ayant pu aller chercher du repos à la campagne, mon malaise va toujours croissant. Tout à peu près pour moi est forcément suspendu, et c'est triste quand l'activité s'appliquerait à des intérêts chers et réels. Bien des tristesses vous ont atteinte dans l'intervalle; que de circonstances pénibles et frappantes! Jamais les avertissements que nous recevons sans cesse n'ont eu un caractère plus propre à démontrer le néant de la jeu-

nesse et de la santé : Mme de Talaru[1] ! la duchesse de Broglie, dans toute la force de l'âge ! et cette jeune Mortemart pour laquelle on craint tant ! Vos inquiétudes sur elle ont précédé celles de tous les autres encore, et votre cœur de mère peut mesurer à l'avance l'affliction de cette autre pauvre mère menacée. Il y a de l'inattendu, plus d'inattendu encore que de coutume dans les événements de ce moment, jusqu'au duc de Fitz-James, dont on n'eût jamais supposé la mort subite, et dont le corps semblait devoir opposer une si vigoureuse résistance à la destruction[2] !

Nous avons repris notre train d'hiver pour quelques personnes chaque soir; cette manière de terminer la journée est celle que mon mari préfère; mais ce qui lui est encore de plus grand secours, c'est la présence de Raymond[3] et de ses enfants. Dans l'âge avancé on a

[1] Le marquis de Talaru avait épousé en premières noces la comtesse de Clermont-Tonnerre, née de Rozières Sorans, veuve du comte Stanislas de Clermont-Tonnerre, membre de l'Assemblée constituante. M. de Talaru épousa en secondes noces Mlle de Sorans, nièce de sa première femme, et à laquelle il survécut également.

[2] Le duc de Fitz-James, ami personnel du roi Charles X, était demeuré à la Chambre des pairs sur le désir du roi, en vue du procès des ministres. Il se retira de cette assemblée quand il crut que, par la suppression de l'hérédité, elle avait perdu une des conditions principales de son indépendance. Son talent d'orateur était égal à la noblesse chevaleresque de son âme et à l'énergie de son caractère. La ville de Toulouse, après sa retraite du Luxembourg, se hâta de l'envoyer à la Chambre des députés ; et il occupa avec le même éclat cette seconde tribune, jusqu'au jour où une mort inattendue vint le frapper en pleine vigueur, quoique dans un âge déjà avancé.

[3] Le comte de Ségur d'Aguesseau.

besoin de trouver des consolations pour ainsi dire, comme sous la main.

Adieu, ma chère amie ; il est près de minuit ; j'ai voulu fermer cette lettre ce soir afin d'être plus sûre de la faire partir. Je ne sais rien de si traître pour la veille que le lendemain.

Paris, 1er décembre 1838.

Chère amie, se crisper, s'irriter, se raidir, ne vaut jamais rien, et encore moins dans les circonstances où la simple bonté se montrerait attendrie ; ces partis-là s'essayent et ne se soutiennent pas : leur moindre inconvénient est une inégalité qui confirme les autres dans l'idée qu'on est déraisonnable. Croyez-moi, ce qu'il y a de mieux et peut-être ce qui est seul bien, c'est de se montrer douce, simple, naturelle, disposée à offrir des consolations et soigneuse d'en élever le motif, écartant toute arrière-pensée, tout retour sur soi-même. En présence d'un cœur qui souffre, il ne faut faire place qu'à Dieu, et si on veut toucher, se bien oublier. Pour en arriver là, chère amie, je ne crois pas du tout qu'il faille détruire l'affection dans son propre cœur ; en général, on n'aime pas trop, mais on aime mal, c'est-à-dire que la tendresse, le dévouement ne sont pas assez désintéressés. La science de l'esprit c'est de découvrir tous les pièges que la secrète recherche de nous-mêmes nous tend, comme la grande science de l'âme est de combattre les ennemis que cette personnalité nous suscite et de nous les faire vaincre. Abnégation de nous-mêmes : c'est à ce principe simple que nous devons réduire nos efforts ; dans ce

principe unique se trouveront vaincues toutes nos difficultés, se trouveront affranchies toutes nos servitudes. Se compter pour rien, c'est difficile, me direz-vous ; mais les saints ne sont devenus saints qu'au moyen de ce généreux mépris, de cette indifférence pour eux-mêmes : et puis, chère amie, voyez combien cette vertu, qui est de toutes les situations et de tous les âges, appartient en particulier au nôtre déjà si avancé, si rapproché du moment où dans le sens le plus positif il faudra tout quitter ! Ne croyez pas qu'il nous faille nécessairement obéir à notre nature : Dieu nous crée faibles, mais il nous donne tous les moyens de devenir forts, et le secours qu'il dépose en nous est le talent qu'il faut que nous fassions valoir.

Adieu, ma bonne chère amie, je serai bien contente de vous embrasser.

Vichy, 13 juin 1839.

Chère bonne amie, j'aurais sûrement pris les devants pour vous rassurer sur moi, si mon mari ne m'avait remplacée près de vous. Ma première lettre ne lui parlait que de torrents, de pluie et de vent du nord ; mais la seconde lui montrait les éléments radoucis, toutes les fontaines favorables, enfin le plus complet changement de décoration. Tous les voyages du monde sont fatigants et surtout celui de la vie ; mais quand on approche du point d'arrivée, qu'on l'entrevoit, qu'on en a comme l'avant-goût, on se réconcilie même avec les mauvaises auberges et les plus mauvaises routes.

Enfin, Mme votre belle-fille est mieux ! Je désire bien qu'elle se rétablisse ; car c'est tout le bonheur

de M. votre fils et la pierre angulaire de votre sécurité humaine. Nous sommes si affranchis, nous nous sentons si libres et si légers lorsque, tranquilles sur les autres, nous n'avons à porter que notre propre poids ! Et ce bagage personnel, il faut, chère amie, l'alléger chaque jour, le réduire toujours afin que notre essor soit plus rapide. Ce qui vous attend à Gruchet[1] me paraît bien désirable pour vous ; d'abord la famille, qui est la raison de votre préférence, puis des pauvres, le ciel, les bois, la mer et Dieu par-dessus tout ! Il n'y a pas de souvenirs tristes, d'impressions attristantes, de regrets qui ne soient doucement bercés par ces consolations vraies, consolations qui sont à la fois un présent de la miséricorde par excellence et un gage de ses grâces à venir.

Adieu, ma bonne chère amie, ou plutôt bonsoir, je vais me coucher : démonstration que je renouvelle bien des fois avant de dormir.

Vichy, 4 juillet 1839.

Chère bonne amie, j'adresse cette lettre à Gruchet, vous y supposant, surtout parce que j'aime à vous y savoir parcourant du soir au matin et du matin au soir une suite de pensées et d'actions utiles. Des troubles vous poursuivent ; mais c'est ainsi qu'il arrive : rien ne se ressemble dans la vie, pas même ses peines ! Et comme nous avons besoin de différents genres de courage et de patience, les choses extérieures revêtent aussi des formes différentes pour nous y exercer. Notre

[1] Habitation de Mme la marquise de Lillers, en Normandie.

misère seule ne change pas, et celle-là il faudra la porter jusqu'au bout ; heureusement en regard d'elle, la miséricorde céleste reste aussi toujours la même. Sans cesse notre repos est la proie des hommes et des événements ; il n'en est pas de même de la paix, que nous devons demander et que nous pouvons ne jamais perdre ; avec elle on peut souffrir beaucoup, mais du moins possède-t-on cette fermeté calme qui nous fait sentir que dans cette disposition-là nous souffrons utilement.

Je ne puis encore rien vous dire de précis sur le moment de mon retour, sinon que j'en suis pressée à cause de mon mari qui a la bonté de me rassurer cependant sur sa solitude. Je pense que huit ou dix jours encore me suffiront, et je retournerai alors bien vite à Paris, dont je ne bougerai plus d'après toute probabilité. Mme de Nesselrode est à Baden ; si elle ne peut venir me voir à Paris, peut-être pourra-t-elle me donner un rendez-vous rapproché. Ce qui est plus probable, c'est qu'elle fera une trouée à Paris et ne voudra pas me déplacer. J'ai encore bien davantage la certitude de voir sa fille, ma chère Hélène, qui est à Ems, et m'annonce sa bonne venue. Tout cela serait charmant si, au lieu des murs calcinés et du pavé de la rue Saint-Dominique, nous pouvions mettre toutes ces consolations sous de beaux ombrages ! De l'été si confiné de l'année dernière, il m'est resté assez fâcheuse impression. Adieu.

Paris, 5 septembre 1839.

Chère amie, je vous ai laissée en suspens parce que j'y étais moi-même. Les choses qui font plaisir

éprouvent les forces comme celles qui font peine ; ce qu'il me faudrait dans l'intervalle, ce sont les limbes ! Au milieu de mes préoccupations personnelles, je ne perds pas de vue les vôtres, d'abord vous, avec ce monde entier, immense que nous portons au dedans de nous-mêmes, et puis les objets de votre sollicitude. Je vous assure que le *Santi-Petri* n'a pas viré de bord ou changé de voiles sans que je m'en sois préoccupée [1]. Il paraît toujours très probable aux gens qui savent plus qu'ils ne sentent, que les choses continueront à se passer en pourparlers et en douceurs : contre l'humeur violente, rien de tel que de gagner du temps ; et l'échange de notes diplomatiques sur une distance si grande en mange beaucoup. Tout en cherchant à vous rassurer, je conçois très bien que vous ne vous rendiez pas aussi accessible au raisonnement que les faiseurs de protocoles, et qu'une menace de danger pour l'enfant de votre chère sœur vous semble l'équivalent du danger même.

Adieu, chère bonne amie ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Versailles, 10 octobre 1839.

Chère amie, la date de ma lettre vous fera plaisir pour moi. Mon mari est venu m'installer ici sans vouloir s'y transporter ; il trouve que c'est trop court pour un déplacement, et il a raison.

[1] Emmanuel de Coriolis, neveu de Mme de Lillers, était officier de marine et servait à bord du *Santi Petri*, au moment où l'on crut qu'un conflit européen allait éclater en Orient, entre le Sultan et le Pacha d'Egypte.

Je crois M. Hamelin très bien [1] ; j'ai passé chez lui et l'ai exhorté, au nom de ses chères ouailles, à prendre soin de lui. Quant à notre clergé de Saint-Thomas, il est en prospérité ascendante. Notre vénérable curé se remet [2], M. Serres se promène, M. Laurichesse marie, M. Sarrel engraisse, M. Portal voyage ; enfin je ne sais guère que notre sacristain, M. Léveillé, qui soit resté immobile et égal à lui-même.

Adieu, chère amie, ne soyez pas inquiète d'Emmanuel ; il faut être Arabe ou Egyptien pour être belliqueux : les Turcs mêmes sont encore trop Européens pour cela. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 6 novembre 1839.

Chère bonne amie, vous me croyez plus contente que je ne le suis encore ; l'excellente amie que j'attends n'est point arrivée, mais c'est un contentement retardé. D'une autre part, humainement, nous sommes préoccupés beaucoup par de terribles désastres qui ont frappé nos terres ; la récolte a manqué en totalité, les semences pour les seigles de l'année prochaine ont péri également par la continuité des pluies qui ont succédé à la sécheresse, ce qui fait que nous n'avons rien moins que deux années de revenu compromises. Et avant de penser à nous, il faut penser aux paysans dont les blés sont également perdus, et qui n'ont dans notre pays d'autre bourse que celle de leurs maîtres !

[1] Curé de l'Abbaye-au-Bois, aujourd'hui curé de Sainte-Clotilde.

[2] L'abbé de La Tour.

Je m'ingénie à toutes les réductions possibles, non pas seulement parce que c'est toujours autant d'ôté à ses propres embarras, mais aussi pour entrer d'action dans la voie que Dieu nous ouvre, et qui trouve en moi une si facile soumission. Vous ne me dites pas encore le moment de votre retour, mais je comprends bien que vous n'en soyez pas pressée, que la sollicitude de M. votre fils d'une part, de l'autre les bienfaits d'une douce retraite vous retiennent ; les tristesses, quand elles n'ont rien du trouble et de l'insoumission, vont si bien au silence de la campagne et même à son deuil au soir de l'année ! C'est là qu'on voudrait passer tous les anniversaires que l'on pleure et qu'on chérit, et là aussi, avec les douleurs, repasser devant Dieu tant d'appels de son amour !

Vichy, 21 juin 1840.

Ma bonne chère amie, j'ai vu hier votre petite lettre du vendredi. Je suis bien aise que tout se soit passé sans explication et sans accroc, simplement, rondement, avec ce désintéressement de soi-même qui triomphe de toutes les difficultés. Les résolutions purement humaines n'ont jamais ce caractère-là ; elles semblent quelquefois plus héroïques, plus tranchant dans le vif, mais ce n'est qu'en apparence, et l'on est tout étonné de voir le plus léger coup de vent renverser ces magnifiques ouvrages. Pour nous, chère amie, qui voulons ne bâtir qu'avec Dieu, avançons en humilité, en patience et en douceur, ne recherchant et ne fuyant rien de ce que les circonstances extérieures amènent naturellement. Qu'est-ce qui fait donc qu'il n'y a que

les chrétiens qui se transforment et s'améliorent!

Le gain du procès de Mme *** est une grande chose pour leur existence mondaine ; il pourrait exciter leur reconnaissance, mais il est bien rare que la prospérité ait un autre résultat que celui d'étourdir et de distraire. La révocation de M. Affre, rêvée par les bonnes têtes dont vous me parlez, ne demanderait pas moins, je crois, pour être possible, qu'un jugement motivé sur quelque énormité. Je vous avoue que je crains peu les colères des salons pour un évêque ; la division de son clergé est toujours un malheur, mais, dans la circonstance actuelle, cette division eût été inévitable, et parmi les opposants, j'en sais déjà de ramenés par les sentiments les plus vertueux, ce qui gagnera de proche en proche si notre nouveau pontife fait preuve de la sagesse, de la prudence que je lui crois, et de la générosité dont je l'ai vu capable dans des circonstances non moins pénibles. Prions, chère amie, et ne voyons jamais que Dieu dans les choses de Dieu. Si notre pauvre archevêque que je pleurerai toujours, voyait les trames que l'on ourdit en son nom contre son successeur, il serait loin de jouir de tels témoignages d'affection ; il y verrait, ce qu'il entrevoyait quelquefois avec douleur chez les siens, c'est-à-dire la politique passant avant la religion ; mais ceci n'est que pour la société, car dans l'opposition du clergé, à de rares exceptions près, il y a tout autre chose que de la politique.

Paris, 22 septembre 1840.

En relisant votre dernière lettre, ma bonne chère

amie, combien je suis heureuse des paroles que j'y recueille et du prix que je vois déjà mérité par vos efforts ! Il est vraiment incroyable à quel point Dieu reconnaît magnifiquement tout ce qu'on fait pour lui ; on peut bien dire que sur cette terre il nous châtie en père et nous récompense en Dieu ; le juge ne viendra qu'après. Souvent il se passe de longues années sans qu'on puisse arriver, tout en y tendant, à l'affranchissement intérieur ; et cela tient presque toujours à quelque chose qu'on réserve, un dernier effort qu'on ne veut pas faire sur soi-même, un dernier sacrifice qu'on ne veut pas faire à Dieu ; cela tient enfin non pas à rien, mais à presque rien qui est quelque chose et même quelque chose de très important aux yeux de celui qui veut et qui a droit à obtenir tout. Et quelle grâce toujours croissante que de se trouver fixé dans une espérance ferme et certaine au milieu de toutes les vicissitudes, de toutes les menaces publiques et particulières où nous vivons ! Quand on pense qu'une descente à main armée, une tentative de renverser le gouvernement [1] est le moindre des incidents qui aient préoccupé dans ces derniers temps l'attention générale, et qui a sans comparaison irrité le moins les avis qui se débattent dans les salons ! Louis Bonaparte est éteint, annulé, non pas seulement par l'Orient, mais par le procès Lafarge qui est l'occasion des oppositions les plus aigres et les plus passionnées que jamais affaire criminelle, n'ayant rien de politique, ait excitées. Pendant ce temps, les grands intérêts marchent ; et tant que les résultats définitifs seront inconnus, il est

[1] La descente, à Boulogne, du prince Louis.

impossible de ne pas rester en suspens. On est comme sur la pointe d'une aiguille, et cela n'est pas commode quand il ne s'agit de rien moins que de la paix du monde. Prions, chère amie, c'est tout ce que nous pouvons faire ; il y a bien des actions qui se donnent pour importantes et qui n'ont pas l'efficacité de celle-là.

Je suis bien contente de pouvoir vous dire que je suis entièrement rassurée pour Mme de Pastoret ; l'air de Fleury, qui est toujours si bon, aidera bien aussi ce progrès ; elle y est pour tout ce que l'automne nous réserve encore de beaux jours.

Vichy, 18 juin 1841.

J'ai reçu votre petite lettre, chère amie ; votre cœur est de ceux qui s'ingénient à découvrir des mérites pour avoir le plaisir d'en remercier. Tout s'est passé entre Dieu et vous : seulement je pressentais qu'il serait toujours plus miséricordieux et plus attirant, vous toujours plus dévouée et plus docile à l'appel ; c'est ce qui est arrivé. Aux premiers pas dans une voie dont l'horizon est nouveau, on marche avec hésitation, parce qu'à soi-même on n'ose pas s'avouer où l'on entrevoit bien pourtant qu'il faudra en venir ; mais c'est alors précisément que l'adorable Providence multiplie les avertissements, et que les mêmes épreuves sont destinées à la fois à nous éclairer et à nous détacher. L'idée qui ne doit jamais nous quitter, c'est que du moment où nous mettons notre confiance en Dieu, rien ne nous manquera jamais, pas plus les

moyens d'amélioration que le bonheur de chaque nouvel effort. Voilà pourquoi il n'y a dans le monde qu'un seul problème intéressant vraiment chacun de nous, savoir si on est dans la situation où Dieu nous veut, si ce sont bien ses desseins sur nous qu'on exécute ; et quand, à cette question-là, on a pu répondre par l'affirmative, tout est gagné !

Demain, chère amie, il y aura un mois que j'ai commencé mes eaux ; leur effet aurait marché vite, sans une longue crise de froid qui pendant plus de quinze jours a mis tous les manteaux et toutes les cheminées en réquisition. Le régime des bains s'arrange peu de ces bouffées septentrionales ; mais depuis trois jours la température se radoucit. Cela n'empêche pas qu'il y ait eu beaucoup de temps perdu ; et moi qui compte les jours, tout en respectant beaucoup le soleil qui les fait, je n'étais pas très contente. Mon mari n'a pas cessé de me rassurer par la plus aimable exactitude ; néanmoins quand on n'est pas précisément là où on devrait être, il s'y mêle toujours un peu de trouble. Du reste je suis ici on ne peut mieux ; j'aime ce pays où je suis venue pour la première fois il y a vingt ans, où je reviens cette année pour la douzième, et pouvant attacher à chacun de mes retours ici quelque grâce signalée, joie ou douleur, il n'importe ! Les sœurs de l'hôpital sont pour moi d'anciennes relations, et il y en a une parmi elles pour laquelle j'ai beaucoup d'affection ; à cela se joint de nombreuses accointances, de celles que vous et moi, chère amie, apprécions beaucoup. A Vichy même, comme dans tout le rayon de mes promenades, je n'ai guère que des visages connus, si ce n'est amis. Avec cela et le

travail, on a bien ce qu'il faut quand on porte Dieu dans son cœur et qu'il y surabonde par sa miséricorde. Quel temps que celui de cette octave pour sentir qu'on l'aime et surtout qu'il nous a aimés !

Comme vous êtes bonne de me parler de ma pauvre malade, et quelle grâce de la savoir, après tant d'hésitation, au terme d'une réconciliation assurée ! A mon retour à Paris, c'est moi, chère amie, qui ferai pour vous ce que vous avez fait pour moi, m'efforçant de mon mieux pour vous remplacer auprès de vos pauvres amis de l'Hôtel-Dieu ; pour le reste, je ne puis pas me dissimuler que j'attends toujours très volontiers que les choses, même pour s'arranger selon mon plaisir, se passent de moi.

Paris, 24 juillet 1841.

Vous avez attendu pour m'écrire, bonne amie, mais je n'aime pas du tout la raison que vous m'en donnez ; c'est précisément dans l'abattement et le manque d'entrain qu'il faut aller aux gens sur lesquels on compte, et qui ne seraient point tranquilles dans les intervalles, s'ils ne pouvaient dire : Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Je crois que déjà vous avez surmonté ce malaise, et qu'avec votre douce patience vous avez laissé écouler les eaux troubles et amères qui viennent quelquefois on ne sait d'où. On s'en prend aux contrariétés extérieures, et la cause est ailleurs, souvent dans ce bien inconnu auquel notre pauvre cœur aspire et que rien du dehors ne devrait pouvoir ni contrarier ni satisfaire. Ce n'est pas aux grandes déterminations que s'applique seulement la nécessité d'être fidèle aux des-

seins de Dieu ; sans cesse l'occasion s'en présente, et l'on serait étonné de voir de combien d'imperceptibles obéissances dépendent quelquefois les plus grands progrès. En vous écrivant, je puis dire que je me parle à moi-même, avec le désir profond de nous voir recueillir à toutes deux le fruit des réflexions que Dieu nous met au cœur. J'ai mille hommages pleins de cordialité à vous transmettre de la part de la très intéressante mère Saint Benoît ; ma pauvre malade n'était plus à l'annexe, les médecins ayant décidé qu'il fallait ouvrir la plaie. On l'a portée à l'hôpital Saint-Antoine, où je l'ai trouvée si bas, si bas, que je pense, hélas ! qu'elle a peu de jours à vivre.

Mme de Pastoret m'a bien chargée de vous parler d'elle ; la liberté et la facilité gracieuse de son esprit m'ont encore particulièrement frappée ; il est évident que de toute façon elle a repris le dessus, c'est parfaitement rassurant comme santé et bien méritoire comme courage opposé à tant d'afflictions. Toute cette malheureuse affaire Lehon [1] en est au même point ; du

[1] La comtesse de Saisseval réunissait chez elle le conseil de l'œuvre des hôpitaux le jour où l'on apprit dans Paris la faillite de M. Lehon. Chacun s'entretenait de cet événement, Mme de Pastoret manquait seule à la réunion. Dès qu'elle parut on cessa la conversation pour commencer la séance. Mme de Pastoret présenta des excuses sans s'expliquer sur le motif de son inexactitude, s'occupa immédiatement de l'objet de la réunion, et y porta sa présence d'esprit, sa lucidité ordinaire. La séance levée, on revint au premier objet de l'entretien général, et l'on demanda à Mme de Pastoret si elle en savait quelque chose. Mme de Pastoret répondit avec calme qu'elle perdait une partie considérable de sa fortune et commença aussitôt à défendre M. Lehon, des accusations qui s'élevaient, avec une grande véhémence,

reste il semble que, notaires ou banquiers, les faillites sont à l'ordre du jour, et ce n'est pas là seulement ce qui menace, tant s'en faut ! C'est assez simple pour notre pauvre terre qui n'a presque pas eu d'autre histoire, et ce qu'il y a dans tout cela de vraiment étonnant, ce sont les gens qui, imperturbablement, veulent toujours partir de la sécurité.

Saint-Germain, 6 septembre 1843.

Ma chère et bonne amie, tout en me traînant dolente, je me reconnais en bonne voie de retour. Mon mari a été aussi un peu malade, ce qui ne nous a pas empêchés ce soir de promener nos deux patraques tout le long de cette charmante Seine, descendant par Port-Marly, pour nous en revenir pittoresquement au clair de la lune par Chatou et les bois du Vésinet. Voilà de quoi vous rassurer sur vos amis.

J'ai su que vous alliez avoir une visite qui sans doute vous serait agréable, celle de M. Lajard, esprit naturellement incliné aux choses que vous aimez et mettant celles qu'il aime à la portée de tous. C'est un aimable caractère, que je n'ai jamais vu arriver dans la conversation que comme une ressource précieuse et une disposition bienveillante. Dans le monde des salons on est toujours prêt à se scandaliser de toute discussion religieuse ; on n'y veut pas comprendre ce

contre lui. Ce qu'elle fut, c'est qu'en son nom et en celui de quelques amis qui partageaient son estime pour M. Lehon, elle avait offert la garantie d'un million afin de lui ouvrir une voie de salut.

qu'il y a de liberté laissée à l'Eglise en tout ce qui ne touche pas au dogme. Cette polémique, même au grand jour, n'a que des avantages, jusqu'au moment où la charité pour les personnes vient à être blessée, ce qui n'arrive que trop souvent.

Votre Normandie a été bien brillante cette année. Le voyage de la reine d'Angleterre est un épisode qui traversera les siècles. On me disait aussi que la fête des régates au Hâvre avait une des plus belles choses du monde comme coup d'œil. Heureusement, chère amie, il n'en faut pas tant pour nous amuser !

Montmorency, 17 août 1851.

Chère bonne amie, arrivée ici très souffrante, je l'ai été au point de ne pouvoir plus ni dormir ni manger, et de me sentir tout à fait à l'état de ruine. Si j'allais bien, malgré les descentes et les montées perpétuelles, pour peu qu'on bouge, je me trouverais ici parfaitement ; l'air est excellent, les promenades charmantes, la vue très étendue et riche ; seulement, à défaut de mes pauvres jambes, il me faudrait des chevaux au lieu des ânes qui ne font pour moi que braire à outrance sous mes fenêtres. Les Gabriac, seules personnes que je connaisse ici, sont excellents pour moi ; à l'inverse de la manière dont ils seraient aimables pour une autre, ils compatissent à mon insociabilité et la protègent. J'ai un tel besoin de solitude et de silence que je demande aux gens que j'aime le mieux de ne pas oublier qu'il m'en coûte d'être obéie. Voilà le compte que vous me demandez de la vie que je mène ; elle ne

ressemble pas à la vôtre si entourée, mais les deux conduisent au même but. Chère amie, il n'y a que vous dont les forces sachent si admirablement se soutenir, rare privilège qui n'est égalé que par le bon emploi que vous en faites. Ce sont tous les biens que vous désirez, que j'attends à la fois de votre visite au saint curé d'Ars, et bien aussi de votre pèlerinage à Notre-Dame-de-Fourvières. Vous auriez, je pense, grand plaisir à voir Lyon, et ce ne serait pas plus fatigant qu'autre chose si vous pouvez espacer un peu les objets de votre intérêt.

Je vois avec peine mon utile temps de retraite s'en aller jour par jour, comme ces pauvres feuilles qui tombent l'une après l'autre. C'est du 8 au 10 que je retournerai à Paris ; un de mes neveux vient d'Allemagne m'y rejoindre, et cela me rendra fort exacte comme date. Le ciel politique est bien chargé de nuages, mais j'ai encore peine à croire qu'ils se touchent d'assez près pour éclater ; d'un côté on recule dans le mauvais vouloir, et de l'autre on y regardera probablement à deux fois pour avancer, mais ce ne sera jamais qu'un atermoiement. Je vous embrasse, chère amie, et cela de tout mon cœur.

Vichy, 8 juillet 1852.

Chère bonne amie, de jour en jour j'avais attendu une lettre de vous sur l'issue des démarches que j'avais laissées pendantes et dont j'ai su le peu de succès. Je crois que primitivement cette union n'avait absolument rien contre elle, mais qu'il faut se consoler de

n'avoir pu renouer la négociation, à la vue de l'impression profonde que les griefs avaient laissée. En admettant qu'on eût pu la vaincre, ce qui en serait resté inévitablement aurait été comme *les repeints*, sous lesquels l'ancienne couleur reparaît toujours. Avoir à lutter, à surmonter passe encore dans ce qui n'est qu'un épisode de la vie, mais il n'est pas bon que le mariage commence par des difficultés compliquées, car c'est l'histoire dans tout son sérieux. Mlle *** me paraît seule juge compétent de l'arrêt qu'elle portera, et on ne peut que le respecter; néanmoins, à mes yeux, cela ne préjuge rien contre la sagesse du parti diamétralement opposé que d'autres pourraient prendre. Les hommes sont très différents entre eux, et l'âge, les cisconstances s'en mêlant, ils sont souvent aussi différents d'eux-mêmes. Les défauts, encore qu'ils soient vaincus, laissent trace. Retranchez donc, chère amie, tout scrupule. En exposant sans insister, en vous abstenant de tout conseil personnel, la part de responsabilité que vous assumerez est si petite que vous n'aurez presque pas le droit de vous y refuser. Empêchez seulement toute précipitation de part et d'autre ; l'essentiel est de savoir ce qu'on fait, le reste est le secret de Dieu.

Quant à moi, chère amie, vous me trouverez bien partagée, quand vous saurez que nous avons ici M. de Montalembert en pleine cure, comme aussi en plein loisir, ce dont santé profitera, j'espère, autant que moi. A Paris, on ne peut guère le voir que pressé par la préoccupation du moment : ici il est rendu à la candeur, à la grâce de son charmant naturel : personne qui soit à la fois plus simple et plus facile. A des amis qui me sont

venus de Russie, se joignent à la fin de la journée le bon abbé de Girardin et deux ou trois autres que vous ne connaissez pas [1] ; nous nous séparons à dix heures pour recommencer la même vie.

Je n'accepte de l'indulgence de Mme *** que la confiance en la sincérité de mes vœux. On dit marâtre pour les mauvaises mères ; la langue s'en fie à l'expression improvisée par tout le monde pour qualifier les enfants dénaturés. La mort du savant et pieux Récamier m'a fait une vraie peine ; la douleur de sa pauvre femme m'en fait encore davantage : hors même du premier déchirement, elle la retrouvera partout et en tout.

Paris, 7 juillet.

Ma pauvre amie, encore une blessure nouvelle ! Je vous plains moins que jamais de votre vie retirée ; dans le chagrin il n'y a pas de vide, et tout ce qui livre l'âme à son mouvement naturel est de l'apaisement. C'est la contrainte qui fatigue, et qui, sans la soumission à la volonté de Dieu triomphant de tout, finirait peut-être par aigrir et par épuiser les forces. La vie du monde n'est pas autre chose que cette contrainte. Il est bien bon, je crois, chère amie, de pouvoir s'en reposer, d'établir des temps de retraite même au milieu d'une vie retirée, et de voir disparaître tout objet intermédiaire entre les plus augustes réalités et soi. J'avoue que, pour mon compte, je convoite, une

[1] L'abbé Eleuthère de Girardin, fils du marquis de Girardin d'Ermenonville et de la duchesse d'Aiguillon.

partie de l'année, le repos que j'espère pour l'autre, et qu'avec les regrets les plus vifs et les plus sincères pour les personnes, je me sens bien affranchie du besoin de la société. Du moment où mon mari est absent, je me livre à tous mes instincts de sauvage. Pour son ennui, je veux l'empêcher, et il me commande; mais quand il ne s'agit que de moi, je porte tous les défis imaginables à ce terrible ennemi, dont je ne connais pas les coups. Adieu.

Versailles, 15 octobre.

Chère amie, je le vois, ce que Dieu demande de nous dans les dernières années qu'il nous laisse, c'est un cœur libre et tout à lui sans retour et sans partage. Je crois également que cela n'empêche aucune affection véritable : loin de là, cela y ajoute : plus nous nous quittons, plus nous avons à donner aux autres, et cela nous soustrait en même temps à leur dépendance, cela règle nos impressions ; elles se tempèrent, elles se régularisent. De là une égalité, quelque chose de soutenu dans les affections mêmes, que n'a point la nature, si pleine de hauts et de bas.

Je vous écrirai plus longuement, ma bonne chère amie, dès que j'aurai un peu de loisir ; en attendant comptez sur la sollicitude la plus tendre et la plus vraie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 12 septembre 1854.

Je n'avais pas su la mort de la duchesse de Lévis.

J'ignorais cette nouvelle goutte d'amertume tombée sur vos pauvres blessures ; riche de tout ce que vous possédiez, riche surtout de ce que vous donniez, cette force qui se partageait au dehors ne peut se refouler sur vous sans vous oppresser ; vous l'aurez bientôt reportée sur ce qui vous reste. Quant à Mme de ***, ses forces diminuent visiblement chaque jour ; quel vide laisserait sa disparition ! Etre à la fois heureuse et nécessaire doit bien naturellement attacher à la vie. Parlez de moi à madame votre sœur ; ce que je lui demande à présent, c'est de ne point me laisser ignorer son passage à Paris ; j'aurai besoin d'être consolée de votre séparation en m'en affligeant avec l'une de vous deux. Je sens tout ce qu'elle a de pénible et combien doivent être gâtés par elle jusqu'aux moments qu'on lui soustrait. Les joies d'éclair et de passage font retomber trop bas notre pauvre cœur ; elles déchirent un moment la nue et puis replongent dans l'obscurité. Il faut que toute possession ait un avenir ; et voilà pourquoi, si avide de ce qui pourrait vous faire du bien, je n'ai jamais désiré que vous puissiez garder votre cher Archambault [1], destiné à vous échapper dans très peu d'années. Cette tendresse qui surveille et qui protège n'est jamais qu'un bonheur ; mais celle qui rend la possession nécessaire est liée à bien des peines. Vers la fin de notre carrière, nous sentons que nous ne devons plus nous exposer à celles-là, non par la pusillanimité qui nous ferait reculer devant la peine, mais par la conviction que nous ne devons plus rien distraire de nos forces et de notre amour. Ce que Dieu nous

[1] Le comte Archambault d'Auteuil, petit-fils de Mme de Lillers.

envoie, ce qu'il nous impose directement sera toujours bien porté ; il y a promesse pour ces charges-là, et il n'en est point ainsi pour l'initiative redoutable que nous prendrions avec la destinée.

Voulez-vous dire à M. de Coriolis que j'attends toujours un souvenir de lui. Faire des projets, même rêver, fait du bien ; c'est comme cette petite paille du bonhomme Richard, qui est bien peu de chose, disait-il, mais qui montre d'où vient le vent. Il est impossible, chère amie, d'avoir mis plus d'obligeance que la duchesse de Dalberg n'en a montrée dans l'affaire qui nous intéressait [1]. C'est une vraie perte pour la paroisse que son départ, fixé aux premiers jours de ce mois ; il y a des visages de paroissiens qui prêchent aussi les fidèles dans un langage de présence qui va admirablement à celui de la chaire. Mais Rome a bien des droits ! On m'a assuré que la nouvelle de l'abjuration de lord et lady Cambden était vraie [2]. C'est bien moins rare qu'on ne pense ; bien des choses de cette nature restent inconnues, et si la joie causée par ces grâces signalées parlait toujours, elle aurait beaucoup à dire.

Certes, chère amie, il y peu de chances redoutables entre Marseille et Naples, et cependant quand vos enfants s'embarquent, je conçois que tous les périls assaillent votre imagination. Le bon Dieu permettra qu'elle ait été beaucoup plus agitée que la mer, et vous n'aurez appris cela que pour goûter une paix encore

[1] La duchesse de Dalberg, née Brignole.

[2] Lady Cambden, fille du comte d'Erroll, mariée au vicomte Cambden, fils aîné du comte de Gainsborough. Émus des grands enseignements et des grands exemples de la Ville Éternelle, ils venaient en effet d'abjurer le protestantisme à Rome.

plus délicieuse. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

La marquise de Lillers s'éteignit dans sa 94e année, gardant jusqu'au dernier jour cette ardeur d'activité, de charité et de dévouement que Mme Swetchine aimait tant, on vient de le voir, à louer et presque à modérer en elle. C'est à Mme de Lillers que Mme Swetchine mourante adressait ces paroles : « Ma bonne amie, ne demandez pour moi, ni un jour de plus, ni une souffrance de moins. »

La première occasion de leur amitié avait été leur liaison commune avec la comtesse Octave de Ségur. A la mort de Mme de Ségur, ses enfants rendirent à Mme Swetchine un petit portrait d'elle-même en miniature. Elle le joignit à une miniature de même dimension de Mme de Ségur, et envoya à Mme de Lillers les deux portraits réunis dans un seul médaillon, avec le billet suivant :

« Ma bonne et chère amie.

« Un cœur comme le vôtre n'impose pas seulement le sacrifice, il le rend doux et cher. Vous avez voulu avoir mon portrait, laissez-moi vous donner la consolation d'y joindre celui de l'amie qui nous a quittées ; le savoir sous vos yeux sera toujours le posséder et rester encore davantage sous l'impression de nos regrets confondus.

« Ma mort survenant, vous disposerez de ce portrait en faveur de la personne que vous jugerez y mettre plus de prix, et s'il me fallait avoir une fois de plus le chagrin de survivre, je vous demande de me le léguer. »

A MADAME LA COMTESSE DE GERMINY [1].

Cahors, 4 août 1836.

Ma bien chère, c'est au milieu des inquiétudes qui ont précédé mon départ de Vichy, que j'ai reçu votre lettre du 12 juillet, qui m'apprenait la perte cruelle que vous aviez faite. Nous paraissions livrées à des soins et à des objets tout différents, et pendant ce temps nos impressions se rapprochaient ; elles se con-

[1] Les lettres adressées à Mme de Germiny parlent avec une affectueuse sympathie de son père et de sa tante.

Mme de Germiny est fille de Jean-Georges Humann, né à Strasbourg le 6 août 1780, mort subitement au ministère des finances le 25 avril 1842. Il avait fait d'abord partie du ministère du 11 octobre 1832 formé sous la présidence du duc de Broglie. Il exerçait une grande influence à la Chambre comme financier habile et comme ferme défenseur des intérêts de l'Etat. Sa droiture dans la gestion des affaires n'acceptait jamais un compromis. En dissentiment avec ses collègues sur la conversion de la rente, il quitta le ministère à la fin de l'année 1835 plutôt que de consentir à l'ajournement d'une question si importante et dont il croyait l'heure venue. En 1840, il rentra au ministère avec M. Guizot. M. Humann était très fidèle à la pratique des devoirs religieux. Le jour même où il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, il avait lu dans un auteur allemand qu'il affectionnait une méditation sur la préparation à la mort.

fondaient dans le sentiment du néant de toutes choses. Vous avez été frappée comme fille, malheur qui m'a atteinte bien jeune, malheur qu'entre tous j'ai le plus profondément senti, et, pendant que vous arriviez assez tôt pour recevoir les dernières bénédictions maternelles, j'avais le chagrin de perdre, sans la revoir, une jeune femme que nous avions élevée et mariée en France, Mme Raymond de Ségur. Son état avait subi de longues vicissitudes ; après quelques faibles espérances qui suffisent toujours à l'illusion, elle vient d'être enlevée à la plus pleine, à la plus heureuse vie de femme et de mère. Comme vous venez d'en faire la douloureuse expérience, les maladies de long cours laissent lieu quelquefois, quant à leur issue, à une sorte d'imprévu ; on ajourne dans ses craintes un danger qui s'est longtemps prolongé, et, comme dans bien d'autres cas, on a beau s'attendre à tout, on n'est

Il était le sixième enfant d'une famille peu aisée, mais connue en Alsace par ses mœurs patriarcales. Les guerres de l'Empire et le blocus continental ayant fait refluer le commerce sur les bords du Rhin, le jeune Humann avait commencé dès lors à fonder sa fortune et celle de sa famille ; son frère est mort évêque de Mayence, où sa mémoire est vénérée : c'est de son séminaire que sortent M. Ketteler, évêque de Mayence, et plusieurs des évêques éminents qui sont aujourd'hui l'honneur de l'épiscopat allemand. M. Humann avait été en grande partie élevé par une sœur, son aînée de quinze ans, Marie-Madeleine Humann, femme d'une rare distinction et qui a exercé un empire considérable sur tous ceux qui l'approchèrent. Les qualités viriles de son intelligence, le tact et la délicatesse de son cœur l'ont fait plus d'une fois comparer à Mme Swetchine. Elle avait été le premier instrument de la grâce près de son neveu Théodore de Bussière. On peut voir aussi dans plusieurs des ouvrages de M. l'abbé Bautain, l'hommage d'une filiale reconnaissance.

préparé à rien. Hélas! ma bien chère, quand notre pauvre monde se mêle de réalités, qu'elles sont redoutables et poignantes! A moins d'excès d'imprudence, il faut croire pour oser aimer. Vous sentez bien cela aujourd'hui, et non pas comme votre danger, mais comme votre consolation puissante, efficace et entière. Dieu vous dit aujourd'hui tout ce qu'il attend de votre courage et peut-être tout ce qu'il impose à votre progrès, il perfectionne, il veut achever en vous le guide, la protectrice qu'il a donnée à vos enfants; il hâte le travail de votre âme, afin que la fille dans sa double et profonde affliction mérite pour la mère. Le malheur seul peut-être achève de donner la maturité, seul peut-être, en concentrant toutes les forces sur un même point, il donne à la volonté l'énergie qui lui est nécessaire. Ma bien chère, je pleure avec vous parce que je vous trouve bien malheureuse, mais je bénis Dieu aussi de l'immense consolation qui vous est laissée. Le malheur chrétien fait entrevoir quelque chose de la félicité qui plus tard nous est réservée.

Rappelez-moi à M. Bautain, soyez assez bonne pour lui dire combien sont inaltérables les sentiments que je lui ai voués.

Paris, 22 novembre 1836.

Qu'aurez-vous pensé de mon silence? La justice qui défie les apparences est difficile, surtout lorsque le passé ne fait pas assez autorité. Cependant jamais vous ne ferez appel à mon inviolable affection, jamais votre amitié ne s'y confiera sans la retrouver au degré qu'elle désire. Voilà qui est dit, n'est-ce pas, pour

votre vie presque ascendante encore et pour toute la mienne, si heureuse et si amie de sa propre déclivité.

Je ne puis penser sans tristesse au vide immense que la mort de Mme votre tante doit laisser dans le cercle de fidèles et dévoués amis et dans toute votre existence à vous-même. Les personnes qui font centre laissent après elles des regrets que tout fait revivre, et on à beau parler de ces rangs qui se resserrent, à travers ma douloureuse expérience je vois encore des tombes qui sont toujours demeurées ouvertes. Ici, chère amie, c'est le fil conducteur de vos pas qui s'échappe de la main qui vous avait si bien guidée ; c'est la matière d'un grand sacrifice inséparable du bienfait dont vous avez joui longtemps ; c'est toujours Dieu qui se donne à nous dans les objets de vénération et d'affection qu'il nous prête, et en nous les retirant, il veut que nous reconnaissions davantage que lui seul est notre indispensable appui.

Je vois avec peine que les consolations qui auraient pu adoucir votre chagrin sont traversées par les difficultés auxquelles vous devez soumission et condescendance. La douceur et la prudence sont bien habiles pour amoindrir les obstacles de ce genre, mais enfin ce que vous avez pu sauver vous est demandé en sacrifice, et, en l'acceptant après l'avoir exigé, Dieu s'engage à le récompenser magnifiquement. Tout ce qu'on a de discernement dans l'esprit doit être employé à bien démêler dans la hiérarchie des devoirs ceux qui doivent l'emporter sur les autres ; et puis, dans l'ordre qu'ils doivent garder, il faut les accepter et non pas les choisir. Ah ! que vous avez raison de dire que la vie est lourde ! Dieu vous fait une grande grâce d'en juger

ainsi. Il n'y a qu'une seule chose qui soit plus vraie encore, c'est qu'en même temps le joug du Seigneur est léger. Du côté du temps, la vie est chargée de mécomptes écrasants ; du côté de l'éternité, telle que le Seigneur nous la révèle avec les moyens de la conquérir, elle est pleine de douceur et de charme. C'est une félicité mieux que promise, déjà goûtée.

Je puis dire qu'à cause de vous j'ai pris plus d'une fois intérêt aux combinaisons de la politique.

Adieu. Je vous remercie de ne point oublier ma chère petite chapelle où votre souvenir se conserve tout comme votre place y reste marquée. Vous y manquerez bien cette heureuse nuit de Noël que j'aurais tant aimé recommencer près de vous.

Paris, 20 avril 1837.

Depuis votre lettre, j'ai été tenue comme en échec par l'espoir combattu et chaque jour renouvelé de votre retour à Paris, grâce à la rentrée de M. votre père aux affaires. Je puis bien dire qu'au milieu de mes vœux très généraux pour le bien public, les noms ne m'ont fort intéressée qu'à cause de vous, et j'aimais la combinaison qui vous rendait à moi. Vous conviendrez que si la politique a le droit de se plaindre de mon indifférence, il serait bien juste que vous vous chargeassiez de ma défense. Sait-on bien ce qu'on doit vouloir dans la complication des choses humaines, si ce n'est que la volonté de Dieu s'exprime le plus intelligiblement possible? Un peu plus ou un peu moins de prospérité, voilà ce qui châtie ou récompense les

sociétés. Elles finissent toujours par se tirer d'affaire, mais il n'en est pas de même de l'individu qui, dans une fausse route, marche à une destruction finale. Aussi toute ma sollicitude et toute ma commisération sont pour chaque homme pris à part, pour le prochain que Dieu nous a donné, le prochain qui se fait toujours plus proche à mesure qu'il nous tient de plus près par l'identité des vœux, des pensées et des sentiments, ce prochain qui est tous ceux que nous aimons, en commençant ou en finissant par ceux que nous aimons le moins. C'est assurément beaucoup de monde à la fois ; mais notre cœur, s'il est chrétien, n'a pas à s'en effrayer. Il a la force nécessaire pour tout embrasser, et cela même sans qu'aucune de ses affections de nature ou de choix en souffre. Je défierais bien, par exemple, le nombre de mes intérêts de me rendre moins sensible à vos progrès dans la perfection ! Je vois que vous avez beaucoup gagné en confiance et en paix ; c'est le meilleur des symptômes. Néanmoins, il faut toujours combattre cette inertie que vous reprochez à votre foi. C'est par la foi seule que l'on triomphe ; avec elle le bruit au dedans de soi cesse de faire peur. Fénelon avouait bien qu'à lui tout seul il était un grand diocèse, et vraiment, du moment où il a fallu reconnaître qu'au dedans de soi on avait le malheur d'être deux, on peut faire bon marché de ce nombre mille fois multiplié.

Paris, 6 mars 1838.

Ma bien chère, quel piège je vous tends et comme il faut que votre confiance ait été pénétrante, si mon si-

lence, désavoué par mon cœur, ne vous a pas livrée à d'injustes pensées ! Toutes les inconséquences, toutes les contradictions se montrent dans une vie humaine, toutes les misères aussi, et surtout ce devoir impérieux qui oblige de marcher au plus pressé. Voilà plus de trois semaines que je lutte contre un malaise si grand que bien des fois, au milieu de cette tempête interne, je me suis dit que j'étais peut-être à quelques minutes de mon dernier moment. De plus, une immense affaire pour ma sœur et pour moi, le mariage du second de ses fils. Ce mariage est un événement heureux, mais, comme dans toutes les heureuses choses de ce monde, c'est prodigieux tout ce qui s'y rattache encore d'anxiétés, de difficultés et de peines. Des détails à traiter sur quatre ou cinq points différents, chacun à cinq ou six cents lieues loin l'un de l'autre, m'ont écrasée.

Votre lettre m'a fait l'effet d'un de ces bons entretiens où je commençais par vous entendre, et où n'a manqué de ma part ni vive participation ni volonté dévouée. Cette absence momentanée de contacts pieux est, je l'avoue, ce que pour ma part aussi j'appelle la solitude, et elle me paraît la seule qui soit difficile à supporter. Mais n'allez pas croire que Dieu ne puisse suppléer à cet isolement. Ma bien chère, sans cesse sa merveilleuse baguette fait jaillir l'eau de l'aride rocher, ou fait rencontrer le désert au milieu de l'abondance des richesses. On est seul toutes les fois que personne ne vous entend, que la confiance se refoule, que les esprits, identiques dans le but qu'ils se proposent, ne marchent pas pourtant ni d'un même pas, ni précisément dans la même voie. Notre penchant naturel nous

met toujours à la recherche de secours humain. Nous voudrions toujours un bras ou une épaule ; mais libre à nous de marcher, de courir, et même de rester assis. La seule attitude qui nous reste habituellement interdite, c'est de demeurer constamment appuyés, et cet empereur romain, qui voulait mourir debout, ne se doutait guère que c'est bien souvent ce que Dieu exige du chrétien. Je vois que vous avez fait une place dans votre journée à des lectures sérieuses, et que c'est la plume à la main que vous avez lu l'*Essai sur l'indifférence* et la *Symbolique* [1] ; de telles lectures faites ainsi sont un véritable travail qu'il faut circonscrire dans un temps donné et faire suivre d'occupations plus légères et même distrayantes. Des œuvres de littérature, des récits de voyage seraient très appropriés. Je voudrais beaucoup aussi que vous voulussiez répartir d'une manière fixe et invariable vos occupations, ordonner régulièrement votre journée. La division des heures et leurs différentes applications allègent prodigieusement le poids du temps. Avec quel goût, avec quel attrait on revient aux choses dont on s'est arraché par amour de la règle ! C'est un des secrets de la brièveté des jours dans la vie de retraite religieuse et que la retraite de la campagne peut comporter, même au milieu des joies de la famille. Après l'utilité de ces palliatifs, il est juste de se dire aussi qu'il est un poids de la vie dont rien n'affranchit entièrement et qui est comme une des tristes conditions de notre exil. Les gens frivoles s'en prennent aux lacunes de leurs plaisirs, les malheureux à leurs peines, les coupables à leurs fautes,

[1] *Le Traité de la Symbolique*, par Mœlher.

les saints à ce ciel qu'ils ne possèdent point encore. Au fond de tout cela repose le péché originel, dont les conséquences, aggravées par nous, ne sont jamais que bien passagèrement soulevées. Vous aurez su peut-être le retour à Paris de M. Lacordaire, quinze jours avant la date fixée. Il est à merveille de santé et de disposition, très content de Metz, d'où il a emporté les témoignages les plus flatteurs. Tous les matins, à huit heures, il vient dire la messe dans ma chère chapelle, et cet arrangement, tout en lui convenant, ménage mes forces, qui pour le moment ne sont pas brillantes.

Les nouvelles de Rome continuent à être bonnes. On sait y concilier la justice avec les exigences d'une précision sévère et d'une rigoureuse exactitude de pensée et d'expression. J'espère que le séjour de l'abbé Bautain fera disparaître bien des préventions. Il faut de la pénétration et du temps pour bien juger Rome ; les esprits légers s'arrêtent à la surface et n'aperçoivent pas les richesses qui sont à la profondeur du tuf.

Voici la loi de la conversion des rentes passée à la Chambre. Les pairs espèrent encore y échapper au moins cette année ; le ministère s'arrange pour fléchir devant toutes les volontés. Cela n'est pas fait pour rappeler M. votre père dont le retour aux affaires est pour moi d'un intérêt complexe qui se compose de celui de tout le monde et du mien en particulier. Je serais si contente de vous avoir près de moi à demeure ! Nous causerions si bien de ces choses inépuisables qui retrempent et consolent ! Seule, ne vous en laissez pas distraire.

Adieu. De ma retraite je visiterai votre solitude.

Paris, 14 octobre 1839.

Chère amie, je reçois votre lettre d'hier, ce matin, et je laisse là les quatre-vingt-dix-neuf fidèles qui ne m'oublient pas, pour vous ouvrir mes deux bras en vous répétant que je vous pardonnerais de grand cœur de bien autres méfaits personnels. Je vois avec une vive satisfaction que, tout en partant de degrés différents, vous naviguez de conserve avec M. de Germiny pour toutes les déterminations graves, que vous êtes sous le même ciel et pouvez avoir par conséquent un même horizon. Quant aux choses qui font obstacle et qui entravent sans qu'on le veuille, il y a tant de paroles sur cet air-là que la mémoire sert utilement ici l'indulgence ; d'ailleurs, elle vous est acquise par l'heureuse naissance de Marie, par les forces que vous reprenez, par toutes les consolations qui se sont multipliées et accrues pour vous depuis quelque temps. Vous voyez que je suis comme le monde : le succès m'attire et je lui sacrifie. C'est qu'il y a un bonheur que j'estime comme d'autres estiment les prospérités, un bonheur qui s'appelle bénédiction et qu'on mérite. Mon vœu le plus ardent est que tout ce que j'aime se passe de moi, sans rien ôter à cette affectueuse bienveillance sur laquelle je me rabats et que je réclame comme mon bien.

La vie si active et toute en plein air que je mène à Versailles m'a fait grand bien. Je vais au-devant de l'hiver sous d'assez bons auspices, et ce n'est pas seulement en parlant de saisons que je puis dire n'avoir que des grâces à rendre. Le temps est une douce et

belle chose quand il nous entraîne par son mouvement propre dans la voie où nous sommes pressés de marcher !

Adieu, ma bonne chère amie, c'est du meilleur de mon cœur que j'accepte l'étrenne de votre plume ; seulement il fallait trois lignes au lieu de trois pages. Vous savez bien que la sincérité est le moyen court et que son accent rend superflues toutes les explications.

Paris, 30 octobre.

Vous êtes donc surprise, chère amie, que je trouve ce monde où nous sommes, aimable. Mais n'y voit-on pas l'autre tout au travers ? Demain la Toussaint ! Que cette année chrétienne est belle et féconde ! Là seulement les fruits sont de toutes les saisons et les roses durent toujours. Demain la fête du ciel, de ce ciel si loin de nous qui en sommes si peu dignes, et dont pourtant les rayons chauds et vivifiants descendent jusque dans nos cœurs. Espérer c'est jouir, et le comble de la miséricorde a été de nous faire un devoir, une vertu, de l'espérance qui, sans cette injonction absolue, eût été une si audacieuse témérité ! Ah ! bénissons, ne cessons pas de bénir celui qui a tant et si diversement soigné notre bonheur, même à travers nos larmes !

Paris, 31 mars 1842.

Chère amie, c'est bien dans ces communications réelles et qui restent sans expression que l'on sent l'esprit prompt et la chair faible, faible contre le joug qu'il lui faut subir et contre tout ce qui arrête, ralentit, retarde au dehors son essor ! La douleur semblable

à celle que Dieu vient de vous envoyer est la plus grande de ma vie [1]. Cette douleur a traversé de longues années sans se laisser user par elles, et, bien moins consolée que la vôtre, elle m'a appris que rien ne pouvait fermer certaines blessures. Laissez faire Dieu, ma bonne chère amie, laissez-lui le temps d'agir, de vous réconcilier avec l'immense sacrifice qu'il a exigé de vous. L'étude de la miséricorde divine nous initie dès ici-bas à ses vues, et nous montre qu'il faut travailler pour ceux qui ne travaillent plus, et redoubler d'efforts pour achever leur tâche et la nôtre. A mesure que l'équilibre se rétablira en vous, vous vous jugerez mieux et sentirez qu'abattue vous n'avez point été découragée; car le découragement nous détourne de Dieu, tandis que le détachement nous détourne de nous-mêmes, et certes c'est bien toujours vers Notre-Seigneur que se sont tournés vos regards affligés.

Adieu, chère amie. Je n'entends jamais nommer M. votre père sans qu'une prière s'élève en moi, et c'est celui que je n'ai jamais vu qui va resserrer encore une amitié de plusieurs années.

31 juillet 1842.

Chère amie, dès que je vous ai vue, votre nature droite, simple et sincère m'a été au cœur ; depuis, je me suis de plus en plus attachée à vous, et ce dernier malheur a complété les nombreuses conformités qui se rencontrent dans nos pensées et nos sentiments. Ce que vous souffrez maintenant est aussi la souffrance que je sais le mieux. De tous les vides, le plus grand

[1] M. Humann venait de mourir subitement.

est celui qu'éprouve la tendresse filiale, et ce besoin de retrouver son père, il faut qu'il soit bien légitime et bien grand, car l'Eglise fait en sa faveur une unique exception, en nous autorisant explicitement à demander cette chère et sainte réunion. A la suite de l'office des Morts, que depuis beaucoup d'années je dis une fois tous les mois pour mon père et ma mère, il y a une oraison qui porte en toutes lettres : « Faites-moi la grâce de les voir dans la joie de la gloire éternelle. » Dieu qui se réserve la dispensation de tous nos bonheurs nous permet de prendre ici l'initiative et de lui dire positivement ce que nous voulons.

Chère amie, je vous en prie, ne dites plus que vous vous pesez à vous-même, et, lorsqu'elle s'élève, protestez contre cette impression. Croyez-en mon amitié qui n'a point d'illusions. Tout, en vous-même, désavoue le découragement et vous n'avez à le faire disparaître que de vos paroles. Voyez combien vos devoirs de mère, que tant d'autres auraient suspendus, vous trouvent courageuse et assidue, combien les soins mêmes que vous vous imposez aujourd'hui sont raisonnables, combien tout se lie, s'explique, se justifie dans votre vie ! Je vous assure que ce n'est pas comme cela qu'est fait le découragement. Prendriez-vous pour lui l'instinct qui vous entraîne vers la patrie ? Chère bonne amie, qui donc pourrait n'être pas content de voir finir cette longue et périlleuse journée, pleine de luttes, où la volonté la plus droite, l'amour le plus sincère, n'affranchissent pas même de l'ingratitude ? Malheur plutôt à qui serait insensible à tant de misères et n'aspirerait pas à s'en trouver délivré.

Vous aurez été bouleversée de l'affreuse catastrophe

de la mort du duc d'Orléans. Ah ! que je plains ceux que la douleur atteint dans ces hauts parages, où tout événement, quelque cruel qu'il puisse être de sa nature, est immédiatement exploité par la discorde et l'intérêt !

Saint-Germain, 12 décembre 1843.

Chère amie, le caractère de la grâce spéciale est bien marqué en vous. Une éducation chrétienne et tant d'exemples vous ont mûrie de bonne heure ; de nombreux devoirs vous ont entourée de leur protection tutélaire, puis le malheur et le devoir n'ont pas suffi encore pour vous faire réaliser tout ce que Dieu attendait de vous ! Il a voulu, comme pour achever vos mérites, qu'une infirmité portée avec courage, avec douceur, en vous isolant davantage, vous mît comme sous sa main avec le sentiment de sa présence plus intime. Je conçois l'action que cette difficulté d'entendre doit exercer sur un grand nombre de vos relations, sur celles du monde, sur celles qui sont conservées par politesse ou par l'agrément qu'on y trouve. Mais je me révolte quand je vous vois me ranger dans cette foule. Des âmes chrétiennes ont besoin de bien peu de paroles pour s'entendre, et enfin on peut s'écrire. Tant que nous sommes de ce monde, nous avons besoin de témoignages extérieurs qui rassurent sur ce que la fragilité de toutes choses menace si continuellement.

J'avais cru, cet automne, suppléer à tous les secours qui me manquaient par le grand air et le repos. L'un ne m'a pas manqué ; quant à l'autre, il a si peu répondu à l'appel, que j'y ai gagné une chose, c'est de

ne plus l'invoquer jamais. C'est sur ces entrefaites qu'un inconsolable chagrin est venu me frapper : la mort de Mme de Pastoret. Rien de ce qui pouvait s'ajouter à mon affliction ne m'a manqué ! Je n'ai pu la voir ; trois jours à peine de souffrances ont suffi pour l'enlever à ses amis à qui elle laisse un vide si cruel. Vraiment quand on ne prend pas la vie par le côté de Dieu, je ne conçois pas qu'on en débrouille le noir écheveau, qu'on en surmonte la fatigue, le poids et les déchirements. Dieu est le seul rayon qui éclaircisse cette nuit sombre.

Paris, 7 juillet 1848.

Nous sortons effectivement, chère amie, d'une épreuve digne des derniers temps, et qui ne contenait rien moins que la dissolution de la société, si le désordre l'avait emporté ; mais un peu de patience et Dieu se montre. Il y a dans la beauté et la force de ce qu'il inspire plus qu'il n'en faut pour relever le courage. Je ne sais si ce fond d'optimisme me vient de la nature, mais il faut que je m'en confesse à vous : l'admirable et surnaturel dévouement de notre archevêque a plus transporté, plus dilaté mon cœur que ma tristesse ne l'a meurtri et resserré. Quelle grâce, chère amie, quelle grâce plus grande peut nous faire notre Dieu que de se montrer avec tant d'éclat dans les siens, que d'imposer universellement la vénération, l'amour pour la loi sainte, s'incorporant dans un acte humain ?

Si de gros nuages sont encore là pour tout le monde, mon ciel particulier, chère amie, n'est guère plus se-

rein. Me voici cette fois sous la menace irrévocable et prochaine de l'éloignement de ma sœur, séparation indéfinie ! Quant aux choses extérieures, le mot de Louis XIV à Villars : « M. le Maréchal, on n'est plus heureux à nos âges. » s'est, je crois, présenté à toutes les vieilles gens. Ce qui importe, c'est de se pénétrer davantage de tout ce que la vérité de ce mot contient de miséricorde.

1er octobre 1848.

Chère amie, la dernière période de la vie ne se compose plus que de sacrifices. Dieu déblaie toujours de plus en plus pour se faire la place qu'au surplus je suis profondément heureuse de lui donner. Le choléra pour mes amis de Saint-Pétersbourg est une inquiétude bien diminuée mais point finie ; il couve toujours en attendant les explosions. L'aurons-nous? C'est le secret d'en haut, mais les savants d'en bas assurent que, dans tous les cas, il ne viendra pas avant le mois de février. Il serait curieux d'avoir son itinéraire complet prédit avec ses étapes. Là encore que de craintes et de sécurités seront trompées ! Quant à l'autre choléra tout à fait européen pour le coup, il fait toujours son chemin, et nous n'en aurons pas raison de sitôt d'après toute apparence. Le sentiment que rien ne saurait durer dans l'état actuel de la chose publique est l'impression de tous ; mais qu'est-ce qui peut venir et surtout durer? Je sais que de toutes parts il est question de voyants qui pénètrent l'avenir, de prédictions à dates précises. Mais c'est un

peu la voix publique vague et à bâtons rompus qui m'apprend tout cela. Je suis tellement possédée de la foi qui sauve que j'ai peu d'attrait pour ce qui fait mine de vouloir s'en rapprocher. Les prophètes et les prophéties sentent cela en moi ; le peu de goût se devine. Je crois aux miracles de chaque instant, à ces miracles de la vie intérieure où Dieu travaille incessamment au salut des hommes ; pour les autres faits surnaturels, je n'en juge et par conséquent je n'en repousse aucun. Mon respect même y est bien, seulement mon mouvement naturel n'y est pas, surtout quand je vois l'humain de la politique se mêler toujours à ces révélations.

Vichy, 16 juillet 1849.

Chère amie, vous savez qu'il y a longtemps que nous nous sommes vues de manière à reprendre en sous-œuvre l'intervalle. Hélas ! nous aurions échangé bien des préoccupations et bien des peines ! Ma vie en abonde, et ce n'est pas la vôtre, multipliée par sept, qui en manquerait. Il vient un temps où tout est à rebrousse-poil et s'achète chèrement, où l'on n'a plus jamais le vent en poupe et où il faut ramer toujours. On ne marche alors qu'à coups de volonté et c'est bien rude ! C'est pourtant la miséricorde divine qui veut que ce temps-là vienne ; car sans les coups redoublés et incessants, sans ce fatigant et vétilleux travail, il y aurait peut-être du fer encore, mais assurément point d'acier. Quelle grâce aussi que de se dire : Dieu sait ce qu'il fait ! Quelles que soient les modifications apportées par la diversité des na-

tures, le résumé de tout est qu'il faut souffrir. C'est une loi dont l'évidence augmente encore dans les complications de ce temps, et aujourd'hui les maux publics sont armés de cette pointe acérée qui pénètre avant tout et surtout déchire, et qui autrefois ne semblait appartenir qu'aux maux personnels. Ce que l'Italie et Rome surtout m'ont fait souffrir est incalculable, bien plus encore par les contradictions et par l'amoindrissement moral que par les malheurs. Il y a néanmoins bien des grâces à rendre : plus de mal aurait pu être fait à cette Rome dont les pierres, après celles de Jérusalem, sont les plus vénérables de ce monde. Pendant longtemps, d'après toute apparence, l'ordre n'y sera que de la compression. On en peut dire autant de presque toute l'Europe. Quant à la France, il faudrait lui faire une part plus forte dans le retour des intelligences vers une voie de sagesse. Je suis convaincue que nous y tendons et qu'une halte nous attend[1]. Nous l'avons déjà vu, on commence par se livrer aux hasards ; on laisse aller le navire à la dérive ; et puis, brusquement, on ressaisit le gouvernail, avec une force et même avec une raideur de volonté, qui laisse difficilement comprendre qu'elle ait cédé jamais. Déjà il y a moins d'encombres ! Ce que l'on bâtit ne sera pas, je pense, trop mal. Le style, comme on dit en architecture, manquera bien un peu à l'édifice, mais l'utile et l'honnête nous abriteront pendant quelques années et n'ont, je crois, rien à craindre des contemporains. Les générations qui, après les ruines, voient rebâtir, se gardent ordinairement de détruire.

[1] Le pouvoir exécutif venait d'être confié au général Cavaignac.

A MADAME DE B.

Vichy, 3 juillet 1836.

Quand vous serez un peu plus engagée dans la voie où je suis si heureuse de vous voir marcher, vous verrez que les mouvements qui vous atteignent péniblement sont pour ainsi dire extérieurs, qu'il faut les laisser passer comme les nuages sur nos têtes, que la confiance doit être patiente et l'esprit assez sage pour concevoir que les consolations, qui nous font entrevoir le ciel, ne sont, dans les commencements surtout, qu'un encouragement qui ne peut rien avoir de permanent. C'est le vent en poupe, mais il faut apprendre à ramer, et, si Dieu nous prévenait toujours de ses grâces sensibles, le progrès ne s'appuierait pas sur la volonté qu'il s'agit d'exercer et de redresser en nous. A moins de voies extraordinaires, la marche de la grâce est lente et graduée, comme tout ce qui renferme en soi les conditions de la durée :

Le temps n'accepte pas ce qui s'est fait sans lui.

Le passage des ténèbres à la lumière, a son crépuscule, son aurore. Quand le jour est levé, la lumière plus vive multiplie à nos pauvres yeux les taches et les écueils, et, si la fidélité n'a pas cru à proportion, les

difficultés restent à surmonter plus nombreuses et plus grandes. Le combat est la seule loi sous laquelle nous soyons appelés à vivre, et le sourd-muet, qui appelait le chrétien l'homme de guerre moral, exprimait une grande vérité. C'est donc toujours à de plus grands efforts, à un zèle plus ardent, plus actif envers Dieu et contre nous-mêmes que sa bonté nous invite : la paix, oui, la paix, parce qu'elle est la foi dans le secours divin, mais jamais, jamais le repos, jamais rien qui puisse contenter dans les sacrifices du passé. Tout dans cette voie de régénération est toujours à faire, toujours à recommencer. Les saints ne sont devenus saints que parce qu'ils se convertissaient chaque jour, et que, dans leurs aspirations à un état d'âme meilleur, ils comptaient pour rien les progrès qu'ils avaient faits. Un cœur généreux et dévoué comme le vôtre ne doit-il pas comprendre ces choses ? Une vie qui peut devenir si belle a-t-elle encore besoin d'être heureuse ? Et quel bonheur véritable d'ailleurs lui serait interdit ? Dieu ne met-il pas au rang des devoirs les affections de la nature et ne donne-t-il pas sa sanction à toutes celles d'un choix libre et innocent ? Votre disposition est encore d'y mêler quelques chimères ; mais je suis tranquille. Après tous les dépouillements faits, après toutes les justices accomplies, vous n'oublierez jamais ma joie de sentir les mêmes cordes vibrer dans votre âme et dans la mienne.

Vichy, 22 juillet 1836.

Si j'ai pu vous laisser croire que j'accusais votre volonté ou votre prudence, de ces combats, de ces im-

pressions passagères mais pénibles qui surgissent spontanément ; si j'ai pu me montrer à vous découragée ou mécontente de vos efforts, je me suis bien mal expliquée. Non, je ne tremble pas et surtout je ne tremble plus pour vous, ni ne veux vous faire trembler. Loin de là, je voudrais ajouter un sentiment tranquille et reconnaissant de tant de grâces reçues, prélude et gage des grâces à venir. Je n'ai pas voulu davantage vous faire franchir intempestivement les espaces qui ne se découvrent que graduellement : je voulais seulement que votre humilité n'attribuât pas les difficultés que vous rencontrez, que nous rencontrons tous, dans la route où vous êtes entrée, à un défaut de votre nature. A chaque jour suffit non pas seulement son mal, mais son effort. Sans cesse il faut que le courage se retrempe, se renouvelle par la seule puissance en nous dont il nous soit demandé compte. Ce qui vous prend au dépourvu n'est qu'une épreuve. Encore une fois, des fluctuations, même d'involontaires et légères rechutes, n'ébranleraient pas en moi la confiance en votre fidélité. Vous ne pouvez plus être au monde, à ses passions, à ses erreurs, à son esprit mille fois plus funeste que ses égarements mêmes :

On ne voit pas deux fois le rivage des morts.

Vous avez versé du côté de Dieu ; vous êtes marquée de son sceau : il est rendu indélébile par la reconnaissance, de tous les sentiments le plus fait pour agir sur un caractère élevé et généreux. Je ne suis pas disposée à repousser la part que vous me faites et que le temps m'assurera, j'espère, en la réduisant à de plus justes

termes. Tout est bon entre les mains de Dieu comme échafaudage et comme étai. Il prend souvent ses instruments entre les plus faibles et les plus indignes, et l'économie générale de sa miséricorde a été de tout faire pour les hommes par les hommes. Seulement, plus vous y mettrez de simplicité et de modération, plus je serai à l'aise. Il faut toujours me dire avec abandon ce que vous me reprochez ou ce que vous voulez de moi, même lorsqu'il peut m'être moins facile de vous satisfaire qu'en vous donnant un quart d'heure par semaine et une petite croix que je vous remercie de me demander. Entrez avec moi dans les voies de la naïve sincérité chrétienne. Dans les rapports religieux, il n'y a guère que des rapports de mère et d'enfant, et puisque l'âge et des habitudes plus anciennes me donnent droit à la maternité, soyez ma fille. En vous rappelant tout ce que l'Evangile a versé de grâces et de bénédictions sur les dispositions de l'enfance ; en cherchant à les acquérir même dans nos relations d'amitié, vous préparez mieux le terrain où l'adorable Semeur ne demande qu'à laisser tomber la semence.

Comme j'allais fermer ma lettre, je reçois la vôtre d'avant-hier ; elle ajoute encore à mes espérances. Que Dieu soit loué ! Tâchez d'acquérir le calme dans la ferveur et de bien conserver la paix retrouvée.

Jeudi, 15 septembre 1836.

Voulez-vous venir me voir vers deux heures ? Je ne dispose aujourd'hui que d'un moment bien court, me trouvant particulièrement pressée de travail. Mais peu de temps suffit à peu de mots, qui eux-mêmes suffisent souvent en bien petit nombre.

Je n'ai voulu donner aucune interprétation à la règle dont je voulais seulement établir l'importance. Dans son application, elle varie selon les personnes et les situations, mais néanmoins elle est de l'essence même de la loi et ne se sépare pas d'elle. Le désordre remplace nécessairement la règle partout où elle manque. Son absence est souvent l'occasion du mal et nuit au bien. Pour maîtriser un torrent, on lui ménage des issues, on le divise, on distribue ses eaux dans des canaux régulièrement tracés, qui, dirigés ainsi, vont répandre le secours et la fertilité. Voilà ce que j'ai entendu vous dire, m'en tenant uniquement aux termes généraux ; car je reconnais bien que l'application d'idées, très positives en elles-mêmes, varie pourtant à l'infini, lorsqu'elles viennent à tomber dans le domaine de l'action.

18 septembre 1836.

Vous aimez à me faire plaisir et vous m'en avez fait beaucoup en m'envoyant cette lettre du P. Rozaven, où j'ai retrouvé avec une véritable impression de joie quelque chose de son ancienne bonté pour moi. Ce genre de suffrage n'a rien à faire avec le passé ni avec le présent. Il n'est qu'un encouragement pour l'avenir, et c'est là ce qui importe à de pauvres créatures qui ne *sont* pas, comme dit la philosophie allemande, mais qui *deviennent*.

Je suis heureuse de me rencontrer dans mes vœux et dans mes humbles avis avec toutes les autorités qui ont droit à votre confiance. Se rencontrer dans les mêmes

pensées, se placer exactement au même point de vue, c'est de nos jours un miracle qui ne se voit plus guère que dans le sein de l'Eglise. M. X. ne veut donc pas plus que moi que vous fassiez un cataclysme d'un orage passager et qu'un aspect nouveau vous paraisse toujours un bouleversement ? Il faut bien s'attendre à voir tout ce qu'on ne voyait pas et ce que le temps et non l'homme découvre, le temps que Dieu dispose et dont il dispense la lumière à nos faibles yeux, comme le vent à la brebis dépouillée. Par cela seul que vous marchez, l'horizon change, et chaque jour, chaque pas peut vous ménager une nouvelle surprise.

Je conçois très bien votre regret de ne pouvoir aller au secours de quelqu'un qui intéresse M. X. ; mais je ne comprendrais pas votre embarras. C'est l'appréhension de n'être pas crue complètement qui trouble et embarrasse. Pour ma part, je suis aux abois et n'ai plus que la ressource de faire l'aumône à crédit. Je vois que vous vous préparez par les meilleurs moyens possibles au bonheur qui vous attend. Les actes de charité, accomplis dans un esprit de foi, ouvrent le cœur aux consolations divines. Dieu aime que l'on prenne ce chemin pour aller à lui. Demandez dans ces moments solennels où l'on sent si bien que rien de ce qui est nécessaire à notre salut ne saurait nous être refusé, demandez-lui de vous éclairer toujours davantage et de vous faire connaître vos véritables besoins. On a dit que, dans les temps de révolution, le plus difficile n'était pas de faire son devoir, mais de le connaître, et cela est vrai dans tous les temps. Lorsque nous n'avons pas encore triomphé des dispositions qui entretiennent au fond de l'âme une sorte de tempête permanente, la

voix de Dieu est difficile à discerner au milieu du bruit et du mouvement intérieur.

Adieu. Recevez tous mes vœux bien sincères et bien tendres.

Mardi, 11 octobre 1836.

Vous vous entrevoyez maintenant ; il importe peu que ce soit à la lueur de l'éclair qui ne brille jamais qu'avec un peu d'orage. Un grand saint ne faisait que cette prière : « Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse ! » Certes, cette prière pourrait bien suffire. Mais connaître et voir oblige. Veillons donc aux approches de ces mouvements trop naturels et presque trop vrais d'abord, dont l'impétuosité fait bientôt un mensonge en nous entraînant infiniment au delà des sentiments que nous éprouvons, quand notre âme est apaisée. A la fin d'une discussion trop vive combien n'est-on pas différent du véritable soi-même et ne dément-on pas bientôt ensuite, au fond du cœur, l'amertume ou l'exagération des paroles qui nous ont échappé ! Ce sont celles-là, cependant, qui restent gravées dans la mémoire des autres et qui font la matière des jugements qui nous défigurent à nos propres yeux et aux yeux de ceux qui nous approchent. En n'étant pas plus équitable, le monde use de son droit ; il applique la loi comme le magistrat et ne s'enquiert pas, comme le juré, de la culpabilité. Juger à la surface, c'est rester dans ses attributions : heureusement nous relevons d'un autre Maître, qui, pour un peu d'ivraie, ne détruit point une moisson, et qui pèse

chaque détail de notre vie et même de nos fautes au poids de l'ensemble de nos intentions et de notre caractère. Ce que je crois fermement, c'est que celui qui aurait complète raison devant Dieu parviendrait aisément à s'imposer à la raison humaine. Pour ma part, atteinte par un blâme dont la justice m'avait semblé douteuse, j'ai maintes fois éprouvé qu'une réflexion aurait pu l'éviter. Tâchons de réfléchir auparavant.

Dites-moi toujours vos saintes coquetteries ; je les seconderai de mon mieux. J'aime qu'on s'aime, et les rapports de bienveillance entre personnes pieuses sont un des moyens les plus efficaces employés à leur salut.

23 octobre 1836.

Pourquoi donc n'avoir pas voulu monter hier ? C'est vraiment trop de coquetterie de ne m'arriver que par le doux parfum des plus belles fleurs. Je sais bien qu'elles ont un langage et qu'on leur a fait dire parfois de charmantes choses, mais rien que je sache qui fût de la nature de votre entretien avec M. X., et c'est là ce que j'aurais désiré savoir. Quelle est l'impression que vous en avez rapportée ? quelle est celle qui a survécu au premier mouvement ? Est-ce la volonté dans toute son énergie ou la faiblesse battue par les vents ? Vous savez si c'est ma curiosité qui interroge, et si, d'autre part, vous pouvez brutalement me dire de me mêler de mes affaires.

Par quel beau soleil, la persistance de votre goût pour la campagne est récompensée ! Je viens de prendre la résolution de sortir régulièrement chaque

jour de trois heures à cinq. De plus, hormis pour les affaires et le genre d'intérêt qui vous faisait me demander un quart d'heure par semaine, je me suis imposé d'avoir ma porte hermétiquement fermée depuis le déjeuner jusqu'à trois heures. J'ai mis ces résolutions, après en avoir bien médité l'absolue nécessité, sous la garde d'un engagement presque solennel. Voilà donc que j'ai une charte aussi ! Voulez-vous que, traitant de puissance à puissance, nous nous garantissions mutuellement l'exécution de nos deux codes respectifs ?

J'ai vu hier M. *** qui a passé la soirée avec nous. Il a été souffrant, et me paraît toujours attristé, comme on l'est par les contrariétés non vaincues. Hélas ! ce n'est pas à elles qu'il faut s'en prendre dans ce triste monde, mais à la réaction que nous leur permettons d'exercer sur notre âme. C'est la lumière intérieure qui, comme l'autre lumière, colore et dessine la véritable forme des objets.

Adieu. Soyez heureuse, et je vous saurai chrétienne, car vous n'avez plus une autre manière d'être heureuse. Les cœurs que Dieu a touchés peuvent bien perdre momentanément le repos, mais ils ne le retrouvent plus que sous la main paternelle.

18 novembre 1836.

Les conseils que vous demande votre intéressante amie sont bien difficiles à donner, et je pense qu'il faut tout à fait s'en abstenir, tant la question est grave, difficile, et ressort exclusivement du domaine de l'autorité compétente. C'est une des plus hautes et

des plus importantes solutions que la direction puisse donner. Jugez comme il nous siérait, à vous et à moi, d'aller mettre ainsi notre doigt entre l'arbre et l'écorce. Le choix d'une vocation est le salut tout entier, quand Dieu daigne l'inspirer et qu'on l'a reconnu à des signes certains. L'objection du bien qu'on pourrait faire dans le monde devient bien frivole. La solitude et la séparation ont aussi leur puissance et leur charité. Le premier mérite, la seule sécurité, c'est d'obéir à la voix intérieure, lorsque l'humilité et la foi, par l'organe du guide spirituel, ont mûrement constaté que cette voix intérieure était bien l'écho de la voix de Dieu.

27 novembre 1836.

Votre bouquet m'a suivi dans mon salon, où je me tiens maintenant, et il l'embaume. Je suis charmée que cette seconde visite par semaine rive votre chaîne ; ce mot n'est presque pas une figure quand il s'agit de visiter Notre-Seigneur en prison. Je crois qu'il faut faire beaucoup et souvent ce que l'on veut faire bien et toujours mieux. Les vertus gagnent à cesser d'être nouvelles et par l'exercice les actions les plus difficiles et les plus hautes viennent s'accomplir avec aisance et facilité. Ne regrettez plus l'*Hôtel-Dieu ;* plusieurs des salles de la prison contiennent des malades qui le sont de deux sortes, et qui, par cela même, ne laissent rien à désirer à votre charité.

Mon intention n'a jamais été de vous décourager, c'est au contraire tout ce que j'aurais craint, mais la lumière portée au fond de nous-mêmes ne me paraît

pas avoir ce résultat. Voir clair ne me semble propre qu'à faire qu'on se défie de soi, et je pense que notre plus grande force réside dans cette juste défiance.

La sœur Rosalie est la supérieure des sœurs de la Charité, rue de l'Epée-de-Bois. Voilà sa qualité dans ce monde ; mais qui pourrait dire ce qu'elle est devant Dieu[1] ! Je fais mieux que de vous donner une lettre en lui annonçant votre visite, et en vous recommandant très particulièrement à elle.

26 février 1837.

Le guignon qui nous sépare, bien contraire à ma volonté, a été si long, si suivi, si lié et si habile que je finis par croire qu'il renferme un sens, un sens qui s'est dégagé plus d'une fois de complications de ce genre, en nous laissant croire qu'il était bon que de temps en temps vous restassiez un peu abandonnée à vous-même. Sans cesse Dieu permet que tout le monde soit l'instrument de ce dont personne n'a voulu.

Je me remets lentement du premier effet des eaux. Il faut toujours souffrir pour guérir.

20 avril 1837.

Je vous ai attendue pendant plusieurs jours, et hier j'allais chez vous quand j'ai été forcément entraînée à des courses lointaines. Je vous assure qu'il me tar-

[1] Mlle Rendu. Sa vie a été admirablement retracée par M. de Melun.

dait d'effacer jusqu'à la trace des dissentiments que cette fois encore votre imagination a tant grossis. Vous m'avez fait dire ce qui n'avait jamais été dans mon intention. Ce n'est qu'un malentendu ; seulement j'en conclurais que vos premiers mouvements ont besoin de rencontrer avant tout une autorité dont mes conseils ne peuvent pas être revêtus. Vous savez qu'ils me coûtent toujours beaucoup, et que trouvant pour ma part de vraies délices à me soumettre, ce n'est qu'avec contrainte et presque avec effroi que j'ouvre un avis. Du reste dans celui que je me suis permis, il n'est rien que je ne voulusse proposer aux plus parfaits, qui ne sont pas plus frustrés que les autres du bonheur d'avoir toujours à apprendre, toujours à avancer.

29 avril 1837.

En toutes choses il faut partir d'un point fixe et déterminé, distinguer nettement ce qui est obligé de ce qui est facultatif. Ainsi, dans cette circonstance, on ne peut exiger de vous que ce qui est de précepte, et c'est à vous de voir, en vous consultant bien, si vous voulez entrer dans la voie du conseil. Vous êtes, je crois, et restez parfaitement libre d'attendre le retour de M. X., ou bien, ne l'attendant pas, de ne pas recourir à M. ***. En voulez-vous davantage ? recherchez-vous le sacrifice ? Certes, bien mieux que libre à vous. Mais alors il doit vous paraître tout simple de vous soumettre aux avis que vous avez demandés et vous devez vous trouver contente de toutes les facilités si charitablement multipliées autour de vous. Qui pourrait donc ici décider

pour vous? Cette question contient en elle-même toutes les tendances de votre volonté, vos dispositions véritables, vos idées pour votre avenir, et la réponse ne saurait être cherchée qu'au fond de vous-même. Je vous l'avoue, les difficultés dans lesquelles vous vous embarrasserez ne me paraissent pas raisonnables, et la piété s'accommode bien moins qu'on ne le croit de ce qui manque à la raison.

Mme de Z. ne peut assurément redouter dans l'œuvre qu'elle a créée aucune influence, je ne dis pas supérieure à la sienne, mais simplement en concurrence. Cependant toute impulsion devant venir d'elle, ce qui s'en écarterait doit avoir beaucoup d'inconvénients qu'il est bien juste qu'elle prévienne et qu'elle réprime. Il serait certainement impossible de douter des excellentes intentions que vous apportez dans votre zèle, mais j'ai peine à concevoir que vos jugements, si nouvellement formés, puissent vous inspirer quelque confiance en opposition avec le plan tracé par une main expérimentée et habile. Nos impressions peuvent être indépendantes de notre soumission ; nous pouvons ne pas saisir, ne pas pénétrer entièrement la pensée de nos supérieurs, mais alors on combat au dedans de soi ce qu'on préjuge par la conscience de tout ce qu'on ignore. Je crois que l'humilité ne se déroute jamais. Elle cherche, elle attend, elle aspire à comprendre et presque toujours elle y arrive, car pour elle sont les vraies clartés. Vous me demandez ce que je faisais quand je rencontrais les oppositions qui vous peinent. J'obéissais et puis j'étais heureuse d'obéir. Ce n'est pas le devoir qui me fait parler ainsi, c'est aussi ma nature. J'ai toujours eu plaisir à fléchir devant ce que je reconnais-

sais supérieur à moi, si bien que j'ai dit souvent, avec une sorte de vérité, que je détestais mes égaux. Je vous demande en finissant, et comme toujours, de me pardonner mes irrévérences et de ne point oublier qu'il doit y avoir de l'indulgence pour celles qui font qu'on échappe au langage officiel ou à une silencieuse réserve.

Samedi, 6 mai 1837.

Je vous remercie avec des larmes de joie, et c'est de toute mon âme que je bénis Dieu des grâces dont il vous prévient. N'en oubliez rien, ni les obscurités, ni les troubles de l'épreuve, ni cette vive et sainte lumière qu'il fait briller à vos yeux. La peine profonde que vous m'aviez faite est effacée. Je ne vois plus que la consolation et les gages de sa durée. Croyez-le, je ne suis si difficile, je ne me montre à vous si dure, que parce que je ne conçois pas qu'on aime une autre âme autrement qu'on aime la sienne et parce que la vérité, lorsque Dieu intervient, est le premier des besoins. Dieu a tant fait pour vous ! J'ai pu tellement compter avec vous ses grâces avec chacun de vos pas ; comment pourrais-je braver la menace de dangers qui vous éloigneraient de lui ! Ne les appelleriez-vous pas, ces dangers, par la tiédeur, la révolte ou la mollesse d'un cœur qui désormais doit être tout à lui ?

Ah ! croyez-le, comme nous dit l'Imitation : Il n'y a que deux ailes pour s'élever à Dieu, c'est la pureté et la simplicité. Dans la pureté est tout ce qui nous élève, dans la simplicité tout ce qui nous garde. Toutes les vertus que vous n'estimez pas encore assez, l'humi-

lité, la douceur, le détachement du sens propre, le silence, l'obscurité dans l'attrait et le saint exercice nourrissent au fond de nous-mêmes l'amour qui fait notre félicité et notre paix.

29 juin 1837.

Le petit mot qui accompagnait vos pastilles est bien aimable. Vous êtes toujours bonne pour moi, et c'est bonne pour vous-même que je voudrais vous trouver toujours. Ce vague, cette hésitation, ces dégoûts qui ne sont pas même de la lutte me font une vraie peine. Vous allez bien au-devant de l'observation, vous vous hâtez de vous condamner, mais vous restez toujours dans le même état comme pour en épuiser l'ennui. On dirait un livre dont on recommencerait toujours les premières pages sans aller plus avant. Ne pourriez-vous donc vous exercer à un peu plus de volonté ? Voyez toute celle qui se meut dans le monde et qui agit pour Dieu. Je ne parle pas de Mme de P., elle est tout à fait hors ligne. Mais à bien des degrés au-dessous, combien d'existences qui manifestent une seule et même pensée dans tout ce qu'elle peut avoir de rectitude et de persévérance ! Je me rappelle qu'il y a plusieurs mois, en apprenant le généreux dévouement de Mme de P., un de mes premiers mouvements fut l'espoir qu'il ferait une grande impression sur vous, non assurément comme imitation extérieure (il n'y a rien de commun entre vos circonstances et les siennes), mais comme émulation de courage. Je vous en prie, dites-moi que je ne me suis pas trompée. Pour ma part, je ne puis vous dire quelle joie j'ai sentie d'un

si touchant exemple de la préférence donnée à Dieu sur une existence que les sentiments naturels pouvaient rendre encore si riche et si belle. J'en ai joui avec mille autres autant que Mme de P. elle-même. C'est ainsi que dans l'Église tous les biens sont communs ; on ne possède rien en propre ni à soi seul, pas même sa vertu.

Juin 1837.

Mon désir de votre bien, de votre plus grand bien est toujours resté le même. J'ai souvent regretté de me trouver si incapable de vous faire goûter la simplicité dans la foi. Là pourtant est la paix et la voie sûre et abrégée qui met à l'abri, sauf de rares exceptions, des perturbations violentes, des incertitudes, dont vous me parlez et que vous croyez peut-être un peu trop le partage des personnes même très pieuses. La générosité qui ne dispute rien de ce qu'elle a une fois donné, la soumission qui sait attendre la préférence de tout ce qui est humble et obscur sont les fruits du véritable abandon chrétien, qui laisse bien loin derrière lui la force infirme et caduque que vous croiriez pouvoir puiser dans les satisfactions d'une confiance humaine. Que je serais heureuse de vous persuader cela !

Juillet 1837.

J'ai lu avec grand plaisir Mme de P. et le baron et vous-même. Ces trois lettres, parlant les mêmes sentiments dans les trois langues de vos personnalités respectives, n'en ont pas moins beaucoup d'harmonie : le

baron, à l'état de très méritoire volonté ; Mme de P., à l'état de possession ; vous, à celui d'aspiration. J'espère que ma classification ne vous offensera pas. Ce qu'il y a de mieux après le bonheur d'être arrivé, c'est de marcher vers le but et de s'y animer par tous les moyens dont on dispose. Vous reconnaissez n'avoir jamais fait autant d'efforts que vous en faites aujourd'hui. Je suis très disposée à croire que vous ne vous trompez pas. On sent au service de Dieu que c'est seulement dans les choses opposées à notre nature propre que s'accomplit le progrès, et cette contrainte imposée à la nature, ce régime de rebrousse-poil, la persévérance et la continuité d'une lutte si pénible ne sont pas possibles à la nature seule. Même dans ses désirs les plus passionnés, il faut toujours qu'elle se lasse et qu'elle se démonte, ce n'est que par le secours de Dieu que, désarçonnée, harassée, elle remonte, elle poursuit, et remettant sans cesse la main à l'œuvre, regarde le découragement comme la pire des infidélités. Ce n'est pas à vous seulement que s'applique le besoin absolu que nous avons de la grâce ; elle seule rapproche la sainteté même de l'abîme du péché. Dieu donne tout et puis il nous dit : Veillez et priez.

Quant à vos terreurs de la mort, je vous ferai observer qu'elles ne se présentent guère qu'aux personnes qui se portent bien, et qu'elles sont presque un certificat de force et de santé. Il faut les laisser passer, comme tant d'autres imaginations qui nous trompent, quand les réalisations sur lesquelles elles croient s'exercer sont encore loin de nous. Vous venez de voir récemment combien sont différents les sentiments que la pensée de la mort inspire à une âme profondément

unie à Dieu. Cela viendra pour vous, je n'en doute pas un instant. On parcourt bien du pays, on change bien souvent d'aspect en marchant toujours, surtout quand on gravit, et vous pouvez bien déjà puiser dans votre expérience du passé le pressentiment de l'avenir.

J'ai eu beaucoup de plaisir à revoir M. Deguerry, que j'ai trouvé fort intéressant sur Rome. Il a bien observé et il juge avec cette équité qui admet dans une égale proportion de respect, l'intelligence et la vérité.

Juillet 1837.

J'ai joui pour vous des quinze jours que vous a donnés votre amie. Je suis convaincue que, cette fois, vous avez découvert près d'elle mille biens encore inaperçus. La province, pour voir les gens qu'on aime, vaut mieux que Paris. On y possède ce qu'ici on saisit au passage ; et puis, la retraite fait merveilleusement ressortir les jouissances qui s'en détachent.

Je regrette toujours de voir si peu Mme de P. ; aux heures données à tout le monde on s'entend bien difficilement. Le vrai mal ici c'est que les seize heures de la journée, qui suffisaient à nos aïeux, ne nous suffisent plus, sans qu'il soit dit pourtant que nous fassions beaucoup plus de vraie besogne.

Les motifs qui tiennent éloigné le baron d'Eckstein, que nous ne voyons presque plus, sont encore plus impérieux et bien tristes : sa santé et son peu d'aisance. Il lui faudrait un matériel d'existence qui marchât tout seul, et, au lieu de cela, c'est de l'inquiétude et de la gêne. Il porte ses ennuis avec beaucoup de courage et

de sérénité ; sa philosophie pratique dit bien la source où elle est puisée.

Vendredi 27 Juillet 1837.

Votre dernière lettre m'a fait un immense plaisir par l'accent si persuasif qui l'anime. Elle exprime non pas seulement un progrès, mais une transformation ; on sent que vous portez en vous-même la raison de vos paroles. Je puis répondre de moi, me dites-vous. J'apprécie complètement le mouvement qui vous dicte ce langage ; il y a quelque chose aussi en moi qui sanctionne le droit que vous avez de le tenir. Du reste, au milieu même des plus vives inquiétudes que vous m'ayez données, j'aurais encore en un sens répondu de vous, répondu que Dieu ne vous laisserait jamais finalement échapper, que toutes les déviations, tous les écarts, s'ils eussent été possibles, ne vous empêcheraient pas de retomber sous sa main miséricordieuse. Mais que de regrets amers, que d'inconsolables reproches, que de desséchantes douleurs vous vous seriez préparés ! Le sentiment de l'ingratitude eût flétri toutes vos joies et la confiance tendre et abandonnée vous serait devenue difficile, si ce n'est impossible. Il n'en a pas été ainsi. Dieu soit béni ! il n'en sera jamais ainsi. Votre charité, votre noble et généreux dévouement ont attiré sur vous le secours puissant et efficace qui empêche de tomber. Il me semble démontré que vous avez obtenu une fois pour toutes, que par la douceur et par la sévérité Dieu ne vous abandonnât jamais à vous-même. Quand il n'y aurait dans votre vie que cette excellente action dont vous recueillez maintenant

le fruit, elle suffirait pour expliquer une multitude de grâces. Jouissez-en, cela vous est permis, et remerciez afin que ce désintéressement de vous-même qui vient d'être si magnifiquement récompensé, soit désormais au fond de tous vos mouvements et de toutes vos pensées. Je crois comme vous que votre volonté trop peu exercée jusqu'ici ne manque nullement en elle-même de force véritable. Le tout est d'en user, de vouloir vouloir.

Le premier exercice de bonne volonté devrait être, ce me semble, de contenir la rapidité des mouvements irréfléchis qui vous jettent d'un extrême à l'autre et de rechercher cette égalité que Dieu met au fond des âmes où il domine. Non seulement la vertu, mais aussi les affections gagnent à la possession de soi-même ; on apprend à mieux aimer ceux qu'on doit aimer toujours d'une égale affection. Les mouvements impétueux produisent les alternatives qui usent le sentiment. Quelle est la disposition qui suit immédiatement les explosions violentes, si ce n'est un immense besoin de repos qui nous fait fuir à tout prix une agitation douloureuse et tourmentante ? Enfin, en domptant cette impétuosité, on n'agit pas seulement sur soi-même, mais aussi sur les autres, et on ouvre leur cœur aux sentiments qu'ils sont alors heureux d'éprouver.

28 août 1837.

Vos deux petites lettres vous montrent à moi telle que vous êtes, toute pleine de droiture, de ferveur et de bons désirs. J'en ai le cœur bien consolé, non pas que j'y compte comme sur un état permanent et iné-

branlable, telle chose n'est pas donnée à la pauvre créature humaine, mais je regarde ces mouvements d'ardente piété comme des arrhes divines, par lesquelles Dieu vous fait connaître tout ce qu'il vous réserve un jour. Vous savez bien que j'aime vos sacrifices et que j'en accepte en vous la volonté ; mais si l'amour de Dieu les inspire, il faut que la prudence les règle et que l'ordre y préside. La violence ravit le ciel, dit l'Évangile ; mais les violents qu'il demande sont en même temps les humbles et doux de cœur qui entreront dans le royaume des cieux. La violence sera pour les occasions de résistance, de sacrifice ; l'humilité et la douceur avec la paix qu'elles produisent, seront pour l'habitude de la vie. C'est donc dans ce dernier état que je désirerais vous voir comme établie et sans trop de préoccupation de ce que votre zèle pourra être appelé à y ajouter un jour. Attachez-vous d'abord à bien faire ce que vous faites et puis laissez venir. Tous les cercles s'étendent par une naturelle élasticité ; le bien se multiplie par lui-même, il s'accélère par son propre mouvement, et il n'y a qu'à s'abandonner au cours des flots que Dieu dirige pour trouver sur son passage tout ce qui peut assouvir une dévorante activité. Mais encore une fois, avant tout, la douceur et l'humilité et avec elles la paix ! Voilà le fond qu'il faut préparer à notre bon maître, et, quand nous l'aurons possédé par sa grâce, il saura bien y faire fructifier des actions dignes de lui être offertes.

Adieu. N'oubliez jamais avec le Psalmiste les grâces dont vous avez été comblée. Ah ! que nous vivons, que nous mourons insolvables !

18 décembre 1837.

Je n'ai qu'une seconde pour répondre au renseignement que vous me demandez. Avez-vous lu les Conférences de M. Frayssinous? Ce n'est pas précisément un livre de piété, mais d'instruction solide et de vraie sagesse chrétienne. C'est le fond commun des vérités évangéliques qui servent de base à toutes les directions spéciales et particulières. La partie spirituelle des œuvres de Bossuet pourrait bien aussi vous convenir ainsi que le Fénelon de M. Dupanloup. Les *Méditations* sur l'Evangile et les *Élévations* surtout de Bossuet sont une chose admirable, et, à la suite, les discours spirituels, admirables du reste comme tout ce qui vient de lui. Car avec lui on peut choisir, mais à peine peut-on préférer, quand on n'est pas déterminé par un intérêt particulier. Nous sommes dans des jours précieux qui se détachent en relief sur l'ensemble d'une époque toujours bien sérieuse; tâchons de n'en rien perdre et de faire quelques pas au-devant de notre Sauveur qui vient vers nous. Ce qu'il vient chercher, ce sont des âmes de bonne volonté. Puissent du moins les nôtres être de ce nombre.

24 décembre 1837.

L'état dont vous souffrez me paraît d'autant plus douloureux qu'il ne semble point en vous un produit naturel, un principe de mal résultant de la constitution de l'esprit; c'est un de ces besoins d'émotion qui vous séduisent sous toutes les formes et qui n'ont rien

d'inévitable comme dans les maux physiques. Il me semble que la voie la plus sûre pour vous soustraire à ces troubles serait de chercher à retrancher beaucoup des mouvements auxquels vous vous livrez, à vous détacher d'une personnalité trop ardente, à mourir saintement à vous-même. Je vous l'avoue, hors de cette voie, il me serait impossible d'admettre pour personne le progrès ou même la sécurité, sécurité toujours douteuse et qui n'a jamais qu'un sens imparfait et relatif. A demain donc.

9 janvier 1838.

J'ai bien regretté de ne pas vous voir hier. Des causes obligées m'ont tenue absente pendant toute la matinée. Modestie à part, j'ai compris pour vous l'ennui de ce petit mécompte. Il y a des jours où l'on sent plus vivement le besoin de rencontrer hors de soi les dispositions qui vivent en nous-mêmes ; mais comme ce besoin de parler de Dieu n'est excité que parce que Dieu nous parle au fond du cœur, il a bientôt suppléé aux communications les plus désirables et les plus douces.

Tous les sentiments que vous m'exprimez me paraissent vrais, non pas, comme toujours, vrais relativement à vous-même, c'est-à-dire sincères, mais vrais de mesure et justes de proportions. Ils me touchent d'autant plus qu'ils m'inspirent plus de sécurité et parce que les cœurs se rapprochent en se comprenant mieux ; enfin et surtout, parce qu'il y a un incontestable progrès à ces impressions dont l'impétuosité habituelle est si heureusement modifiée. Cela me dé-

montre encore que vous commencez à vous soustraire au joug de votre imagination. Vous êtes de ceux qui ont tout avantage à le secouer parce qu'ils sont assurés de pouvoir vivre sur d'autres biens et vivre amplement.

La grâce renouvelle si souvent en vous sa touche divine, qu'il est certainement permis d'en conclure que vous n'y êtes pas infidèle. Pour vous assurer toujours davantage, appliquez-vous à la considérer comme un bienfait toujours nouveau, toujours gratuit, et dont le bonheur n'est appuyé sur aucun mérite. Ce n'est cependant pas le quiétisme que je vous prêche ; car c'est surtout lorsque nous marchons seuls en apparence que nos pas comptent le plus et lorsque la volonté se fraye à travers tous les obstacles une route difficile.

La lettre qu'il faut écrire m'empêtre un peu ; je n'en sais pas la forme. J'ai si peu demandé aux autorités de ce monde que mon expérience à cet égard est infiniment plus jeune que moi.

Je fais mettre ces lignes à la poste. Faites toujours comme je fais ce soir ; prenez-vous-y dès la veille, dès la veille pour ce triste jour où l'abattement de nos forces empêche tout essor, dès la veille pour ce grand jour qui nous trouve si souvent au dépourvu.

Vendredi, 1838.

Les sentiments que vous m'exprimez sont bien bons, comme votre mouvement intérieur vous l'apprend. Tous les actes des saints, toutes les souffrances des martyrs, toutes les vertus des chrétiens, comme toutes les joies des élus, se résument, en effet, en ces seuls mots : Mon Dieu, je vous aime ? Ce qu'il faut

seulement après, c'est de ne pas les démentir par nos actions. Toute la perfection est là. Mais est-ce aimer que de retomber sans cesse dans la vanité et le mensonge? Est-ce aimer surtout que de se tant aimer, tant se rechercher soi-même? Quand l'amour de Dieu est aussi vrai, aussi intime, aussi profond que nous croyons le ressentir, on ne sait pas de combien de chutes il nous garde et quels sont les progrès qu'il nous fait faire. Nous prenons trop souvent le passager désir d'être fidèle pour la fidélité même, nos velléités pour de la volonté. Ces soudaines élévations vers Dieu, ces ineffables douceurs ne sont encore que la touche de la grâce, qui attend notre correspondance volontaire et consciencieuse pour éclairer et échauffer toujours davantage notre cœur.

Adieu. Tout est bon dans l'alternative que vous me proposez.

Mardi, 31 janvier 1838.

Le plus grand de tous les torts serait de vous décourager; gardez-vous-en, soyez certaine que le découragement n'approchera jamais non plus de ceux à qui votre âme est si chère. Ces secousses violentes, ces premières et involontaires résistances à la lumière disent tout ce qu'il y a de vie et de puissance en vous et aussi tout ce qu'il y aura de force, quand vous aurez voulu l'exercer par une action régulière.

Vous m'avez fait éprouver de la douleur, et autant de surprise que de douleur, tant il me paraît incompréhensible que moi qui vous parle comme je me parlerais à moi-même, je puisse jamais vous blesser, tant

aussi ma disposition du moment était dégagée de tout mélange qui pouvait l'altérer ou l'aigrir. Je voudrais vous remercier de tout ce que vous me dites de bon et d'aimable, et je le ferai de tout mon cœur quand je vous retrouverai simple et à l'aise. C'est votre imagination que vous ne voulez pas encore assez gouverner ; c'est elle qui vous arrête et qui complique tout. Songez aux regrets que laissent tous les pas rétrogrades ; songez combien il est pénible lorsqu'une heure meilleure est venue, de ne pouvoir l'appuyer sur un passé qui lui appartienne. Je vous en conjure, prenez soin, prenez pitié de vous-même et soyez plus timide pour les peines que vous vous attireriez et dont désormais vous ne souffririez pas toute seule.

7 mars 1838.

Il n'y a pas à vous troubler de votre trouble. Dieu l'aime celui-là ; c'est pour une action bonne, excellente que vous vous y êtes engagée. Sous de tels auspices, il y a immensément d'indulgence dans le cœur de notre bon maître. Sans doute, si vous aviez été plus avancée, vous auriez mieux concilié les deux mouvements qui vous partagent. Mais enfin, c'est comme vous êtes que Dieu vous a choisie pour être l'instrument de sa sollicitude et, dans la récompense qu'il vous a accordée, il y a le gage de bien d'autres grâces encore.

Priez M. X. de venir vendredi ou samedi, s'il le peut, à une heure. Je lui réserve ce moment-là, et surtout je me le réserve à moi-même. Son illusion sur le secours qu'il peut trouver auprès de moi vient d'un

cœur qui aime Dieu, qui l'aime tant qu'il veut l'aimer davantage. Il y a dans cette disposition tout ce qui peut toucher et rassurer le mien. Ah ! si l'on savait combien l'on peut la sentir vivement, son indignité, et s'en humilier avec bonheur ! Toutefois, ma bien chère, je suis triste de ne pouvoir faire ce que vous souhaiteriez, et cela par une complication d'obstacles dont je ne puis même vous rendre compte. Vous savez bien que mon plaisir eût été de vous en faire. On est trop peu sûr dans ce monde d'y réussir dans les grandes occasions pour se refuser aux petites.

15 juin 1838.

Les choses me semblent marcher à merveille ; laissons Dieu et M. Lacordaire régler leurs pas. C'est le mouvement de la grâce qui en décidera. « S'il voulait je me ferais catholique. » C'est bien ce qui sera, je l'espère ; mais il appartient à la prudence de mener à bien ce que le zèle a provoqué, ce que la grâce a développé. Ah ! sûrement M. N. a ici un ami, et comme vous le dites si bien, mieux qu'un ami même chrétien, un guide, un père, par cette puissante génération spirituelle qui donne des enfants aux stériles et le bonheur filial aux orphelins. Je ne puis décider si dans cet état de division et de trouble pour un si jeune cœur la vue de nos augustes mystères est opportune. Voyez, examinez ; je crois que tout dépend de la disposition qu'on y apporte. Pour ma part, j'ai grand'peine à croire que ce qui me semble si sublime et m'est si intime et si cher puisse manquer son impression sur une âme ; mais enfin, voyez et priez Dieu.

Quant aux ménagements envers le premier catéchiste, se sentir heureux d'être quitté me semble si facile, quand le bien est opéré par un autre, que mes conseils ne doivent pas beaucoup compter. Je ne suis, vous le savez, nullement exclusive en ce sens ; je suis même un peu jalouse pour Dieu. Le seul nom de celui qu'on aime suffit pour communiquer du charme et de la puissance à celui qui le prononce.

Je suis désolée des incertitudes où vous êtes encore au sujet du mariage qui vous préoccupe. Notre ignorance en toute chose aide bien notre soumission, et, s'il est convenaable que nous agissions selon les lumières de notre raison, il est bien plus convenable encore que nous apprenions à nous en défier.

30 juillet 1838.

Votre lettre m'a fait une bien douce impression et j'ai besoin d'y répondre immédiatement. A présent que vous voyez clairement ce qui doit être, je n'ai plus d'inquiétude. Vous y manquerez peut-être encore, mais vous y reviendrez toujours. La lumière fait naître en nous le désir de la fidélité, et la fidélité fait naître la lumière. C'est là toute l'admirable économie de la grâce. Vous serez plus contente de moi, parce que nous nous entendons mieux et vous sentirez que malgré ma dureté, malgré mon insensibilité, vous n'avez pas, vous ne pouvez pas avoir une meilleure amie que moi. Certes je n'oserais pas dire cela s'il s'agissait d'une affection tout humaine ; mes yeux ne sont plus tournés que sur la tombe, et je ne le dirais pas davantage dans le sens spirituel, si dans tout ce long passé de com-

bats, de vicissitudes et de confiance toujours nouvelle, il n'y avait ces signes éclatants qui nous tracent la route que nous devons suivre. Même pour vous fortifier, pour vous consoler, j'ai besoin de la volonté de Dieu, et je puis dire que j'en ai particulièrement besoin pour encourager mon action dans tout ce qui peut toucher à une âme. Mon seul mouvement premier et naturel est de rentrer en moi-même, comme le colimaçon, et d'exprimer mes vœux dans la prière. Hors de là, je n'aperçois de sécurité que si Dieu parle et si les résultats répondent.

Adieu. Mettez bien à profit les bonnes dispositions. Il y a des temps dans la vie où nous n'avons autre chose à faire qu'à laisser passer l'orage et à braver l'hiver. Il en est d'autres plus heureux, où la terre de notre âme s'entr'ouvre et fait germer le Sauveur.

Chantilly, 25 septembre 1838.

Il y a dix jours que m'est arrivé ici l'aîné de mes neveux que j'espère sous peu aller vous présenter. Depuis longtemps nous tramions cette entrevue, et enfin le passage de toutes les majestés du monde à Munich m'a valu le modeste et intime bonheur de posséder ce cher enfant, dont j'étais séparée depuis huit ans. Après quelques courses à Paris et dans les environs que j'ai imposées à sa curiosité d'artiste et de voyageur, il me revient ce soir. Chantilly nous plaît et convient à mon mari et à moi, plus encore que tous les lieux où nous avons passé. Ce repos, bien plus actif que le mouvement morcelé de Paris, est bon à ma santé. Mon véritable goût est la vie que je mène ici, un goût même

tout humain, ce qui explique bien comment Dieu m'en sèvre. Je ne dis pas que l'action de l'âge et l'amour des choses sérieuses n'y ajoutent beaucoup, mais il y entre pour moi de la nature aussi, et cette solitude, qu'autrefois je recherchais par un mouvement brusque et passionné, est encore ce qui, dans l'habitude même, me plaît davantage. Vous éprouvez la même chose, mais accompagnée de tristesse. Cela est bien simple. Comment s'en défendre avec un regard sur le passé? Je la ressens comme vous ; mais quand elle est revêtue de ses vraies conditions, ne la sentez-vous pas sainte, utile, délectable? Et d'ailleurs, quelles sont les joies de ce monde qui pourraient valoir certaines tristesses?

Ah ! si vous saviez comme vous me rendez heureuse, quand je vous entends me dire que toutes les comparaisons que vous faites vous font pencher vers la situation présente de votre cœur ! Vous sentirez de plus en plus que Dieu, dominant tout, est simplement l'ordre mis à la place des désordres de notre âme, et que, par conséquent, il ne peut que régler nos autres affections sans les altérer jamais.

Je conçois bien que vous ne soyez pas insensible à la triste nouvelle qui vient de vous être donnée. De quelque côté qu'on envisage, la mort est toujours le plus grand événement de la vie.

30 octobre 1838.

Votre bon cœur vous a fait entrer, ma bien chère, dans un monde tout nouveau dont les peines, les inquiétudes et les dangers sont tout autres que les inquiétudes et les chagrins auxquels vous donniez autrefois

ce nom. Souffrir est la loi commune de ces deux mondes-là si différents de réalité et d'aspect ; mais Dieu demande encore quelque chose de plus que de souffrir à ceux qui veulent vivre pour lui et ne veulent plus vivre pour le monde, c'est de combattre à tous les instants, sur tous les points et toutes les natures de mal à la fois. Sans cesse sa miséricorde nous fait passer d'une épreuve à l'autre : après les troubles de l'esprit et les tempêtes du cœur, il permet que nous soyons menacés dans ce que notre être a de plus infirme et de plus misérable. L'ennemi est là qui veille, cherchant à faire brèche, et il faut que notre vigilance, notre constance, notre courage, soient toujours prêts à se porter vers le point menacé. C'est la présence de Dieu, sa seule présence devenue habituelle, qui peut nous rendre pour ainsi dire présents à nous-mêmes. C'est à posséder cette divine et efficace présence que se réduit, je crois, toute la prudence spirituelle. Tout ce qui nous en distrait nous expose. Si l'on pouvait concentrer dans son esprit tant de vues providentielles dont l'évidence nous a frappés, tant de grâces directes et spéciales qu'on a reçues, tant d'appels, tant de touches mystérieuses et puissantes, tant d'impressions intimes, profondes, pénétrantes, qui dans le moment substituaient la claire vision à la foi, le doute ne pourrait plus nous atteindre. De même Dieu, présent dans notre cœur, y mettrait à chaque instant la pratique de toutes les vertus qu'il nous impose. Si l'on y regardait bien, toutes ou presque toutes nos fautes se résoudraient en ingratitude, ingratitude heureusement non consentie, arrachée à notre faiblesse, à notre inexpérience, à notre misère, et mille fois désavouée par le fond de

notre âme. S'il ne s'agissait que d'un seul acte de volonté pour mieux assurer notre salut, notre finale et irrévocable union avec Dieu, combien, au prix de tous les sacrifices, ne nous paraîtrait-il pas facile ! Mais ce n'est pas ainsi que l'économie de notre régénération a été arrêtée. Nous devons reconquérir la grâce de la même manière dont nous l'avons si souvent contristée et perdue. Nos fautes, nos déviations, nos oublis ont été innombrables ; il faut que nos réparations, nos efforts de réhabilitation le soient également. Notre longue et ancienne indifférence doit être expiée par une lutte acharnée contre le mal et par une volonté qui renouvelle sans cesse sa force et son ardeur. N'espérons pas qu'il nous soit jamais permis de nous reposer ; ne le désirons même pas, fût-ce dans une situation qui nous semblerait innocente. Chaque pas nous rapproche de notre maître et de notre père. N'est-ce pas une raison suffisante pour marcher toujours ?

Dieu a dit qu'il aimait mieux la miséricorde que le sacrifice. Je crois que ce que sa sagesse préfère encore au sacrifice, c'est la soumission et l'obéissance qui s'égalent dans la direction chrétienne aux plus hautes vertus et se légitiment par les plus puissants effets. Quelques bonnes et simples paroles pourront encore vous être bien utiles, et vous armer d'une force divine en n'exprimant cependant que ce que vous saviez déjà. Car tel est le privilège du saint tribunal ; les choses les plus simples y reçoivent une transfiguration glorieuse et toute-puissante sur la bonne volonté.

5 novembre 1838.

Mon silence ne serait pas excusable à mes yeux, si depuis cinq ou six jours je ne me trouvais dans une très mauvaise veine de santé. Le mal ne serait encore rien sans ses effets ; mais l'activité intérieure aux prises avec l'incapacité absolue est une de ces luttes dans lesquelles on ne succombe pas sans remords. Encore ici les battus payent l'amende.

Vous me paraîtriez mécontente de vous, si je pouvais me prendre à votre langage humble et contristé, qui n'empêche pas que tout n'aille pour vous de mieux en mieux. Seulement vous sentez que vous avez beaucoup de chemin à faire et vous brûlez d'arriver. Soyez sûre que cette volonté vous sera comptée, et surtout les efforts qu'il faut recommencer sans cesse. Ce sont les convertis qui ne pensent plus qu'à se convertir. Chaque jour, dans notre appréciation du passé, dans nos espérances pour l'avenir, est destiné à recommencer une nouvelle vie. Le chemin qu'on a fait ne sert plus que de point de départ à celui qu'on fera et tout ce qu'on acquiert n'est bon qu'à faire acquérir davantage. Mais vous savez déjà si bien tout cela ; vous savez si bien ce qui arrête le mouvement de la grâce et ce qui l'accélère ; vous savez si bien qu'après avoir goûté Dieu, rien hors de lui ne suffit ! Il n'y a personne qui ne puisse reconnaître en soi-même une force qui n'a point d'emploi en ce monde, quelque chose que nous pouvons donner et que nul sur la terre ne peut nous rendre. Ce que toutes les affections humaines renferment d'incomplet nous avertit que cette surabon-

dance de vie appartient à Dieu seul et qu'il se l'est réservée de toute éternité dans sa créature.

18 novembre 1838.

Je reçois vos deux lettres et je veux au moins par un mot vous remercier de la bonne nouvelle que vous me donnez. Je me promets une grande et vraie douceur de votre voisinage. Quant aux heures où nous nous verrons, laissez-moi vous faire votre part. Vous y reconnaîtrez, j'espère, le soin qu'on apporte toujours à se faire la sienne la meilleure possible.

Je suivrai chacun de vos mouvements dans ces jours de pénibles et laborieuses réflexions. Le regard en arrière a toujours quelque chose de triste, et il faut du courage pour remonter le torrent si facile à descendre, si rapide quand il entraîne. Mais Dieu sera là, présent et sensible à votre âme. A chaque regret, à chaque douleur réveillée, à chaque désir, à chaque espérance de mieux faire, il sera là pour les consacrer et les bénir.

Adieu, je vous remercie encore de la joie que vous me donnez, la seule maintenant qui aille à mon âme. Vous ne pouvez plus ni goûter, ni perdre seule le bonheur dont vous commencez à jouir : il est devenu ma propriété aussi et je le mets sous la garde de votre fidélité.

27 novembre 1838.

Personne ne comprend mieux que moi votre tris-

tesse pour cette âme qui recule après avoir paru toucher au port, et c'est bien sincèrement que je partage votre peine. Ce sont de cruelles épreuves, mais elles n'en comportent pas moins l'abandon complet et la soumission profonde. Contre cette nature de souffrances et de tentations je ne vois guère que le silence et la prière, tout ce qui constate enfin l'impuissance de l'homme et la seule confiance en Dieu.

Mille grâces de votre charmant bouquet. C'est une vraie négation de la neige qui est sous nos yeux et comme un prodige de votre bonté.

Vendredi, 10 mai 1839.

Je ne pense pas qu'il y ait jamais de présomption à redouter dans tous les mouvements de l'âme qui sont profonds et sincères, dans ces bons désirs qui ne naissent pas de l'imagination et qui nous prennent, pour ainsi dire, au dépourvu ; seulement il me semble que, quand ils viennent tout à fait de Dieu et non point de notre amour-propre, leur élan ne nous porte qu'à un degré immédiatement au-dessus de nous, qu'ils touchent notre cœur et l'échauffent pour le bien le plus proche et le plus promptement réalisable. L'avenir non pas seulement éloigné, mais celui même auquel nous touchons presque est si incertain ! Les plus beaux rêves de perfection, de détachement et de sacrifice, quand ils ne font qu'embellir et étendre notre horizon, nous avancent peu, tandis que l'action dans le présent, fût-elle beaucoup moins élevée, nous ferait recueillir des fruits bien plus abondants. Le cœur se soulage du poids qui l'oppresse par les illusions comme par les réalités,

et il faut redouter, comme chimériques, les espérances qui nous laissent après qu'elles sont évanouies tels que nous étions avant de les concevoir. Cherchons donc à soulever ce poids qui nous accable souvent, et à discerner l'effort sur nous que Dieu demande de nous à l'instant même où nous sommes.

Je vous remettrai ce que j'aurai pu faire pour la pauvre femme que vous soignez. Je ne me suis rien fait donner, mon incapacité en ce genre est absolue. Je veux bien faire la part la plus humiliante à ma sotte timidité, quoiqu'il n'en soit pas moins vrai qu'une vieille femme, dans son salon, est bien mal placée pour quêter.

26 octobre 1839.

Je comprends bien qu'à la distance où vous êtes vous ne multipliez pas les voyages à Paris. Dans cette saison on n'est très bien que là où l'on demeure et de toute façon rien ne vaut à la fin d'octobre le foyer de famille à la campagne. Je vous l'envierais presque, non de cette envie qui prive, mais de cette autre plus permise qui voudrait partager. Jouissez bien de ce bon reste de retraite au milieu de vos arbres, dont le dépouillement a bien aussi son efficace et pénétrante prédication. Croyez-moi, la tristesse quand elle est douce ne gâte rien ; elle porte en elle-même bien du recueillement, bien des réflexions et par conséquent la vérité pour qui est dans la droite voie. Tous les sentiments que vous m'exprimez vont à mon cœur, mais rappelez-vous que c'est par les actes d'abnégation, d'empire sur soi-même, qu'on les entretient davantage, et qu'un

rude et persévérant travail nous mène seul aux consolations.

Demain matin je m'unirai très particulièrement à vous pour demander et remercier surtout. Nous savons quelquefois demander, mais nous ne savons jamais assez remercier.

17 février 1840.

Je sens tous vos chagrins. Oui sans doute, il n'y a pas de courage possible, de ce courage du moins qui se distrait de la blessure, quand il s'agit des souffrances réelles de ce qui nous est cher. L'affliction fait partie alors de la vertu que Dieu exerce en nous ; seulement, il y a lieu à la soumission, à cet acquiescement libre et volontaire qui, à travers toutes les obscurités, reconnaît pour sage et miséricordieux tout ce que Dieu nous envoie. Plus Dieu nous paraît bon, et c'est ce qu'il nous paraît de plus en plus à mesure que nous l'aimons davantage, plus les épreuves se présentent à nous comme nécessaires. Il mettrait toute sa puissance à nous les épargner, si les conditions de notre liberté ne les arrachaient sans cesse à son amour.

Vous avez reçu bien des grâces, vous avez bien des secours ; marchez donc. Croyez-moi, c'est au tronc même de l'arbre, là où se réunissent les fibres les plus sensibles, les dispositions les plus profondes, qu'il faut mettre la cognée, et c'est parce qu'on s'est épargné trop longtemps qu'on reste dans un milieu où les difficultés deviennent grandes, les peines vives et les consolations trop faibles pour compenser les efforts.

Paris, 1840.

Tenez-vous en garde, je vous en conjure, contre cette disposition où nous sommes tous, de parler alternativement deux langues : la langue de la foi et la langue du monde. M. de Maistre disait : « A Paris, passé huit heures du soir, il n'est plus permis d'être chrétien. » Mais c'est bien tout le long du jour que notre langage nous fait assez connaître pour des mondains. Ainsi, nous détruisons au lieu d'édifier ; nous scandalisons les gens du monde, qui exigent volontiers que les chrétiens soient complets et tout d'une pièce. Nous nous scandalisons nous-mêmes dans le sens littéral du mot. La légèreté de nos discours n'est pas seulement un symptôme, elle nous étourdit et nous dissipe : l'effet devient cause. On s'engage, on s'avance par ses paroles, soit dans le bien, soit dans le mal. L'action de l'extérieur sur l'intérieur, du corps sur l'âme, est aussi incontestable que celle de l'âme sur le corps. Ce n'est pas pour paraître, mais pour être meilleurs que nous devons régler notre extérieur. L'effort pour rasséréner sa physionomie rappelle la sérénité dans l'âme ; on se dispose à l'humeur en fronçant le sourcil ; on se prépare à l'adoration en se prosternant. A la résurrection des corps, nous saurons le secret de cette mystérieuse union ; peut-être avant, si, comme on le dit, la forme n'est pas la matière. Mais je me perds, je voulais seulement vous demander l'unité dans le langage comme dans le cœur. Le contraire est une infidélité qui, pour être commune,

n'en est pas moins grave. De l'abondance du cœur la bouche parle ; si la langue du monde se trouve sur nos lèvres si facile et si riche, il est bien à craindre que l'abondance de notre cœur ne se verse pas du côté de Dieu.

A MADAME DE C

Septembre 1846.

Vous avez bien raison, chère Madame ; notre siècle a pour lui d'avoir défait bien des gloires malfaisantes. Il est fâcheux seulement que sa gloire elle-même y ait un peu passé. Rien ou presque rien n'y est resté debout ou entier et l'admiration ne s'est plus appliquée qu'aux détails, allure assez mesquine et contraire à l'essence des grandes choses. Ce contre-sens, comme bien d'autres aberrations, ne vous donne pourtant pas, à mon avis, le droit de vous plaindre d'avoir commencé à vivre dans ce siècle. Entre nous, je croirais bien que ce pauvre malade de genre humain, comme l'appelait saint Augustin, n'est jamais très différent de lui-même, et que certaines âmes, à l'étroit sur cette terre, n'y ont jamais respiré fort librement, si ce n'est du côté du ciel. De plus, je suis disposée à admettre, en vue d'un ordre supérieur, la convenance de ce qui est, et à penser que de mystérieux rapports préexistent entre un siècle et ceux qui vivent dans son atmosphère. Il me paraît simple que chacun de nous, connu de Dieu de toute éternité, ayant été placée par la miséricordieuse sagesse dans un temps donné, une sorte de corrélation existe entre l'un et l'autre de ces deux termes. La sévérité exercée par les meilleurs esprits

contre leur temps ne ressemble-t-elle pas un peu à celle qui s'attache aux inconvénients que dissimulent les théories, mais que révèle la pratique? Et puis, sans la méconnaître, on se distrait souvent de cette grande loi du combat sous laquelle il nous faut vivre tout en changeant d'armes et de terrains. Je conviens bien avec vous, chère Madame, qu'en fait de terrains, il en est de plus ou moins difficiles. Dans tous les cas, ce n'est pas lorsque j'y vois apporter le dévouement de tant de forces que je me sens disposée à admettre que tout, de nos jours, soit fermé à de nobles espérances, et vous me pardonnerez de croire que l'exhérédation ne s'applique point aux siècles et que le nôtre a eu sa part d'enfant.

Pour ce qui est de Mme de ***, c'est un grand malheur, mais un malheur défini. Le malaise et l'abattement sont presque toujours le résultat de peines lentement accumulées, cachées bien avant dans le cœur. Celles-là se confient quelquefois, mais ne se montrent jamais.

Tours, 19 septembre 1847.

Grâce à Dieu, mon mari s'est rapidement rétabli et je me trouve très bien ici. Dans la jeunesse on a moins d'attrait pour la retraite ; et c'est tout simple ; on ne sait ce que c'est que la fatigue et tout scintille au dehors ; mais que les années viennent, qu'elles fassent prendre aux accidents de notre vie le rang qui leur appartient, cela suffit pour qu'on aime à renouveler le temps de la retraite, même mêlé d'épreuves, comme un temps de propitiation qui a fécondé tous les germes dont on recueille les fruits.

Rien ne me paraît plus désirable que l'acquisition que vous projetez. En affaires, je ne vois que la terre de solide. N'en déplaise à M. Proudhon, c'est encore elle que toucherait Antée pour renouveler en lui-même la force et la sécurité. Je crois facilement sur ce sujet à tous les châteaux en Espagne des rêveurs aux projets spoliateurs et plus positifs de ceux que le vol, confondu dans l'idée de propriété, n'effaroucherait pas. A l'état de violence ou de crime tout peut survenir ; mais ce à quoi je ne croirai jamais, c'est l'établissement stable d'un ordre de choses fondé sur le renversement de tous les instincts. Faire ce qui ne s'est jamais fait est déjà bien difficile, lors même que ce n'est qu'un pas de plus, qu'une conséquence immédiate d'un principe déjà reconnu et appliqué ; mais lorsqu'on imagine de traiter à rebrousse-poil la plus universelle tendance de l'homme, individu ou société, de changer la direction imprimée à la racine même de l'être, on ne fait preuve, ce me semble, que d'une criminelle absurdité, dont le châtiment aurait été immédiat sans l'espèce de torpeur qui suit toujours les grands déploiements de la force brutale. Non, le monde ne se laissera pas plus faire de ce côté que du côté de la charité.

31 décembre 1848.

Je finis mon année comme je voudrais la commencer et surtout la continuer, ma très chère, en vous rappelant le tendre et incessant intérêt que mon long silence calomnie, mais pourvu que l'herbe ne croisse pas sur le chemin qui va de vous à moi, peu m'importe qui de nous deux le foule.

Je voudrais bien savoir si vous avez revu cette jeune femme qui s'est montrée si aimable pour *Madame la comtesse* et qui convenait si naïvement de tout le bonheur qu'elle aurait eu à l'être, fantaisie non pas seulement commune, mais indestructible. En général, les hommes ont un vrai culte pour ce qui est don, pour ce qui vient immédiatement des mains de la nature, pour ce qui se reçoit et ne s'acquiert pas, comme la beauté, la naissance, l'esprit. Cela seul plaît beaucoup, tandis que la vertu laborieuse n'arrive guère qu'au respect et à l'estime.

9 mai 1849.

Votre héroïne est une charmante création ; votre pinceau m'a bien rendu sa candeur, son instinct de tendresse et de générosité. Rien ne me touche plus d'elle que le calme de toute sa personne, le *statu quo* de ses sentiments en présence de ce Maître nouveau qui se fait si aisément exclusif et absolu. Il y a des âmes qui auraient d'elles-mêmes inventé le désintéressement. Celles-là ne l'auraient pas nommé ; car le vrai caractère des qualités naturelles est surtout de s'ignorer.

D'après tout ce que vous me dites, ma bien chère, je vois que si vous avez un ennemi, c'est l'imagination. Que vous le reconnaissiez ou non comme tel, il sera prudent de s'en défier. Vous déjoueriez bien encore ses prestiges attrayants, mais vous pourriez être prise aux chagrins qu'elle cause, et ce piège est dangereux. Il importe beaucoup plus qu'on ne le croit à notre avancement, à notre justice, à notre conscience, de ne

point trop souffrir. Ce sont précisément ces souffrances non pas de la création de Dieu, mais de la nôtre, qui émoussent et finissent par éteindre les forces vives de notre âme. La raison s'entend avec les vraies blessures du cœur, mais elle se chamaille éternellement avec les papillons noirs de l'imagination qui prétend tout refaire à son usage. Que d'absences d'intention le plus souvent dans ceux qui nous affligeaient, que d'incompréhensions forcées, inévitables, qui ne sont que le résultat des différences essentielles qui nous constituent ! Nous sommes déçus sur un point de notre attente, mais à notre tour, d'autres ne le seront-ils pas par nous dans quelque cas donné ? L'imagination est moins à craindre en ce qui est positif et défini, car c'est surtout dans le vide qu'elle se plaît à créer. Il y a pourtant toujours à se méfier d'elle. Un des moyens de s'en garer, que d'expérience j'ai reconnu le plus puissant, c'est, dans les perturbations intérieures, de se récuser soi-même. C'est un grand acte de sagesse de nommer par son nom la tempête que l'on subit, de plier ses voiles, et de se répéter dans une sainte immobilité, qu'avec l'action de moins on peut, même au sein de l'obscurité et du trouble, s'épargner l'offense. Quant à cette imagination, qui n'est que l'excès de la douleur et qui vous fait me demander s'il n'est pas pour elle une miséricorde spéciale, je serais bien tentée de dire oui. Je sais que les saints ne connaissent pas ce genre de souffrance qui, à un certain degré, compromet notre empire sur nous-mêmes ; néanmoins il ne faut rien exagérer : un cœur transpercé d'amour divin et que la révolte menace est un de ces mystères qui échappent à l'œil humain. Et puis

la peur même de cette révolte n'en donne-t-elle pas l'idée? le cœur, qui est si près de la conscience, une fois ravagé, ne suffit-il pas à la troubler? Seulement nous ne gagnerions rien à nous montrer indulgents pour ce que la miséricorde divine peut absoudre. Il nous est bien plutôt profitable de verser du côté de la sévérité, en ce qui nous regarde. Si nous nous trompions à notre détriment, Dieu le démêlerait si bien! Mais, ma très chère, tout n'est pas inaction résignée et confiance passive dans ce que Dieu attend de nous.

Comme nos devoirs sont de natures différentes, nos efforts doivent être également divers, et il importe beaucoup de ne pas confondre. Autant la soumission est belle, autant il est licite et même commandé de défendre pied à pied le terrain de l'ordre et du vrai, et la douceur qui dicterait des concessions funestes serait une trahison. Hélas! les dégoûts avancent bien plus les affaires de ce monde que les chagrins, et, comme la vie humaine est quelque chose que nous recommençons toujours, le mécompte est un bon moment pour la reprendre en sous-œuvre. Dans les voyages au long cours, on est contraint de subir toutes les variétés de la température, et ce qu'il y a de pis quand le ciel se rembrunit, c'est d'oublier le soleil qui d'un sourire les mettra à néant. Même du naufrage, il ne faut rien voir que les débris et cela pour les faire servir à des constructions nouvelles.

Ne me dites donc plus, chère bonne amie, ce que vous me disiez dans votre dernière lettre. Je sais ce que peut être cette accumulation de peines, je sais ce que peut être chacune de nos facultés envahies l'une après l'autre par la souffrance; mais croyez-le,

jusqu'au milieu de la tourmente, la mesure ne sera pas dépassée ; elle s'arrêtera au degré où la confiance de Dieu en nous se met en proportion exacte avec notre courage. Vous savez le mot de M. de Maistre : les batailles perdues sont celles que l'on croit perdues. Ne vous croyez donc pas vaincue et vous l'emporterez toujours ; ne contestez pas à vos peines ce qu'elles ont de réel ; osez les regarder en face, mais dégagez-les soigneusement de toute superfétation.

Adieu. Je vous recommande à ce beau soleil et surtout à beaucoup mieux que lui.

20 août 1849.

Je ne vous dirai pas, ma bien chère, que je me suis personnellement associée à vos très aimables joies, mais bien que je les ai trouvées à leur place, que je les ai aimées dans leur vivacité, dans cette simplicité pleine d'effusion que l'esprit du monde tarit dans sa source. Vous me paraissez là heureuse, comme la nature sous l'œil de Dieu. Je suis convaincue que l'impression de joie causée par la sympathie qu'on rencontre est souvent parfaitement pure, affranchie de toute vanité ; seulement, c'est du bonheur sans mérite. La sympathie est gratuite d'une part et spontanée de l'autre ; elle est, comme la plupart de nos qualités, un pur don. La bienveillance réfléchie aurait plus de droit à notre estime, car elle s'acquiert, se mérite, se cultive et se conserve, comme se conservent, hélas ! les choses d'ici-bas, mais enfin elle se fait reconnaître comme ayant quelque air de famille avec la vertu.

Scrutez-vous toujours, ma bien chère, forcez tout

mouvement douteux à venir au grand jour, marchez avec prudence et réserve, mais aussi avec largeur, dans cette voie qui n'est rien moins que large, voie d'attention persévérante, de tranquillité sereine, gage pour un cœur droit de la rectitude de sa foi. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'heureux ils auraient été parfaitement bons et qu'il suffit d'avoir beaucoup souffert pour n'avoir pas à souffrir davantage. Quelque poids qui pèse sur nous, savons-nous celui que Dieu nous épargne ? Une pauvre femme que je connais depuis longtemps ici, et qui le jour même de notre arrivée a failli perdre sa fille, âgée de dix-neuf ans, tombée d'une fenêtre sans balustrade de quarante pieds de haut, crue morte et pourtant sauvée, me disait hier avec cet accent de la joie intense qu'on ne saurait rendre : « Je crois qu'il fallait cela pour que je me trouvasse heureuse ! » La forme sensible d'un événement le lui avait appris. N'est-ce pas à l'intuition à y suppléer en nous ? Que de maux dont nous sommes témoins et qui nous restent étrangers ! Que d'innombrables formes notre pensée ne donne-t-elle pas à cette souffrance dont nous sommes passibles par le seul fait de la solidarité humaine ! Mais là où est la loi, on ne veut voir que l'exception du moment où l'on est personnellement atteint.

Cette vue que vous m'avez fait prendre du château de *** m'a fait grand plaisir. Il y a donc encore de la franche et vive gaieté, du plaisir de bon aloi. Cette merveille sied particulièrement bien à un nom vendéen. Je me réjouis d'une manière plus sérieuse de la nouvelle direction que vous avez prise. Chère amie, à mesure que vous pénétrerez dans ces études intéres-

santes par le mélange du positif et de l'hypothétique, la sphère s'agrandira, et votre imagination y trouvera plus d'aliments. Une étude qui plaît est bientôt une étude qui attache, et l'essentiel est qu'une première propension y soit. Chose étonnante, il faut toujours, pour nous en servir utilement, que nous trouvions les choses en nous. Dieu commence et finit, il est l'alpha et l'oméga ; nous ne sommes que les gens du milieu, quoi qu'on en dise.

18 octobre 1849.

Ma bien chère, depuis que je vous ai écrit, j'ai perdu Mme de Nesselrode, et pouvez-vous savoir ce que cette perte est pour moi ? A travers toute ma vie, dans ses complications les plus graves, cette excellente amie n'a cessé de veiller providentiellement sur moi, de s'interposer entre les coups qui m'étaient destinés, redoublant ostensiblement d'affection et de confiance pendant que l'orage grondait, et plus tard me donnant sa fille comme pour mieux constater ses sentiments. Enfin tout ce que j'ai eu depuis trente ans de liberté, de repos, de sécurité, c'est à elle que je le dois. Sa perte comprend un grand nombre de malheurs dans un seul, et pourtant tous disparaissent devant l'inconsolable vide que me laisse cette affection éprouvée, solide, résistante, qui volontairement ne m'eût jamais manqué et à laquelle se joignent d'inquiètes amertumes. Ma bien chère, je sanglote en vous écrivant ; personne ne voit mes larmes, et, si ce n'était l'impression de votre amitié, elles ne couleraient pas en vous parlant.

31 octobre 1850.

Ma bien chère, l'aurez-vous compris? Avez-vous compris que c'est par cela même que je vous aime sincèrement et que vous m'aimez, que c'est parce que je ne puis vous parler qu'avec tout mon cœur, que j'ai reculé jusqu'ici pleine de faiblesse devant ces douleurs terribles même à remuer [1]? Jusqu'ici j'ai été incapable de tout mouvement spontané. Hier seulement, pour la première fois, j'ai eu le courage d'écrire à ma sœur, de toucher à ces mille douleurs poignantes et divisées qui sont devenues mon partage. Qui aurait l'idée de ce que j'ai souffert, de ce que je souffre? Cinq minutes de cette compréhension me feraient connaître comme personne ne me connaît, comme je ne me connaissais pas moi-même ; car il est bien vrai que ce qu'il y a encore de plus redoutable dans ce monde, c'est de ne pouvoir même se prévoir. Et en dehors des déchirements, des grands troubles, que de blessures, de froissements, de difficultés! Le malheur n'affranchit de rien. Sous le calme de ma force apparente, mon état intérieur était si violent qu'au dehors tout m'était indifférent, et que je n'aurais pas fait un effort pour choisir entre le monde et la solitude. Mais, à mesure que les jours se succédaient, la contrainte et la fatigue faisaient presque à mon insu leur travail destructeur ; je me suis vue à bout de mes forces et dans l'impossibilité de continuer. Néanmoins, je sens quelque rémission, un peu de jour commence à poindre, quelque chose qui ressemble à

[1] La mort du général Swetchine.

ce point imperceptible, qui, sans éclairer au fond des mines, signale l'issue d'où vient la lumière.

Bien des fois, ma chère, je me suis demandé ce qui resterait de moi après mon malheur, ce que vous auriez encore à aimer au milieu des ruines. Mais vous vous êtes montrée trop généreuse pour que je craigne que vous vous découragiez ; le moment serait mal pris. Dans un cœur comme le vôtre, jamais la compassion n'a nui à la tendresse : pourquoi les pauvres arbres où le feu du ciel a passé, quelque inutiles qu'ils soient, ne seraient-ils pas encore un abri ?

Jeudi 13, 1830.

Très chère, si jamais vous avez cru à mes paroles, vous êtes bien autrement tenue d'y croire aujourd'hui ; car nécessairement il n'y a que vérité dans un cœur où il n'y a que tristesse. Votre pensée m'est sans cesse présente. Tout ce que mon cœur garde de vous y demeure consacré, inaltérable, immobile, mais hélas ! stagnant, silencieux, sans ressort aucun. Je suis comme une pauvre barque échouée : les eaux qui la soulèveraient ne viennent pas jusqu'à elle. Faut-il aussi que je renonce à vous voir à Paris ? Vos goûts et ce que vous possédez de plus qu'eux vous arment contre la solitude : vous resterez marquée au sceau de ses bienfaits, mais Dieu ne permettra pas sa trop longue continuité qui pourrait tourner contre ses meilleurs effets.

Dites-moi si vous avez lu M. Nicolas, si vous l'aimez. C'est un esprit doux, délicat, pénétrant, dont les qualités principales doivent plaire aux vôtres.

Vichy, 26 juillet 1851.

Ma très chère, je dis comme vous : « J'aime à écouter mon âme avant de vous parler. » Ce n'est pas pourtant qu'il ne m'en coûte rien de voir manquer à notre correspondance ce qui la rendrait actuelle, vivante. J'arrive toujours trop tard pour bien joindre votre pensée ; je ne sais jamais si ce que j'ai retenu vous ne l'avez pas déjà oublié, s'il me faut adresser ma lettre à la campagne ou à la ville, n'ayant d'autre certitude que celle d'arriver trop tard pour la valse ou la polka. J'ai encore la naïveté de croire qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Ne touchez pas, je vous en prie, à mon illusion : le bon Dieu sait trop qu'il en entre comme force jusque dans la bonne volonté la plus sincère.

Vous venez de me rassurer, chère amie, avant que je fusse vraiment inquiète. S'il est méritoire d'être généreux, c'est qu'on n'y est pas obligé, et je ne vous avertissais du danger que parce que j'étais certaine que votre cœur n'aurait de torts qu'à son insu. Du reste, l'affection vraie n'a pas besoin d'être aimable, et la vôtre pour moi vous est bonne. Cela s'estime trop peu dans le monde : mon âge est un diapason pour les idées graves, les sentiments sérieux ; de quelque puissance que soit douée votre âme, la place que vous m'y donnez en absorbe toujours un peu, et dans la jeunesse ce qui distrait nos forces ne laisse pas que de les servir. En tout, ma tendre sollicitude vous conseillerait l'adoption fidèle de la devise de Machiavel : Diviser pour régner. Mon libéralisme n'admet le pouvoir d'un

seul qu'au dedans de soi, et encore quand on est soi-même ce seul-là.

Chantilly, 15 septembre 1851.

Pour le monde, ma bien chère, je suis à la campagne afin d'y jouir du calme des derniers beaux jours ; mais pour Dieu, pour la vérité et pour moi, j'y suis pour tout autre chose, pour un repos comme celui de la tombe, pour une cessation complète de tout contact, pour un isolement dont j'avais tellement soif que j'aurais préféré la prison, si la prison seule avait pu me l'offrir. A toutes les époques de ma vie, cet instinct passionné de solitude s'est fait passagèrement sentir, et vous pouvez juger la force qu'a dû lui faire prendre une si cruelle secousse. Libre aujourd'hui, comment y aurais-je résisté, et ne me serais-je pas donné la disposition entière et sans contrainte des trois derniers mois de ma douloureuse année? La retraite en tout temps aussi est ce qui m'a toujours fait le plus de bien. Les grands chagrins résistent à tout ; mais sans guérir, il est des remèdes qui vous mettent en meilleur état, même pour souffrir. C'est ce que j'attends encore dans cette suspension de mouvement et de bruit. Je verrai plus clair en moi-même, j'entendrai mieux cette voix de Dieu qui me réconciliera avec ce que j'ai fait jusqu'ici ou m'en affranchira. Sûre d'obéir, il ne me faut qu'écouter.

La disposition où je suis vous dit, ma bien chère, comment, tout en y songeant, je ne pouvais pas penser sérieusement à cette hospitalité si tendrement, si délicatement offerte. Vous m'auriez fait ma Thébaïde trop

fleurie, trop charmante, et il me la fallait aride, dévastée comme mon propre cœur. Je sais que vous m'auriez soufferte attristée, silencieuse, maussade ; mais, même avec vous, l'habitude d'une égalité d'humeur menteuse l'eût emporté ; je n'aurais jamais eu le courage de paraître devant vous tout à fait comme je suis, et vous auriez dû prendre pour de la sérénité cet empire sur soi, qui, appliqué à des efforts pitoyables, devrait bien perdre son nom pompeux. J'ai apporté de quoi travailler, beaucoup de livres : il y en a un que nous lisons ensemble, la correspondance de M. de Maistre, dont je vois tout le monde ravi. Si mes yeux résistent, je suis bien sûre que je n'éprouverai pas un moment d'ennui, et même s'ils ne résistent pas, tant au dedans de moi il y a encore d'activité ! Aimer Dieu et s'ennuyer me paraît de toutes les contradictions la plus flagrante.

Paris, 14 février 1854.

Je secoue mille tristesses, ma bien chère, pour ôter enfin quelque chose au long et stérile regret de mon silence. Ceux qui m'ont vue dans l'intervalle m'auraient, de compassion, tout pardonné. Vous étiez loin, mais vous êtes de ceux qui croient sans avoir vu. La souffrance absorbe presque tout ce que j'ai de courage et ce qui m'en reste ne se réveille que pour l'action immédiate, qui s'impose quoi qu'il en soit. Job répondait quand on lui parlait, aurait-il écrit ? Je me le demande, même en admettant une autre sorte d'amis que ses interlocuteurs connus. Voilà près de trois mois que je n'ai passé le seuil de ma maison ; deux

fois seulement j'ai entr'ouvert la porte de ma terrasse, comme on mord dans un fruit encore trop vert. La politique, en ces derniers temps, vous aura probablement, ma bien chère, ramenée à moi avec quelque inquiétude de me revoir paisible de ces grands événements. L'âge et les infirmités devraient ranger parmi les plus petits et les plus inaperçus du monde, parmi ces têtes si humbles que les boulets passent par-dessus ; mais une fois le ravage déchaîné, la chaumière n'est pas plus à l'abri que le château, et dans ce monde, rien n'affranchit de rien. Les éventualités me laissent donc sans défense : à mes amis de Russie, il paraît impossible que je reste ; à mes amis de Paris, que je parte ; seulement ici c'est l'affection qui parle, et là-bas c'est la passion. La raison, en guise de troisième puissance, si on lui permettait de peser dans la balance, aurait bientôt décidé le *statu quo*. Dans tous les cas, chère amie, je suis sûre de ne pas vous manquer d'ici à quinze jours. Tout ce qu'il y a de plus connu dans le monde de nos compatriotes sera parti ; la politique n'a jamais troublé d'une manière plus cavalière un hiver à Paris, et l'on a bien raison de dire que le respect est chose perdue.

16 août 1854.

Je vois, très chère, que depuis votre retour au gîte vous n'êtes pas non plus sur des roses ; vos soins laborieux ont été de nature attristante, et je remarque qu'en tout ordre de choses, l'action pour vous c'est la lutte. Le régime est fatigant, mais remerciez bien d'y être mise, à une époque de la vie où le travail d'efforts

et d'expériences sur soi-même est le plus efficace et ménage aux fruits qu'il porte de longs espaces. J'aimais tant le rapprochement plus intime qui se faisait entre vous et Mme de***, que le retour d'une froideur silencieuse m'avait peinée. Néanmoins je me prononce contre votre avis pour l'orage sans éclairs, attendu que si l'explosion soulage, d'une autre part, elle expose, et qu'il n'y a rien de si raisonnable que de craindre certains mots prononcés. Je crois qu'au prix de tout il faut s'attacher à aplanir. Sait-on jamais assez de combien de préoccupations et de malaises nous rachète quelquefois une seule condescendance? Faire son devoir de manière à y prendre plaisir, c'est, je crois, aller au-devant et au delà. C'est si peu de chose, ma très chère, que d'avoir raison, que d'être dans son droit ! La vraie paix du cœur, c'est de l'oublier.

Paris, 1854.

Votre dernière lettre, ma très chère, m'a laissée sur vos noces de Gamache, joie qui pourrait bien faire pendant au bon moment des visites de campagne selon Mme de Sévigné, le moment de leur départ ; car la liberté des champs, quoi qu'on en dise, est un peu comme leur innocence.

Je vois que vous voudriez une consultation qui, dans une phrase sérieuse, explicite, décidât si l'air de Paris convient ou non à votre santé morale, et je vous déclare, sans complaisance aucune, qu'aujourd'hui quelques mois de Paris me semblent ne pouvoir vous être que très bons. Vous savez que j'ai toujours cru que rien ne vous avait été plus utile que d'être sevrée du

monde presque au moment où vous y entriez. Après le régime sévère et presque austère de votre jeunesse, une réaction trop brusque pourrait amener, non pas les dangers qui sont les seuls auxquels on pense, mais ceux dont les effets sur l'intelligence et sur le caractère sont très redoutables, effets mesquins, pitoyables, qui nuisent sourdement, qui ne rendent pas précisément coupable, mais souvent nous laissent à tout jamais médiocres et frivoles. Quelques années d'un régime sobre, fortifiant, presque dur, ont servi à condenser votre nature aimable et toute d'effusion. Vous avez pu, sous l'œil de Dieu, en appeler à toutes vos ressources, tracer votre ligne, prendre un bon pli. Vous savez aujourd'hui ce que vous voulez et ne voulez pas ; difficilement vous seriez dupe de vous-même. Il ne s'agit plus que d'achever. Or, une fois que les bases sont bien assises, que la réflexion est suffisamment exercée, je ne sais rien de plus enseignant, de plus éclairant que le monde. Dans la retraite, on s'étudie, on se recueille, mais on n'expérimente jamais. Le monde est, pour constater l'état vrai des dispositions, ce qu'est la bataille pour le courage du soldat, l'examen pour l'écolier. C'est une vraie pierre de touche des progrès qu'on croit avoir faits. L'inattendu nous y saisit par tant de bouts, qu'il se fait l'agent d'une foule de découvertes sur nous-mêmes ; et tout n'est pas négatif dans les services qu'il rend : la mesure, le discernement, l'art de faire accepter la vérité ne s'apprennent que là. Il est évident que je ne parle ici que d'un certain monde où l'observation n'est pas stérile, où le contact des intelligences stimule utilement leur activité. Il est plus évident encore que les moyens qui nous

viennent en aide s'élèvent avec l'essor qu'on prend, et qu'en montant toujours on finit par laisser loin derrière soi les secours qu'offre le monde tout à côté de ses dangers. On arrive alors à reconnaître avec vous que la vraie vie religieuse est celle que Mme *** s'est faite, où tout est en accord, où tout marche comme de soi entre ces deux termes : la piété filiale à la base et Dieu au sommet.

Couvent des Augustines, 29 novembre 1854.

Il vous fallait un peu d'illusion là où vous cherchiez un appui, ma chère amie. A présent non seulement vous marchez seule, mais il y aurait préjudice à ce que cela ne fût pas, et je ne vous représente plus qu'une pauvre couche de terre stérile, dont pourtant la solidité est bien encore quelque chose. Je sais que ce n'est pas là tout ce que le cœur cherche, mais ce qu'il appelle consolation a bien souvent son revers. L'amour de soi est presque seul dans les affections passionnées, me disiez-vous. Que c'était bien dit ! Seulement, pour appliquer ici un mot profond, voilà ce qui peut s'apprendre et ce qui ne peut s'enseigner. On est trop longtemps la dupe de soi-même, et la force et la durée de l'aveuglement tiennent souvent à une estime de ses sentiments qui s'applique à faux. Si Mme de *** avait eu toutes les conditions de l'affection qu'elle porte, je n'en doute pas, dans son cœur, c'est là l'heureuse intimité que je vous aurais voulue. Vos souffrances et les siennes probablement sont une grande épreuve et peut-être, après tant d'années, un arrêt prononcé par ce que vos natures ont de dissemblable. Il y a quel-

quefois au fond des choses des obstacles insaisissables et irrésistibles. Néanmoins, faites toujours ce que vous pourrez et sans perdre courage : Dieu a quelquefois des heures marquées où nos sentiments sont ramenés par une voie surnaturelle dans leur vrai courant humain. Tout le bien que vous lui feriez vous en ferait à vous-même ; que d'hommes des plus habiles ont appris et goûté ce qu'ils savaient le mieux, en l'enseignant !

Paris, 1855

Vous me demandez, très chère, dans quelle disposition m'a mise l'annonce de la paix. Je vous répondrai comme Mme de la Vallière interrogée par Mme de Montespan dans les premiers temps de sa retraite : « Je suis contente, mais je ne suis pas bien aise. » Voilà l'impression de tout ce qui est Russe, sans que pourtant personne méconnaisse la prudence et la sagesse qui ont dicté cette grave résolution. Aussi tout se passe en règle ; la tête commande et le cœur subit de bonne grâce. Après l'orage, c'est tout au plus un ciel de demoiselle sans pluie, sans vent et sans soleil. Assurément je n'ai jamais été complice de l'esprit qui, sans le vouloir, provoque la guerre ; je l'ai toujours combattu ; mais des conséquences prévues n'en sont pas moins quelquefois tristes, d'une tristesse pourtant que j'appellerai heureuse, si les grandes leçons qu'elle renferme sont bien comprises et bien retenues.

Je ne sais si vous avez suivi toute la lutte du *Correspondant* et de *l'Univers*, polémique qui, toute remarquable qu'elle soit, touche, je l'espère, à sa fin.

C'est avec les dispositions du monde les plus pacifiques que je me trouve rangée du côté d'une des parties belligérantes par le fait de mes rapports habituels avec ses hommes et par mon adhésion à la ligne qu'ils suivent. Il m'est évident qu'il y a deux systèmes en regard et que ma raison répugne à celui qui outre toutes choses. Mais j'ai plus besoin de la justice que je rends que de celle qu'on me rendrait à moi-même et la passion que je découvrirais dans mes amis me déplairait beaucoup plus que celle que je vois dans mes adversaires.

Paris, 19 avril 1856.

A votre âge, ma bien chère, on n'ajourne qu'en escomptant les bonnes chances de l'avenir ; au mien, on ne le fait plus, et ce n'est pas comme nombre, vous pouvez le croire, que compte votre place vide, mais comme très personnel regret. Je n'en approuve pas moins vos raisons de sacrifice austère, et je dois une louange de cœur au sentiment si juste et si délicat qui vous a fait tenir pour votre mari à ces distractions dont vous vous privez pour vous-même. Cela s'appelle connaître, parce que cela s'appelle aimer. C'est aussi la juste appréciation d'un besoin de mouvement dont très peu de natures se passent, et qui tournent même souvent au profit des choses sérieuses.

Votre dernière lettre était pleine de choses attristantes. J'ai pleuré vos scandales. Par la faute d'un seul, que de pauvres âmes atteintes dans leur confiance, dans leur respect, souvent même dans leur foi, et quelquefois pour des générations successives !

Comme vous, ce qui m'étonne davantage, c'est que cette solidarité qui nous lie tous ne s'accentue pas d'une manière plus douloureuse, plus vibrante, dans le cœur de ceux qu'une plus étroite fraternité réclame. La légèreté qui laisse impassible en regard de la difformité du crime, étonne presque autant que le crime lui-même, n'ayant pas, comme lui quelquefois, la passion pour excuse. Que faire en pareille circonstance? Le meilleur n'est pas indifféremment toujours le bon, mais l'adoptable, l'approprié. Il me semble qu'un conseil vraiment sage ne doit pas être le reflet de celui qui le donne, mais de celui qui le reçoit, et que, pour tout graduer, il faut que la perfection sache se quitter elle-même si elle veut se rendre utile.

Fleury, 7 août 1856.

Il y a bien des choses, chère amie, qui seraient simples si elles n'étaient impossibles. Ce qui défend souvent contre elles celui qui en est capable, c'est la difficulté de rester à leur niveau, c'est la pointe de l'aiguille ou la chanterelle. Il faut descendre, et c'est désagréable pour celui qui oserait être aussi bon, aussi noble que son propre cœur. Voilà pourquoi souvent la mobilité des impressions, les inégalités d'humeur, les inconsistances moins de fond que de surface, ne sont point étrangères aux meilleures natures; on est adorable dans certains moments, mais dans d'autres? et comment celui qui donne beaucoup ne deviendrait-il pas un peu susceptible, quand après un acte exceptionnel il se retrouve plus tard en contact avec la banalité des procédés? Voilà ce qui fait peur, et très

justement ce qui fait qu'on se refoule sur soi-même et qu'on dépasse si rarement les plus communes limites.

Dans votre disposition actuelle, ma très chère, dans cet état passif, où, sans pouvoir rien produire, on n'est pas tout à fait incapable de concentrer son attention, un livre qui attache fortement est quelquefois un bon remède. De là à la réflexion, il n'y a souvent qu'un pas, et de la réflexion qu'un autre pas à la délivrance, comme de la nuit au crépuscule, du crépuscule à l'aube, et enfin de l'aube au jour. Pauvres gens que nous sommes ! toujours et partout la limite, si ce n'est pas le néant de nos forces.

Je ne retire pas les paroles que vous me rappelez et je les répète, au contraire, non pas seulement à l'état de vœu, mais dans la persuasion intime que vous profiterez des grands exemples mis sous vos yeux. Il y a dans la vie des contrastes de nature, des contrastes qui tiennent à la disposition primitive des desseins de Dieu. Ceux-là, rien ne les efface, mais aussi n'empêchent-ils rien. Ce que nous devons combattre, ce que nous pouvons vaincre, c'est l'opposition, qui ne tient qu'aux volontés rebelles et dont le synonyme est le mot poli et peu chrétien d'incompatibilité. Croyez bien, chère amie, que, sur ce terrain-là, l'on peut toujours remporter des victoires ; c'est là qu'est le véritable progrès, celui qui est à la fois le garant et la mesure de tous les autres.

A MADAME DE D.

Paris, 23 août 1835.

Je suis bien contente, ma chère amie, de tout le goût que vous prenez à la vie de famille et de la simplicité de ceux de votre mari. La chasse est de tous celui que je préfère pour les hommes. Il entretient en eux l'habitude de l'exercice, la souplesse et l'adresse des mouvements ; laissez-le donc chasser. Seulement soyez toujours plus empressée à aller à sa rencontre, et dans les courts intervalles de séparation, étudiez-vous à vous rendre encore plus aimable pour les moments de la présence. Rien n'est plus doux que de rapporter tous ses efforts, toutes ses actions à une seule pensée, quand cette pensée est pour nous la clef de voûte. Un mari, des parents que l'on aime, voilà les suprêmes biens pour cette terre. Appréciez-les de toute votre reconnaissante estime, mais avant tout n'oubliez jamais celui qui en est la source.

Je suis encore plus souffrante depuis quelque temps et souvent arrêtée par cette douleur au cœur qui détraque mes nerfs, comme une harpe dont on détend les cordes. Il y a aussi l'effet du printemps qui s'impose toujours d'une fâcheuse manière à l'âge avancé. Mais ma lune à moi, c'est le soleil ; il va nous faire revivre et ces jours qu'il allonge, je les emploierai à revenir

avec vous sur les impressions qui vous ont si doucement et si magnifiquement charmée. Ces plaisirs-là, ma chère amie, sont bien au-dessus de la sèche et souvent dangereuse vanité des plaisirs du monde. Aussi, je veux que vous retourniez souvent par le souvenir dans ces régions enchantées ; je veux vous y suivre moi-même, et lorsque vos plaisirs me trouvent sensible, vous pouvez juger si, par mes vœux et par ma reconnaissance, je le serais à votre bonheur et au seul bien qui l'accroîtrait ici-bas. Cet enfant que vous désirez toujours davantage me manque comme à vous, à vous pour en jouir, à moi pour la douce sécurité de votre jouissance. Votre âme est bien faite pour goûter tous les sentiments de la nature. Aussi la Providence vous permet-elle les supplications tendres et humbles ; mais tout ce qui les excéderait, comme le désir passionné, la tristesse, une volonté inflexible, loin de servir vos vœux, vous rendrait moins digne de tant de bienfaits reçus et vous accuserait de ne pas les reconnaître assez.

Adieu. Je vous embrasse et vous bénis du fond de mon âme.

Paris, 8 mai 1841.

Depuis votre départ, ma chère amie, je n'ai eu de vous que deux petits bouts de lettre où vous me peigniez, fort au naturel du reste, cet état de paralysie morale et ces somnolentes douceurs du canapé qui n'empêchaient pas que le sommeil lui-même n'envahît vos après-dînées, en abrégeant vos journées à un point que vous n'osez avouer. Une chinoise, avant

l'affaire de l'opium, n'aurait pas dit mieux, et je me demande vainement par quel philtre un cœur si aimable, un esprit si éveillé et si fin, a pu se laisser ainsi aller à la torpeur. Que de zones n'y a-t-il pas à traverser dans ce pauvre monde? De tout ce sommeil, quinze jours plus tard il n'était plus question. Mais qui sait au milieu de la grande dissipation qui l'a suivi, si vous n'auriez pas voulu en retenir quelque chose? Dieu me garde de vouloir ici me montrer hostile à vos plaisirs; je ne veux faire allusion qu'à ceux qui pourraient bien n'être qu'une des formes de l'ennui. Vous avez contre lui de meilleurs antidotes, si vous voulez exercer d'une manière un peu forte votre intelligence et votre attention, sans parler des ressources de conversation, avec un compagnon chéri à qui on peut tout dire. Soyez certaine, chère amie, que, soit l'anglais ou l'algèbre que vous appreniez, l'intérêt des choses ne s'obtient que par la volonté. Tant que vous ne poursuivrez avec distraction que des notions superficielles, vous n'arriverez jamais au goût et à l'attrait. Les idées comme les sentiments ne viennent qu'à une certaine profondeur, et une loi du monde moral veut que ce soit par la peine qu'on s'est donnée que nous arrive la récompense.

A ce propos je me reproche de ne vous avoir pas encore envoyé les titres de quelques ouvrages que vous m'aviez demandés. En voici quelques-uns que je compléterai plus tard : *Ombres et rayons*, de Victor Hugo; *Correspondance* de M. Marmier; *Littérature et Voyages en Allemagne et en Scandinavie*, de M. Ampère. En voilà assez pour le moment et j'attends vos instructions.

D'après tous les jugements que je recueille, votre mari a tout ce qu'il faut pour fournir une belle et brillante carrière. L'ambition dans un homme n'est quelquefois que le besoin d'activité, et quand on se le reconnaît, il faut savoir lui faire des sacrifices. Les dégoûts du moment peuvent y faire renoncer, mais en y cédant on ne sait pas tous les regrets qu'on se prépare. Rien n'est moins une vocation que la mélancolie et qu'un vague dégoût du monde. Une vocation chasse avant tout le poids du vide, et sa plénitude envahissante absorbe tout ce qui n'est pas elle dans une seule et même volonté. Une vocation, c'est un but positif, c'est l'affirmation par excellence qui repousse bien loin l'emploi des conditionnels. On a beau vouloir lutter contre elle, elle se développe dans un âge plus avancé avec un degré d'intensité bien autrement considérable. C'est alors qu'on regrette de n'avoir pas poursuivi jusqu'au bout, et qu'on se distrait difficilement de ce qu'on a perdu. Croyez-le, ma chère amie, quoi qu'on fasse, qu'il s'agisse de vertu ou de carrière, la patience, l'empire sur soi-même, qui n'est autre chose que l'empire de la raison sur des mouvements presque toujours aveugles, sont de nécessité absolue pour le succès. A considérer de près les succès du monde, on voit presque toujours que c'est la persévérance qui est au fond, que c'est la volonté persistante qui arrive parce qu'elle marche toujours vers le même but, et que les vicissitudes mêmes du monde finissent par être favorables à celui qui ne change ni de voie ni de pensée.

Adieu, bien bonne amie, parlez de moi à qui vous entoure et ne m'oubliez pas trop longtemps.

Saint-Germain-en-Laye, 22 juin 1843.

Ma bien chère amie, je regarde comme très heureux pour vous d'être arrachée à cette dissipation, à cette agitation dans le vide dont le plus grand danger serait qu'on pût s'y accoutumer. Tant qu'on en souffre, on est sauvé; mais qui peut dire si on en souffrira toujours, et si le sentiment même d'un meilleur emploi de ses facultés ne finira pas par périr! Il n'est rien de moral ou d'intellectuel en nous qui n'ait constamment besoin de retour au dedans de nous-mêmes, d'appels à nos forces intérieures, d'attention sérieuse donnée aux appréciations de notre conscience. Le souffle du monde me fait l'effet de ces vents arides qui brûlent ce qu'ils ne déracinent pas. Cette sécheresse, dont vous vous plaignez, n'a souvent pas eu d'autre cause. Tout y passe, il ne faut pas se le dissimuler, et le cœur avant tout. Pour ceux qui dans le monde n'ont que des affaires et des plaisirs et y vivent entraînés par ce double mouvement, il y a bien dans leur esprit quelque chose qui résiste et qui s'aiguise, mais c'est la partie la plus froidement positive, celle qui rend pénétrant dans la découverte du mal, indifférent à tout ce qui est générosité, incrédule pour tout ce qui est dévouement, celle enfin qui explique tout par l'égoïsme et le prend pour unique mobile de tous les actes d'ici-bas. Eh bien, ma chère amie, cette manière de considérer les choses et les hommes n'est pas seulement désolante, elle est aussi fausse que toutes les utopies contraires. A en croire certaines gens, il n'y a dans ce monde que des anges ou des démons, et le bon Dieu est bien attrapé de cette

affaire-là, lui qui a cru avoir mis au monde des hommes ! oui, des hommes, c'est-à-dire de pauvres créatures tombées bien bas, mais relevées bien haut par la grâce et pouvant s'élever jusqu'à une complète régénération. En partant de ce point de vue-là, on rencontre encore sur cette terre beaucoup de ténèbres, mais aussi beaucoup de lumière, le feu sacré se conserve, la puissance d'affection s'entretient : on aime sur cette terre et au delà, et l'on sait que l'on aimera toujours.

J'ai bien des hommages à vous offrir de la part de M. de Montalembert que des affaires ont rappelé très momentanément en Europe. La santé de sa femme se trouve si bien de ce délicieux climat de Madère qu'il se décide sans peine à y passer un second hiver. C'est vraiment une belle chose de l'entendre parler de cette profonde solitude où il vit et de voir les ressources de la vie de famille, de la piété et de l'étude rendues si frappantes à cause même de l'activité inhérente à son caractère. Je suis convaincue pour ma part que, dans cette histoire de saint Bernard à laquelle il travaille, tout ce qui aura été écrit à Madère, malgré les livres à consulter qui lui manquent, se détachera du reste de l'ouvrage comme puissance d'énergie et de conception.

Enfin, je vais bientôt vous revoir, chère amie ! Puisqu'il faut que je me contente de trois semaines, soyez persuadée que je ne perdrai pas un moment par ma faute. Je me sens avare de toute l'impatience de posséder.

Paris, 31 juillet 1844.

Chère amie, le mouvement qui vient de s'opérer en Angleterre était bien inattendu. Elles sont moins rares pourtant qu'on ne le croit, les batailles dont l'issue étonne autant les vainqueurs que les vaincus. Ce qui me frappe surtout dans les luttes anglaises, c'est quelque chose de vivant pour ainsi dire de substantiel dans les passions mises en jeu. On sent que dans le vrai ou dans le faux, ils y sont jusqu'au cou, que la chose publique est leur chose à eux-mêmes, qu'ils s'y transportent tout à fait, que cet intérêt qu'ils sont appelés à défendre leur a été transmis par un grand nombre de générations et qu'il a passé dans leur sang. Il y a loin de là au factice, au superficiel des constitutionnalités nouvelles, où la vogue et la fantaisie du moment jouent un si grand rôle, quand ce n'est pas l'intérêt particulier qui en décide. Certes, je n'ai aucune envie d'abaisser la France devant sa rivale, mais en fait de mœurs politiques on sent qu'en Angleterre elles sont devenues une seconde et réelle nature, et qu'en France elles sont encore de convention. Il en résulte que les témoins de ces luttes les suivent ici avec un intérêt qui n'est que pour l'esprit, tandis que là-bas la préoccupation générale est contagieuse, et, au lieu d'observer simplement, on se sent entraîné. Tout cela n'empêche pas qu'on passe le détroit, du nord au midi et du midi au nord, avec grand plaisir, et qu'on se fasse le plus gracieux accueil. Mais, au fond, dans tous ces empressements factices, il y a toujours un peu de spéculation réciproque ; c'est l'échange au profit de l'amour-propre. Aussi, la saison close, on

se quitte comme des gens qui se sont très exactement payé leurs mutuelles avances, et qui, après tout, ne se doivent plus rien.

Je comprends bien le charme qui vous attire vers Naples. J'ai presque peur qu'après l'avoir vu vous ne veuilliez vous y fixer. Vous ai-je jamais dit ce vers sur Naples de Mme de Staël, qui pourtant n'était pas poète :

On peut mourir ici, mais qui vit est heureux ?

L'impression qui a dicté ce vers est certainement très vraie. Encore ne faut-il pas trop s'y fier. Dans cette nature extérieure et ces aspects séduisants, il y a toujours quelque chose de Capoue, quelque chose d'amollissant qui nous détourne de la pensée par la rêverie, de l'action exercée sur nous-mêmes par l'abandon aux impressions mobiles, qui nous fait suivre enfin paresseusement le fil de l'eau sans rames ni voiles, c'est-à-dire sans le secours de la volonté et de l'intelligence. Mais, avec les meilleures intentions, rêver n'est pas sûr de mener à bien, et le bercement de la pensée est de tous les régimes celui qui convient le moins. Le monde du dehors est admirable, mais comme toute chose il a ses dangers, quand il ne nous élève pas au-dessus de lui-même en nous conduisant à l'autre par la pensée. Tout ce qui est créé n'est qu'un moyen, et c'est ainsi que tous nos sentiments pour acquérir la perfection désirable demandent non pas seulement la culture, mais encore la transformation.

J'ai revu ces jours derniers M. R. C'est un de ces hommes qui me paraissent valoir beaucoup plus que

leur réputation de frivolité. Je ne lui ai vu que des dispositions bienveillantes et un respect inné pour tout ce qui est bien. Je dis inné parce que cette génération n'a rien d'acquis dans ce genre que des préjugés et des préventions, et que tout ce qu'elle devine des vérités hautes est instinctif. J'ai été fort touchée aussi des termes dans lesquels il exprime son admiration pour Mme de V. Il y a tel éloge qui remonte à celui qui le donne.

Quant à Mme de la Rédorte [1], je ne sais si votre impression a gouverné la mienne, ou si c'est la libre rencontre des deux, mais ce qui est certain, c'est que j'ai trouvé de point en point ce que vous m'en aviez dit ; tout me plaît en elle, sa physionomie si spirituelle, sa manière de dire si animée, si fine, si concise. Je suis toujours étonnée de tout ce que contient d'appréciations multiples, en puissance sinon en développement, la première demi-heure que l'on passe avec quelqu'un ! C'est d'abord le simple accord du diapason et puis toute une mélodie. Maintenant il est bien difficile qu'un esprit même très distingué et nourri de choses générales ne perde pas beaucoup à un déplacement complet de terrain, d'horizon et d'habitudes ; l'esprit français en particulier plonge toujours si avant dans un monde d'allusions, de choses consenties ou sous-entendues, saisies à demi-mot !

Je ne songe plus maintenant qu'à vous saisir au vol pour causer avec vous. En attendant, je vous serre contre mon cœur.

[1] La comtesse de la Redorte, née d'Albuféra.

3 avril 1848.

Ma bien chère amie, je suis à mille lieues de savoir ce que je ferai, mais je suis arrivée à savoir positivement et à voir clairement ce que je crois pouvoir faire, et quelque soit l'impérieux des circonstances, quand on est bien sûr de sa volonté, la lutte est finie. Je commence par vous dire que je n'ai aucune illusion, aucune espèce de sécurité, loin de là. Je trouve la crainte fort raisonnable, je la partage à un certain degré ; seulement je n'ai pas la peur. La peur ! ce mal effroyable et immoral qui aveugle, qui bouleverse, et qui tout au mieux n'est qu'une panique qui asservit le corps et fait taire l'esprit. Au temps qui court, le danger est partout. J'aime encore mieux qu'il vienne me trouver que d'aller à sa rencontre, et lorsqu'il y a lutte et problème, ce qu'il y a de plus simple c'est de rester là où l'on est. Si cependant il me fallait absolument partir et me dépouiller de tout ce qui me reste encore à perdre, cet arrêt ne m'éprouverait point. Grâce à Dieu, mes convictions portent en elles-mêmes la force et la consolation. Je ne redoute pas à beaucoup près la solitude. Il n'est pas une privation au fond de laquelle je n'aperçoive la miséricorde divine, et s'il reste de la passion dans mon âme, c'est pour m'unir à la volonté de Dieu. Aussi je lutte tant que cette volonté suprême me paraît incertaine et je suis bien sûre de la préférer à tout quand elle aura prononcé. N'ayez donc, chère amie, aucune inquiétude pour moi : que je reste ou que je m'en aille, je n'aurai été ni trop imprudente dans le premier cas, ni trop à plaindre dans le second, parce

que j'emporte toujours, avec ce que j'aime le plus, un monde inépuisable de pensées et de sentiments retrempés à la même source.

Paris, 15 mai 1848.

Je ne saurais vous dire, ma chère amie, à quel point notre très fugitive entrevue a pourtant ajouté encore à ma tendresse pour vous, combien j'avais été frappée de la profondeur de vos impressions, de la netteté de votre jugement, de ce cœur si noble et si plein de justice. Que de fois j'aurais pu vous arrêter pour vous dire que je voyais tous vos bons instincts grandis et ce que je n'avais vu encore qu'ébauché dans votre caractère dessiné maintenant d'une main ferme ! Rien n'est si précieux à développer, à conserver intacte, qu'une individualité modeste et sincère. Chacun de nous est comme une pensée de Dieu spéciale, à part de tout autre, et toutes les fois que nous la dégageons des influences trop extérieures, nous achevons une pensée divine. Je jouis bien de toutes vos joies depuis votre brillante installation qui complète l'agrément de l'existence qui vous attend. Goûtez de plus en plus votre bonheur, chère bonne amie ; ne le laissez pas vous faire peur. Croyez bien que Dieu aime beaucoup qu'on jouisse de celui qu'il envoie et que les gens qui le gâtent par les fantômes de leur imagination lui déplaisent fort. Le vrai de tout cela c'est que tous les biens de cette terre nous sont prêtés, et que Dieu en reste le maître. Voilà ce que l'enivrement oublie, ce qu'il faut toujours se remettre en mémoire, et le malheur souvent n'est qu'un rappel à cette vérité. L'esprit le savait encore, mais l'impres-

sion n'en tenait plus compte. Ce n'est pas avec de l'élan et de l'enthousiasme seuls qu'on évite et qu'on surmonte les innombrables périls de notre pauvre vie. Nos appuis tutélaires sont nos devoirs, ce sont ces devoirs qui, en s'imposant impérieusement à nous, retranchent bien des périls et conduisent nos pas dans une route toute providentielle.

Pour que le moment actuel ait à nos yeux quelque chose de calme, il faut que nous soyons bien dressés aux menaces et aux sourdes rumeurs. Car nous sommes en pleine Pologne comme vœux et manifestations, sans que personne en réalité se dérange, excepté les quelques milliers de gens qui s'en font un but de promenade et un prétexte nouveau d'oisiveté. Tout cela se passe dans les régions tout à fait inférieures, là où l'absence de toute notion géographique sert merveilleusement bien l'élan humanitaire. Quant à ceux qui savent qu'il y a l'Allemagne hostile à traverser, et qu'il faudrait les forces du monde dont disposait Napoléon pour entreprendre ce que lui-même n'a pu faire, il est impossible de montrer moins d'enthousiasme pour cette cause qui n'a jamais été servie qu'en paroles. Je puis dire, pour ma part, que je n'ai jamais vu les espérances conçues pour le rétablissement de la Pologne admettre moins un concours quelconque de sacrifices et de dévouements qui pourraient engager le pays. Tel a été toujours le langage des gouvernements, et, pour M. de Lamartine, c'est le fond même de sa pensée. On sympathise bien avec une opinion qui a toujours régné en France, mais on s'en tient là. Espérons que maintenant l'expérience est faite désormais des deux parts, et que chez nous on abjurera ce système d'intrusion, oppressive et irra-

tionnelle, qui soulève les consciences, qui aliène ceux dont la fidélité ne se serait jamais démentie.

13 juillet 1848.

Malgré tout, ma bien chère amie, nous restons à Paris. C'est encore de toute la France le lieu le plus sûr. Si les dangers nous y menacent, les secours et les ressources s'y multiplient. Ailleurs, dans les conditions même les plus modestes, on est toujours point de mire, et, quand on n'a contre soi que les dangers de tout le monde, on a déjà beaucoup gagné. Pour mon compte, je tâche de ne pas laisser approcher trop près de moi la marée montante, et, pour peu qu'elle fasse mine de m'atteindre, je me hisse sur mon rocher solitaire assez haut pour n'avoir plus que le ciel au-dessus de moi. L'occasion de cette manœuvre se présente souvent à l'approche de toutes ces lamentations, de toutes ces irritations, noyées aux premiers jours dans la stupéfaction générale et toujours prêtes à se redresser à la surface des eaux. J'avoue que cela m'ennuie fort. J'accepte bien le sérieux de la tristesse, mais je fuis à tire-d'aile les hélas de la mélancolie. Je ne veux pas davantage de l'optimisme qui se met en devoir d'espérer. Humainement je n'espère ni ne tremble, et je m'attache à cet état, un peu insipide à la vérité, qui rejette au loin toute passion. L'écueil ici de la philosophie du plus grand nombre, c'est la proscription contre les bourses méditée par les nouveaux Sylla. Il faut convenir qu'on opère sur elles, en projets surtout, d'une façon très irrévérente : mais j'imagine

que beaucoup de ces menaces n'iront pas jusqu'à l'effet. Dans tous les cas, les Français perdront moins que beaucoup d'autres à la diminution de la richesse. Le grand luxe ne leur sied pas, et leur fait abandonner ces autres plaisirs qui leur appartiennent pour ainsi dire en propre et auxquels ils avaient été un peu infidèles. Mais il ne faut pas que la saignée soit trop forte, et, si elle ôtait l'aisance et la sécurité, l'entrain de la conversation finirait bien par y passer comme tout le reste.

Pour le moment, je suis bien sûre, ma chère amie, que vous êtes plus rassurée qu'alarmée de nous savoir sous le régime d'une dictature militaire que la licence est toujours certaine d'amener. Il faut convenir que nous n'en avons jusqu'ici que les avantages. Notre état de siège est à l'eau de rose. Il laisse circuler librement, et se réduit, quant à moi, à l'impression d'être bien gardée. Je crois qu'il est fort sage de pousser aussi loin que possible le désarmement, de bien assurer toutes les mesures de prudence avant de se départir du pouvoir discrétionnaire. Car tout n'est pas fini, à en juger par les criminelles alertes, les menaces et les bruits que sèment partout les malintentionnés. Je pencherais à croire que ces moyens de panique entrent dans la tactique de ces démons, et qu'ils sont de l'école du professeur d'insurrection qui recommandait de tuer le commerce et l'industrie par la défiance et la terreur, afin d'avoir bon marché de la société entière, épuisée de lassitude. Ce calcul ne serait pas si mauvais, et je commence à me sentir assez fatiguée moi-même pour concevoir la lassitude de ceux qui sont bien autrement engagés dans la pré-

occupation et l'amour des biens de cette vie. Ce que je demanderais volontiers, c'est un peu de ce repos humain dont il m'eût été si agréable de doubler la paix qui vient de Dieu. Celle-là du moins ne quitte pas mon âme, et heureusement les choses du monde ne peuvent rien sur elle. Toutefois elle n'empêche ni de craindre, ni de souffrir ; je le sens de bien des manières et sur bien des points.

D'après votre lettre d'hier, chère bonne amie, les vertus constitutionnelles du parlement napolitain ne m'ont guère paru brillantes, au moins comme courage civil. On ne veut pas voir qu'il faudrait faire précéder tout changement de régime politique d'une éducation nouvelle, qui mît dans les mœurs ce qu'on introduit dans les lois. Des habitudes incompatibles avec de nouveaux devoirs frappent de néant les institutions les plus sages. A force de bévues, les gouvernements se trahissent tellement eux-mêmes, qu'ils dépassent de beaucoup le mal que pourrait leur faire la perfidie de leurs ennemis. Les époques de crise n'admettent que l'emploi d'un très petit nombre de moyens et presque toujours les mêmes, mais c'est dans l'intervalle des crises qu'il faudrait gouverner, et, pour en revenir à la France, c'est là où j'attends ceux qui régissent nos destinées.

Laissez-moi vous dire, ma chère amie, avant d'en finir, combien je suis contente de la trempe de votre esprit qui se révèle toujours davantage dans la sagesse de vos jugements et dans leur force d'arrêt. La chaleur, voire même un peu de passion, ne vous manque pas, mais ce n'est pas de l'aveuglement. Vous avez le courage d'aborder de front ce que vous redoutez et

d'en prévoir les conséquences. Le besoin de vous rendre compte de la réalité des choses en elles-mêmes fait qu'en apercevant leur côté faible ou douteux, vous êtes moins portée à cette intensité, à cette inflexibilité d'opinion qui expose si souvent à l'injustice et à la déraison. De plus, je me dis aussi que l'emploi de sages réserves, en ôtant en vous à la surprise des mécomptes, atténuera souvent la peine qu'ils font. Votre intelligence peut porter beaucoup. Ce que je lui demande, c'est de l'habituer à la mûre réflexion, de peu croire sur parole, et, après avoir créé un petit tribunal au fond de vous-même, d'y recourir souvent. Adieu, ne vous préoccupez pas de moi. Si je vois de trop gros nuages à l'horizon, je me déciderai à lever le camp. Ce ne sera certainement pas pour aller à Tours ou à Versailles, mais probablement en Belgique, dans une de ces jolies villes dont la physionomie nous donne l'illusion d'avoir changé de siècle.

Paris, 15 septembre 1848.

Je partage bien toutes vos inquiétudes, ma chère amie. J'avoue, pour ma part, que j'aime la cause italienne, et, que de tout temps, les Autrichiens en Italie m'ont fort déplu ; et, quand je dis de tout temps, je donne à ma répugnance une ancienneté qui la soustrait à toute connivence révolutionnaire. La cause de l'Italie est de celles qui ont toujours ému la générosité. Mais le parti qui a défendu cette cause ne méritait que la défiance, la répulsion et le blâme. Tous les jours on voit les meilleures choses dans les mains les plus propres à les gâter. C'est bien le cas ici de

rappeler le proverbe du matelot anglais : « Dieu nous envoie les viandes et le diable le cuisinier. » Je n'attends pas, comme vous voyez, la victoire pour confesser mes sympathies. Je me sens en moi-même un si profond sentiment de la nationalité que, lorsque je rencontre dans les autres cette impression qui est dans le sang avant d'être dans l'esprit, je me sens touchée et je partage volontiers ce désir d'affranchissement, sans toutefois me laisser aveugler au point de ne pas reconnaître les passions haineuses et désordonnées qu'on y mêle si souvent. J'espérais plus de l'Italie que de la Pologne ; mais quand j'ai vu les Italiens blessant mortellement les droits de la liberté qu'ils prétendaient reconquérir, quand je les ai vus, aux moments les plus critiques, s'abandonner à ces mêmes instincts de division qui les ont perdus dans le passé, non seulement ils ne m'ont pas paru mûrs pour l'indépendance, mais encore j'ai compris comment ils avaient mérité que le joug s'appesantît sur eux. S'ils avaient marché de concert avec Pie IX, se renfermant dans les limites qu'il posait, posant eux-mêmes la première pierre d'une reconnaissance que le temps aurait rendue certaine, avant d'être libres de fait, ils l'eussent été de droit dans les intelligences et l'opinion générale eût aplani les obstacles au revirement qu'elle aurait elle-même préparé. Les sentiments profonds savent attendre.

Du reste, ce n'est pas un procès que j'intente à ce pauvre peuple. Je crois qu'il y a chez lui beaucoup d'exceptions à faire. On rend souvent un parti tout entier trop solidaire de ceux qui, dans un incident ou une démonstration, compromettent son drapeau.

Depuis que tout le monde a une voix et que de toutes parts c'est un peuple entier qui agit, il ne faut pas oublier qu'une chose quelconque, absurde ou révoltante, a son public plus ou moins restreint, et l'unanimité appartient encore moins au mouvement qui déshonore qu'à tout autre.

Quant à la Papauté, n'a-t-elle pas survécu à tout? Je crois de plus que, l'indépendance même de l'Italie proclamée, la place du Pape sera toujours à Rome, et que les liens d'affinité entre le Pontificat suprême et la ville, qui n'est éternelle que par lui, ne seront point anéantis. Comme on l'a très bien dit, la puissance temporelle protège l'indépendance de l'Église. C'est la cause de toute la chrétienté qui est en jeu. Mais nous avons, chère amie, d'autres garanties que des garanties humaines. Aussi suis-je bien tranquille sur le pouvoir spirituel, si nécessaire au monde, quoiqu'il n'en soit pas et que le monde le connaisse si peu. Les catholiques peuvent souffrir beaucoup pour l'Église, mais ils ne trembleront jamais pour elle ; les tempêtes lui font faire son chemin tout comme le sang des martyrs a été la semence des chrétiens. On aura beau lui ôter son territoire, l'arracher au tombeau des apôtres, rien n'arrêtera ses progrès dans les intelligences, et, plus que jamais, la partie croyante de l'univers inclinera vers elle. Que de fois n'a-t-on pas cru voir pâlir son étoile ! et toujours, toujours elle a reparu plus radieuse. Une foi, dans laquelle on ne peut vivre avec quelque fidélité, sans que l'esprit, le cœur, l'âme n'y découvrent sans cesse des faces de la vérité toujours plus frappantes, des beautés, des consolations, des forces toujours plus en analogie avec nos

besoins intimes ; une foi qui, dans ses conseils et ses préceptes, verse la lumière à flots et nourrit journellement les siens de grâces incessantes, n'a rien à redouter des volontés adverses. Les tristesses du Pape ne peuvent être que pour un pays qui a mérité le châtiment de son absence. Vous ne pouvez vous faire aucune idée de l'élan unanime de la France vers l'espoir de posséder Pie IX. Tout ce qu'il y a de plus divisé comme parti rivalise ici d'ardeur, d'aspiration vive au bonheur de sa présence. Le progrès religieux, qui est des plus frappants depuis quelques années, se formule dans cette circonstance par le mouvement le plus général, et, même hors du monde pieux, tout ce qui est honorable et élevé partage ces sentiments. Si vous aviez vu ma joie quand M. Rossi fut appelé aux conseils du Pape, vous sauriez le chagrin que j'ai eu de sa mort. Je puis dire que, dès cet affreux moment, j'ai prévu le reste.

Mai 1849.

Ma chère amie, je ne puis vous rendre combien il m'est doux de penser que mon souvenir en vous n'est jamais séparé de vos profonds regrets. Mes larmes seules, en vous écrivant, le diraient, larmes d'attendrissement ; car, ma bien chère amie, quand l'âge vient, on ne pleure plus que celles-là. L'affliction va au delà de tout ce qui s'exprime au dehors. C'est en vain qu'on veut l'étourdir ; elle sort de ce tumulte où on la plonge, plus irritée et plus amère, elle pèse sur nous comme le poids de la pierre sépulcrale que l'éternité seule soulèvera. La véritable dou-

leur n'a ni jour, ni heure, ni date, et c'est par cela même qu'elle est devenue la vie, que les nécessités l'arrachent à elle-même. Mais dans les moments où un mouvement rapide l'affranchit de ce qui la distrait ou l'absorbe, comme elle nous replace vite au plus profond de nous-même dans la réalité des choses ! Cet effet qu'elle produit est en tout semblable à celui de la pensée divine, qui révèle immédiatement en nous le principe immatériel et repousse dans l'ombre tout ce qui l'offusque. Pour revenir à la vie et en même temps ne pas manquer à la justice, regardez tout autour de vous et puis aussi loin de vous. Voyez combien d'êtres chers auxquels vous êtes nécessaire et que vous reconnaîtrez vous être indispensables, à la plus légère appréhension qu'ils pourraient vous causer. Quand vous vous sentez bien fatiguée, à bout de forces, sous cette terreur qui perd jusqu'au sentiment de la consolation possible, comparez non pas votre présent à votre passé (hélas ! il s'est fait pour vous un vide trop sensible), mais comparez votre état à celui de tant d'autres. Les plus pauvres ont toujours à perdre et vous êtes encore si riche ! La douleur m'a toujours paru élevée au rang des choses saintes, s'assimilant dans ses effets aux effets des vertus mêmes. En conséquence, elle ne doit rien amoindrir, elle doit tout activer et ne jamais nous faire profiter sur un point aux dépens d'un autre. Ce qu'elle donne par excellence, c'est le vrai point de vue de la réalité triste et caduque de tout ce qui n'est qu'humain. Soyez-en assurée, chère amie, l'acceptation de la destinée est aussi le commencement de la sagesse. Il faut se garder de prendre une volonté

brisée pour une volonté soumise, le dégoût pour le détachement. La douleur vraie et résignée est destinée à croître toujours, non pas sous les conditions d'émotions plus vives et de manifestations extérieures, mais en prenant insensiblement plus de racine et en se mettant plus au large dans les profondeurs du cœur. Elle est, ce me semble, de toutes les possessions, celle dont on est le plus jaloux, celle qu'on préserve davantage du regard d'autrui ; il n'y a d'exception que pour le regard de Dieu, parce qu'il porte en lui-même cette force qui est l'espérance d'abord et plus tard la consolation. Vous savez si je l'aime en vous cette douleur, chère amie ; seulement, il ne faut pas que toutes les joies en deviennent peines. Si tout ici-bas a été calculé sur la souffrance, les consolations effectives, les considérations plus hautes qui nous aident à la supporter ne sont pas moins entrées dans les desseins de Dieu. Les affections humaines, qui sont dans l'ordre, ne manquent pas leur effet sur un cœur soumis, et quant aux vérités divines, je ne vous accorde pas, chère amie, qu'à part quelques moments, comme vous le prétendez, elles soient tellement au-dessus de nous. Il peut en être ainsi pour les vérités spéculatives qui se perdent dans les espaces, mais le christianisme a bien autrement rapproché le ciel de la terre. Il passe, pour ainsi dire, dans toutes les habitudes de notre âme, se met en rapport direct avec nos sentiments, et les conséquences de ses principes sont toutes à hauteur d'appui. Dieu n'est pas moins notre meilleur ami que notre maître. Nous pouvons être absents de lui, mais lui n'est jamais absent de nous.

Dans douze jours, les élections ! Tous mes amis sont sur les rangs. J'ai la main heureuse ; car je les prends modestes et je les laisse sur le pavois. Aussi Mme de Liancourt les appelle-t-elle *mes illustres*. On a bien raison de rechercher la députation. C'est de nos jours la seule action qui ait quelque consistance et quelque durée, bien qu'elle ne soit qu'une faible fraction du pouvoir. Trois ans d'assuré, s'il y a quelque chose qui le soit, c'est une éternité au temps où nous sommes. On croit que les élections seront bonnes et calmes, sauf les désordres partiels qu'on peut toujours admettre d'avance. Vous aviez cru que nous touchions à l'Empire. L'opinion la plus généralement accréditée dans ceux-là mêmes qui y répugnent davantage, c'est le maintien de ce qui existe aujourd'hui. On ne se fait pas idée de ce que c'est comme force que le fait pur et simple d'exister.

Paris, 27 décembre 1849.

Vous êtes restée longtemps sans m'écrire, ma bien chère amie, et on conçoit que, suspendues comme nous le sommes aux événements, ils nous aient gagnées de vitesse. Il n'y a que la pensée qui puisse se mettre à leur pas. Dans tous ces derniers temps, j'ai vécu plus douloureusement et de plus habituelle préoccupation en Italie qu'en France. Néanmoins, les choses présentes ont toujours le privilège de se faire leur part quand on ne la leur fait pas, et ce sont des perplexités assez inquiétantes qui ont fait mes diversions. Du médiocre au pire, voilà depuis longtemps notre régime. Depuis la nomination du président, il faut prendre ces paroles

à l'inverse, car les appréhensions à jour fixe ont eu une très favorable solution. De toutes parts, les intentions se montrent honnêtes et sages, le choix des hommes rassurant, et la force qu'un gouvernement nouveau a très difficilement en lui-même, il la puise dans le besoin général d'ordre et de stabilité. N'avez-vous pas été surprise de cette recrudescence napoléonienne, de cette passion ignorée trente ans du peuple même qui la portait dans son sein ? Il faut convenir qu'il entre beaucoup de haine dans cet amour, et que l'horreur de la République a fait en grande partie les frais de ce retour vers les souvenirs de l'Empire. Comme préférence individuelle, les intelligences élevées, en grande majorité, auraient choisi le général Cavaignac ; mais en lui rendant personnellement hommage, les uns redoutaient un peu de faiblesse qu'on lui supposait dans le caractère, les autres son dévouement proclamé à la forme républicaine et, presque tous, les contacts que lui avait faits son passé, contacts avec lesquels il n'a jamais voulu rompre. J'écarte ici comme très absurde et très calomnieuse la supposition dans l'esprit de quelques-uns, d'engagements pris par le général Cavaignac avec les anarchistes. Singulière destinée ! Le général Cavaignac a été repoussé par la saine partie de la France en défiance d'un libéralisme trop avancé, et c'est le seul homme dans cette même France, que les socialistes ou les communistes de toute date et de toute espèce exècrent. Il est plus que probable qu'il serait tombé sous leurs coups s'il était arrivé à la présidence. Au milieu de tout cela, son éloge, à peu d'exceptions près, est dans toutes les bouches, et, pour ma part, c'est le seul homme de ce moment qui m'ait paru toujours droit.

sincère, loyal, conséquent avec lui-même et parfaitement intègre. Il y a de l'antique dans sa vertu et si le pays avait été le moins du monde républicain, il lui aurait donné toute sa confiance.

Quant à son compétiteur, ses trouées dans le sublime à Strasbourg et à Boulogne contrastent fort avec l'esprit peu brillant, mais judicieux, réfléchi, que lui reconnaissent ceux qui l'approchent. Il semble qu'il en a beaucoup plus qu'on ne l'aurait cru et d'une nature sérieuse. Ce qui le ferait penser, c'est qu'avec des idées gouvernementales assez arrêtées, il consulte beaucoup, sait très bien écouter, mais en homme qui demande un conseil pour s'éclairer et non pas pour le suivre servilement. On le dit de plus modeste, généreux, poli et d'un calme qui va jusqu'à l'impassibilité orientale. Voilà donc notre nouveau point de départ, et, bien qu'on ne croie guère aujourd'hui qu'aux forces collectives, qu'à la puissance des masses, sous quelque gouvernement que ce soit, un président ou un simple délégué provisoire, mis à la tête d'une nation, est toujours pour beaucoup dans ses destinées.

J'ai commencé par nous, ma bien chère amie, parce que j'ai senti qu'une fois l'Italie entamée, il ne me serait plus possible de vous parler d'autre chose. De quel intérêt a été pour moi votre lettre ! Quel texte d'interminables entretiens ! Et que de controverses aussi ! J'ai passé ma vie, dans ces derniers temps, à frémir d'indignation de ce qui se passait à Rome, et, comme vous, je me suis sentie moins blessée au cœur de l'audace impie de la révolte, que de cet ingrat et odieux abandon de tous ceux qui devaient faire à notre bien-aimé Pie IX un rempart de leur corps. Les anar-

chistes et les assassins font leur métier, il est aussi ancien que le monde, et, comme dans toutes les choses de l'ordre matériel, il y a un certain degré qu'on ne dépasse pas, partant, plus de surprise. Mais là où les sentiments moraux sont en jeu, là où il s'agit de ces caverneuses profondeurs du cœur humain, il y a toujours de ces terres inconnues où il faut découvrir et apprendre. Que Pie IX ait des ennemis acharnés, c'est tout simple ; mais que dans une telle catastrophe on ait cherché en vain ses amis, ceux dont le dévouement spontané n'aurait pas dû avoir besoin du stimulant du devoir, voilà ce qui recule les bornes de l'ingratitude et suscite les plus tristes réflexions que j'ai encore faites sur la nature humaine. J'ai respiré quand j'ai su le Pape hors d'un lieu où il était sans défense. C'était un grand parti à prendre, et on comprend ses hésitations. Il se sentait divisé intérieurement entre la fidélité à ses premières intentions, si odieusement dénaturées, et les mouvements de cette paternité du pontife qui, dans le crime de ses sujets, pleure surtout l'abîme sans fond que s'ouvrent des fils égarés. Pie IX ne doit rien à la révolution italienne ; mais je comprends qu'il croie se devoir à lui-même de ne rien désavouer de son passé, surtout quand ses volontés ont été si droites, si hautes et si sages !

Adieu, ma chère amie. J'espère toujours et malgré tout de vous revoir. Je ne me permets plus de rêves, mais je ne désespère jamais des réalités.

Paris, 26 janvier 1850.

Vous me pardonnerez, ma bien chère amie, de ne

voir que des sophismes dans cette vie routinière qui vous conviendrait tant, me dites-vous, dans ce cadre où vous vous renfermeriez pour ne plus en sortir dans ces habitudes suivies machinalement et qui équivaudraient presque à un suicide moral. Tout cela est une promenade de votre imagination dans un paysage dont vous vous contentez de supprimer les figures, c'est un roman de psychologie nébuleusement assombri et que vous croyez vrai, parce qu'il est triste. Vous vous trompez, comme les personnes généreuses qui croient que la seule morale est de décider contre soi. Non, ma chère amie, ce n'est pas s'amoindrir qu'il faut, c'est grandir en se fortifiant ; ce n'est pas s'éteindre, mais traverser la lumière factice pour aller s'allumer à la vraie, c'est ne se comprimer que juste ce qu'il faut pour ne heurter personne et concentrer ses forces, afin de les retrouver doublées au besoin. Cette vie des limbes que vous convoitez n'est pas la vie de ce monde. Nous avons beaucoup à accomplir ici-bas, surtout sur nous-mêmes. Les mutilations sont interdites. De plus, ma bien chère, croyez-vous qu'on s'annule à volonté ? C'est bien ici qu'on peut dire :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Ces efforts qui auraient tant obtenu, appliqués à nous redresser, à nous développer, à nous rapprocher de l'idéal que nous portons en nous-mêmes, se perdent dans les airs comme tout ce qui se propose un but fictif et impossible. Je crois que nous devons beaucoup aux autres, mais que dans le sens de notre valeur personnelle, nous nous devons avant tout à nous-mêmes,

et c'est ainsi que les autres finissent par y gagner. Vous vous sentez, dites-vous, déjà bien assez de fil à retordre ; mais ce travail ingrat et ardu ne fera qu'augmenter, tout en restant inutile par cela même que vous faites fausse route, que vous ne marchez pas droit à l'ennemi et que vous entrez dans la voie des palliatifs.

Je sens très bien que la solitude eût été la seule atmosphère qui pût convenir à votre pauvre cœur meurtri. Mais puisqu'il ne peut en être ainsi, il faut étudier avec soin les moyens de parer aux obsessions les plus incommodes et tâcher de se faire à celles qui sont inévitables. Dans presque tout ce qui nous éprouve et nous blesse, il y a une vertu secrète que l'on finit par découvrir. Ce n'est nullement une raison pour ne pas s'aider contre ce qu'on redoute, mais c'est vraiment un moyen de supporter patiemment ce qu'on subit. En regard de toutes les contraintes, faites-vous, à l'instar d'une grande sainte, une cellule intérieure. Retirée là, vous y serez tranquille et en même temps moins seule que partout ailleurs ; vous y retremperez vos forces qui s'usent, si elles n'augmentent. Vous vous y reposerez de toutes les discordances, vous vous recueillerez. Vous ne direz plus : j'ai horreur de moi-même, parole détestable et qui me fait vous demander compte de votre audace, de traiter ainsi une personne que je chéris, que Dieu aime et qu'il vous dit d'aimer, quand ce ne serait que par tout ce qu'il a fait pour elle. Bien chère amie, même la douleur ne l'excluez pas du catalogue des grâces. Je ne vous dis pas encore de la considérer comme un bienfait dans les rapports si étroits qui existent entre nos misères et notre salut, mais au moins

de la regarder déjà comme une messagère divine, selon l'expression du poète allemand. Si vous apercevez quelque désordre dans votre équilibre intérieur, croyez que ce n'est pas toujours parce que vous aurez rétrogradé, mais au contraire parce que vous y verrez mieux le progrès n'étant bien souvent qu'une appréciation plus juste et plus intelligente de ce qui nous manque. Bien des mouvements, que nous avons mille fois raison de condamner, ne nous rendent pas pour cela condamnables. A tous les degrés de perfectionnement ils peuvent se reproduire avec des nuances infinies : ce qui met entre eux une incommensurable distance, c'est d'être involontaires et passagers, ou bien consentis librement et stationnaires.

Vous le voyez, chère bonne amie, je ne me permets pour vous juger que le degré d'indulgence nécessaire pour connaître, car hors de la bienveillance on ne connaît pas. Adieu. Dans mes jours d'espérance terrestre, je me dis que non seulement nous nous reverrons, mais que vous viendrez amarrer votre barque à mon rivage, et que c'est vous peut-être qui me fermerez les yeux. A chacun ses rêves !

13 novembre 1850.

Je veux vous obéir, ma chère amie, en vous parlant de ma joue, mais vraiment son caprice ne permet de vérité que pour le moment où l'on en parle. Ce que la comète est aux astres, la névralgie l'est aux autres douleurs qui ont une marche, une progression, un atténuement successifs, tandis que ce démon fantasque n'a qu'un commencement et je ne sais si je pourrai

jamais dire une fin. Disparaître pour lui n'est pas mourir, et après de longs intervalles, il reparaît aussi méchant.

Je serai bien heureuse de vous savoir dans la solitude avec votre cher mari. C'eût été la seule nature de consolation qui pût aller à vos tristesses. Les rudes campagnes empruntent au tête-à-tête une douceur particulière, qui révèle tous les biens dont la vie du monde si souvent hélas ! nous sépare. La Rochefoucauld a dit qu'on n'était jamais content à la cour, mais qu'elle empêchait qu'on le fût ailleurs. Je pense que quelque chose de semblable s'appliquerait aux habitudes prises d'une vie d'activité, suraboudamment chargée d'incidents et d'émotions. Je ne sais plus quel Anglais disait aussi que le mariage était le plus bel état de l'amitié. Ce mot, tout charmant qu'il me paraisse, n'a toute sa force de vérité que dans la vie à l'ombre protectrice de la retraite. Après ce bonheur qui nous échappe toujours, rien ne vaut dans ce monde le devoir accompli, dont la paix ne nous trompe jamais. En disposant le mieux possible de votre temps, vous arriverez bientôt à y placer des occupations attachantes, sans vous trouver obligée de recourir à cette futilité si peu digne de vous. Croyez, ma chère amie, qu'il est un monde riche, intéressant, harmonieux dans toutes ses parties, qui vous attend. Ces éclairs, qui vous le révèlent quelquefois, vous disent qu'il faut écarter le nuage vous dérobant sa lumière permanente. Ne vous laissez pas trop troubler par les ébranlements, par cette nuit qui vous envahit par moment. C'est à travers mille oscillations qu'on arrive à l'équilibre, et le jour ne se fait bien qu'après un peu de chaos.

M. de Montalembert nous revient dans quelques jours de la course rapide faite à Rome, dans le but unique de sa satisfaction personnelle. Il est très loin d'avoir renoncé à son saint Bernard. Seulement il lui est arrivé ce qui arrive toujours aux esprits capables, lorsqu'ils s'attachent à une figure qui a laissé une forte empreinte dans leur siècle, c'est qu'en l'étudiant on est conduit à une étude très approfondie de ce fond même duquel la figure se détache et forcé d'agrandir toujours sa toile. C'est si bien ce que Montalembert a fait, qu'il est résulté de son travail préparatoire deux gros volumes d'introduction. De ces deux volumes, il y en a un d'imprimé depuis dix-huit mois sans avoir paru. Trois ou quatre personnes ont seules été admises à lire avec grand plaisir, si j'en juge par le mien. Pour le moment, on laisse dormir ce pauvre volume, en attendant que des temps plus tranquilles permettent à ses frères de venir au monde.

Je crois qu'on attend en ce moment M. de ***. J'aurais voulu qu'il se dépêchât et même qu'il ne se fût pas laissé devancer à Paris par sa femme, trop jeune pour être lancée seule ainsi. La confiance est si douce chose, qu'il ne faut se l'interdire qu'à toute extrémité ; mais sous certaines conditions, on doit lui donner pour suivante la prudence, au moyen de laquelle tout se concilie. L'essentiel est de la garder d'elle-même et de la défendre contre les blâmes, que s'attire continuellement l'insouciance ou l'étourderie.

Adieu, ma bien chère. Ecrivez-moi, et que je sache bien tout ce qui vous touche, sans en rien exclure.

Décembre, 1851

Je suis très aise, ma chère amie, des succès de M. ***. C'est un stimulant de plus pour se dévouer davantage et y trouver plus de bonheur. Dans les caractères médiocres, la récompense endort le zèle ; elle l'enflamme au contraire dans les caractères élevés qui grandissent avec leur situation. De hauts suffrages, des distinctions éclatantes ont bien leur prix et doivent être plus doux encore à sa femme, car rien n'est comparable à l'impression de voir honorer ce qu'on aime.

J'ai été aussi bien touchée du retour que vous faites sur vous-même, en vous reprochant de ne pas reconnaître assez tout ce que votre part en cette vie renferme encore de douceurs et de moyens de bonheur. L'analyse, c'est le scalpel, c'est ce regard perpétuellement scrutateur qui veut pénétrer l'essence même des choses, des caractères, des dispositions et qui frappe tout de néant. Peut-être en suivant cet instinct arrive-t-on à n'être pas dupe des autres, mais à coup sûr on l'est de soi-même ; car on détruit, comme disent les Anglais, *all the charities of life*. Efforçons-nous donc d'équilibrer le besoin que nous avons de connaître et de voir avec cet autre besoin de ne pas trop souffrir et d'aimer. Le bonheur du ciel est promis aux cœurs redevenus enfants ; il se pourrait bien que le bonheur de la terre fût accordé à la même condition.

Maintenant, que répondre aux interrogations que vous me faites sur la situation qui est sous mes yeux ? Depuis que j'habite la France, je n'ai jamais cessé

d'en entendre dire du mal. Tout en convenant qu'à certaines pages de ses annales il n'y a rien à dire pour sa défense, quand on s'adresse à ceux qui ne la connaissent que superficiellement, j'ai toujours ressenti au fond de mon cœur l'impression instinctive de sa valeur, et ce quelque chose qui faisait dire à Galilée : *E pur si muove !*

Vous rappelez-vous nos deux lettres se croisant et portant l'une et l'autre la date du 15 mai ? Cette fois, la vôtre pleine de pressentiments porte la date du 2 décembre ! On dirait vraiment nos mouvements en affinité directe avec ceux qui passeront à la postérité. Mais aujourd'hui, sans doute, vous n'avez pas eu d'inquiétudes pour nous : vous nous savez si bien défendus !

19 juillet 1851.

L'orage qui grondait ce matin dans le ciel a continué de gronder ce soir dans la chambre, ma bien chère amie. M. Berryer est sans contredit l'aigle de la tribune, sa splendeur, le modèle de la saine, vraie, grande éloquence. C'est de la facture antique, qui remonte du moins à soixante ans, et, quand M. Dupin a rappelé à son occasion Mirabeau, il résumait ma plus vive impression présente[1]. Je considère ici le talent en lui-même. Quant aux effets, ces prodigieuses merveilles avancent, je crois, bien peu la question ; comme on l'a dit, cette partie qu'on joue, on la sait perdue d'avance.

[1] Discussion sur la revision de la Constitution.

Je n'ai que le temps de vous envoyer mon souvenir avant votre départ de Wiesbaden. Cela ne m'empêche pas de vous trouver très irrévérente pour les beautés du paysage allemand. Vous êtes un peu, en fait de nature, comme les gens qui ne veulent de Raphaël que sa dernière manière. Il vous faut le pur classique : de de la terre, des ciels, des horizons. Entre votre compagne de voyage et vous, c'est toute la querelle des romantiques. Quant à ces projets de mouvement et de distraction dont vous me parlez, je ne vous conseillerai jamais l'étourdissement, qui n'est qu'une suspension momentanée pour dissiper le chagrin. Je crois que les plaisirs de l'esprit sont les seuls qui puissent y porter remède, la lecture surtout, quand elle ne laisse pas trop passive, quand elle est faite le crayon à la main. Elle porte à l'attention, qui est déjà une bonne chose, et ensuite à la réflexion, qui est encore une chose meilleure. Il ne faut pas se borner à un sentiment instinctif de ce qui est bon et vrai, mais se l'exprimer à soi-même en termes positifs et définis, seule manière d'arriver à des notions claires et arrêtées. Le Père Besson est tout ce qu'il y a de plus édifiant, et, sans le déclarer saint, on ne peut s'empêcher de dire que c'est parmi ceux qui lui ressemblent que le bon Dieu a souvent choisi les siens.

Vichy, 25 juillet 1852.

J'ai lu avec plaisir, chère amie, le passage de votre lettre où votre admiration pour M. Thiers n'apparaissait que fort mitigée. Je vous sais gré de ne tenir

vraiment compte que de l'esprit qui repose sur le caractère et qui ne fait qu'un avec lui. Il y a quelque chose d'indélébile dans la trace laissée par une éducation inférieure et surtout par les accointances vulgaires de la première jeunesse. Dans la génération de M. Thiers et dans toutes celles au-dessous, on est frappé de l'absence presque complète de savoir-vivre parmi ceux qui ont le plus de culture et quelquefois les meilleurs sentiments. C'est qu'il y a des choses qui se hument et se respirent, sans s'apprendre, dans l'atmosphère où on est élevé ; passé un certain âge, elles ne s'apprennent plus. Les calculs sur le peu de durée des gouvernements nouveaux jouent quelquefois de mauvais tours à leurs propres prophètes. On assigne un terme sur ce qu'on a soi-même d'haleine, et on demeure essoufflé avant la carrière fournie. Après le 2 décembre, j'ai vu les parcimonieux ne donner que six semaines et les généreux aller à six mois. La guerre entre toujours dans la nomenclature des menaces ; seulement, ce qui rassure, c'est le ton et l'entrain des gens dont les paroles sont si tristes.

Les plus sages en ce moment sont, ce me semble, ceux qui laissent le pays aller pour le coup *da se*, et qui, rendus à la liberté de leurs loisirs, vaquent à leurs devoirs, affaires et occupations, comme par exemple Alfred de Falloux, que vous mettez dans l'exception d'une manière si aimable pour lui. Il vit dans son Anjou de la vraie vie de l'agriculteur et de l'éleveur ; ne vous le représentez donc plus jamais que figurant dans un Paul Potter. Montalembert, de son côté, est fort occupé d'un pont à jeter sur les fossés de son château de la Roche-en-Brény et de ses excursions dans

les environs, afin de prendre sur le fait tout ce qui reste encore de vieilles églises et de ruines de couvents qui entrent dans ses études pour son saint Bernard. Sa conscience va jusqu'à vouloir visiter lui-même tous les monuments dont il parle, habitué qu'il est à avoir l'idée claire et sincère de tout ce qu'il dit. Sa verve est inépuisable; il ne néglige rien, parce qu'il a le sentiment de suffire à tout, illusion, hélas! mais qui fait partie de notre force. Dans l'opposition, sans l'avoir voulu, il ne dépassera jamais celle de l'honnête homme, de la conscience qui ne s'élève que contre ce qui la blesse, c'est-à-dire qu'il ne fera pas d'opposition systématique, et que, dans l'état actuel qu'il désapprouve, il ne frappera que sur ce qu'il blâme.

Il y a un mot dans la lettre de Mme *** qui me ferait un beau texte de gronderie : « J'aime cette existence, comme quelque chose qui ne me vaut rien. » Le mot est joli, ce qui le gâte c'est d'être vrai. Je disais à quelqu'un : « Gardez-vous tant que vous pouvez d'aimer les personnes qui vous plaisent. » L'attrait, le goût trompent. Ce qui trompe encore le moins, c'est le cœur tout seul. Si votre amie voulait écouter ses aspirations simples, agissantes, positives, vous verriez ce que tout ce beau dédain y perdrait. Etre rarement ou difficilement content de ce qu'on a, nous met tout à côté du vide, et ce vide nous fait toucher au découragement qui commence par nous refouler sur nous-mêmes et finit par nous annihiler. La droiture de son âme, la trempe de son esprit la feront illogique à ses propres doctrines. Elle marchera forte et saine dans une voie pénétrée d'émanations délétères; mais il n'est pas bon de défier les miasmes, et ceux mêmes

qui peuvent y résister en reçoivent toujours quelque atteinte.

Pour rien, je n'aurais voulu quitter Vichy sans vous écrire d'un lieu où je vous vois partout. Pénétrée des souvenirs que vous y avez laissés, j'en avais tout emporté, pour tout conserver, jusqu'au grand jour où l'on ne perd plus rien de ce qu'on emporte. Adieu.

Mai 1853.

Je ferais encore bon marché, chère bonne amie, de tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre auprès des mots les plus faux et les plus déplorables que je connaisse : Il est trop tard ! mots qui ne sont pas de cette terre et encore moins d'une religion toute d'action, d'espérances, de secours répondant à nos moindres efforts. Cet odieux « il est trop tard », dont vous me ferez, j'espère, amende honorable, n'est autre chose que l'amertume qui est au fond de la coupe du *dolce far niente*. Toutes ces tristes inspirations de notre âme, ma chère amie, se réduisent à un seul mal, le vide ! Et savez-vous ce que c'est que le vide dans le cœur de l'homme ? C'est la place de Dieu. Vous ne la lui disputez point cette place, je le sais, mais le bon Dieu a derrière lui tout un cortège de consolations qui émanent de son esprit, vivent de sa vie, descendent et remontent à lui et servent de nourriture à notre âme.

Si maintenant vous me faites parler politique, je change de terrain. « N'est-ce pas vrai ? » disait quel-

qu'un à Mme Émile de Girardin [1], après beaucoup de raisonnements. « Oui, répondit-elle, vrai comme le contraire. » Ces deux vrais, qui ne s'excluent pas mutuellement, ne se rencontrent certainement ni en religion, ni en morale, mais ils sont fréquents en politique, dans les jugements qui, sans s'élever à l'ensemble, s'acharnent à une seule face de l'objet, et se refusent, par cela même, à toute appréciation équitable. Vous pensez bien que ce gouvernement, qui nous ôte l'essence même des institutions dont il nous laisse à peine le simulacre, n'a nullement mes sympathies. Pourtant je me refuse à tout blâme systématique, et j'approuve même plusieurs de ses actes, en m'en tenant à la stricte justice. Hors les décrets du 22 janvier qui m'ont indignée, et indignée à haute voix jusqu'à l'imprudence, il y a eu sans doute bien des fautes politiques, mais rien qui pût attirer, ce me semble, l'animadversion générale. De plus, j'avoue que je ne saurais établir le président comme dépourvu de capacité, d'assiduité au travail, de bonnes intentions. Rien de tout cela ne suffit, je le sais, pour l'élever à la hauteur de sa tâche, mais je pense que d'autres comme lui la trouveraient difficile, si ce n'est impossible. On ne peut encore le juger d'une manière définitive. Comparativement, il n'a eu jusqu'ici à exécuter que la partie facile de son programme : la répression des troubles. La grande question est de savoir ce que les événements subséquents dévoileront. Pour le moment, les anomalies de son esprit, son im-

[1] Delphine Gay.

passibilité phénoménale, sa foi superstitieuse en lui-même en font à mes yeux une espèce de sphynx, qui a bien dit un premier mot sans que personne peut-être encore puisse deviner le dernier. Quant à la soumission prompte et servile de la France au nouveau pouvoir, soumission qu'on entache des mots de honte et de déshonneur, je crois que le pays n'est pas aussi coupable qu'on le suppose et qu'il n'a pas tant changé de volonté. Les hommes lui font peu, pourvu qu'on lui laisse entrevoir seulement l'ombre des principes de 89, auxquels il tient par des instincts si justes et si réels.

Mars 1855.

Que ne puis-je encore l'attendre,
Dût-il encor ne pas venir !

Deux très jolis vers, plus tendres encore que jolis, et que, du plus lointain de ma mémoire, mes fluctuations d'espoir vous adressent, ma bien chère amie. Si vous ne venez pas trop tard, j'aurai plaisir à vous conduire dans ce beau lieu de Fleury, grave et simple comme un château des temps historiques, c'est-à-dire des temps où l'histoire et les châteaux se reliaient par une foule d'affinités. Vous ne pouvez vous figurer toutes les attentions de Mme de la Rochejacquelein pour sa locataire, jusqu'à faire descendre de sa chambre dans la mienne un intérieur du cabinet de la comtesse Golowine, à Pétersbourg.

Je suis charmée, ma bien chère, que, malgré vos

théories d'abstention systématique, vous soyez induite à vous mêler de ce qui, personnellement, ne vous regarde pas. Moi qui déteste les faiseurs, vous me mettez en contradiction avec moi-même. Je voudrais voir multiplier pour vous les occasions d'agir et de vous montrer à vous-même telle que vous êtes, en dehors d'un parti pris d'imagination. Croyez que la crainte de la responsabilité, quand cette crainte est en dehors de la sagesse et de la prudence, est un sophisme qui, appliqué inconsidérément, paralyserait tout. On fait très bien de se défier d'une certaine disposition à se mêler de ce qui nous est étranger, mais l'action justement requise peut être souvent obligatoire, car nous ne sommes à nous-mêmes que pour nous donner aux autres, dans cette mesure progressive que les inspirations de la conscience savent si bien déterminer.

A MADAME LA COMTESSE DE CHELAINCOURT [1].

Paris, 25 juin 1830.

Vous voilà donc contente, ma bien chère, de vous trouver à la campagne, malgré la pluie battante et les gémissements, à l'approche d'une récolte douteuse, n'ayant pour vous en distraire que la fièvre des élections. Cela prouve votre bon esprit et surtout votre bonheur ; tout est bien avec ce double point de départ. A mesure que vous vous accoutumerez à être contente, vous le serez davantage. Votre liberté d'esprit y gagnera toujours et vous l'appliquerez avec plus de facilité encore aux seules choses utiles. C'est pour atteindre ce but-là que Dieu garde dans le monde des gens qui n'en sont pour ainsi dire pas, ou qui n'y ont pas grand goût, et il est certain que sans eux une partie de la besogne sainte et pieuse ne se ferait pas. Ah ! chère amie, combien je goûte avec vous tous les

[1] La comtesse de Chelaincourt, née princesse Shérébatof, avait épousé en premières noces le comte Shouwalof. Elle fut mère du comte Grégoire Shouwalof qui, ayant perdu sa femme, née comtesse Soltikof, embrassa peu après l'état ecclésiastique, et ramena en France l'ordre des Barnabites, dans lequel il est mort. Le P. Shouwalof a laissé un intéressant volume intitulé : *Ma vocation.*

motifs que vous avez de vous sentir indissolublement unie à Dieu ! Votre fidélité fait justice maintenant de tous les prétextes, de toutes les pitoyables raisons dont la raison humaine couvre maladroitement les résistances du cœur. Une fois dévoilées, ces résistances ne peuvent plus nous rendre dupes, et, dans nos mauvais moments, s'ils reviennent jamais, nous pourrons savoir quel est le chemin qu'il faut prendre pour retrouver la sérénité. Alors, au lieu de rencontrer dans notre âme la mobilité, le dépit, l'amertume, autrefois ses seuls hôtes, nous découvrons à la place ce je ne sais quoi de doux et de tendre, qui, se mêlant à la soumission, nous laisse une impression délicieuse. Puis, à mesure que la lumière se fait ainsi au dedans de nous, c'est au dehors tout un paysage qui s'éclaire et s'embellit : les sombres présages s'évanouissent ; on se sent plus porté à se laisser aller au courant des événements sans vouloir les forcer ; on fait volontiers le sacrifice de ses jugements et de ses goûts, surtout quand on sait que la volonté de Dieu entre jusque dans les innombrables détails des situations où il nous met. Plus j'avance en âge et plus il me paraît démontré que la bonne lutte n'est guère qu'avec soi-même, et que là seulement il nous importe vraiment d'être victorieux. Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent en arriver là, chère amie, et aujourd'hui surtout, car voilà le soleil qui luit à travers une atmosphère presque embrasée, et peut-être reste-t-il encore quelque chance d'écarter ce qui nous embraserait plus que le soleil lui-même. Les nouvelles d'Alger sont un baume sur des cœurs bien malades. Ce ne sera pas un spécifique, même en admettant un plein succès, mais

enfin suspendre et tempérer, c'est toujours quelque chose.

Paris, 1840.

Vos aimables hôtes nous sont arrivés hier, chère amie. La pluie a menacé leur départ et respecté leur voyage. Moi qui puis habituellement compter toutes les nuances de l'aube matinale, j'avais vu s'amonceler de grand matin de gros nuages, vaste complot qui a eu à peine un commencement d'exécution.

Les mérites de Monsieur votre fils touchent vivement tous les gens qui l'approchent. Il est difficile de joindre des sentiments plus droits et plus élevés à plus de bonté naturelle, à plus de vraie sensibilité pour les affections qui lui restent et qui sont toutes marquées au coin du devoir. Je conçois, chère amie, la vivacité de reconnaissance que vous devez mettre à remercier Dieu de vous avoir donné un tel fils ! Son abnégation de lui-même paraît en toutes choses comme son dévouement, et à présent que son attrait pour le bien est éclairé, réglé par la foi, on peut être certain de lui voir porter les fruits les plus solides. Je ne sais pas si parmi les motifs de notre reconnaissance envers Dieu qui nous donne tout, il en est un aussi puissant, aussi légitime que celui d'une mère à la conversion de son fils. C'est vraiment, quand elle s'accomplit jusqu'au bout, la grâce des grâces. Quelle joie pour elle de penser que cette naissance, que lui doit son cher enfant, devient pour lui le commencement d'une heu-

reuse immortalité ! Vous pouvez croire, chère amie, que je serai aise de voir Monsieur votre fils. Malgré son affliction toujours si touchante, c'est une vue qui console profondément. En même temps vous n'avez point à craindre que je laisse percer quelque chose de vos espérances, ni que mon zèle prenne l'initiative. Plus je vis et plus je demeure convaincue qu'il n'y a que des inconvénients et des dangers à ces efforts sans mission et sans opportunité, que se permet trop souvent l'activité imprudente ou trop humaine.

C'est une véritable affliction pour moi et une perte irréparable que celle de M. de Quélen. Car c'est à la fois l'homme de ce monde qui a fait le plus pour moi et celui qui, dans les occasions difficiles, devenait mon conseil et presque toujours mon appui. Jusque dans le peuple, sa perte a été ressentie ; pendant neuf jours sa dépouille mortelle a été l'objet de la vénération publique. Les témoignages les plus touchants d'affection lui ont été donnés, et l'impression générale s'est trouvée si naturellement engagée dans cette voie que presque aucune clameur, aucun son discordant n'est venu s'y mêler. La mobilité de l'opinion n'est donc pas toujours une si mauvaise chose, et, si elle fait trembler quelquefois pour ceux qui sont encore dans la vérité, elle permet d'espérer de ceux-là mêmes qui sont dans l'erreur.

La comtesse Frédro est-elle encore avec vous ? Quels sont ses projets ? Pauvres existences primitivement destinées à être si brillantes, et qui ont à lutter contre des épreuves auxquelles aucune habitude contractée de bonne heure n'a pu les préparer ! Si on réfléchissait davantage et en temps plus utile à la place que prend

l'argent, comme préoccupation inévitable dans la vie des personnes qui en sont le moins avides, on le traiterait avec plus de prudence, afin seulement de n'en être pas dépendant. L'économie est ce grand secret-là.

Ce que vous me mandez du P. Lacordaire me fait un plaisir toujours nouveau. Il est lui-même une spécialité, que d'autres spécialités rebelles encore à la vérité, semblent attendre pour y revenir. Je suis heureuse du bien qu'il fait aux autres, mais heureuse surtout de ses progrès intérieurs qui me paraissent non moins incontestables. Adieu, chère amie, mon mari se joint à moi pour vous offrir mille tendres amitiés.

Paris, novembre 1841.

Ah ! chère bonne amie, remercions Dieu, ne cessons pas de le remercier de nous avoir mises dans son Eglise ! Chaque jour, chaque heure me laisse découvrir dans cette permission-là une miséricorde nouvelle. Quand une fois on est dans la bienheureuse barque, tous les secours viennent par complément, parce qu'il est simple que ce soit aux embarcations, qui ne doivent pas périr, que soient donnés les bons pilotes. Cela me mène tout droit, chère amie, à M. Dupanloup. Personne ne sent et n'apprécie mieux que moi la chaleur de votre reconnaissance pour lui. Dieu a permis qu'il fût auprès de vous l'instrument de ses grâces, et c'est une nouvelle vie que vous lui devez. Je suis bien contente de la lettre qu'il vous a écrite ; c'est un prodige dans sa vie occupée de pouvoir écrire :

mais il est bien simple que pour vous il en trouve le temps. Vous êtes une exception qui se détache encore en saillie au milieu de tout le bien qu'il fait, et vous lui êtes chère, comme le sont toujours ceux que Dieu nous a très positivement donnés. Il y a bien peu d'hommes parmi les intelligences supérieures qui me fassent l'impression de M. Dupanloup. Il réunit d'une manière bien rare ce qu'il y a de haut et d'incisif dans la pensée avec cette ardeur de la volonté qui en fait la puissance. Ces deux forces en lui sont en parfait équilibre, et c'est là ce qui constitue et ce qui explique l'autorité dont chacune de ses paroles est empreinte. Je ne cause jamais un peu longuement avec lui sans mieux apprécier les grâces dont vous avez été comblée. On sent en lui l'autorité qui protège, la voix qui guide et le bras qui appuie. Tout est vivant dans sa pensée parce qu'il met toute sa force à être conséquent avec chacune de ses convictions. Je n'ai jamais vu plus de sollicitude pour les âmes dont Dieu l'a chargé. On sent que la prise de possession est complète au fond de son âme à lui-même, et qu'il ne perdra aucune de celles qui lui ont été données. Cette autorité exercée l'est bien au profit de ceux qu'elle régit, et si quelque chose vaut mieux que posséder soi-même une intelligence forte, étendue et pénétrante, c'est le bonheur d'en rencontrer une de cette trempe et de se laisser conduire par elle. J'ai assisté dernièrement à l'une de ces fêtes qui touchent et consolent davantage les cœurs croyants, je veux parler d'une abjuration. La jeune anglaise qui est entrée dans le sein de l'Eglise, y avait été amenée par M. Dupanloup. D'après toute apparence, cette conversion en contient plusieurs autres,

Le bien vient rarement seul, et heureusement il y a de l'espoir dans toute joie.

De M. Dupanloup, chère amie, je passe à Monsieur votre fils, et c'est passer d'une bénédiction à l'autre. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un plus attendrissant, plus édifiant spectacle que celui d'une âme qui, dans la force des séductions de l'âge, quitte non pas le mal, mais l'imparfaite vertu humaine pour s'élever à la morale surnaturelle de la foi. La vue de cette douleur si intime, si présente et qui ne cherche que des consolations si dignes d'elle, afflige et réjouit à la fois en faisant mieux comprendre toutes les miséricordes promises au malheur. Et ce qui ne gâte rien à ce cœur droit et pur, c'est sa belle intelligence fine et colorée qui lui donne l'instinct de tout ce qui est grand et élevé et lui fait en même temps saisir avec une grande justesse le fort et le faible de tout ce qui passe devant elle. On m'avait bien dit, chère amie, tout ce qu'était Monsieur votre fils, mais mon impression personnelle m'en a appris davantage, et je ne puis vous rendre ma joie, en pressentant combien nos admirations désintéressées doivent être encore alimentées dans votre cœur par tout ce que la tendresse maternelle a de plus absolu et de plus exclusif.

Au moment où je finis cette lettre, on m'annonce M. Dupanloup. Je pense bien à vous, chère amie, à ce bonheur que vous auriez en ce moment, bonheur qui vous est donné sous la forme sévère de tous les trésors que nous ont amassés la patience et la soumission. Que ne vous préparez-vous pas de biens pour l'avenir, et pour l'avenir même de cette terre ! Après ce rude apprentissage de la privation et de la souffrance, vous

ne marcherez plus que de plain-pied, et vos moindres impressions, acceptées avec douceur, vous seront profitables. Je veux du moins, en terminant, vous donner des nouvelles de sa santé qui est très bonne. Je m'en réjouis pour vous : on aime particulièrement dans les autres ce qui nous manque et il y a des santés qui deviennent partie intégrante de nous-mêmes.

A LA COMTESSE FRÉDRO[1].

Paris, décembre.

Ma chère Pache, ce que j'aime de la joie (je veux parler de la joie inopinée, car celle qu'on attend est fort différente), ce que j'en aime, c'est de relever ce qui était abattu et d'encourager pour l'action : la pluie appesantit tous les plumages et le soleil les allège. Je ne veux ni retarder la lettre de M. Lacordaire, ni m'interdire d'y ajouter quelques mots qui résumeront bien mal le nombre et la tendre sollicitude des pensées qui vont vous chercher. J'avais lu la lettre de M. ***, et M. Lacordaire m'a fait lire la sienne, toutes deux représentant le maître et le disciple, le premier mouvement du jeune homme imprimé par son imagination et le premier mouvement du prêtre grave et recueilli comme la conscience. J'ai fort approuvé M. Lacordaire qui, dans tous ses droits, n'use que d'un seul, c'est d'oser toute la vérité, et qui la découvre davantage à mesure qu'on l'intéresse. Celle qu'on réclame ici n'est pas difficile à dire ; elle comprend jusqu'aux éloges qu'une sage réserve retranche. Les conseils de M. Lacordaire sont pris de haut ; il ne juge que du point de vue chrétien, et la distinction de l'esprit,

[1] Née comtesse Golowine.

l'essor qu'il faut prendre sont considérés par lui dans leurs écarts possibles et leurs rapports avec les vertus pieuses et les qualités solides du caractère. L'absence de toute vanité donne à ses leçons cette candeur, cette incomparable simplicité, cette sobriété philosophique enfin qui font de lui un être rare.

In wit a man, simplicity a child [1].

Ce vers lui va au moins aussi bien qu'à Gay, et il est loin de rendre encore tout ce qu'il y a de sublime dans l'alliance du génie avec une naïveté humble et désarmée. Voilà l'homme, chère Pache, qui est prêt à suivre M.*** de ses conseils et de ses vœux. Il sait qu'aucune partie de son instruction n'a été négligée, mais il n'en persiste pas moins dans son désir de le voir demeurer longtemps encore dans la région des faits et des matériaux, de le voir resserrer son cercle, concentrer ses forces pour arriver à posséder ce que l'on se contente trop souvent d'effleurer. Il voudrait le défendre de la séduction des idées purement spéculatives, le faire descendre de leur hauteur afin que plus tard il puisse s'élever jusqu'à elles d'un essor à la fois sûr et rapide ; c'est sa propre expérience qui le fait parler.

Le travail assidu de Dodzio est une excellente chose, surtout sous votre surveillance. Car pour marcher rapidement à son but, il est nécessaire quelquefois d'enrayer. Je suis aise qu'il ait voulu subir cette épreuve

[1] Il a l'esprit d'un homme, la simplicité d'un enfant.
(Epitaphe de Gay, par Pope, à Westminster.)

du baccalauréat, lors même qu'il aurait pu s'en passer. Il vaut toujours mieux arriver en vertu de son droit qu'en vertu d'une concession, et, quand on sent pouvoir le plus, il est encore bon de bien établir aux yeux des autres qu'on peut le moins. Dites-lui, je vous en prie, que tout en ne l'animant pas du geste et de la voix, je le suis de mes voeux dans son travail, l'enviant bien un peu, persuadée que je suis qu'apprendre est la plus amusante des choses de ce monde. Vous remarquerez que je n'ai pas dit étudier, attendu que ce n'est pas de faire étudier que le baccalauréat s'inquiète.

Je ne puis, chère Pache, que vous exhorter de part et d'autre à la paix au moins du silence, la distance ne me permettant pas d'amener entre vous et Mme de M^**^ une véritable réconciliation. J'aurais pu croire de mon devoir de me récuser, mais la sincérité affectueuse et dévouée a plus de hardiesse. C'est mon estime pour vous deux qui vous aurait garanti l'expression de ma plus vraie et plus intime pensée. Dans les circonstances douloureuses et compliquées où vous vous êtes trouvée, le mouvement a été si rapide, les points de vue si variables et si multipliés, qu'un conflit de jugements a dû s'en suivre, et qui dit nombre ici dit erreur. Dans tout ce qui nous remue profondément, il y a tant de manières d'arriver à se tromper, que pour une intelligence élevée et pénétrante comme la vôtre, ma chère Pache, aucune souffrance personnelle ne saurait empêcher l'appréciation impartiale des réalités en elles-mêmes. Tout est difficile comme certitude pour notre pauvre nature, à l'exception de cette indulgence tendre, compatissante, mutuelle, qui, elle au moins, peut s'appliquer toujours. Le temps, voilà celui

qui redresse, et c'est peut-être l'élément le plus fait pour agir en pareille circonstance. Enfin faisons de notre mieux et demandons à Dieu de bénir ; tout le reste est vain sans être inutile.

La situation de Mme O. devient des plus graves. Mme de Montcalm disait : « Je crains l'espoir, il empêche la résignation. » C'est un peu applicable ici. Mme O. est tellement compromise qu'elle ne peut plus l'être. C'est un peu de pluie sur la tête de quelqu'un qui plonge, et je pense que pour tous les personnages accessoires, ce sera *much ado about nothing*[1]. Ce qu'il y a de plus faible dans ce monde, c'est ce qui essaie sa force contre Dieu.

Paris, 15 février 1836.

Je vous remercie bien tard, ma chère Pache, mais votre bonté voudra toujours que ce soit en temps utile ; nous sommes de ceux qui haïssent la prescription. Vous m'avez donné, avec les plus douces paroles, les plus jolies choses du monde : un saint Thomas qui ferait envie à la paroisse, et deux sainte Catherine qui, avec les mêmes traits de beauté, ne se ressemblent pas plus que l'extase de l'amour divin ne ressemble à la méditation de ses douleurs. Rien dans l'expression ne leur est commun, excepté la paix profonde.

Je partage bien, chère bonne amie, toutes vos préoccupations au sujet de vos deux chers enfants. Pour Dodzio, les signes de prédestination dont Dieu l'a

[1] *Beaucoup de bruit pour rien*, titre d'une comédie de Shakespeare.

marqué, m'ont paru dès l'abord incontestables[1]. Il m'a toujours bien représenté ces êtres qui n'ont presque rien à demander aux circonstances extérieures pour leur bonheur, tant ils sont certains de le trouver dans les autres et dans eux-mêmes. S'il persévère, il vous assure bien des jouissances, et le milieu de votre vie si troublée fera place à ces longues et belles fins de jour qui, dans le calme, laissent délicieusement rêver même aux tempêtes. Quant à Max[1], il a déjà échappé par sa volonté à ces dangers qui menacent, hélas ! sur la mer de ce monde les mousses comme les matelots faits à l'orage.

Par égard pour le malheur de famille qui vient de frapper M. Lacordaire, j'ai cru prudent de suspendre pour un temps les premiers rapports qui s'étaient établis entre lui et M.***. Du reste, son esprit eût-il été plus libre, je crois que je me serais abstenue de lui communiquer les lettres que j'ai reçues de vous, par la conviction où je suis que sa nature indépendante et toute d'une pièce n'est point propre à ce que vous désiriez. Vous savez qu'il faut encore que les meilleures choses correspondent par des affinités particulières pour porter tous leurs fruits, et c'est ce qui n'aurait peut-être pas été ici. Ce n'est à aucune des parties de la précédente lettre de M. *** que M. Lacordaire a répondu, mais à l'impression générale qu'elle lui a faite. Il l'a exprimée dans toute sa vérité, avec affection selon lui, mais sans ces ménagements qui sont hors de ses habitudes et auxquels aucun de ses rapports ne le façonne.

[1] L'abbé Frédro, mort vicaire de Saint-Philippe-du-Roule.

[2] Le comte Max Frédro, chambellan de l'empereur de Russie.

J'admets avec vous que quelquefois ces ménagements peuvent être nécessaires, mais alors M. Lacordaire n'est plus l'organe convenable. Je doute que sa meilleure volonté puisse se ployer à la transaction, que son humeur sauvage et sa simplicité primitive puissent se tirer des complications qui exigent autant de soins apportés à la forme qu'à l'étude du fond. Je suis même, chère amie, si parfaitement convaincue de son incapacité à cet égard, que j'ai supprimé vos lettres, bien sûre que votre confiance en moi s'en rapporterait à un jugement fondé sur la connaissance approfondie que j'ai du caractère et de la nature d'esprit de M. Lacordaire. Tout ce qui ôterait à sa franche allure et lui suggérerait une arrière-pensée l'annulerait, et le dépouillerait de son ascendant et de sa force. Ne me croyez pourtant pas sans regret de ne point voir une suite à ces rapports que j'avais aimés. Commencez par me croire sur parole, et plus tard quelques jours de contact avec mon jeune, candide et pieux ami suffiront à votre sagacité et me justifieront. D'ici là, soyez patiente, attendez que son influence soit affranchie de toute contrainte et rendue à son génie prime-sautier, comme disait Montaigne, alors elle se complaira dans tous les moyens d'être utile. L'adresse de Rome que je vous ai donnée vous étonnera peut-être, si vous n'avez pas su qu'à la suite des plus marquants succès, la profonde et sincère humilité de M. Lacordaire, au milieu de l'enthousiasme dont il était l'objet, lui fit désirer quelques années d'études et de recueillement dans une vie séparée et obscure. Rome, dans ce but-là, lui offrait toutes les convenances avec toutes les ressources. C'est toujours là que l'esprit catholique va chercher ses

inspirations, et la foi qui y conduit est bien sûre de se redresser encore sous son charme divin.

Partez-vous décidément pour l'Allemagne? Je ne puis comprendre comment cette chère famille que vous laisserez derrière vous, si vous suivez votre projet, pourra se passer de son principe moteur. C'est au moins le balancier ôté à la pendule, dont tous les rouages restent en ordre, sans qu'elle puisse marcher. Il est vrai que tout Weimar, dont Mme de Staël avait fait un grand château, peut aujourd'hui être considéré comme une grande famille, et bien des témoignages affectueux et continus vous mettent au nombre de ses membres les plus chéris.

Adieu, ma chère Pache. Vous savez si je suis pour vous stéréotypée d'affection et de souvenir. Vraiment je ne pourrais pas même dire avec la devise d'un cachet d'autrefois : *Je ne change qu'en mourant*, tant il est probable que j'emporterai tout ce que je garde, et qu'il n'y aura qu'extension et continuité assurées par la grande métamorphose.

A LA VICOMTESSE DE VIRIEU [1].

7 juillet 1848.

Si nous avons eu nos terribles batailles, on dit, chère madame, que vous avez eu de votre côté de vives alertes. Il semble que subir le mal ou le craindre soit désormais deux termes inévitables. Néanmoins je crois la situation améliorée. Les mauvaises passions, qui ont coûté tant de sang, ne sont pas converties, à beaucoup près, mais elles ont fait surgir des forces qui ont pris conscience d'elles-mêmes, et la confiance d'une part avec le découragement de l'autre tournent au profit de l'ordre. Hélas ! il ne faudrait pas s'y fier, mais enfin nous respirons et nous respirerons, pendant que, renonçant aux barricades, ils seront en quête de quelque autre infernal système. Sur aucun point du globe, ce pauvre genre humain n'est un. Mais en France moins qu'ailleurs ; tout y est tranché, porté à l'extrême, et, comme aujourd'hui, à côté des crimes les plus monstrueux, vous avez des dévouements sans exemple, à commencer par celui de l'archevêque de Paris. Avant d'être dans les actes, vous trouverez ce même caractère dans les sentiments, et la France m'a souvent rappelé cette côte d'Arabie qui ne donne que

[1] Née de Lostanges.

des poisons et des plantes médicinales. Il y a toujours de grandes ressources dans une si remarquable vitalité, mais c'est là aussi où le choix des moyens importe davantage.

Montalembert a eu depuis votre départ un bien beau succès. Vous le jugerez bien mérité si vous avez un journal qui vous le rende fidèlement. Que d'hommes qui pourraient être l'espérance du pays, si d'autres n'en étaient la ruine !

La préoccupation publique, jointe au grand et successif affaiblissement dans lequel était tombé M. de Châteaubriand, devait ôter à l'effet produit par sa mort. Néanmoins on s'en est fort ému, et de justes hommages lui sont généralement rendus. La lettre, par laquelle l'abbé Deguerry annonce au *Journal des Débats* la mort de M. de Châteaubriand, contient de hautes et belles paroles qui expriment sincèrement les sentiments de sa vie entière, sentiments que l'humeur seule a pu désavouer quelquefois.

A LA DUCHESSE DE LA ROCHEFOUCAULD[1].

Paris, 1851.

Il me semble impossible de ne pas dire que, dans la discussion sur la révision, M. Berryer s'est surpassé. Ce sont toutes les splendeurs à la fois, le résumé de tous les éléments qui constituent l'orateur, c'est cette puissance de talent à laquelle dans l'antiquité tout obéissait. La parole de M. Berryer aurait créé un peuple, comme Amphion bâtissait des villes, un peuple à son usage, bien différent, je le crains, de celui qui, en l'écoutant, ne s'émeut qu'à la surface. Quand on écarte les noms d'hommes et de partis, et qu'on s'attache uniquement aux résultats solides, durables et même permanents, on est étonné de voir ce que les luttes déposent après un certain temps de concessions acquises, assurées, de conquêtes reconnues légitimes et acceptées presque généralement. Il y a trois ou quatre propositions dans le discours de M. Berryer et dans celui de M. de Falloux qui sont comme le procès-verbal des réclamations de 89, et qui montrent bien pourquoi 89 est venu, prenant son droit de cité chez certains peuples et passant à tout jamais dans le fond commun de leurs droits. Du reste, cette discus-

[1] Zénaïde de Rastignac, fille du marquis de Rastignac.

sion très belle et très intéressante n'aura pas de résultats sérieux. Comme on l'a dit déjà, c'est jouer une partie qu'on sait perdue d'avance. La sublimité, l'habileté, le talent de la parole mis en œuvre, servent, je crois, bien plus le plaisir de la classe élevée, qu'ils n'agissent sur ses convictions pour les changer, et, dans tous les cas, ils ne pénètrent pas jusqu'aux masses. Elles n'en auront pas moins des millions de votes au service du Président, et celui-ci me paraît assez décidé à s'appliquer ces mots d'un roi d'Angleterre : « Je ne serai jamais un prince déposé. »

Vichy, 1851.

Vichy se remplit à vue d'œil ; c'est un peu l'effet de la messe de minuit au diorama : les allées vides se peuplent comme par enchantement. Je suis identiquement associée à vos impressions, je ne vois en noir que la logique humaine qui, après tout, n'a pas le dernier mot. La force des choses, autrement dit l'impuissance générale, protégera notre sécurité à tous. On aura fait de beaux rêves, mais, au moment d'agir, chaque parti reculera, et, de toutes ces ardeurs rentrées, il se fera une moyenne de tiédeur qui maintiendra tout juste ce qui est. Les plus énergiques, les plus dévoués et les plus sincères n'oseront pas jouer plus gros jeu ; ils sentiront trop que c'est risquer jusqu'à l'espérance qui, tant qu'elle vit intacte, apprend à tout supporter.

Je viens d'ouvrir les lettres du comte de Maistre qui vous plaisent tant. Figurez-vous ma surprise de m'y

retrouver. Vous me dites que cette lecture, agréable à tous, doit me l'être bien davantage : oui et non. Quand la vie a été scindée si profondément, les souvenirs les plus doux ont encore leur pointe acérée. Je ne me suis jamais tirée d'affaire qu'en regardant et marchant devant moi, m'interdisant le rétrospectif. De quel bon exemple j'aurais été à Eurydice !

Montmorency, 1853.

La candidature de l'évêque d'Orléans à l'Académie soulève des oppositions qui m'étonnent. Pourquoi, dans l'état normal des choses, un évêque ne serait-il pas d'une haute institution littéraire qui date d'un siècle, où rien encore n'avait été déplacé, et qui en a vu beaucoup d'exemples ? Pourquoi, d'un autre côté, l'évêque ne rendrait-il pas hommage aux lettres, mêmes profanes, dans ce qu'elles ont de plus élevé comme inspiration, de plus remarquable comme talent ? Une des choses les plus essentielles, à mon avis, est de ne jamais faire perdre ce caractère d'universalité si frappant dans le système catholique, où le Dieu humble et doux n'en est pas moins le Dieu des armées, ou le Dieu des petits, des pauvres est en même temps le Dieu des riches, des savants. J'aime à voir représenter, et comme en saillie, tout ce que le monde des fidèles recèle en puissance. Il y a des choses qui tombent en désuétude, et quand elles reparaissent, on crie à la nouveauté ; mais on ne remonte pas un peu haut dans la tradition de l'Eglise sans voir combien une sainte hardiesse, une habituelle largeur dans l'ex-

posé de ses doctrines lui est familière. On s'est concentré, rétréci peut-être sans doute pour se faire plus fort ; plus d'une beauté a disparu, plus d'un droit périmé l'atteste ; mais comme rien ne meurt dans l'Eglise, et que tout ce qu'elle possédait, elle le possède encore, on y peut toujours marcher sous le couvert d'autorités irrécusables.

Je me promets bien de lire ces lettres de Bossuet qui me valent de votre part une si stupéfiante révélation de ressemblance. Avant de me demander comment cette idée a pu vous venir, je déclare impossible que vous vous moquiez de moi, et par-dessus le marché, je l'explique par mon admiration passionnée et exclusive pour Bossuet, ardente jusqu'à l'injustice de n'avoir pu aimer Fénelon. Toute ma vie, je me suis dit que, si je n'avais qu'une couronne, c'est à Bossuet que je la donnerais, et de ce feu qui couvait quelques étincelles sont allées jusqu'à vous. Comme il y a toujours une sorte de relation de l'adoration à l'objet de son culte, il s'est fait de tout cela une confusion dont votre raison n'a pas su se démêler. Je l'en remercie fort, parce que, beaucoup mieux qu'elle, votre affection était en cause.

Bourg-d'Iré, 7 octobre 1854.

Votre petite lettre du 3 est venue me chercher ici, où mon arrivée a été des plus faciles. Partie à huit heures, j'avais, depuis Angers et le chemin de fer, onze lieues à franchir. Ces fatigues-là sont encore de mon ressort. Tant que je suis passive, cela va.

La partie agreste de l'Anjou m'a conquise : les

grands arbres coupant les haies font un parc de toute la route. Aussi M. de Falloux n'en a-t-il pas voulu d'autre que le pays au milieu duquel il a bâti son originale demeure, dont la pierre blanche se marie à de riants aspects. Le Bourg-d'Iré est bien un des lieux de ce monde où le bonheur préparé de plus loin se soit établi davantage en permanence : tout y est en harmonie, à commencer par le maître qui est d'accord avec lui-même et avec ses goûts. Vraiment, par prudence, on ne devrait jamais affronter le précaire de la vie publique qu'avec une honnête passion qu'on est sûr de retrouver.

Le 24 octobre est le terme le plus éloigné de ma réinstallation à Montmorency. C'est une vraie Thébaïde que je me suis ménagée là, jusqu'à la fin de cette année 1854, si cruelle pour moi et si désastreuse pour tous. Vous pouvez vous figurer ce qu'est dans mon cœur l'agonie des événements. On appelle cela guerre d'Orient, mais c'est un bien autre nom que je lui donne ! Toutes les douleurs et toutes les fautes des deux partis retentissent en moi. Rien ne me sépare un instant de la souffrance des miens ; je ne la supporte pas en Romaine, et cependant, écrasée par le faux bruit d'une ignominieuse reddition d'Odessa, j'ai respiré à la nouvelle du martyre continué. Nous nous en allons si irrévocablement de ce monde, et souvent avec si peu de motifs de regrets, que lorsqu'il s'agit de brèche au devoir et de la confusion qui l'accompagne, il n'est pas de trop haute rançon.

Paris, 16 octobre.

Je suis ici depuis trois jours, sans avoir eu un moment pour vous écrire mon voyage. Le retour a été des plus intéressants ; M. de Falloux est venu avec moi jusqu'à Sablé pour me conduire à Solesmes, où la réception la plus cordiale m'attendait. Les saints de Solesmes (je ne parle encore que de ceux de pierre) ont dépassé mon attente ; je n'avais rien vu de plus curieux, de plus pieux, de plus pénétrant comme expression ; ces sculptures sont des scènes vraiment parlées. Le père abbé n'est vieilli ni d'esprit ni même de visage ; la paix de ces dernières années l'a bien restauré. Il règne dans son paisible domaine, et au dehors lui et ses religieux sont très bien vus. Tout cela a été très rapide, mais très satisfaisant. On n'est pas assez étonné, au milieu de tant de choses qui croulent, de ne voir aucune entreprise religieuse péricliter.

Montmorency, 17 octobre 1854.

La campagne, en particulier cette année, me semble avoir mille attraits. Tout se réduit pour moi à la satisfaction de mon besoin de solitude, de liberté entière. Il est incroyable combien de choses mortes ou comprimées revivent, reparaissent comme de pauvres petites plantes qu'on voit croître sous le méridien de la température morale, sous la brise dont l'âme avait soif après une séquestration si longue. Tous les objets

extérieurs paraissent nouveaux à mes yeux ; voilà mon *Baruch* et il en est toujours de même chaque fois que je reprends à l'habitude de mes pensées naturelles et de mes allures sans contrainte ; je me sens comme revenir à la surface de l'eau après en avoir touché le fond. Quand on est vieux, on a le bon sens de se prévoir, quitte à s'ignorer encore à l'instant d'après.

Je m'alarme pour la duchesse de Narbonne[1] dont l'affaiblissement s'étend successivement à tout son être ; on la dit très affaissée. Quel mélancolique spectacle que ces figures qui lentement sombrent dans l'éternité, et qu'on avait vues si animées, si radieuses !

Paris, 2 juillet.

Encore des interruptions, ma très chère. Les gens qui passent sont des tyrans ; comme ils ne disposent pas de leur temps, ils disposent du nôtre. On vit sous le régime de leur bon plaisir et ce n'est pas toujours par amour du sien propre. Le vieux M. Julien disait des visites faites à la campagne : « Supplice inconnu des anciens. » Je voudrais bien savoir ce qu'il disait des visites à Paris.

Pour le moment, il y a, en quelque sorte, répit dans la politique ; l'imminence du conflit a cessé. La semaine dernière, on vivait encore sous le coup de malheurs immédiats et gigantesques. Aujourd'hui qu'on est rentré dans la voie de l'attaque régulière, on

[1] Née de Sérent.

surseoit au grand trouble ; car l'angoisse, comme toute autre chose, s'améliore en approchant du but. Ce que je me fais souvent redire, c'est que, pendant cette guerre, l'arme de votre cher François éloigne beaucoup votre inquiétude : la rase campagne n'est pas près de venir, et la cavalerie n'est guère d'emploi dans un siège.

Toutes les fois que je descends sur ma terrasse, je salue d'un regard vos petites fleurs, salut qu'elles me rendent en souriant. Je n'ai rien vu de plus fin, de plus élégant que le géranium, dont la délicatesse heureusement n'a rien de maladif. Deux fois par jour j'en fais l'inspection, mes ciseaux à la main, et je vous réponds qu'il n'est pas de censeur plus aux aguets des coupures nécessaires, sans que rien y ait paru au dehors. Pendant longtemps, à la suite du coup qui m'a frappée, je n'aurais pu prendre à rien ; il est vrai à la lettre qu'il m'a fallu rapprendre à lire ; j'ai passé par toutes les gradations. Aujourd'hui le cœur à jamais triste n'est plus dévasté, grâce à ces plaisirs qui ne passent pas et qui étaient les miens : un livre, mes fleurs, la pensée suivie.

Ce que j'ai sans comparaison le plus de peine à supporter, c'est l'angoisse, que je sais si dévorante, de ma pauvre sœur qui a toujours senti si vivement ses chagrins. Depuis notre dernier malheur, la mesure a été comblée, et la voilà pour la première fois dans un cruel isolement. On craint pour un autre bien plus douloureusement que pour soi ; l'inconnu est toujours le lieu des terreurs. On n'a pas pour un autre l'impression de l'admirable et juste proportion entre la misère et le secours qu'on a si bien pour soi-même. Je sens comme

vous que ce qui éprouve davantage le courage, ce sont les épreuves à long cours. Il faut que leur régime soit fort estimé par le médecin de nos âmes, car rien de plus commun que les peines qui se succèdent, qui s'accumulent, ces longues veines de sombre et lugubre couleur. J'ai cru quelquefois que le bon Dieu avait fait le proverbe : « Frapper le fer tant qu'il est chaud », c'est-à-dire tant qu'il est malléable et propre à produire l'effet voulu.

Quant à moi, ma très chère, j'espère que ce n'est point illusion, mais je me mets tout à fait en dehors des contraintes officielles qui pourraient menacer les individus. Lorsqu'on est vieux, et femme par surcroît de faiblesse, on fait comme Ulysse, on s'appelle *Personne*, et on se plonge dans une obscurité qui achève de ne laisser aucune prise. En tout état de chose, j'espère donc bien que l'hospitalité que je reçois de votre chère France ira fort au delà de moi-même.

Paris.

J'ai lu les lettres du maréchal Saint-Arnaud avec un goût *crescendo*. Ses lettres sont, comme il a été lui-même, beaucoup moins intéressantes jusqu'aux deux tiers du volume, et plus attachantes à mesure que l'on suit l'homme et qu'il se fait mieux connaître. La phrase banale : Il gagne à être connu, m'a toujours rendue attentive pour toute âme à l'état vrai ; elle nous explique très souvent comment le nombre des belles morts dépasse de beaucoup celui des bonnes vies. Durant le tumulte de la vie, toutes les surprises, toutes les super-

fétations s'en mêlent; tandis que la mort, quand elle souffre qu'on se recueille, montre à l'état profond, réel, incessamment existant, ce qui n'apparaît dans sa splendeur qu'au point extrême, mais ce que Dieu voyait, a vu toujours, et ce à quoi au dernier moment il applique sa miséricorde sans blesser sa justice.

Je suis bien contente de votre admiration des conférences du P. Lacordaire ; mais la vertu de mettre toute prévention à néant, les conférences ne l'ont pas plus qu'une autre chose. Comme disait souvent le comte de Maistre dans son style bref et original : « Il ne faut que deux lèvres pour dire non. »

Quant à ce que vous demandez au nom de votre voisine, j'ai toujours la même réponse prête : Sachons rendre la jeunesse heureuse ; car, même si elle doit arriver au malheur, qu'elle y arrive dans toute sa force et son intelligence. C'est la différence d'arriver à une opération après un bon sommeil ou après une nuit d'insomnie.

Paris.

J'étais bien sûre que vous seriez frappée de l'article du P. Lacordaire sur les deux volumes d'Albert de Broglie [1]. C'est un très beau morceau ; c'est la statue qui sort du piédestal même et s'achève magnifiquement. J'ai eu à cette occasion une admirable lettre du P. Lacordaire ; ses lettres seront peut-être un jour une durable portion de sa gloire d'écrivain. J'ai été pour quelque chose dans son rapprochement avec Albert de

[1] *Correspondant*, 1856, 38e volume, p. 897.

Broglie, et je m'en félicite. Ils se ressemblent trop peu pour se nuire, et ils ont plus d'une condition pour s'être mutuellement utiles. La sagesse prudente, l'équilibre qu'on retrouve dans le talent d'Albert de Broglie, comme dans tout le reste de sa vie, lui ménagent, quoique avec moins d'enthousiasme, des succès moins exposés et surtout moins mélangés de dégoûts que ne sont la plupart des succès. Du reste, le vrai combat toujours utile, c'est de faire bien, de dire vrai en regard de ceux qui font et disent mal, de multiplier partout les majestueuses apparitions de la vérité, au lieu de suivre l'erreur dans ses ténébreux dédales. Moins que jamais, peut-être, elle a besoin d'attaquer cette Eglise catholique que tout le monde voit agir ! Ce sont ses œuvres qui la montrent incomparable dans sa forme et dans cette expansibilité qui est une des conditions de la chaleur. Quant à la protection des maîtres, je leur en sais très bon gré, mais pas trop n'en faut ; notre paresse naturelle s'en prévaudrait. Et puis aujourd'hui l'intolérance des protestants nous sert assez bien pour que nous leur en laissions le monopole. Soyez tranquille, quand il leur vient un honnête homme, Dieu nous ménage des saints.

A MADAME LA COMTESSE DE GONTAUT-BIRON [1].

Paris, 15 octobre 1842.

Jamais votre pensée ne vient jusqu'à moi, Madame, sans me faire éprouver une bien douce impression, et je suis aise de toute question que vous voulez bien m'adresser. Je me serais donc hâtée bien davantage de vous répondre et de vous remercier, si je n'avais voulu faire l'un à bon escient et l'autre avec un peu plus de liberté.

L'abbé de la Bouillerie vous reste. Sa position est encore assez peu définie, mais les modifications qui peuvent l'atteindre n'ont pas une chance pour ébranler son désir de rester fixé à Paris. La vie commune si précieuse que lui offre le petit séminaire, ces enfants qui recueillent dans le contact de sa piété l'héritage de l'amitié qui le liait à leurs parents, l'excellent esprit de la maison et en même temps les bontés dont M. l'abbé Dupanloup le comble, expliqueraient déjà sa préférence très marquée ; de plus, ses rapports avec Mgr l'Archevêque, très propres à exciter sa reconnais-

[1] Adélaïde de Chabot, fille du duc de Rohan-Chabot, pair de France, premier gentilhomme de la chambre du roi Louis XVIII, et d'Anne-Louise-Madeleine-Elisabeth de Montmorency, mariée au comte Charles de Gontaut-Biron.

sance, l'attachent également à un diocèse d'où, comme vous le remarquez si bien, Madame, doit partir, avec éclat et puissance, cette impulsion qui dans le monde entier a tant à réparer. Le travail imposé à notre jeune ami par ses fonctions est à la vérité ingrat et sec ; il pourrait même lui paraître rebutant, si son bon esprit ne lui disait pas que rien de ce qui exerce sérieusement l'intelligence n'est perdu pour elle, que tout ce qui tient aux besoins de l'Eglise est digne de l'occuper, et que la science spéciale que l'on puise à l'Officialité peut trouver, comme tout autre, plus tard, son application utile. Je crois que dans les positions, de même que dans les questions, il faut faire bon marché de ce qui est secondaire, et s'attacher aux conditions principales. C'est un aimable et séduisant prêcheur d'enfants, et je ne doute pas qu'il ne leur fasse utilement agréer son patronage. A toutes ces convenances s'ajoute l'incalculable avantage de la règle, de l'homogénéité des éléments qui composent cette maison, et de la sagesse de cette direction forte et une qui leur est imprimée ; il me semble donc impossible que tout ce que l'abbé de la Bouillerie soumet de son côté à ces influences, ne porte de bons fruits.

Ah ! Madame, que de bonnes raisons on aurait et de tous côtés pour ne songer à servir que Dieu et ses intérêts, qui sont les seuls vrais que nous ayons sur la terre ! Et cependant, comme vous dites, on n'en forme pas moins des projets, on les exécute même avec une confiance presque aussi imperturbable que si on avait la certitude de les mener à bien ; mais c'est raisonnable, car Dieu l'a voulu ainsi. Hormis ceux qui, une bonne fois pour toutes, ont versé du côté du ciel de manière à

n'avoir plus de liens sur la terre, il faut que ce qu'on appelle la vie réelle fasse son chemin, tout en ralentissant un peu son pas pour se laisser mieux régler et conduire. J'ai regretté, Madame, d'avoir laissé sans réponse une question sur laquelle je suis si touchée que vous ayez la bonté de revenir, c'est notre prétendu changement de domicile, auquel nous n'avons jamais pensé. Nous avons affaire à un propriétaire qui s'est toujours montré fort disposé à nous garder [1] ; mon mari serait très contrarié d'un déplacement, et quant à moi, j'en serais désolée. Ce sont les murs de ce monde que j'aime le mieux : ils ont reçu pour moi la consécration de toutes ces années qui s'inclinent, de toutes les pensées qui se pressent vers un but cher et prochain, et surtout de ce précieux sanctuaire qui devrait sanctifier tout ce qui en approche ! Je ne puis vous dire, Madame, combien l'espoir de vous y voir reprendre votre place, restée pour moi toujours marquée, me donne de consolation. La nuit de Noël dans ma chapelle réclame sur vous des droits imprescriptibles ; mais je vous demanderai, si vous le voulez bien, un jour dans le mois où, sous la sanction du saint sacrifice, nous

[1] M. Gatteaux, père de M. Edouard Gatteaux, membre de l'Institut. En 1847, l'hôtel de la rue Saint-Dominique, 71, passa par héritage à Mme Brame, qui avait été accoutumée dès son enfance au plus tendre respect pour Mme Swetchine, et qui continua avec fidélité les traditions de sa famille envers leur hôte vénéré. M. et Mme Brame occupent aujourd'hui l'appartement de Mme Swetchine, et ont élevé un petit oratoire dans l'emplacemême qu'occupait la chapelle, transférée intacte à l'hôtel de Luynes.

puissions porter au pied de l'autel les pieuses intentions auxquelles vous voulez bien m'associer.

Recevez, je vous prie, Madame, l'expression de cette vénération si douce qu'avant de l'offrir on remercie Dieu de pouvoir l'éprouver.

Paris, 24 septembre 1844.

Si vous pouviez savoir autrement que par ces pauvres paroles humaines, qui mettent à peine sur la voie des impressions profondes, le bien réel, inespéré tant il est doux, que m'a fait votre dernière lettre, vous commenceriez par en remercier le bon Dieu ! On a fini par tant souffrir quand on est vieille, la timidité du cœur appartient si bien aux deux bouts de la carrière, on arrive à tant redouter les consolations qu'on peut perdre, et on s'attend si peu à retrouver celles qui ont disparu, que cet accent tendre, pieux et sincère, est un vrai baume sur les blessures, de vraies gouttes de rosée pour une terre plus desséchée à la surface qu'elle n'est aride en elle-même. Ah ! que c'est librement et irrévocablement que j'accepte et vous donne ce nom d'amie que vous me rendez si cher, et dont je veux encore plus les charges que les droits ! Comme je m'engage devant le Seigneur à aimer votre âme comme j'aime la mienne, à vous être jusqu'à ma fin dévouée et fidèle dans cette vérité que je respecte et qui est notre trésor ! Les digues une fois rompues, comme je compte sur cet hiver pour achever de nous faire connaître l'une à l'autre, pour établir entre nous ces rapports, seuls dignes de deux chrétiennes, dont un entier abandon

fait tous les frais ! Penser haut ! chose si simple et qui se montre si habituellement impossible ! Et pourtant quel soulagement de respirer en paix cet air pur de la liberté des enfants de Dieu, de céder sans arrière-pensée à son mouvement intérieur, de rechercher ensemble ce qu'il y a de plus haut et de plus sûr dans les inspirations d'en haut, de n'hésiter jamais, de ne point mutiler son sentiment pour le faire entrer dans des proportions convenables ou lui donner une forme acceptable, enfin de marcher son pas, d'aller son train, sans que la réflexion, l'instant d'après, en fasse justice ; puis s'avertir, se reprendre en toute droiture et même sévérité ! Au fond, dès vos premiers témoignages de confiance, j'ai été à l'aise avec vous, parce que j'ai toujours senti que votre irréprochabilité, pour point de départ, établissait en ma faveur le privilège de dire tout ce que je voudrais sans pouvoir vous blesser jamais. Mais, bien chère amie, ne pensez pas qu'un pacte comme celui-là soit pour vous une sinécure, et qu'en acceptant mon dévouement vous le puissiez, en conscience, sans contracter des devoirs semblables envers moi. Ne croyez-vous donc pas que, moi aussi, j'aime la vérité, que je reconnais ce qui me manque et désire ardemment me réformer, que moins j'ai de temps par-devers moi et plus j'ai besoin d'aide, de cette lumière qui, pour tomber d'aplomb sur nos imperfections, a besoin de venir du dehors ? Ne voulez-vous donc pas aussi être pour moi fidèle amie ? Ah ! si vous saviez tous les ravages qui peuvent être faits par l'amertume, la raideur, l'irritation, par tous ces poisons de la souffrance qui sans Dieu dénatureraient les cœurs ; si vous saviez que mes dangers auraient été là,

et qu'en les évitant à grand'peine, j'échappe encore difficilement à ces retours qui aggravent le mal, aux transitions brusques du mécontentement à la faiblesse, à la défiance de toute affection, à ces tristes mouvements qui séparent et qui isolent et à l'abattement qui en est la suite, vous reconnaîtriez avec moi tout ce qu'il y a de providentiel dans le contact et l'affection d'une âme comme la vôtre, riche d'effusion, pleine de générosité et d'ouverture, douce par-dessus tout ! Je vous ai laissé dire souvent que je vous faisais du bien, tandis que je sentais au fond de moi-même que vous m'en faisiez beaucoup. La vérité de votre caractère, cette absence complète de détours et de dissimulation sont ici mon premier point d'appui pour m'inspirer une confiance entière ; mais cette première part faite aux vertus et aux qualités essentielles n'empêche pas que le charme qui s'ignore, ce charme d'une nature parfaitement aimante et aimable, se présente à moi, en vous, comme un dernier appel de Dieu à la pratique des dispositions qui plaisent davantage à son cœur et en obtiennent le plus de grâces. Très chère amie, ces pauvres gens qui viennent du Nord sont tout de fer et de glace, ils ont besoin pour s'assouplir, pour s'épancher, des douces influences du Midi. Le bon M. Desjardins me disait autrefois : — Ma fille, il y a du Scythe en vous. — Il en est toujours resté un peu et voilà ce que vous achèverez d'emporter. N'avez-vous pas fait déjà des merveilles pour mon ami Yermoloff ! Sans exagération aucune, depuis qu'il vous a rencontrée, il est tout autre : son accent n'a plus de rudesse, et avec moi qu'il houspillait, il file l'or et la soie, au lieu de ces cordelettes dont il me faisait une discipline. Savez-vous

ce qui lui est arrivé? C'est que pour la première fois il a vu de près la vertu vraiment pieuse, avec tous ses attraits de sensibilité, de grâces et d'exquise délicatesse. Jusqu'à vous, il s'était toujours un peu défié des personnes qui lui plaisaient ; et si j'ai encore à le combattre sur ce qu'il croyait inconciliable, comme l'aménité et l'ardeur, la foi inflexible et l'indulgence compatissante, vous me servirez d'argument : vous me vaudrez le dernier mot.

A présent que je sais que le P. de Ravignan sera à Bordeaux en novembre, non seulement je ne vous espère pas plus tôt, mais je regretterais de vous voir manquer cette chance d'un si bon moment. Il me semble qu'on se voit partout ailleurs mieux qu'à Paris, où il n'est commode que de se haïr, tant il est aisé de s'y éviter. Le P. de Ravignan m'a écrit un mot en partant pour ses chères montagnes ; aujourd'hui je reçois une lettre du P. Lacordaire, qui me dit qu'il venait de recevoir une lettre charmante de lui. Si je savais intriguer, je mettrais tout cet utile talent qui me manque au service d'un rapprochement étroit, cordial, du P. Lacordaire avec le P. de Ravignan, de tout ce qu'il y a de Dominicains avec l'ordre entier des Jésuites, de manière à les faire se toucher d'aussi près qu'il est possible, sans se confondre, puisqu'ils se doivent chacun à soi-même de conserver intacte leur individualité propre. A ce concert, j'admettrais volontiers, comme vous le pensez bien, l'abbé Dupanloup, dont j'ai tant envié l'amitié pour le P. Lacordaire, c'est-à-dire tant désiré qu'il eût pu l'obtenir franche et entière.

Mme Thayer est toujours à la campagne chez sa

belle-mère, près de Paris [1] ; elle revient ici tous les lundis matin, et quand nous ne sommes pas trop souffrantes l'une ou l'autre, nous nous donnons rendez-vous. Sa douceur cache bien de la force, elle est tout empire sur elle-même ; et cette belle et habituelle victoire s'exprime dans tout son être par une imperturbable sérénité.

Paris, 18 août 1857.

La messe dite, ma très chère amie, j'ai encore repris en sous-œuvre, avec le P. Gagarin, la question du P. de Ravignan, et j'ai la joie de pouvoir confirmer ce que je vous disais hier de sa convalescence. On pencherait à croire que l'alarme eût été moins vive rue de Sèvres qu'à Saint-Acheul, dont les Pères ont moins l'habitude de ces sortes de crises qui ne varient guère pour le P. de Ravignan que comme durée ou degré d'intensité. Mais enfin voilà que tout est rentré dans l'ordre après quelques jours d'inquiétudes qui ne laissent pas trace. J'ai demandé au P. Gagarin si le retour à Paris du P. de Ravignan n'en serait pas hâté ; il n'en savait rien, mais ne le croyait pas probable [2].

[1] Anna Bertrand, fille du général Bertrand, née à Sainte-Hélène, mariée à M. Amédée Thayer.

[2] Vers cette date, le P. de Ravignan écrivait lui-même à Mme de Gontaut : « Je vous demande en père, en ami, en frère, de ne pas vous laisser aller à ces inquiétudes et de ne pas communiquer vos sollicitudes à d'autres : vous savez que cela me fait de la peine. Dites avec moi : Le père veut travailler, prêcher, confesser ; il a raison : tant qu'il le peut, il le doit. La santé, la vie

Depuis votre départ ma souffrance ne fait qu'augmenter ; l'état nerveux ne me laisse ni repos ni cesse ; au nom de la fatigue, des remèdes, on m'interdit tout, écrire, parler ; je ne vois presque plus personne et mes nuits sont pires que mes jours. Chère amie, puissiez-vous me donner bientôt quelque consolant bulletin, et vous faire une part de joie toute nouvelle encore dans celle que vous me donneriez. Parlez bien de moi à vos chers enfants. C'est bien tendrement que je vous embrasse et vous aime ; ceci est de tous les temps, bons ou mauvais.

ne sont que des instruments pour servir Dieu, et se sacrifier à son service, c'est être dans le vrai. » Les inquiétudes n'étaient cependant que trop fondées, car le P. de Ravignan succombait le 26 février 1858 dans sa 62e année.

A MADAME LA DUCHESSE DE RAUZAN[1].

Paris, 23 juin 1856.

Pauvre chère amie, qui pouvez tant pour les autres, c'est pour vous seule que vous ne pouvez pas assez ! Le malheur d'Alexis de Tocqueville m'a fait bien penser à la part que vous y prendriez[2] et qui aurait été bien autrement vive, si l'accent pénétrant de sa piété filiale avait frappé votre oreille. Cet accent a été pour moi la révélation d'une sensibilité de vraiment bon aloi, et qui fait bien comprendre la source du vrai charme qui nous frappe en lui. J'aime à vous parler de celui-là, parce que nous sentons de même. Il part ou va partir pour retournez chez lui. Son livre a paru[3] ; on le dit très énergique dans l'expression de ses sentiments : ceux-là ont pour eux d'avoir été toujours parfaitement désintéressés et identiquement les mêmes.

Il n'y a plus que des départs ; Montalembert s'en va aujourd'hui pour arriver après-demain à Maiche. Vous lirez dans le *Correspondant* prochain son article

[1] Clara de Duras, fille de la duchesse de Duras.

[2] La mort de son père.

[3] *L'Ancien Régime et la Révolution.*

sur Rome[1], le protocole et lord Palmerston y compris. On en paraît content. Montalembert a bien assez de verve pour gagner à la contenir. C'est ce que me paraît vouloir faire aussi M. Veuillot, dans les deux articles parus jusqu'ici dans l'*Univers*, à l'occasion qui vous dicte de si judicieuses réflexions[2]. Quoique moins incisif que d'habitude, son talent s'y retrouve au milieu de parties assez faibles, comme la justification des motifs qui ont décidé son immédiate opposition à la loi de l'enseignement. On peut y relever aussi une ou deux contradictions, et surtout, avec quelque surprise, le soin renouvelé sans cesse de mettre Montalembert en lumière, en le flattant jusqu'à l'apothéose. Combien les moyens de la pauvre tactique humaine, qui que ce soit qui les emploie, sont stériles et percés à jour ! J'ai toujours cru que pour dissiper toute incertitude sur la ligne qu'on voulait suivre et pour la tracer irrévocablement, il suffirait de la parler et de savoir attendre ; mais voilà qui est difficile aux plus méritants. Pendant cette guerre, Alfred de Falloux est ici aux Néothermes, dont le régime aquatique lui réussit assez ; du reste il est comme vous l'avez vu, tranquille, d'humeur égale, pas du tout ennuyé de Paris, où il faudra qu'il nous revienne périodiquement, et, je pense bien, sans trop de contrainte pour lui ; nous échangeons sans cesse

[1] *Pie IX et lord Palmerston. Correspondant* du 25 juin 1856.

[2] J'avais publié dans le *Correspondant* un travail intitulé : *Le parti catholique, ce qu'il a été, ce qu'il est devenu.* M. Veuillot, accusé de nuire à la cause de l'Église par l'attitude nouvelle qu'il avait fait prendre depuis plusieurs années à la polémique religieuse, me répondait dans l'*Univers*.

les nouvelles que nous recueillons sur vous. Êtes-vous allée voir l'extatique de Niederbrunn? Je serais curieuse de votre impression. Sans esprit assurément d'exclusion, je n'ai pas précisément d'attrait pour les voies extraordinaires ; leurs effets les plus incontestés et les plus frappants me remuent bien moins que la simple touche silencieuse et invisible de la grâce divine. Le vrai miracle, à mes yeux, c'est l'eau jaillissant de la pierre, ce cœur d'aujourd'hui tout différent du cœur de la veille, ou bien cette action plus lente et non moins merveilleuse du secours présent, qui absorbe et transforme tout par l'unique effet d'une entière confiance.

Mardi, 18 juin 1857.

J'en suis convaincue, chère amie, vous ne pouvez deviner le crucifiant contraste d'un cœur avide d'aller à vous et qui n'a plus un mouvement qu'il ne refoule ! Ma journée succombe et disparaît sous ces asthmatiques vicissitudes. On dit autour de moi que je suis un peu mieux, et pourtant pas un mauvais symptôme d'affaibli ; jamais je n'ai eu plus de malaise, d'angoisses, jamais je ne me suis moins appartenue. Que dire de ce monotone régime de dépouillement complet, sinon que ce qui se saisit le moins, c'est le vide. Ah ! chère amie, que ce serait le bon moment de ne se pas quitter : car voir, quand ce ne serait que voir, c'est encore posséder ! Hier soir, à neuf heures, Charles de Montalembert est venu avec Catherine, sa

compagne de voyage[1], comme ils allaient s'emboîter tous deux dans un wagon qui les emportait en Franche-Comté. Il y avait longtemps que je n'avais vu Catherine, que j'ai trouvée fort grandie, vraiment embellie, ce dont ma frivolité s'est fait un grand plaisir. Ce qui par-dessus tout ne m'a pas manqué par la volonté de Montalembert, c'est la bonté affectueuse, la persévérance de ses soins, cette aimable douceur qu'il sait si bien, quand la compassion s'en mêle, imprimer à ses témoignages d'intérêt. Voilà M. de Melun également revenu d'avant-hier pour jusqu'à vendredi, qui nous l'enlève définitivement à travers la Picardie. J'attends de jour en jour mes deux ménages de nièces et de neveux, grande consolation de tout autre nature qui me rajeunit en me reportant, après tant de privations et de si amères tristesses, à des temps dont je pouvais croire que je ne verrais aucun retour.

Fleury, 27 juin 1857.

Ma pensée, bonne chère amie, fait, hélas ? la navette de vos souffrances aux miennes. J'ai voulu attendre pour vous écrire quelque effet produit par le changement d'air, d'aspect, de vie extérieure ; mais jusqu'ici aucun : pleine et entière ressemblance avec mon état de Paris. Ce terrible asthme nerveux qui s'est introduit à petit bruit comme un vrai larron, le voilà, je le crains beaucoup, maître de la place ; il se permet une ou deux crises par jour, et cela tout à côté de la névralgie

[1] Catherine de Montalembert, aujourd'hui religieuse du Sacré-Cœur.

en permanence. La peur de manger, de dormir, l'impossibilité de marcher, tout cela va de front avec des poids aux jambes qui varient de pesanteur trois ou quatre fois par jour ; mes nuits en sont la continuation. Je me suis sentie attendrie, très aise de me retrouver à Fleury, et jusqu'ici je ne l'arpente que ses grandes portes ouvertes, le long de sa façade. J'avais compté sur un fauteuil porté à bras pour mes promenades lointaines, l'expérience a échoué. La contre-partie de ces doléances, c'est que mes yeux vont bien : je m'intéresse à tout ce que je vois. L'impression du repos, quand rien ne la gâte, m'est à elle seule une distraction. J'écris quand je peux, je lis sans fatigue, et puis viennent les lettres. Vous voyez, chère bonne amie, que ceci n'est point encore la solitude de l'épigraphe d'*Ourika*[1] ! Mais, parmi ces lettres, si vous saviez que plus d'une fois déjà j'ai cherché votre écriture, avec les légers mouvements d'un mécompte qui n'avait heureusement rien d'inquiet ! Il me semble que non seulement nos pensées habituellement se croisent, mais que dans l'intervalle elles s'arrêtent aux mêmes points.

Je suis très sensible à la peine qu'aura eue Montalembert du résultat de sa lutte électorale, en raison de sa peine seulement, simplement ; et, s'il avait dépendu de moi, saint Bernard aurait profité de tant de forces presque inutilement dépensées au préjudice d'une santé précieuse. Je n'ai rien su de lui depuis, mais

[1] This is to be alone, this, this is solitude.
Cela est être seul, cela, cela est la solitude.

BYRON.

tout ce qui concerne ce sujet avait été fort discuté dans de longues conversations, et ce ne sont plus que les mouvements et les réflexions qui viennent après coup, qui me restent à savoir. Alfred l'aura beaucoup vu ces derniers jours, et je dois le voir aujourd'hui ou après-demain, avant son retour à ses pénates. J'espère qu'il aura su quelque chose de vous, et si cela est, dès les premières cinq minutes j'en aurai le cœur net, votre nom prononcé n'attendant jamais au delà. C'est sur Félicie que reposent en ce moment mes consolations[1] ; et à côté de tout ce qui touche votre cœur, sans cesse je sens s'émouvoir votre orgueil de mère en entendant parler d'elle. Et quant au monde, avez-vous quelqu'un ou quelques-unes pour vous défatiguer de toute cette foule qui n'a de bon que de commencer par vous avertir de n'y rien chercher ? Vous me direz tout cela, chère bonne amie, et que ce soit le plus tôt possible.

C'est bien de cœur que je vous aime et vous embrasse.

[1] Félicie de Chastellux, mariée au comte Xavier de Blacas.

A MADAME LA COMTESSE DE MESNARD [1].

1845.

J'ai bien regretté hier que vous ayez quitté Paris si tôt ; d'abord vous auriez été rassurée sur la santé du P. Lacordaire qui était déjà beaucoup mieux ; et puis quelques mots prononcés par lui à l'occasion du tiers-ordre de Saint-Dominique vous eussent laissé l'impression intime et si pieusement pénétrante que sa parole a toujours : il semble que pour toucher, il n'ait jamais qu'à se recueillir. Son absence ne sera pas longue ; d'après toute probabilité, il reviendra pour la Toussaint, et c'est juste le temps nécessaire aux nombreux progrès que vous aurez, j'espère, à lui faire constater. Hélas ! n'est-il pas trop triste de trouver, surtout dans le passé, la longue liste des grâces négligées ? Et ce qui est désolant à la fin d'une époque quelconque, fût-elle de peu d'heures, quel nom lui donner quand ce regret est sans retour, parce que la vie est à la fin ? Empêchons cela de tous nos efforts. Le P. Lacordaire est parti hier à onze heures et demie ; il sera demain à Bâle et dimanche ou lundi chez lui.

Vous ne m'oublierez pas, j'espère, quand vous aurez un moment.

[1] Caroline de Bellissen, fille du marquis de Bellissen

A MADEMOISELLE CAROLINE DE MESNARD

1845.

Ma bien chère Caroline, je n'ai que cinq minutes, mais j'en profite avec grande hâte pour que demain vous me sachiez présente à votre bonheur et unie à vos prières. Votre enfance, dans tout ce qui restait d'elle, sera close demain ; car le sacrement qui confirme, toutes les grâces, impose sinon des devoirs nouveaux, du moins une perfection plus grande dans l'accomplissement de chacun d'eux. Chère enfant, soyez bénie, et puisse toute votre vie se mettre en harmonie avec ces premières années protégées par tant de soins, par de si chers et précieux exemples ! Il m'eût été doux de me trouver en réalité près de vous et de votre maman, dans cette humble et pieuse chapelle où Dieu est si honoré, si bien servi dans les membres de son Eglise qui lui sont les plus chers ; mais, ma chère Caroline, ce que je retranche forcément est la moindre partie de ce que je vous donne, et c'est mon vrai moi qui sera avec vous.

Dites, je vous prie, à votre maman, que je lui écrirai dès que j'aurai un instant de libre ; elle me pardonnera de vous faire passer avant elle, puisque c'est ainsi qu'elle-même fait toujours.

A MADAME DE MESNARD

Dimanche soir.

Sauver du temps devient plus difficile, ma bien chère, que de se sauver soi-même ; je l'espère du

moins, car je désespère du premier. Le courant emporte, et si encore l'arriéré n'avait pas d'abîmes! Il faut, dans ce temps-ci, que la bonne volonté intérieure supplée réciproquement à tout. On me dit de tous côtés que la station du P. Lacordaire à Strasbourg va à merveille, et que de solides effets suivront. Dieu le veuille ! La moisson n'est vraiment belle que rentrée dans les greniers de la Providence.

Je vous embrasse, vous et Caroline, et cela bien tendrement. Je ne vais pas trop mal ; je fais ce que je puis pour aller jusqu'au bout, et, en conséquence, je limite ma fatigue au strict devoir. Voilà comment, pour manger, on s'en abstient.

Vendredi.

Je viens de lire la dernière conférence et d'en copier immensément. Il y a bien quelques petites taches, des mots contestables, mais elle n'en est pas moins magnifique, et peut-être la plus belle de toutes. C'est l'auditoire qui pouvait ne pas lui aller ; mais je suis convaincue que le monde véritablement pieux rétablira les appréciations dans leur justice, et maintiendra que jamais peut-être le P. Lacordaire ne s'est élevé plus haut. Son discours est pour le sens humain comme la sainteté elle-même : s'il blesse, il ravit. Jamais on n'a tant exposé en apparence la chose qu'on voulait défendre, et jamais on n'en a fait ressortir des rayons plus divins. Je suis très heureuse de cette épreuve de la lecture ; on en sort victorieux, et cette impression a cela de bon, que c'est celle qui demeure. Merci de l'avoir avancée pour moi de deux grands jours..

Samedi, 1848.

Il faut en faire son deuil : les contradictions et même la tempête croissent naturellement avec l'éclat et surtout avec la hauteur de portée. Le P. Lacordaire n'a jamais eu d'admirateurs passionnés dans les salons ; il en aura peut-être moins que jamais, jusqu'à ce que la confiance en lui s'établisse, c'est-à-dire jusqu'au jour de la justice qui viendra, mais comme toujours, chèrement acheté. Concevez-vous qu'encore hier, le plus sérieusement du monde, on me demandait si positivement il n'était pas socialiste, communiste, etc. ? On le croyait ! Je puis me rendre le témoignage qu'en répondant, je n'avais pas le plus petit espoir d'en dissuader, ce qui fait grand honneur à ma judiciaire. Je sens tous ses périls, je tremble à chaque écueil, je ressens tous les coups ; mais, ce qui me met à l'abri de tout découragement, c'est que je me sens toujours plus amie de la vérité d'abord, de l'énergie qu'elle réclame, et de notre ami par-dessus le marché.

Je ne finirais pas, mais on entre, et il faut que je glisse sur le regret de ce matin ; aimez-moi toujours, et tant que vous pourrez.

Paris, juin 1848.

Très chère, vous ne saurez jamais à quel point dix lieues de distance ne vous empêchaient pas d'être ma providence, de veiller sur moi, de m'être bonne et secourable dans mille détails ! Ma sortie de Chantilly a

été dramatique : le bon curé courait après ma voiture pour me faire rebrousser chemin ; l'excellent Jean s'y employait de toute sa dialectique et venait en sens inverse de M. le curé arrêter mes chevaux. Il voulait absolument que j'allasse m'établir chez vous ; est-ce là un serviteur qui ait bien l'esprit de son maître ! Je suis convaincue que jusqu'à la fin du jour il m'aura attendue à Vineuil [1], le courrier du matin manqué à Chantilly ayant fait croire Paris hermétiquement fermé : dans l'idée de tous les habitants, c'était tout risquer pendant la navigation et surtout au port. Que de choses n'aurions-nous pas à dire ! J'ai vu le P. Lacordaire ce matin, et je veux me faire auprès de vous le mérite de la grande consolation que j'ai eue de voir tous mes jugements, toutes mes impressions revêtus de son admirable parole et me donner la conscience d'une parfaite rencontre sur tous les points.

Ma chère Caroline voudra me permettre, en dédommagement de mon regret de ne pas la voir, de remettre enfin entre ses mains le chapelet qui depuis si longtemps lui était destiné ; il me vaudra une parole de tendresse dite devant Dieu.

24 juin 1848.

Je ne sais rien depuis onze heures, heure à laquelle j'ai vu M. de Falloux qui sortait de la Chambre, sans me rapporter d'autre nouvelle que celle qu'on avait le dessus, mais rien, hélas ! de terminé. Rien, ce me semble, n'est comparable à la violence de la passion

[1] Maison de campagne de Mme de Mesnard, près de Chantilly.

qui les emporte : ils savent qu'il leur faudra mourir, mais ils tueront et cela leur suffit. Pauvres êtres qui ne se connaissent plus, et dont le délire haineux est aujourd'hui presque fatal ! La troupe, la garde nationale arrivent de toutes parts. Si ce n'était qu'une émeute, ils seraient accablés par le nombre ; ce qui est à redouter, c'est la guerre civile. Quelle solution possible à un tel état ? Les secours religieux ne manqueront pas aux mourants : des prêtres sauront toujours arriver jusqu'à eux ; ce que j'aurais voulu, c'est qu'une voix puissante pût se faire entendre aux rebelles. Si une mission de paix était possible, qui aurait plus de droit que notre ami, d'en être investi ? Figurez-vous que depuis ce matin, cette pensée m'obsède [1]. Dès que j'apprendrai quelque chose de plus, je vous le manderai.

Paris, mercredi 1850.

Ces jours derniers se sont passés tranquilles, c'est tout ce qu'on peut demander à ma profonde tristesse [2] ; pas une impression d'isolement. Dieu soit béni ! Rien n'est plus vrai : il ôte tout, et en même temps, en se donnant, il rend tout. Dans ce tête-à-tête avec Dieu, et la mort en tiers, avec quelle force la vérité se montre en regard du néant de la vie ! et qu'il devient sensible à notre âme, que nous ne restons sur la terre que pour

[1] Il est presque superflu de dire que cet ami était le P. Lacordaire : mais je ne puis laisser passer inaperçu ce sentiment spontané, qui naissait à la fois dans l'âme de Mme Swetchine et dans celle de l'archevêque de Paris.

[2] Cette lettre est écrite peu après la mort du général Swetchine.

y faire un pas de plus ! Le grand stimulant désormais de ma vie intérieure est l'espoir qu'en marchant je ne marche plus pour moi toute seule. Je n'ai jamais douté, ma bien chère, de ce qu'aurait voulu être votre charitable assistance ; mais, vous le savez, en tout ce qui est d'impression, chacun porte en soi une loi qu'il ne s'est point faite, et la mienne, dans la douleur, n'a jamais invoqué que la solitude.

1853, jeudi.

J'ai eu ce matin un réel et intime plaisir à la lecture de l'article de M. Ampère sur M. Ozanam, avec qui je ne le savais pas si étroitement lié. Jamais la plume de M. Ampère ne m'a paru avoir plus de charme ; c'est simple et vrai d'accent. On sent la corde détendue par l'émotion, et on est tout heureux de découvrir le cœur de l'homme dont on goûtait l'esprit, sans que celui-ci, tant s'en faut, y perde.

Adieu, ma bien chère ; que je sois loin ou près, que je parle ou me taise, je suis toujours bien près de vous par l'affection et la reconnaissance. J'embrasse bien Caroline et la remercie de me remercier : nous nous reconduisons comme des Chinois.

Fleury, 8 septembre 1856.

Quand il s'agit de n'arriver pas à faire ce qu'on veut, je suis merveilleusement aidée par ma propre expérience, qui me l'apprend à peu près tous les soirs. Pourvu que vous ayez toujours le temps de m'aimer,

je me dis, sans insensibilité pour les retards, qu'enfin vous trouverez bien celui de m'écrire. Quant aux chagrins, voilà ce qui échappe à tous les changements, à toutes les améliorations de régime ; il faut toujours commencer par leur faire place dans son budget, sans deviner souvent la nouveauté des têtes de chapitre. Après les eaux, que ferez-vous ! C'est d'une double affection que je vous suivrai par la pensée. Quant à exécuter, ou quelque chose qui lui ressemble, c'est devenu pour moi cet impossible qui décourage jusqu'à la volonté ; je ne marche pas mal encore dans le strict régulier, mais je ne supporte plus l'accidentel, je ne le subis plus sans qu'il soit suivi, pour m'en remettre, d'une sorte de convalescence.

Il faudra bien cependant qu'un jour ou l'autre, le P. Lacordaire revoie Paris, et je fais des vœux pour que ce jour soit prochain. Je lis tout ce qu'il publie, et bien plus affectueusement encore les courtes lignes qu'il m'adresse, et qu'il sait rendre pénétrantes de bonté. L'éclat de sa parole augmente toujours et sa beauté est incomparable : on n'a jamais vu un talent mûrir sous des conditions plus brillantes, et qui semblent appartenir exclusivement à la jeunesse. Je ne sais si cela tient à la force et à la sincérité de mon affection pour lui, mais je crois et je sens que je croirai toujours à la sienne : c'est ce point immuable qui passera à l'éternité. Comme vous le pressentez, très chère, ce qui me revient ici des bruits du monde suffit souvent pour m'attrister, mais j'ai pour moi, grâce à Dieu, de n'en plus être ; c'est avoir le même cœur, mais suivre d'un autre rivage tout ce qui peut faire ma sollicitude. Je ne me suis jamais trouvée aussi bien qu'à Fleury ;

c'est la campagne et toutes ses conditions de paix et de tranquille bien-être. Ma journée n'est jamais assez longue, et je les verrais presque avec plaisir allongées de mes mauvaises nuits.

Adieu, très chère ; remercions ensemble.

A SON ALTESSE LA PRINCESSE MARIE DE BADEN,

DUCHESSE D'HAMILTON.

Paris, 24 juin 1853.

Princesse, vous savez ce qu'est toujours pour moi un mouvement de votre bonté ; c'est être dans le secret de la joie reconnaissante et intime que m'ont donnée ces lignes, écrites sur le seuil même de cette mer qui allait se mettre entre nous. J'ai aimé le petit bout d'itinéraire presque autant que votre souvenir, car si, pour ne jamais vous perdre, je n'ai besoin que de moi-même, j'ai besoin de vous pour vous suivre et ne point vous quitter.

J'ai su votre bonne arrivée à Londres, votre transplantation sur une scène où vous tenez beaucoup de place, sans pourtant lui appartenir autrement que par le sentiment du devoir qui s'étend à tout, quand sa veine est profonde. Malgré votre juste affection pour l'Angleterre, passer de tous les goûts satisfaits à un ensemble de conventions et de contradictions inévitables n'est point un agréable contraste. Je prétendais autrefois qu'on se désennuyait à Paris du plaisir qu'on avait eu ailleurs, et c'est bien autrement vrai quand cet intérêt, ce plaisir, prend le caractère d'habitudes faites, auxquelles se mêlent, à différent degrés, la con-

fiance et les dispositions qui se trouvaient dans toutes les relations que vous avez formées ici. Il y a des instincts qui ne mûrissent que sous certains soleils ; la sociabilité est un de ceux-là : un instinct qui fait qu'avant même que les vrais sentiments ne s'en mêlent, des rapports simples, faciles et doux, se trouvent établis. Aucun séjour ne pouvait mieux aller à votre âme si naturellement aimante, à cette bienveillance qui comprend en elle-même plus de sensibilité que la préférence marquée dans beaucoup d'autres. Assurément je ne voudrais rien ôter aux regrets que je vous suppose ; ils portent en eux-mêmes, pour un peu plus tard, la douceur du revoir et du retour ; mais, si j'osais, j'insisterais beaucoup pour que vous ne vous appesantissiez pas sur les difficultés ou les préoccupations qui ne manquent pas de survenir. Ne les voyez que comme vous les vaincriez, avec la grâce de Dieu, une à une ; l'imagination nous joue toujours le mauvais tour d'embrasser toutes nos inquiétudes à la fois ; c'est un peu comme si nous doublions la colonne d'air qui pèse sur nos têtes : rien ne pourrait empêcher que nous ne fussions écrasés. Une vue que je crois pour vous, princesse, salutaire, réconfortante, apaisante, c'est celle du nombre d'obstacles que vous avez déjà vaincus, du chemin que vous avez fait, des concessions obtenues et passées au rang de droits acquis. Hélas ! je ne prévois pas pour vous l'uni et le commode du plain-pied : le sol de ce pauvre monde n'est pas assez nivelé pour cela, et puis le bon Dieu vous aime trop pour vous supprimer les occasions de mériter ; mais ce qui me paraît certain, c'est qu'en vertu de cette droiture humble, simple et pure, qui lui plaît par-

dessus tout, il vous viendra en aide comme à une de ses plus chères âmes. Qu'importent alors les difficultés dès que le secours s'y proportionne ! Quant à m'unir à vous, quelqu'infirme que je sois, c'est un besoin pour moi de vous obéir. Autrefois quand je priais pour vous, vous m'étiez très proche, mais distincte ; aujourd'hui, plus du tout. A force d'aimer et de souffrir avec ceux qui nous aiment et qui souffrent, il semble qu'on devienne soi-même un être collectif, qui se porte tout entier aux pieds du Seigneur.

Vous profitiez d'un joint pour me rassurer sur les chances de la guerre ; depuis, le mouvement d'oscillation a toujours été plus marqué et plus gros de menaces. Lors même qu'on échapperait au mal aigu, il y aura pendant longtemps à craindre le mal chronique des mécontentements refoulés, comme ces orages avortés qui établissent la durée du mauvais temps. Jusqu'ici il n'y a que le bon Dieu qui l'emporte par l'affranchissement assuré des populations chrétiennes ; voilà probablement ce qui survivra le plus longtemps aux intérêts, aux orgueils et aux passions qui le prenaient pour prétexte. Depuis que j'ai perdu Mme Craven, mon seul dédommagement est de la savoir près de vous ; elle jouira de ce premier bon moment presque autant que j'en aurais joui moi-même ; mais du moins dans vos moments de loisir, de trop plein, n'oubliez pas la seule part que vous puissiez me faire. Il n'est pas en moi d'être indiscrète, mais, croyez-le, ce sont ceux qui ne demandent pas qui remercient le mieux.

Paris, 23 juillet 1853.

Princesse, soyez bien tendrement remerciée de votre cher bon souvenir, si doux même à espérer. C'est le fond du bonheur que me donnent vos lettres ; mais tout s'y rapporte, le charme, le naturel, l'accent de la vérité, tout ce qui peut faire que vos lettres vous ressemblent cent fois plus encore que votre beau portrait. Un mérite qu'elles ont, et que je les prie vivement de garder toujours, c'est de me transporter si bien auprès de vous, de me laisser vous suivre jusque dans vos projets, dans vos habitudes à mesure qu'elles changent, de faire qu'en pensant à vous, je puisse toujours me prendre, autant du moins que l'absence le permet, à des réalités. Je vois avec un plaisir presque d'édification que votre saison a été mondainement laborieuse ; vos séries de dîners, votre magnifique concert avec les splendeurs de son auditoire, faits pour vous concilier à Londres bien des suffrages, sont si bien dans les nécessités de votre position et dans l'esprit des devoirs qu'elle vous impose, que leur mérite équivaut à mes yeux à ces visites de Petites Sœurs des pauvres que vous faisiez avec notre pauvre ami Donoso Cortès. La bonne grâce qu'on met aux choses qu'intérieurement on fait à rebrousse-poil, y attache le caractère d'un mérite sérieux, et, à moins du devoir explicite, ce n'est pas tant la chose qu'on fait qui importe, que l'esprit dans lequel on la fait, comme il y a de pauvres petites fleurs dont le parfum fait tout l'honneur. Vous êtes dans le milieu où vous devez être ; une route tracée est la moitié de la tâche faite, et il est bien rare

qu'on ne se réconcilie pas par quelque bout avec ce qui a été la matière première d'un sacrifice. Je veux bien qu'il y ait un lieu où l'on vous aime d'incomparable prédilection, et j'y suis bien pour ma part ; mais mon ambition est que vous soyez chérie partout, et ceci ne me suffit pas encore : je vais jusqu'à vouloir que partout, à un certain degré, vous soyez contente, et que la douceur, la placidité naturelle de votre âme aident votre œil à découvrir la meilleure face des objets et à s'y arrêter. Croyez-le, princesse, personne jamais ne fait plus preuve que moi de désintéressement, quand je forme le vœu que vous vous trouviez toujours mieux de ce qui m'ôte à moi une consolation vraiment rare et intime, la consolation de votre présence ; mais c'est comme cela et peut-être seulement ainsi, qu'on aime un autre plus qu'on ne s'aime soi-même.

Dans tous ces derniers temps, nous n'avons vécu que d'incertitudes, de menaces générales pour les uns et fort personnelles pour ceux qu'une rupture entre la Russie et la France atteindrait grièvement. Aujourd'hui, le grand nombre dit que tout est fini ; j'attends, pour ma part, la conclusion, afin de ne me rassurer qu'à bon escient. La moindre étincelle peut mettre le feu aux étoupes, en Turquie même, si j'en crois le journal d'aujourd'hui. L'opinion en Angleterre me paraît avoir toujours été fort en avant dans la marche du gouvernement et du langage des ministres ; ici, c'est tout le contraire, ce qui n'a pas empêché l'Empereur de se montrer sage et prudent. On me disait que M. Thiers avait qualifié sa politique de correcte ; assez bel éloge dans une bouche adverse et dans un temps où l'injustice compromet habituellement le bon sens. Que sortira-t-il de tout

cela ? l'imprévu très probablement : cet imprévu qui, de notre temps, déjoue surtout les conceptions crues profondes.

Aux naïvetés de M. Z..., je suis parti d'un éclat de rire, mais j'ai fini par ne rire que du bout des lèvres. Les avantages négatifs peuvent être fort estimables, mais j'en voudrais d'autres dans l'intérêt de vos chers enfants, et vous m'avez vue, quoique timidement, craindre toujours en M. Z... l'absence de vraie distinction, de celle qui, bien entière au fond de l'âme, arrive toujours par quelque bout à se faire jour. Ce qu'on ne peut trop se dire, c'est que les enfants saisissent admirablement le ridicule et que le ridicule sape imperceptiblement l'autorité.

Adieu, princesse ; agréez mes hommages infinis.

Paris, 3 septembre 1853.

Princesse, votre bonté achève de me tirer de peine ; j'avais su l'éloignement du danger en apprenant la maladie même ; mais entre être rassurée et tout-à-fait tranquille, il y a loin. Une fois la convalescence établie, il y a lieu d'espérer qu'elle marchera vite, la nature dans l'enfant travaillant dans le même sens ; les soins deviennent presque tout, quand la première violence du mal est vaincue. C'est le moment des mères où Dieu leur cède quelque chose de son pouvoir. Mais combien vous avez été bonne, au milieu de tant de préoccupations, de me réserver quelques moments ! Vous avez bien dans mon attachement la mesure du prix que je puis mettre à votre bon souvenir ; mais lorsqu'il s'agit de le parler, je vous en prie, ne vous

l'imposez jamais : dites-vous toujours que venir à moi n'est jamais ni trop tôt, ni trop tard, qu'à toute heure vous êtes certaine de rencontrer la plus tendre reconnaissance, les calculs de temps n'existant plus pour ce qui doit durer toujours.

Je vois Hamilton Palace transformé en une sorte d'Olympe, dont les plaisirs solennels et brillants me font croire qu'on doit en avoir bientôt assez. Assurément, vous ne pouvez être inquiète de l'agrément d'aucune des personnes que vous recevez chez vous ; néanmoins, une disposition de cœur vraiment aimable fait qu'on ne se le dit jamais assez, et que la responsabilité du plaisir des autres paraît lourde. Pour ma part, votre pittoresque Ecosse, vos poètes y aidant, est si bien restée le type des beautés naturelles que j'aime, que, les torrents de pluie écartés, la clef des champs me semblerait déjà une charmante fête à offrir à des convives. Ce que j'aime bien mieux encore, princesse, que vos lacs et vos bois, c'est votre église d'Hamilton, ce vrai sanctuaire du bon Dieu, soigné, orné, embelli par vous, et où son culte s'accomplit en toute liberté sous vos auspices. Qu'il y a loin de là au temps, si rapproché pourtant, où M. de Villeneuve [1] vous quêtait si timidement pour cette même église d'Hamilton et concluait de votre générosité qu'enfin vous n'aviez pas d'aversion pour la foi catholique ! En rapprochant ces deux termes, que ne pouvez-vous espérer ? Un succès de cette nature porte en lui-même la confiance de tous les autres succès. N'en est-ce pas un aussi heureux qu'inattendu que l'admirable disposition qui a dicté à

[1] Le marquis Tristan de Villeneuve-Arifa.

Mme votre belle-mère les paroles que vous voulez bien me citer d'elle et que j'ai recueillies avec vénération ? Rien ne me paraît plus touchant que le respect pour la foi d'un autre, quand ce respect part d'une foi profonde et se trouve mêlé à d'indubitables regrets.

Avez-vous vu l'article de M. de Montalembert sur notre cher Donoso ? A-t-il répondu à ce que vous auriez voulu ? Je conçois parfaitement, les deux noms donnés, que les systèmes politiques et les controverses qui en naissent aient été inévitables. Mais Donoso Cortès vivait si habituellement, si naturellement, dans la région supérieure aux questions abandonnées à la dispute humaine, qu'on ne peut le faire descendre de cette région sans l'amoindrir. Ce que je voudrais maintenant, c'est qu'on nous fît connaître l'homme en lui, devenu la matière première du chrétien. Hier, j'ai reçu les adieux des Gabriac qui vont passer trois mois en Italie ; ils emmènent leurs trois fils, ce qui leur plaît à tous ; mais c'est surtout la première et la dernière fantaisie de la pieuse jeunesse que leur aîné va ensevelir à Saint-Acheul, au retour de la famille à Paris [1]. Il y a bien là pour la pauvre mère épreuve et sacrifice ; mais quand les douleurs sont si divinement consolées, je voudrais toujours qu'elles portassent un autre nom. Hier aussi, j'ai revu Mme Narishkine qui revient des Pyrénées et ne se reposait que deux jours entre le voyage de Cau-

[1] Alexandre de Gabriac, fils aîné du marquis de Gabriac, était né avec le pressentiment de sa mère qu'il serait voué au service de Dieu. Son enfance ne démentit jamais cet espoir ; il passa des mains de M. Dupanloup au noviciat de la Compagnie de Jésus, et y exerce aujourd'hui, avec une édifiante distinction, les fonctions de l'enseignement.

terets et les élégants plaisirs de Dangu, où elle arrive aujourd'hui. En tout, je n'ai jamais vu à Paris autant d'allants et venants : on se croirait dans un carrefour ; c'est la rapidité des chemins de fer qui enfante toutes ces faciles locomotions. Réellement, à tant voir changer de place, on pourrait croire qu'on ne se plaît nulle part.

Soyez toujours assez bonne, princesse, pour ménager une place dans le bon coin de vos souvenirs à la profonde et inaltérable affection dont sans cesse, au fond de mon cœur, je vous renouvelle l'hommage.

Paris, 29 décembre 1853.

Princesse, votre chère lettre, que mon pauvre œil ne m'a permis de lire qu'à plusieurs reprises, a été pour moi une joie des plus vives, et, malgré la longueur de l'intervalle, c'est comme si je vous avais entendue la veille, si peu le temps compte pour les sentiments immobiles. Votre bonté est certaine de me retrouver toujours là où elle m'a laissée. J'ai, pour ma part, une telle confiance en elle, que rien ne la troublerait, tandis que tout est fait pour m'expliquer votre silence, dans votre vie si pleine, et en particulier dans ces derniers temps, depuis la maladie du cher petit Carlo, jusqu'à ces réceptions nombreuses dont les brillants plaisirs ne laissent pas que d'être accompagnés de beaucoup de fatigue. Très souffrante depuis la fin de septembre d'une violente reprise de ma névralgie, quoique diminuée, je me renferme encore, et, dans cette saison, pour peu que le mal résiste, on ne sait jamais ce que

durent les réclusions. Mais les petits maux ne comptent pas au temps où nous sommes, au milieu des menaces de choléra qui m'atteignent à Hamilton autant qu'à Paris. S'il s'approche, ne quitterez-vous pas à la fois son voisinage et cette inconstance de température, ces passages rapides de l'air glacé à l'air humide et tiède qui peuvent, ce me semble, tant ajouter au danger ? Ne suivrez-vous pas le duc à Londres, attirée aussi par cette acquisition nouvelle qui m'a arraché un si long soupir ? Pour le moment, chère princesse, rien ne me presse que de vous savoir hors d'Hamilton, mais je ne vous promets pas qu'à peine rassurée, mes tristesses ne reparaissent et ne vous disent tous mes regrets de voir ajourner la possession d'un pied-à-terre à Paris qui puisse, point stable et fixe, protéger en tout temps les chances d'un retour. Personne ne sent plus que moi le devoir de sacrifier largement aux exigences d'une position hors ligne ; mais ce doit être comme la rançon du droit de mener un certain temps de l'année une vie plus simple et plus conforme à ses goûts. Sans cela, les servitudes de la grandeur seraient trop onéreuses, et quand les palais et les châteaux sont en Ecosse et en Angleterre, il me paraît bien permis de convoiter, de temps à autre, une tente dressée en France. Je vous ai dû, dans ces derniers temps, de bien réelles satisfactions, en recueillant tout ce qui m'a été dit sur les approbations infinies de tout ce qui avait été rapproché de vous. Placée comme vous l'êtes, le frivole même est sérieux dans ses effets, et on ne sait pas assez combien de préventions sont quelquefois vaincues par la favorable impression reçue d'une seule personne. C'est de toutes parts que m'est con-

firmé ce que vous voulez bien me dire de la nouvelle vie de l'église d'Hamilton, et je vous assure que c'est dans des termes beaucoup moins modestes que les vôtres. J'ai béni Dieu de vous donner pour première récompense le sentiment que votre entrée dans l'Eglise catholique avait fait du bien. Il y a toujours une foule de gens qui attendent soit un livre, soit une parole amie, soit un exemple ; de cœurs hésitants et timides qui, pour passer outre, ont besoin d'une confirmation de la rectitude de leur pensée intérieure. Je comprends les peines de l'isolement : c'est un peu, dans l'habitude, le désert ; mais celui-là ne sera jamais sans oasis.

Voilà lord Palmerston rentré, d'une manière qui rend mixte la peur comme la joie ; car les uns, sans s'y trop fier, en font un conservateur converti ; et les autres entrevoient qu'il pourrait bien, au lieu de faire la loi, la subir. Ce qui est certain, c'est, comme vous dites, notre état d'agonie, agonie, comme il arrive pour la mort, que nous pourrons bien regretter, si la guerre se fait. Jamais, je crois, elle n'aura été moins, je ne dis pas dans la volonté de Dieu, mais dans la prévision des hommes ; tout le monde me semble avoir été de l'avant, sans en calculer les conséquences possibles.

Paris, 6 février 1854.

Princesse, j'attendais tout du changement d'air, d'autorités médicales plus établies, des ressources de tout genre que vous aviez retrouvées, et je ne puis vous rendre ma peine en apprenant que vous étiez toujours un peu souffrante, ainsi que l'excellent comte

Walsh me le disait hier. Vous avez trop longtemps attendu, trop souffert ; et cet affreux voyage en si mauvaise disposition a dû prolonger votre malaise. Il faut du temps et des soins partout pour rétablir l'équilibre, une fois dérangé ; mais rien ne m'empêcherait de croire que si vous étiez au milieu de nous, vous marcheriez plus vite. Un ciel sombre et lourd doit vous être un plus mauvais régime qu'à tout autre, car tout en vous semble calculé sur la sérénité. Je comprends la tristesse sur votre front, mais point la contrainte et le souci, qui font trop contraste avec la limpidité de votre âme. J'ai bien envie de vous envoyer une petite prière que je dis habituellement et qui commence par ces mots : *Mon Dieu, je ne sais ce que je dois vous demander, vous seul savez ce qu'il me faut,* etc. L'abandon complet est plus doux qu'on ne pense ; c'est ce que j'appelle le bonheur des yeux fermés.

Une fois dans le chemin de la maladie, on ne sait jamais où ce chemin vous mène, et je tenais à ce qu'une parole de moi, dûment soulignée, vous fût dite. Sortie du mal aigu, je puis dire que je n'ai rien eu de sa convalescence, car immédiatement la névralgie a repris son cours ; c'est devenu une basse continue, sans sourdine, et ce que cet état a de plus poignant, c'est de porter le désordre dans toutes mes habitudes et de me forcer à un repos qui m'est antipathique. Nos graves préoccupations, qui de la chose publique descendent aux intérêts personnels pour les inquiéter fort, ne sont pas faites pour récréer. Le départ de notre ministre implique celui de ses compatriotes ; je pense que quelques exceptions paraîtront de toute justice. L'âge et les maladies, seuls titres qui

peuvent y être apportés, sont de nature, ce me semble, à ne pas trop exciter l'envie et à disposer à la condescendance. La grâce de mourir en paix, la seule que je convoite, sera déjà achetée assez cher par les graves inconvénients attachés à la demeure dans un pays en guerre avec le sien. Cette terrible issue me semble plus que jamais suspendue sur nos têtes.

J'ai le grand regret de n'avoir pu jusqu'à présent offrir mes hommages à Madame la Grande-Duchesse ; à son retour de Fontainebleau, j'étais déjà enfermée, car ne voilà rien moins que trois mois que je n'ai passé le seuil de ma maison. Ce que je vous demande ce n'est pas votre fatigue, mais un bulletin qui me dise le véritable état de votre santé ; n'omettez pas les détails, la vérité n'est que là.

Paris, jeudi 4 mai 1854. Couvent des Dames Augustines.

Voyez, chère princesse, comme nous sommes loin de compte toutes les fois qu'acceptant, vous ne me croyez pas suffisamment récompensée. Ainsi l'autre jour, pendant que vous trouviez que vous ne me remerciiez pas assez, je vous reprochais mentalement de me remercier trop. Ne me sachez donc jamais mauvais gré que de ce que je ne fais pas, que de ce qui limite ma volonté. Quand on vous connaît, comme on comprend l'effet sur vous de ce vaisseau russe capturé sous vos yeux, dans des lieux tout récemment encore empreints de bon accord et de sécurité ! Ces contrastes se reproduisent sans cesse et sont presque toujours tristes, car où la joie glisse, la tristesse fait

sillon. On n'en finira jamais avec le va-et-vient de la chose humaine ; le seul caractère fixe et indélébile de ce monde, c'est sa mobilité. Les lignes que vous me promettez seront pour moi d'un grand intérêt et je ne suis pas étonnée de leur coloris plus ardent. On a toujours dit que le filial et admirable respect du Czarewitch s'était concilié avec de consciencieuses divergences d'avis, et, dans ce cas, on comprend qu'une fois le Rubicon passé, on se montre d'autant plus vif qu'on s'était montré plus prudent pendant les délibérations. Quand l'affaire est engagée, c'est un surcroît de zèle qui met à nu les motifs qui faisaient parler. On ne peut se distraire de cet affreux tableau de menaces d'afflictions pour les uns, de tristesses pour tous ! Pour ma part, de cette guerre, je n'ai que l'alternative de peines positives et de contentements très mitigés. Je ne veux que du bien à la France, et je suis très vulnérable aux coups qu'on porte à mon pays ; le désir de nuire allant plus vite que son action, voilà déjà trois fois que je suis bombardée à Odessa, sans être sûre heureusement jusqu'ici de l'avoir été tout de bon.

J'ai trouvé ici la maison comble et je n'ai pu avoir ma petite cellule qui me faisait l'illusion d'un quartier de Rome au moyen des dômes du Panthéon du Val-de-Grâce, des tours de Saint-Sulpice, s'élevant dans une sorte de désert de jardins maraîchers sans arbres, séparés par de longs murs. On prétend qu'on me la rendra : si j'y arrive et que vous veniez ici en mai, je vous présenterai mon mirage ; au cas contraire je vous recevrai rue Saint-Dominique, non moins contente, je vous assure, pourvu que vous nous veniez,

comme vous m'en laissez l'heureuse perspective ; ce sera encore de bons moments. Notre tort est de ne pas les additionner avec assez de soin ; même pour la mémoire du cœur, ce qui est isolé se perd ! Quand vous voudrez m'écrire, seriez-vous assez bonne pour me parler de vos enfants, me dire comment vous les avez trouvés, et en particulier la chère petite Marie. Les emmènerez-vous dans votre voyage d'Allemagne ? Je le voudrais bien !

Agréez, chère princesse, tout ce qu'il peut y avoir de plus tendre dans les sentiments les plus sincères.

Paris, 22 mai 1854, couvent des Augustines.

Princesse, c'est dans ma chambrette de pensionnaire que j'ai reçu votre chère lettre, que j'y réponds avec l'ambitieuse confiance de vous y recevoir bientôt. Si les bonnes dispositions du duc, aidées d'un peu de votre insistance, viennent à bien et que je puisse me promettre votre bon souvenir dès vos premiers jours de Paris, c'est ici qu'il me trouverait, mon projet étant d'y passer les fêtes de la Pentecôte. La retraite en elle-même m'a toujours fait l'effet d'un bain qui défend, calme et fortifie à la fois ; mais ce fond excellent, c'est comme une scène bien préparée : il s'agit encore de ce qui s'y passe. Il est vrai que sous les conditions présentes, la couleur des pensées et la nature des diversions ne sont guère faites pour récréer. Néanmoins la journée se passe sans ennui, et c'est même sincèrement que je combats les amis qui se disposeraient à l'abréger ; puisque je suis ici pour n'être pas

chez moi, que ce terme moyen paraît approuvé à Pétersbourg, il faut y rester par conséquent. D'ailleurs, ce n'est pas à un simple sentiment de convenance que j'ai obéi en m'imposant la retraite ; l'intimité du tête-à-tête exceptée, j'ai senti souvent dans ces derniers temps, au milieu même d'un nombre très limité de personnes, que lorsqu'il y avait d'une part réticence ou effort, et que de l'autre nulle liberté de discussion n'était possible, l'abstention complète était commandée. Le présent ainsi sauvegardé ne laisse pas plus intact l'avenir, même le plus rapproché. Je pense que j'irai aux eaux de Néris, dans le Bourbonnais, et puis après ? Nuit complète. Mon retour de Néris, ce sont mes colonnes d'Hercule ; je défends expressément à ma pensée de sauter par-dessus. La petite page que vous avez bien voulu joindre aux vôtres est pleine de hauts et bons sentiments, mais j'y regrette un peu cette grâce féminine qui achève la distinction.

Vous aurez vu nos bulletins sur l'affaire d'Odessa. La question de savoir si on a tiré ou non sur le parlementaire est une de ces controverses qui sont léguées aux siècles futurs. Que de maux incalculables ! Et nous sommes encore dans le prologue : on est tenu entre le frisson d'un événement malheureux et décisif et une angoisse immobile. Malgré les assurances données par Vienne, on dit beaucoup que l'ardeur de la parole de M. Hubner a été semoncée, sans pourtant que cela l'empêche de poursuivre[1]. Un agent si fort en avant du pouvoir qui l'emploie donnerait vraiment quelquefois l'idée d'une sorte de compérage qui entretiendrait

[1] Le baron de Hubner, ambassadeur d'Autriche à Paris.

d'une part les espérances, et de l'autre ferait gagner du temps, ce temps qui n'a jamais dit assez tôt son secret du plus fort.

J'attends avec une impatience vive et tranquille l'issue que j'ai tant de motifs d'espérer heureuse, préparée par le P. de Ravignan, pour quelqu'un qui vous intéresse. Bien des mouvements de la grâce demeurent, hélas ! négligés ; mais quand on y revient, c'est presque toujours que le cœur blessé a emporté le trait. Je vois que vous n'êtes pas plus disposée à prendre part aux plaisirs de la saison que votre cher Angus à son bal ; sans trop d'égoïsme, je puis donc me féliciter de sa fin prochaine. Personne vraiment, au temps qui court, n'est assez disposé à s'amuser, pour qu'on n'en retranche pas les occasions. Ce n'est point à des fêtes aujourd'hui qu'il appartient de faire circuler l'argent dont les masses ont besoin, car elles ont la même part que nous d'anxiété pour les leurs, et d'affliction engagée dans la tristesse universelle. Il semble que l'état de cette pauvre Mme Narishkine est toujours bien inquiétant ; et ses enfants, tous loin d'elle !

L'adieu que je vous adresse est tout rasséréné par la douceur d'un prochain revoir ; agréez le bien qu'elle me fait comme une des expressions les plus vraies de mon tendre attachement.

Paris, 1854, jeudi 31.

Princesse, que vous avez été bonne et que je vous ai rendu d'actions de grâce ! Vous pensez si j'ai compté les heures avant votre petit mot de Boulogne

et si celui de Londres a été le bienvenu ! Tout ce que vous y avez joint a été précieusement recueilli. Restait la fatigue, mais le repos y aura suffi, et rien n'aura hâté cette issue que j'ai le pressentiment d'apprendre bientôt heureuse. On le demande tant et si bien ! Vous le demandez si bien vous-même, et par la prière qui s'articule, et par cette prière muette qui est au fond de toutes les pensées, de toutes les actions qui vivent d'une même vie ! Après ma sécurité pour vous, qu'est-ce donc qui peut m'être plus cher que votre bonté qui, toujours inclinée par l'indulgence, me rapproche d'elle et se dégage de la forme cérémonieuse ? Certainement, princesse, nous ne nous connaissons que d'hier ; mais n'a-t-on pas dit avec raison qu'on croyait avoir toujours eu les idées justes qu'on rencontrait pour la première fois ? Pourquoi une mutuelle confiance ne donnerait-elle pas un passé ? Je puis dire, quant à moi, que presqu'à chaque fois que je vous ai vue, s'est révélée pour moi une conformité nouvelle dans l'impression et les jugements, et que je me suis sentie toujours plus attirée par cette candeur de vérité, qualité si rare qui en révèle tant d'autres. Depuis votre départ, je suis infidèle à mes trois heures : je me venge sur elles de ce qu'elles ne m'apportent plus, et je ne mets plus à la place qui restera vide, que des choses utiles. C'est ainsi que, dans tous les sujets qui me ramènent à nos entretiens, je vous interpelle encore, et je vous rends grâces de m'avoir rendu si facile de deviner votre réponse.

Au milieu de l'inquiétude que les articles quotidiens de la presse anglaise excitent toujours davantage, quelques bons esprits s'efforcent d'en diminuer la

portée ; mais on voit, à ce que coûtent ces efforts mêmes, le peu de confiance qui s'y attache. La contradiction, l'opposition violente est le lot humain ; sans cesse aussi nous sommes condamnés à voir entraver le mouvement qui nous pousse à travers les siècles. Ce qui seul fait souffrir, c'est la crainte d'un point d'arrêt dans ce progrès inespéré : peut-être en avons-nous joui trop hautement, trop sensiblement ! Je ne sais quel ancien disait qu'il faut cacher son bonheur ; je crois qu'au temps où nous sommes, il faut surtout cacher son succès, s'en nourrir, mais dans l'ombre et à petit bruit. Je ne sais si cette mesure permet un raisonnement, une conséquence déduite, qui ne pousse à de tristes conclusions ; nous n'avons pour nous que la main puissante qui détourne quelquefois jusqu'aux coups que nous nous portons à nous-mêmes. La politique de ces derniers jours n'a guère été plus sereine. Chose singulière ! il semblerait que dans les temps aux difficultés redoutables, les fautes (puisqu'on en fait toujours) devraient au moins tenir du caractère de l'abstention, car c'est par omission qu'on pèche quand on est découragé ; au lieu de cela, toutes les écoles faites par les différents gouvernements rivalisent d'activité et se font toutes primesautières. Le bon côté, c'est que ces fautes simultanées se neutralisent par cela même et qu'en fin de compte rien n'est changé dans les positions.

Demain vous ne partagerez pas avec moi, mais je vous mettrai en part de tout ce qui remplira et consolera mon âme. C'est aussi une traversée que nous célébrons, mais la traversée bienheureuse entre toutes,

et qui, une fois le pied sur l'autre rive, laisse tout évanouir derrière elle. Que peuvent au fond les tempêtes quand on a pour soi la barque et le pilote ?

P. S. — Ces vers d'Andrieux me sont tombés sous la main, et je les ai trouvés si dignes de vous plaire, que je les copie pour vous.

A qui puis-je être utile aujourd'hui ?
Voilà, chaque matin, ce qu'on devrait se dire ;
Et le soir, quand des cieux la clarté se retire,
Heureux à qui son cœur tout bas a répondu :
Ce jour qui va finir, je ne l'ai pas perdu ;
Grâce à mes soins, j'ai vu sur une face humaine
La trace d'un plaisir ou l'oubli d'une peine.

Montmorency, 11 décembre 1854.

Princesse, je reçois à l'instant votre chère lettre de Toulon, et, en suspens jusque-là, je n'attendais que le petit mot promis, pour vous dire tout ce qu'avait été pour moi celui des dernières heures que vous passiez à Paris, vous remercier du thé dont vous vous priviez pour moi, et surtout, chère et bien chère princesse, faire aller à vous quelque chose de tant de douces impressions que vous m'aviez laissées. A chaque fois que je vous quitte, je constate un grand pas de fait dans la tendresse de mon affection pour vous, et, j'ose dire, dans ma confiance en la vôtre. C'est tout simple : ce qui est réel et solide porte en soi le progrès, et le progrès se manifeste toujours par des effets certains.

Je vois que votre voyage a compté des retards et beaucoup de fatigue ; quant au bruit des mutineries des chers enfants, on peut toujours commencer par

lui faire une large part : à cet âge, on pleure et on rit pour le temps où l'on ne rira plus de ce même naïf et gai rire, et où l'on ne pleure plus, souvent à force d'avoir pleuré. Grâce à vous, je vous suis pas à pas dans votre itinéraire et me repose avec vous à Hyères, en attendant le repos bien régularisé de Nice. Il me semble que j'y serai avec vous plus encore que partout ailleurs, et que cette retraite tempérée sera pour vous un temps de bénédictions. Le loisir, un beau ciel, un air doux et calme, cette mer qui semble porter notre pensée si loin, sont amis de la réflexion, de ce recueillement qui n'est qu'un profond regard plongé en nous-mêmes. J'ai bien songé à vos lectures, et j'espère bien arriver à le faire utilement. Je cherche encore : je voudrais des ouvrages qui, sans trop de longueur, présentassent des vues d'ensemble, et rien n'est plus rare. Par extraordinaire, j'ai pensé à un livre auquel on ne pense plus, au *Génie du christianisme*, dont la valeur, après avoir été exagérée, s'est trouvée, comme toujours, dépréciée, et dépréciée sous la forme la plus ingrate de toutes, l'oubli. S'il y a longtemps que vous l'avez lu, et que rien dans l'impression qu'il vous a laissée ne le range dans l'exclusion, je crois que vous ferez bien de le relire, mais lentement et très attentivement. Je crois que vous y reconnaîtrez des beautés vraies, quelques-unes saisissantes, et que le tableau qu'il déroule vous frappera par sa richesse imposante ; mais je vous demande de ne le relire qu'à titre de livre d'agrément, où il ne faut chercher ni la science, ni même l'intime esprit du christianisme.

Comme vous le dites, rien de plus nouveau dans le monde que cette vocation semi-religieuse protestante

et le convoi mi-partie de dames infirmières anglicanes et de religieuses irlandaises. Ces dernières seront le remorqueur du bâtiment ; une des gloires de l'Église catholique est de faire du bien même à ses ennemis, de les pousser au bien, quelquefois par une affinité secrète dont ils ne se méfient pas, ou par l'autorité de l'exemple, voire même par le désir de lui en ôter le monopole, motifs plus ou moins méritants devant Dieu, mais dont la pauvre race humaine recueille toujours un certain fruit. Je ne sais pas de contraste plus frappant que ces négociations dont on parle toujours, avec ces préparatifs de guerre plus actifs, plus formidables que jamais. Je tremble que la guerre qu'ils annoncent ne soit la seule vérité du temps où nous sommes ; tout le reste me paraît une flatterie faite à la diplomatie pour lui persuader qu'elle peut encore quelque chose, attendu qu'il ne faut décourager personne. Vous pensez si j'ai répété vos paroles, et si même sans avertissement je le pourrais jamais ! Mon silence est devenu presque proverbial parmi mes amis, et si je tiens à ce que quelque chose de moi soit reconnu, c'est la sécurité qu'ici je leur offre.

Paris, 4 janvier 1855.

Princesse, j'ai frémi à ce récit si vif de l'effroyable danger que vous avez couru ; ce n'est plus seulement au figuré que la terre tremble sous nos pieds[1]. C'est

[1] Un tremblement de terre à Nice ; au milieu de la nuit, la population entière s'était précipitée hors des maisons ; beaucoup s'étaient réfugiés dans les églises.

votre lettre qui me l'a appris et c'est plus tard que j'ai vu, en ouvrant mon journal, le compte terrifiant qu'on en rendait. Quel contraste de ce repos que vous alliez chercher, de cette nature si sereine, de ces roses éternelles, avec cet affreux ébranlement et le péril sous sa forme la plus saisissante ! Comme on comprend que dans ces terreurs inattendues, la pauvre humanité rendue au sentiment de sa faiblesse et de sa dépendance, se précipite là où est son seul recours ! Ce sont de ces moments qui réduisent à leur plus simple expression tout ce que Dieu est et tout ce que nous sommes. Mais par quelle inconséquence insigne, sortis de là, nous distrayons-nous de la pensée de l'unique secours ? et d'une autre part, par quelle miséricordieuse disposition échappons-nous à l'impression de tant de dangers qui nous guettent sous mille autres formes ? Comme on sent qu'entre une insensibilité abrutie et la crainte dévorante, il n'y a pour respirer, pour vivre, que l'intime abandon à Dieu !

Si j'ose vous le dire, vous êtes restée trop longtemps sans m'écrire, et un ajournement est vraiment rendu impossible à votre bonté, à présent que, jusqu'à nouvel avis, je vais rester inquiète de vous d'abord et surtout de votre cher fils, des effets sur lui de la secousse, et de l'air de Nice sur sa toux. Dans bien des cas, les médecins ajournent l'effet salutaire des remèdes qu'ils prescrivent ; cela peut être vrai quelquefois, mais c'est toujours avancer à tâtons vers l'inconnu. Il y a des symptômes néanmoins qui, ce me semble, ne doivent pas tromper, et ceux-là, c'est la vigilance maternelle qui les découvre dans ces détails accessibles seulement à la divination du cœur.

Souvent j'ai entendu dire que Nice n'avait pas été toujours sagement conseillé, que le mois de mars, entre autres, y était assez malfaisant. De toute façon, vous me paraîtriez disposée à l'éviter, à cause du peu de ressources qu'y trouverait le duc. Rome pourrait alors s'offrir à vous avec ses saintes séductions ; mais quel long voyage et quel trop court séjour dans un lieu qu'il en coûte de revoir en passant ! J'espère toujours timidement, humblement, que Paris héritera de toutes ces difficultés ou insuffisances, et vous pensez si je le désire ardemment. Si vous saviez, ma bonne et tant aimée princesse, dans quel cœur reconnaissant tombent vos douces et affectueuses paroles ! Elles y font tout revivre : c'est l'hiver qui reverdit.

Je vous suis bien reconnaissante de la lettre que j'enferme ici ; elle est vive, mais sans violence et sans amertume ; tout ce qu'elle dit est non seulement exact relativement à elle, mais exact dans le sens absolu : seulement des rapports contradictoires auraient été également fondés. Cette femme pressée d'arguments qui disait : *Oui, c'est vrai, mais vrai comme le contraire*[1], aurait dit quelque chose de très immoral, s'il avait été question d'idées ou de sentiments ; mais dans le monde des faits, on en a toujours un à opposer à un autre, et l'histoire à cet égard est un arsenal où l'on trouve des armes pour ou contre toute chose. Cette répulsion des Français pour les Anglais est encore cette vieille routine dont on doit dans les individus rencontrer la trace ; seulement l'habituel instinct de généraliser une observation partielle fait

[1] Ce mot est de Mme Emile de Girardin (Delphine Gay).

que les axiomes les plus contradictoires, même pour les choses sous nos yeux, se heurtent de toutes parts. Nous sommes dans un moment de vrai branle-bas ; l'insignifiance des nouvelles équivaut à un sinistre silence, à une immobile angoisse. Les forces respectives sont si formidables, qu'on doit espérer également des deux côtés, tandis que l'arrêt est déjà dans le sein de Dieu !

On vous aura mandé que ce qui se passe au milieu de nous est aussi sombre que l'horizon ; des malheurs particuliers multiplient le deuil ou les menaces de deuil à Paris presque comme à Londres. Il faut convenir qu'au temps où nous sommes les fascinations et les prestiges ont affaire à forte partie ; et que tout ce qui intercepte la vue de la réalité de ce pauvre monde est devenu bien transparent. Grâce à Dieu, il demeure encore pour nous des consolations ! A part les douleurs exceptionnelles, une douce sérénité conserve ses droits, et non seulement les vrais biens résistent au contact de la réalité jugée si triste, mais encore les vrais plaisirs pour ceux qui, revenus de tout, ne sont blasés sur rien. Vous savez déjà la princesse Lieven ici ; je ne l'ai pas encore vue. On avait dit beaucoup que lord Palmerston avait détourné l'Empereur de la revoir et j'avais mille fois deviné le démenti que ce bruit a reçu, surtout si la France, qui se trouve sur le chemin de la princesse Lieven n'est qu'un passage. Son projet de Nice me plairait pour vous, comme agrément de conversation et source intarissable de nouvelles discutées et commentées avec un intérêt vif et toujours présent. Mais quand vous n'y serez plus, que lui restera-t-il à Nice ? Il m'est

impossible de ne pas trouver très rudes le désarroi et l'incertitude auxquels on la condamne. Sans en avoir le cœur plus gai, je rends grâces d'avoir été à cette occasion si épargnée ; c'est le privilège de tout ce qui peut vivre dans le demi-jour, loin du retentissement, condition de tous les temps qui est particulièrement à ma convenance dans celui-ci. J'en fais en tous points la règle de mon attitude : ma porte demeure fermée le soir, et, à l'exception de quelques habitués, depuis ma rentrée, je n'ai franchi d'autre seuil que le mien. A quelques politesses indispensables près, je compte bien continuer ainsi, et de cela rien ne me coûte.

J'ai mille pardons à vous demander de la hâte de cette lettre ; je tenais à ce qu'elle partît aujourd'hui, et l'heure me presse. Ce que votre bonté peut toujours y voir, c'est l'expression de l'attachement le plus profondément tendre et dévoué. On a tout donné quand on a donné ce qu'on a de meilleur.

P. S. — Voudriez-vous me dire lequel des ouvrages du comte de Maistre vous lisez, et aussi si vous avez jamais lu un volume de l'abbé Gerbet sur l'Eucharistie, considérée comme le dogme générateur de la piété catholique ? Si vous ne le connaissiez pas, je vous l'enverrais.

Paris, 4 février 1855.

Princesse, je reprends bien tard ma lettre de l'autre jour, mais quand vous n'attendez pas, les petites misères de la vie reprennent le dessus. Il n'y a rien de tel que les partis pris pour être déjoués. Depuis que ma porte est fermée, chacun l'entr'ouvrant à son heure

met ma journée au pillage, et la préoccupation, variant de l'un à l'autre, achève de l'émietter. Mais enfin chaque jour nous gagnons en lumière, et même en attendant ce soleil dont vous avez presque trop, je suis disposée à tout prendre en bon augure, quand je me dis que quelques semaines encore me rendront la joie intime, profonde, de vous revoir, de vous parler à l'aise toute ma pensée et d'en rencontrer une à l'état d'épanchement vrai, chose si rare, lorsqu'elle est à la fois donnée et reçue ! Mars pour vous faire partir et l'exposition pour vous faire rester m'assurent un intervalle qui est devenu ma plus douce perspective. Je suis charmée aussi que vous ayez celle d'une station un peu longue : on ne jouit guère que de ce dont on se peut dire qu'on jouira et, sous les rapports sérieux, ces quelques mois pourront être empreints d'une vertu encore tout autrement bienfaisante. Ce sera un regret pour moi si vous ne pouvez les inaugurer par la parole du monde qui vous a fait le plus de bien et que vous aimerez entendre retentir aux Tuileries au moins autant qu'ailleurs [1]. Je crois ce choix bien inspiré. S'il est vrai qu'on ait désiré quelquefois plus de mesure dans les hommages rendus, leur expression tempérée n'en ayant que plus de force, ce sera un grand plaisir pour qui pourra le suivre, plaisir noble et sérieux, tels que le temps où nous sommes les comporte, ce que confirme l'impression générale, car les divertissements ne battent que d'une aile par une sorte d'unanimité tacite qui fait honneur à tout le monde. Mais aussi,

[1] Le P. de Ravignan prêchait le carême de 1855 dans la chapelle des Tuileries.

comment rester froid à tant de souffrances? Qui aurait cru jamais à leur durée, à la longueur de l'agonie où nous tient le grand événement qui, sanglant ou non, sera un nouveau point de départ[1] ? C'est l'idée fixe dont on ne peut se distraire. Les embarras du cabinet anglais y font bien quelque diversion, et même je crois qu'on les exagère beaucoup, ainsi que les conséquences des pertes éprouvées. On renouvelle pour l'Angleterre ce que nous avons vu l'année dernière pour la Russie, qu'on déclarait sur le simple fondement d'une campagne peu brillante et de la reddition d'un fort insignifiant, incapable de se défendre. L'imagination entrée dans une voie quelconque va vite en besogne, et rien ne l'arrête en fait de légèreté de jugement. Quant aux espérances de paix, elles ont bien circulé pendant quelques jours avec le bizarre accompagnement de la marche des armées et du bruit du canon, mais les voilà disparues. Il faut avouer qu'on ne les a guère vues à l'état de volontés bien sérieuses, et, après tout, il n'y a pour personne une page qui puisse beaucoup tenter d'y mettre le signet. Ce n'est qu'aux pauvres femmes que la liberté des souhaits de pacification est laissée bien entière, d'autant mieux ici que la paix aujourd'hui n'infligerait d'humiliation à personne.

Je ne puis vous dire, ma bonne et chère princesse, comme j'augure bien sur ce que vous me dites du nouveau précepteur. Le temps découvre, ajoute, confirme ; mais le grand mot, ce sont les commencements qui le prononcent ; les premiers effets sont des gages. Il y a

[1] Le siège de Sébastopol.

une grande lumière aussi dans l'impression produite sur les enfants, si bons juges quand ils ont un intérêt direct à connaître ; leur œil simple, comme dit l'Ecriture, va au fond et porte juste. Il est bien inutile, je pense, de vous dire tout l'intérêt que je mettrai à le voir et à causer avec lui ; pour peu que vous restiez au centre, je ne sais par extension jusqu'où vous ne me feriez pas aller. Je vois que vos lectures vont toujours, et j'espère que Paris, mortel ennemi sous ce rapport, ne les interrompra pas. Je ne suis pas surprise de l'effet sur vous des lettres du comte de Maistre ; elles font aimer l'homme après qu'on a admiré l'écrivain, et c'est toujours une manière fort douce de se reposer. Quant à l'observation que vous faites sur le milieu de cette époque qui vous frappe comme plus intellectuel, plus sensible à l'attrait des choses d'esprit, il n'en est pas de plus judicieuse et de plus exacte. En supprimant le latin dans l'éducation, ou peu s'en faut, le français s'en est fort ressenti ; toute la partie sérieuse des intelligences mondaines et frivoles qui ne se rabattent pas sur les sciences, s'est trouvée sevrée de l'aliment habituel, et comme il arrive toutes les fois qu'on ne vit pas précisément de son propre fonds et qu'on cesse d'emprunter, le déchet s'est manifesté promptement, particulièrement dans la haute société.

Je ne crois pas vous avoir dit que j'avais trouvé la princesse Lieven changée et en assez mauvais état ; sa poitrine souffre, cela me paraît évident et sa toux persistante l'atteste. Elle est encore ici ; ce qui me paraîtrait le plus imprudent dans cet état, ce serait de tenter un voyage ; sérieusement elle ne saurait le mettre en délibération, mais les raisons qui le combattent dans

son esprit la maintiennent dans une fluctuation qui est le contraire du régime de repos qui lui serait nécessaire. L'air qu'on a longtemps respiré, un bon établissement, la présence d'amis anciens, la douceur des habitudes, touchent de si près aux moyens puissants de l'hygiène ! Si c'était bien compris chez nous, si l'état vrai ici, était seulement bien cru, il y aurait des chances pour que toute indulgence s'y appliquât. Ce qu'il faudrait, c'est que cela fût dit par des voix sincèrement bienveillantes, et j'ai osé penser à la vôtre, ma chère, ma très aimée princesse. J'ai osé me dire que je vous demanderais d'en écrire à l'une de nos grandes-duchesses, surtout à la grande-duchesse Marie, non assurément pour plaider directement cette cause, mais pour la servir plus efficacement, en disant incidentellement que les nouvelles de Paris vous présentaient la santé de la princesse Lieven comme très atteinte, et demandant, avec tous les ménagements, le secours de tout ce qui adoucit les derniers jours. Je suis convaincue que, transmis simplement à un intérêt éveillé par toute l'affection que l'on vous porte et la confiance qui s'y joint, l'impression se propagera très utilement. Si au lieu de faire cela, quelque objection s'élevait en vous contre, vous pensez bien que je retire ma requête, regrettant pour la part d'une autre, mais vous remerciant pour la mienne de ne faire que ce que vous croirez bien.

Je ne vous présente pas d'excuse de la longueur de ma lettre ; je n'y ajoute, avec mon hommage profondément dévoué, que l'impatience d'être encore bien plus interminable quand, au lieu d'écrire, j'aurai l'intime joie de vous parler.

Paris, 31 mars 1855.

Princesse, loin d'oser attendre, en me faisant un droit de votre bonté, je ne suis jamais que touchée de reconnaissance, quand me vient un témoignage de votre souvenir. Je sais tout ce qui se dispute votre temps, les journées si remplies de devoirs et si bien aux autres, sans en excepter les absents qui prélèvent une part considérable sur vos courts loisirs. Veuillez donc vous croire toujours remerciée pour le passé, si ce n'est pour le présent. Nous recommencions, il y a peu de jours, un quatrième hiver ; voilà ce que nous pouvons mettre en regard de vos splendeurs de soleil, et de cette chaleur accablante dont de pauvres gens qui grelottent ne savent pas vous plaindre assez. Je verrais néanmoins un terrible revers de médaille dans l'appréhension du renouvellement de menaçantes secousses ; mais, grâce à Dieu, il y a plus de prophètes que de prophéties qui portent coup. En attendant, vous aurez dû à ce ciel radieux, non pas seulement des enchantements qui ont bien leur prix, mais encore le bien, autrement solide, de la santé, pour vous et vos chers enfants. Quant à nous, un régime tout différent s'est assimilé des effets tout analogues à lui.

Il n'y a que l'ignorance absolue et générale de tout ce que recèle non pas l'avenir seulement, mais même le présent, qui puisse expliquer le chaos des hypothèses et des contradictions successives où l'on vit ; on va de la paix à la guerre et de la guerre à la paix, par un mouvement continu, et on ne tient pas plus de compte de ses propres conclusions que des notions

qu'on vient de recueillir. Comme on croit plus facilement ce qu'on désire, c'est à la paix, à son espoir, qu'on revient par un irrésistible penchant. La présence de M. Drouyn de Lhuys à Londres et à Vienne avait été interprétée dans ce sens ; on parlait d'un armistice. Plus que de tout autre chose, on se prévaut du voyage de l'Empereur en Angleterre pour espérer qu'il rend impossible celui de Crimée, toujours au fond de toutes les alarmes, et qui démontre avec évidence sur quelle tête repose tout le bien-être de sécurité dont on jouit [1].

Paris, 18 août 1855.

Princesse, c'est déjà une si grande bonté à vous de penser quelquefois à moi, sans fatigue et sans rien qui tienne place, que, même autorisée par votre bonne promesse, je ne me permets que de désirer et point d'attendre. J'ai pu me figurer aisément à quel point vos jours de Londres étaient pris par les joies du retour après une première séparation de vos chers enfants, par les devoirs et la curiosité à satisfaire ; mais, à moi toute seule, je ne serais pas allée jusqu'aux consolations encore inespérées qui vous attendaient. Aussi ne puis-je vous dire avec quelle admiration reconnaissante j'ai embrassé l'espace immense rapidement parcouru à petit jour et à petit bruit. Vraiment, il n'y a que les choses faciles qui se fassent à grand'peine et à grand effort ; ce que nous appelons l'impossible se fait à lui

[1] L'empereur Napoléon était cousin de la duchesse Hamilton, par sa mère, Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Baden.

seul. Je suis arrivée ici presque en même temps que votre bonne chère lettre, et je n'aurais pas perdu un instant pour vous dire combien elle m'avait touchée, si je n'avais pas débuté par être bien souffrante. Vichy pourtant ne m'en a pas moins fait son bien accoutumé qui est de me redonner de la force et de me rendre des jambes, mais quand les misères sont complexes, on perd d'un côté ce que l'on gagne de l'autre.

Le 6 août, vous veniez à Hamilton Palace pour rentrer presque aussitôt dans votre île, où vos mois de campagne vont être encore la saison mondaine et brillante. Il me semble qu'il y a là un contraste fort tranché, même avec les beautés sévères, pittoresques et presque pensives de la nature qui est sous vos yeux ; le seul bonheur qui vous manque à Aran leur irait bien mieux : bonheur du fond de l'âme qui se met si bien en relation avec les magnificences du monde extérieur. Mais la touche divine laisse trace profonde ; le recueillement est surtout en soi, et vos sentiments ont plus d'un écho autour de vous. C'est avec joie pour vous, princesse, que je songe au plus prompt, au plus fidèle de tous, qui vous est assuré dans la longue visite de Mme Craven. Plus d'un nom propre, dans la ligne du dévouement si attentif et si persévérant de Mme Craven, nous a été cité en dernier lieu comme conquête ; mais j'ai su, en remontant à la source, que c'était prématuré. On passe un peu trop légèrement d'une tendance soupçonnée à une velléité, ou même à une volonté, pour en conclure un acte. Qu'il y a loin, je ne dis pas seulement du bourgeon, mais même de la fleur au fruit ? Je comprends pourtant qu'on ait besoin d'espérer vite, presque raison de le faire ; c'est tou-

jours un bon moment de pris sur la bise et l'ouragan.

Paris, 20 août 1855.

J'aime tous les avertissements qui me viennent de vous, comme l'exclusion nominale qui allait *da se*. A ce propos, je suis aise de vous dire que, même en conversation franche et ouverte avec les deux personnes que je vois ici davantage parmi celles qui vous sont attachées, je ne sais jamais ce qu'elles savent, je me le laisse dire comme si je l'apprenais ; j'en dis autant pour vos confidents d'office : la confiance qui me vient de vous ne va jamais à personne, par la simple raison qu'on n'ignore rien si profondément que ce qui nous est confié, et qu'avec aucun tiers ce n'est matière d'échange. Le mouvement auquel vous avez obéi me paraît juste et la suite naturelle, non pas seulement de votre amitié, mais de la confiance qu'elle inspire, de ce droit de dire les choses difficiles dont vous avez presque le monopole, ce qui constitue bien un peu le devoir. Les lignes en question, dont je regrette le fond et dont la forme étonne, sont assurément le vrai du moment, que l'humeur est pressée de faire connaître. Cela n'empêche pas qu'un vrai tout autre se montrait dans les dispositions précédentes et se reproduirait probablement dans celles qui suivraient, si l'espoir de quelque désunion en Europe venait à se faire jour. Une lettre que vous me montriez, l'année dernière, pouvait déjà mettre sur la voie de cette raideur hautaine, de ce langage peu mesuré. J'en avais conservé une impression pénible ; le dédain superbe va si peu à la radicale infirmité de l'humaine destinée que, partout

où j'en retrouve l'accent, il m'alarme. D'autres que moi vous parleront de l'entrée de la Reine [1], de l'affluence prodigieuse sur tout le parcours, de la longue attente du cortège et de l'enthousiasme qui, trop largement escompté, semble avoir suivi la décroissance de la lumière et du jour, depuis le débarcadère de Strasbourg jusqu'à l'Etoile. J'admets qu'au temps où nous sommes, les coups de canon de festivité en rappellent péniblement d'autres ; mais je ne vois réellement pas de contrastes choquants dans le programme de la visite que l'Angleterre rend à la France ; tous les temps paraissent convenir à des promenades, des dîners de famille, des courses de voyageuses, coupés d'une seule grande fête. Vraiment, quand il n'y aurait que l'Exposition, on comprendrait que la Reine n'ait pas retardé sa visite, l'Exposition étant un peu comme l'éclipse que toute la science et la volonté du célèbre Lalande ne pouvaient faire recommencer.

Au milieu de l'entrain des uns et de l'irritation croissante des autres, quel poids de préoccupations et de tristesses, cette fois réelles ! Les nouvelles données des deux parts sont plus contradictoires que jamais. On ne sait plus que penser de Sveaborg, que les journaux anglais et français donnent si positivement pour un succès marquant, et que les journaux russes réduisent à rien. Ce n'est plus l'avenir seul qui est obscur, on ne voit même pas un peu clair dans le présent ; il y a une telle confusion du possible et de l'impossible, qu'il n'y a rien à en tirer. Aussi tout s'ajourne, même les hypothèses, avec l'horizon qui fuit. Le général

[1] Visite de la Reine Victoria à Paris, au moment de l'exposition universelle.

Simpson est-il d'âge à avoir fait les guerres du Continent ou celles de l'Inde? Sa réputation dans l'armée anglaise était-elle déjà faite? L'ardeur du zèle du duc de Cambridge lui fait beaucoup d'honneur; mais on comprend bien que le commandement soit donné au seul titre du talent militaire, et que son rang de prince et son défaut d'ancienneté puissent être contre lui. Il me semble fâcheux que les critiques du voyage de la Reine soient si près d'elle : il faut se serrer d'un seul mouvement contre tout ce qu'on veut soutenir et surtout donner l'exemple. Quelques critiques isolées ne comptent pas; seulement il serait bien regrettable qu'on en prît l'habitude, et que, pour avoir crié contre le voyage, on se trouvât engagé dans la voie du blâme taquin, tel qu'il est naturalisé en France. J'ai une imperturbable confiance dans les destinées de l'Angleterre, mais c'est à la condition que les traditions de respect, soit pour l'esprit de la constitution, soit pour les personnes, s'y perpétuent.

Hier soir, ma chère et bien chère princesse, j'ai eu votre petit couteau; rien qu'une main amie entre la vôtre et la mienne, pour le mettre sur ma table qu'il ne quittera plus. J'ai vu Mme Craven, mais sans pouvoir encore causer à l'aise; j'ai su seulement qu'elle avait bien mis à profit la seule journée de Londres, où il lui a été possible de vous joindre. Mille tendres, profondes actions de grâce de toute la douceur des impressions que je vous dois.

Paris, 22 octobre 1855.

Princesse, quand je me venge, je fais en sorte de

ne pas me punir en même temps ; partant, mon silence ne serait jamais une suite du vôtre, lors même que je ne trouverais pas que votre bonté fait toujours beaucoup, toujours au delà de ce que j'attends. Il est vrai que j'aurais voulu vous remercier immédiatement de votre bon souvenir, mais je viens d'être bien misérable. J'expie un peu l'incurie mêlée de témérité qui m'a fait passer à Paris tout ce qui nous était réservé de beaux jours. Le manque d'air et de mouvement m'a fait un vrai mal, et je n'y retomberai plus par ma faute, si l'expérience de l'automne est encore la sagesse du printemps. Quelques mois de votre Écosse me paraîtraient un épisode charmant. J'aime cette nature grave et agreste, poétique de sa poésie propre, sans le secours des monuments et presque de l'action humaine ; il semble que la solitude doit y avoir plus de charme qu'ailleurs, que tout y fait tableau, même ce qu'on rêve. Je trouve trop de figures à celui de vos deux cents savants, et je vous félicite de la rapidité qui a fait de ce passage une vraie fantasmagorie. Une scène qui m'a paru touchante et primitive, c'est la messe dite dans votre chambre par votre jeune curé et répondue par vous, chère et bien chère princesse. Le divin sacrifice offert en présence d'une seule âme touchée de l'amour Dieu, c'est l'image de l'infinie charité qui concentre sur un seul cœur autant de miséricordes qu'il lui en faut pour sauver le monde. Vous étiez là tout un auditoire, et toutes les cathédrales du monde n'ont rien de plus précieux que votre autel portatif.

Vous aurez été rassurée presque en même temps que moi, pour le choléra de Paris, dont il n'est plus

question. C'est à Naples, dit-on, qu'il sévit, ce qui tient en suspens M. et Mme Craven au moment où ils se disposaient à partir. On ne parle que d'un petit nombre de cas, mais on ne va pas se mettre dans un lieu qu'on ne quitterait pas si on y était. Ce qu'il y a de plus ébranlé au temps où nous vivons, c'est la certitude, une certitude quelconque : les grands événements enroulent jusqu'aux plus petites choses et quelle obscurité quand on se reporte à la lutte dont on ne peut se distraire ! On est si impuissant pour la vaincre qu'il vaut presque autant tenir ses yeux fermés, afin de les reposer du moins au lieu d'essayer vainement d'y voir. Adieu, bien chère et bien bonne princesse.

Fleury 22 octobre 1856.

Chère et bien-aimée princesse, tout ce qui m'a vue a vu ma joie de votre cher portrait, dont je n'ai voulu encore vous rien dire ; joie recueillie et concentrée dans la solitude, qui ne se serait exprimée qu'avec gène et contrainte en allant vous chercher au milieu du bruit et du mouvement. J'ai attendu Hamilton, où j'espère vous prendre dans cette liberté et ce calme qui permettent l'impression vivante du bien que l'on a fait. Pour la première fois, je suis vraiment contente d'un portrait, et pourtant j'ai bien les conditions qui rendent difficile ! Vous vous rappelez peut-être mes éloges pâles et mitigés de celui de Winterhalter qui n'est qu'un beau tableau. Celui-ci vous représente comme mes yeux vous voient, comme mon cœur vous devine. Il est frappant de cette ressemblance qui saisit ce qu'il y a de plus intime, ce qui résume

l'être tout entier. J'ai eu, à cette occasion, une preuve bien sensible de la relation qui existe entre la vie du dedans et la physionomie du visage. Notre curé d'ici, homme plein d'esprit et de mérite, demeura frappé de ce portrait, et il se mit à le traduire dans une peinture du caractère, des dispositions, des sentiments de l'âme, qui reproduisait le plus fidèlement du monde une autre ressemblance avec vous, qui vous peignait enfin mot pour mot, telle que vous êtes pour la joie profonde de tout ce qui vous aime et vous connaît. Vous croyez peut-être, ma bonne et bien chère princesse, m'avoir fait grand plaisir, mais rien qu'une fois ! Vous avez fait bien mieux : en renouvelant l'impression d'une douce et affectueuse reconnaissance, vous aurez consolé chaque jour de ma vie. Combien de fois, néanmoins, en regardant ce portrait, je me suis plainte d'être si loin de vous, de présence par-dessus tout, et aussi de communications trop rares ! mais votre vie est déjà trop pleine, surchargée comme elle l'est d'honneurs, de soins et de devoirs, pour qu'on n'y mette pas une grande reserve.

La solitude est bonne aux vieilles gens : elle porte en elle-même sa lumière, et laisse entrevoir un peu celle à laquelle ils aspirent. Je prolongerai tant que je pourrai la mienne.

Les premières brumes me transportent toujours en Écosse, au milieu de vos montagnes admirablement colorées, mais dont le ciel n'a plus, passé les beaux jours, la permanence de cette clarté pure, vive et sereine, d'où vient le secours ; car hélas ! nous avons tous besoin de quelque chose, même du monde extérieur, qui nous aide à vivre, qui nous maintienne dans l'équilibre de nos forces.

A MADAME CRAVEN [1].

Paris, 12 août 1852.

J'avais bien raison, chère Madame, d'attendre un moment plus libre, car une fois commencés, il m'eût été imposible de quitter ces chers petits volumes [2]. Aujourd'hui vous pouvez les reprendre, je les ai longuement, lentement savourés ; ils sont, je l'espère, passés en moi-même. Quand vous voudrez toucher une âme ou presser son pas, confiez-lui ce trésor ; il agira à quelque état qu'il la prenne, en lui présentant, tout à côté de ce qui attire, tout ce qui stimule et pénètre. Jamais le contraste de beautés éparses dans la vie et de son profond néant ne m'est apparu plus frappant que dans ces pages. Toutes les conditions et toutes les aptitudes du bonheur s'y trouvaient, et pourtant que de retours de la nuit sombre ! et pour corrélatifs à des élans sublimes, quelle mort prématurée ! Mais il n'en est pas moins vrai que, joies et peines, tout ressort ici de grâces de prédilection. Le malheur même, chère Madame, prend dans votre famille l'aspect de je ne sais quelle faveur singulière, et dans

[1] Pauline de la Ferronnays, fille du comte de la Ferronnays, ancien ministre des affaires étrangères.

[2] Mme Craven avait confié à Mme Swetchine la plupart des matériaux qui, depuis, ont composé le *Récit d'une sœur*.

les coups les plus poignants, il y a de divins honneurs rendus. Quant à vous-même, comme je comprends maintenant que vous demeuriez inconsolable, et que tous les bonheurs du monde puissent vivre auprès d'un tel vide sans le combler jamais ! D'une autre part, quelle force dans le souvenir présent d'une telle affection ! qu'on doit se trouver honorée d'être aimée ainsi ! quoi de plus charmant que sa parole si inventive dans sa tendresse caressante, si inépuisable, si flexible pour mieux approcher, mieux pénétrer jusqu'à vous qui êtes à la fois sa première étoile sur la route du ciel, et aussi sa vraie sœur siamoise ? Depuis cette admirable lettre où son amour pour l'Église lui fait seul comprendre l'exil volontaire, et comment, l'Église bannie, l'exil même cesse d'être exil, jusqu'à celles où sa jeune pensée communique à toutes les choses de la vie sa fraîcheur et son enjouement, que de bonne grâce, que de naturel là même où elle est moins simple ! et avec quel bonheur se rencontrent sur son passage les paroles qui lui semblent manquer aux mouvements intimes ! A travers la plaisanterie fine et gracieuse, on sent toujours le sérieux de la pensée. Une basse continue de tristesse, nulle parole revêtue d'éclat qui ne jette aussitôt son ombre : tout le secret de sa destinée est là. Je ne sais si je me trompe, mais je crois voir une progression sensible, une élévation successive de la pensée dans toutes les lettres qui précèdent son mariage. Arrivée là, il y a un temps d'arrêt ; la vie terrestre reprend ses droits, elle alourdit un peu, car c'est un pesant bagage que toutes les sollicitudes entrant à la fois dans une âme à la suite d'une seule nouvelle espérance. Je com-

prends votre pénible froissement à ce regard de regret qu'elle jetait derrière elle, au moment où il semblait que l'affranchissement résumait pour elle toutes ses joies. Ah ! c'est que nous entrevoyons bien des choses, nous les goûtons par éclairs, mais nous ne les possédons pas ! La mort garde toujours son premier caractère, qui est d'être la solde du péché. L'idée de sacrifice et d'expiation s'y retrouve sous une forme quelconque. Saint Paul lui-même, parlant de la mort, dit comment il aurait voulu qu'elle fût et comment il reconnaît qu'elle n'est pas. Ce que nous voudrions tient toujours un peu de l'apothéose ; et cette humble incertitude où l'exemple des plus saints nous entretient est la vraie sauvegarde de nos précieuses consolations. Nous sommes si sincères, souvent sans qu'il y ait dans ce que nous disons un mot de vrai, et cela pour les plus incapables de se tromper eux-mêmes ! Nous ne savons pas ! mais que nous importe, chère Madame, Dieu sait !

Je ne puis vous rendre assez de grâces de tout ce que vous m'avez fait connaître, apprécier, chérir. Quel rare bonheur que la rencontre d'éléments qui s'assimilent si bien ! et vous tous, comme il me semble que j'ai vécu au milieu de vous ! Chère Madame, veuillez prendre cette grande bonté que vous avez eue pour une date que j'inscris et qui ne s'effacera plus ; si j'osais, je dirais qu'elle vous engage, car je crois fermement aux devoirs contractés envers ceux pour lesquels on a beaucoup fait.

Paris, 4 août 1853.

Ma bien chère, plus on est décidé à garder son indépendance, plus il est facile de prendre en belle humeur les atteintes qu'on voudrait y porter. Un Saint cité sans cesse a dit : *In dubiis libertas.* Cela n'est plus compris que par le Pape, et ce qui l'est trop par les gens raisonnables, c'est la pauvre et mesquine *Unitas* qui résulterait de l'adhésion aveugle à un joug si arbitrairement imposé. Avec ce système, l'application successive du jugement est proscrite, et en conséquence tout se passerait pour l'intelligence dans cette adorable Eglise catholique qui permet tout ce qu'elle ne défend pas, entre la réprobation d'une part et l'acquiescement inerte de l'autre ; c'est-à-dire qu'on fermerait son oreille à la parole la plus légèrement adverse, et qu'on s'abstiendrait de tout contrôle pour la parole si souvent dangereusement amie. Que quelques-uns le soutiennent, il n'y a pas trop de mal : dans le sein de l'Eglise toutes les nuances peuvent être représentées ; mais si une pauvre ornière se substituait à la grande route, où en serait-on ? J'ai toujours eu une peur instinctive du succès ; les plus saints peuvent être des pièges, et la rapidité des pas de votre ami dans la carrière du despotisme intellectuel m'y confirmerait encore. On se dit en bloc qu'on a réussi, et c'est bien de quoi prendre confiance en soi-même, et dans le nombre des moyens dont on a usé, on s'arrête à son insu à ceux de sa nature propre, qui n'ont souvent pour eux que de n'avoir rien empêché. Les Mardochée sont clairsemés et ne comptent pas.

A toutes les dates du mois de septembre vous êtes certaine de me trouver dans la rue Saint-Dominique, heureuse de vous revoir, et n'ayant jamais cessé de vous regretter ou de vous attendre. Jamais je n'ai eu moins le courage de bouger. Aujourd'hui nommément, 4 août, j'aurais dû me rendre à la très instante et très amicale sommation du P. Lacordaire qui reçoit ses amis à Flavigny, pour l'inauguration de la chapelle qui vient d'être fort agrandie, et qu'il fait coïncider avec la solennité du grand patron, saint Dominique. M. de Montalembert, M. Foisset doivent s'y trouver et beaucoup d'autres, s'ils ne sont pas empêchés, ce qui arrive rarement, même aux plus petits projets.

Et la guerre, qu'en croit-on à Londres? Je suis intéressée à la question à peu près comme l'était au lendemain l'évêque de Québec, la veille du jour où il était mangé par ses bons sauvages. Je n'ai jamais vu une agonie si longue ; c'est ce qui me fait croire qu'on vivra, car il n'en faut pas tant pour mourir.

Paris, 17 août 1853.

Si M. de *** vous a un peu critiquée, il ne vous en a pas moins dit le fond de sa pensée et, au demeurant, c'est tout ce que peut la plus belle fille du monde. Je le défends ici d'intérêt personnel. Consultée par lui, s'il lui fallait envoyer ou supprimer une de ses lettres, j'ai opiné pour qu'il l'envoyât, ne sachant rien de pis, dans les rapports anciens et affectueusement simples, que de garder à part soi quelque chose qu'on veut penser toujours et ne dire jamais.

Nous avons un temps détestable dont la déplaisance frivole a un côté sérieux ; de pauvres nerfs qui ne vivent que d'air et de clarté en demeurent écrasés. Heureusement, le ciel politique n'en est plus là. C'est la nuit de moins en attendant le soleil.

Paris, 27 septembre 1853.

Ma bien chère, je marche de petit chagrin en petit chagrin, parallèlement avec de grandes souffrances. J'avais voulu qu'un mot de moi vous reçût à Naples. Votre chère lettre venue, je n'étais plus pressée que de vous suivre, quand toutes mes volontés ont été mises à néant par une atteinte de ma névralgie des plus aiguës, mal en lui-même arbitraire et capricieux, à marche de comète. Rien n'est petit dans ce monde et rien n'y est court. Traitez donc avec une certaine importance cet hiver pour vous le faire agréable et profitable en tous sens. Quoi qu'en dise notre ami, ce ne sont pas là pour vous deux extrêmes, et le seraient-ils, vous avez tout ce qu'il faut pour les concilier. Si j'osais, j'insisterais sur ce point unique de quelques heures de la matinée irrévocablement réservées. Tout est dans ces heures que Philippe à jeun destinait aux affaires, où les bruits, les fumées du monde se dissipent, s'apaisent ; où l'on s'impose un tête-à-tête avec soi-même que le bon Dieu vient toujours déranger. Vous fais-je peur déjà ? J'ai toujours l'intention d'aller à Fontainebleau pour cinq ou six semaines, je compte partir du 1er au 3 octobre. En attendant, j'ai toujours la bonne fortune de ceux qui restent, les gens qui traversent Paris. Hier, c'était Montalembert ; avant-hier le P. Lacordaire, qui

fonde une maison à Toulouse, et qui en couvrirait la France, si sa famille était assez nombreuse pour suffire aux demandes qu'on lui fait. Lisez le petit volume de Mme de Gasparin, il est spirituel et piquant ; il y a vraiment dans ce livre, à côté de contradictions et d'inconséquences flagrantes pour tout le monde, à prendre et à garder.

Et le passage des Dardanelles ! Qu'en dites-vous tous les deux ? On soutient néanmoins qu'il n'y a pas une chance pour la guerre. On nous dira cela jusqu'à quelque chose qui renouvellera Navarin. Adieu, ma bien chère ; mille souvenirs affectueux pour votre cher mari.

Fontainebleau, 17 octobre.

Vos retours sur vous-même, ma très chère, sont des plus philosophiques ; je n'en suis pas moins mortifiée d'en être l'occasion : on peut être très malheureuse d'avoir travaillé à la perfection des autres. Je vous en prie, faisons un pacte. Je redoublerai d'ouverture et de sincérité, mais vous, de votre côté, vous croirez ce que je vous dis, et dans la mesure précise où je vous le dis. Si je vous avais écrit hier, je vous aurais dit que je quittais Fontainebleau, d'inquiétude pour Mme de Gontaut, dont les souffrances étaient fort augmentées et faisaient craindre un état grave. Mais Cruvelhier, qui a toujours soutenu que c'était purement névralgique, paraît ne s'être pas trompé, car la voilà beaucoup mieux depuis deux jours ; ce qui fait qu'au lieu de rentrer à Paris, je n'y ferai qu'une course et reviendrai ici jusqu'à ma retraite, en novembre, rue

de la Santé. Cette course que j'ai projetée me sera agréable : je reverrai Mme de Gontaut avec un plaisir nouveau, en raison de l'inquiétude qu'elle m'a donnée ; et puis j'ai à Paris un neveu qui y passe et Hélène qui arrive, et je leur épargne en même temps de venir ici en risquant de tomber sur un jour et des heures où les coups de lancette me ferment la bouche. J'ai passé ici des jours terribles, ne pouvant pas plus manger que parler, et même au complet repos, livrée à un animal plein de rage. Je n'en suis pas délivrée, mais il faut qu'il ait vieilli dans l'intervalle, car c'est encore sa morsure, mais ce ne sont plus les mêmes dents. On est si pressé d'être content de quelque chose, ou d'en espérer, que je fais honneur à Fontainebleau du mal enrayé plutôt que contenu. C'est une expérience faite sur la nécessité de me mettre sous le régime des arbres et du soleil.

Ce qui vous manque à Naples, ma bien chère, ce n'est rien moins que les deux pôles du monde, le spirituel et le matériel ; heureusement vous vous arrangez passablement du milieu. Je vous assure que, pour ma part, je ne traite pas légèrement les petits ennuis qui additionnés en font un grand. « Je ne suis pas assez heureuse, disait la duchesse du Maine, pour savoir me passer des choses dont je ne me soucie pas. » Mais quant aux privations considérables et sensibles, je crois vraiment que, par *interim*, non seulement elles ne sont pas nuisibles, mais qu'elles peuvent être très utiles. Ne faut-il pas au moins de temps en temps vivre un peu de son propre fond, se tenir debout et aller enfin jusqu'à marcher sans bras et même sans canne ? Sait-on bien en creusant un peu au fond de soi-même ce qu'on

y trouverait quelques lignes plus bas? J'ai peine à croire que Dieu ait voulu mettre nos efforts, nos progrès, tout ce qui nous est le plus précieux, dans la dépendance absolue des forces et des moyens qui sont refusés si souvent à nos bonnes et meilleures volontés. Je ne vous dis pas pour vous-même : *l'Italia fara da se*. Mais l'Italia ici a un auxiliaire si grand, si puissant, si miséricordieusement ami d'elle, que j'espère qu'elle se passera, sans s'en trouver mal, de tout autre secours. Dans tous les cas, Londres et Naples, c'est trop. Jamais oiseau n'a eu deux nids; c'est comme savoir servir deux maîtres. Ainsi donc Naples est en hors-d'œuvre de Paris. Dites bien à M. Craven tout ce qui se mêle en moi d'affectueuse reconnaissance à la pensée de cet hiver entier que sa bonté me promet. Je me suis surprise déjà plus d'une fois à rapporter à ce temps-là des soins que je prends aujourd'hui, des arrangements qui fourniront à nos bonnes causeries.

N'avez-vous pas regretté Ozanam et la vraie perte que nous faisons en lui? Et si vous voyez les *Débats*, n'avez-vous pas été tout-à-fait contente de deux articles de M. Ampère? Combien il arrive souvent qu'un fait isolé, un accent qui surprend et qui touche, quelques lignes émues révèlent tout un homme qui a pu s'évertuer dans une longue suite d'actions, dans beaucoup de livres, sans pour cela s'être fait connaître! Cela ne s'applique-t-il pas à telle ou telle lettre du comte Joseph de Maistre? Où en serait quelqu'un qui ne connaîtrait de lui que ses deux volumes sur Bâcon? Eh bien! il y a un bon nombre de gens qui meurent, en laissant après eux une impression aussi fausse que celle-là. Dites-moi bien le jour où il me faut écrire pour que ma

lettre parte de Marseille ; dites-moi, non pas le jour de Marseille, mais celui de Paris. Adieu, très chère, c'est bien de tout mon cœur que je vous embrasse et vous aime.

Paris, 15 décembre 1853, couvent des Augustines.

Ma bien chère, je me passe très aisément de comprendre le bien que je vous fais, et je m'arrête à la douceur que je sens être mutuelle. Dans la sincérité des rapports, les parts se nivellent : ce que l'un inspire, l'autre l'achève, et dans ce mouvement je défie qu'on démêle ce qui appartient en propre à la pensée qui s'articule. A force de voir les choses rendues faciles, on s'attend presque à ce que tout le soit, jusqu'aux éléments, et j'étais loin de supposer si pénible cette traversée, jugée très mauvaise par vous qui avez tant de points de comparaison. Je pense que c'était une coquetterie que la mer faisait à Naples, une manière d'ajouter à son charme et au prix du repos. A ce qu'on voit sans prisme il n'y a pas de danger, et bien des choses militent déjà contre les splendeurs méridionales en faveur de votre *Home* brumeux. Car, si vous êtes établie dans le Nord, d'où on sort toujours, rien ne peut faire que nous ne soyons pas votre première étape.

Ne vous étonnez pas que le mal fasse tant de chemin en si peu de temps ; il ne fait que descendre, tandis que le bien aspire toujours à monter. Mais s'il y a souvent lieu à s'attrister localement, il n'y a point, je crois, à s'inquiéter au point de vue général. Un bien notoire, qui s'appuie sur une vérité, ne peut disparaître

de ce monde. Les éclipses et les oscillations ne comptent pas, et même, un peu comme le caporal, qui jugeait l'immobilité « le plus beau mouvement de l'exercice », on peut juger le *statu quo* nécessaire pour condenser et tasser ce qui s'évaporerait ou s'en irait en poussière. Cela n'empêche pas que sous le régime de cette immobilité, tout ne s'étiole et ne périclite, jusqu'aux forces disposées à travailler pour elle. Tout devient alors occasion ou matière de soupçon, jusqu'à l'exercice du bien le plus pur qui se fasse sous la voûte du ciel. Néanmoins c'est peut-être moins absurde que cela ne le paraît ; et sous certaines conditions, je ne répondrais pas qu'il n'y eût quelque chose de séditieux dans la raison et le discernement.

Qu'avez-vous dit du comité des Duchesses [1] ? de ce grand apparat donné à leur sympathie pour la *Case de l'oncle Tom* ? Je ne sais pas trop si ce premier mouvement n'est pas de ceux dont on dit qu'il faut se défier ; mais la générosité a toujours une sorte de grandeur. Ce que je voudrais voir, ce sont les termes mêmes dans lesquels cet acte s'est produit. Il est évident que ce qu'il y a d'insolite, demande, pour échapper à un peu de ridicule, une grande simplicité. Dans tous les cas, il y a ici un signe prophétique des destinées de la liberté dans ce monde, de la liberté civile du moins, qui à la rigueur peut attendre l'autre. La discussion s'engage aujourd'hui entre les sentinelles de la civilisation avancée ; et pendant qu'on parlemente à travers

[1] Réunion de dames qui avait eu lieu à Londres, chez la duchesse de Sutherland, dans le but de témoigner une publique sympathie à Mme Beecher Stowe, et à la cause défendue par elle dans ses ouvrages.

l'Atlantique, les idées qu'on soulève prennent droit de cité dans les intelligences. On rétorquera les arguments des deux parts. Dans le domaine de l'action, toute question a son côté vulnérable ; mais les obstacles ne tiendront pas indéfiniment. Au siècle où nous vivons, l'impossible perd toujours du terrain.

Je rentre chez moi le 20. J'ai une peine infinie à me tirer d'ici, mais l'épisode ne doit pas devenir l'histoire, et mes plus indéplaçables limites sont ma chère nuit de Noël. Adieu, chère et bien chère.

Paris, 25 janvier 1854.

Ma bien chère, votre lettre est si bonne, si affectueuse, que l'impression qui m'en reste est encore aussi chaude que si elle était récente. Il n'y manque qu'une chose, c'est la date fixe, prochaine, irrévocable, de votre venue ici. Votre présence a pour moi une valeur intrinsèque, qui n'a besoin de rien emprunter aux accessoires, pas plus que d'être rehaussée par les contrastes. Néanmoins il me semble que dans ce moment-ci j'apprécierais mieux encore ce que j'appréciais déjà si bien, la franchise de la parole pour tout ce que je rengaîne ou débite mal à propos. Quel guet-apens au sortir d'une retraite qu'une lice qui vous renferme, et où se heurtent tous les intérêts et toutes les passions ! Ah ! que je m'aimerais en Italie deux fois pour une : l'une pour y être, l'autre pour ne pas être ici en ce moment? Cette atmosphère de colère, d'acharnement, de malignité, m'est antipathique ; entre l'injure et le morne silence, il n'y a pas même place pour la discussion. Cette opinion divisée à l'infini ne s'unit que dans

l'ironie et la haine. N'y a-t-il pas hors de ce monde un lieu où les choses doivent se passer à peu près ainsi ? Que cela ne vous fasse néanmoins pas trop peur. Les grandes eaux de cette colère sont un peu comme les torrents d'Italie qu'on passe bientôt à pied sec. Et puis, vous trouverez un certain nombre d'indépendants, disséminés, comme le bon sens, dans le monde des salons, mais promettant de s'accroître.

Quand reviendrez-vous ? Pourquoi pas avant Pâques ? Si vous et M. Craven avez bien secoué les chaînes du beau ciel de Naples, vos souvenirs de la nuit de Noël ne viendront-ils pas à notre aide pour vous décider ? Mais si, par une disposition que j'ai beaucoup de peine à admettre, vous ajourniez, pourquoi ne vous feriez-vous pas précéder de ces feuilles qui m'appartiennent par nos points de vue communs, nos accords de pensée presqu'en toutes choses ? Vous qui savez si bien nourrir vos souvenirs, en vivre, et pour qui le passé est à peine absent, que de bons moments vous ménage dans l'avenir le soin de fixer les pensées qui traversent votre esprit, cette essence cachée au fond des faits et qui leur survit ! Il faut la parole et peut-être même écrite pour prendre vraie possession de sa pensée, peut-être même pour lui donner l'existence. Dans l'Eden même, les choses n'ont vraiment existé qu'après avoir été nommées.

J'ai eu depuis vous un seul, mais vrai plaisir, c'est de revoir la princesse Marie, plus simple, plus candide que jamais. La vérité de ce caractère est adorable. C'est une de ces natures qui n'ont pas même la conscience de leur humilité, tant elles en sont pénétrées ; et c'est un vrai phénomène moral que cette navigation

saine et sauve à travers les éléments très suspects, dont notre pauvre monde est composé. Au revoir, bien chère ; dites-moi bientôt qu'il sera prochain ou consolez-moi encore plus vite s'il doit être ajourné. Vous savez, j'espère, tout ce que vous êtes pour moi !

Paris, 15 mars 1854.

Ma bien chère, je reste en France, et il est certain que c'est ce que je préfère, quoiqu'il ne soit pas moins vrai que cette guerre, pour moi intestine, me condamne, présente ici, à beaucoup d'émotions pénibles. La guerre lointaine, sur le sol étranger, est encore quelque chose d'abstrait. Le Danube est un peu comme le Caucase, ou pour vous l'Algérie ; mais depuis que la Baltique est devenue le point de mire, je m'en émeus bien autrement. C'est la menace de luttes sanglantes, de désastres de tous genres sur le terrain de mes plus anciens souvenirs et sur des rivages connus ; c'est l'idée de patrie, mais par la chair et le sang. Que de maux contenus dans une seule démarche, dans une seule parole cupide, orgueilleuse ou imprudente ? Il faut que la guerre soit irrévocablement arrêtée dans les décrets éternels, comme le pensait, pour la durée de tous les temps, votre amie Radowitz, dont je ne vous ai pas encore parlé, et que pourtant j'ai beaucoup regrettée, de vos regrets à vous, que je sais douloureux, et aussi de ceux que le monde n'a jamais assez de la disparition de ces lumineuses intelligences qui l'honorent par-dessus tout. Je ne sais si l'Allemagne lui a rendu l'éclatant hommage qu'elle lui devait ; mais le temps où nous vivons est particulièrement complice

de l'ingratitude humaine. Toujours on a beaucoup oublié ; mais aujourd'hui le public n'a plus signe de vie à donner à la mort de ses plus chers favoris. J'observais l'autre jour que je n'avais pas entendu nommer Silvio Pellico une fois depuis qu'il nous a été enlevé.

Vous savez M. de Bois-le-Comte revenu dans le meilleur état de santé possible. Il est fort intéressant sur l'Algérie. Vous verrez son mémoire sur le martyr de Géronimo, dont une tradition mystérieuse révélait l'existence à travers la nuit des temps, à la place même où il vient d'être découvert. La solennité qui a été donnée à l'examen des pièces qui constatent l'identité du corps saint, portait, par le nombre et la qualité des examinateurs, un caractère qui constituait une véritable anomalie, avec les préoccupations de notre temps, ce que M. de Bois-le-Comte a bien fait ressortir dans le rapport qu'il était chargé d'en faire.

Adieu, très bonne et très aimée. Je m'ennuie beaucoup et je me plains de tout, me disiez-vous dans votre dernière lettre. Eh bien, moi qui vous veux plus heureuse que personne, je vous dis et vous conjure de ne vous plaindre jamais *in petto*, seule plainte qui compte, et de remercier toujours. Bien des gens vous le diraient, et moi je vous le dis de conviction intime, moi qui, morte à tout, ne peux plus vous envier que vos douleurs. Croyez à mon affection la plus tendre et la plus inaltérable.

Paris, 7 mai 1854.

Je lance ce petit mot au hasard, ma bien chère, pour me donner en grande hâte le grand plaisir de vous

dire que c'est immobile que je vous attends, avec certitude de ne rien perdre du temps que vous passerez ici. On me dit que je ne puis l'espérer que très court ; il suffira toujours pour nous remettre à flot et ramasser le fil qui ne peut se rompre. Je ne vous dis rien des pages dont vous faites mon bien ; je les ajourne à nos entretiens, longs, je l'espère, et paisibles. Je ne m'arrête, dès à présent, qu'à vos chères douces paroles, auxquelles rien ne manque, pas même l'inflexion, tant celles de votre voix sont présentes à mon oreille. Je vois que Naples est un rival que Londres et Paris ne craignaient point assez ; s'il l'emporte indéfiniment, vous l'assainirez ; il ne faut pour cela que la sainte amulette d'une droite et pure volonté, le plus sûr des contre-poids.

Vous aurez eu comme moi le cœur navré de la mort du pauvre Donoso Cortès ! Tout ce qui a été révélé de lui à sa mort, nous l'avions pressenti. M. de Bois-le-Comte vous aura donné les détails de cette longue et douloureuse lutte dont toutes les péripéties m'ont frappée comme sinistres. Je n'ai jamais rien espéré ; la certitude était ailleurs, et rien ne se peut comparer à la sublimité de la foi qui en était le gage.

Que ce mot vous joigne ou non, vous vous savez toujours attendue, je l'espère, avec l'impatience d'une chaude et vive tendresse.

Montmorency, 29 novembre 1854.

Ma bien chère, pour tout le monde cette guerre est la guerre d'Orient, pour moi, c'est la guerre civile ! Mes impressions en ce qui regarde mon pays sont bien

assez vives, me laissent bien assez susceptible, pour que je sois assurée de ne manquer envers lui à aucun devoir. Depuis Sébastopol, je me dis qu'il n'y aura d'infériorité de vaillance ou de dévouement pour personne, hélas! seulement, des larmes pour les uns et pour les autres ! Et de quelle durée menace une lutte qui se prolonge ? On commence sans animosité, mais l'acharnement croît, et on finit par la haine. Ah ! qu'il ferait bon, dans des temps comme ceux-ci, se réfugier dans un pays neutre, c'est-à-dire dans un pays livré à d'autres querelles, mais dont la nature est moins acerbe. Vous pouvez croire que j'ai pensé mainte et mainte fois que ce serait un bien bon moment pour aller vous voir ; mais un voyage en hiver ! mais rentrer, ce qui n'est pas toujours le corrélatif de sortir ! Plus d'une personne que vous serez bien aise de revoir prend le chemin de Rome. Je voudrais bien que notre chère princesse Marie pût faire de même. Je viens de la voir ; elle est encore ici pour s'en aller très immédiatement à Nice, qu'on lui conseille. Je ne la revois jamais sans être plus frappée de cette nature si droite, si limpide, qui, à elle seule, fait lumière.

Qu'avez-vous dit du discours de Mgr d'Orléans [1] ? question oiseuse : je vous ai vue soulignant les mêmes passages que moi. Mgr l'évêque d'Orléans me semble à l'Académie être le seul qui aurait pu faire ce discours, et à qui, seul aussi, rien n'en aurait été contesté. Il faut pour cela, assurément, beaucoup d'autorité justement acquise, mais aussi beaucoup d'appui dans le monde politique pour oser, quoique fort de son droit,

[1] Discours de réception de l'évêque d'Orléans à l'Académie.

un langage à la fois si haut et si oublié. Quant à moi, vous savez si, sur la foi de tant de grands exemples, je me permets d'y applaudir. Mme de Staël ne disait-elle pas que ce n'était pas la liberté qui était nouvelle en France, mais le despotisme ? Je suis souvent tentée, en remontant la tradition, d'appliquer ces paroles à l'Eglise, non assurément en ce qui concerne le suprême pouvoir qui s'y exerce, mais les tentatives de la foule des petits envahisseurs.

Et notre pauvre amie Sainte-Aulaire ! Cet intérieur frappé ne vous fend-il pas le cœur ? Le malheur qui s'aggrave, on ne voit que cela ; mais je ne puis dire la peine que j'ai à un bonheur qui se détruit et un bonheur dans toutes les conditions que je lui aurais imposées. Mourir quelques jours après une mère qui a vécu près de cent ans a été, pour M. de Sainte-Aulaire, une mort prématurée et précédée d'une autre mort bien autrement contraire à l'ordre de la nature [1]. Ce sont les fondements et la clef de voûte qui m'ont paru ébranlés en même temps. Je doute que cet intérieur si charmant puisse jamais reprendre à tout ce que son calme habituel comportait de doux et en même temps d'actif. De longs et intimes entretiens m'avaient fait bien connaître cette chère Victorine ; et dès lors rien ne me paraissait comparable à cette équanimité d'âme, à cette sérénité d'esprit qui, passant en revue tous les malheurs possibles, n'admettait pas que la mort en fût un. Jamais on n'a professé, d'une manière qui semblât plus naturelle, ce stoïcisme

[1] Victorine de Sainte-Aulaire, mariée au baron de Langsdorf, ministre plénipotentiaire de France à la Haye.

chrétien qui fait du péché le malheur unique ; et pour Mme de Langsdorf toutes les pièces sont venues à l'appui. Depuis 1848 qui, en brisant l'avenir de M. de Langsdorf, privait elle et ses enfants d'une brillante existence, les revers de fortune, les symptômes du mal dont elle a péri, n'ont jamais rencontré chez cette femme, si jeune encore, qu'une vraie magnanimité d'acquiescement ; c'est sur une nature heureuse et surtout équilibrée que la grâce est venue se greffer.

Rien que des tristesses, ma très chère, et combien les miennes auraient besoin de vous ! Pourquoi cet hiver que je vous remercie tant de me donner, se trompe-t-il d'un chiffre ? Je suis cependant un peu réconciliée avec Naples, depuis que vous n'avez plus à lui reprocher son incompatibilité avec le travail. Je suis charmée, pour vous et pour moi, que vous ayez achevé le vôtre, et j'espère que sans presque d'interruption, vous vous découvrirez, même en le créant un peu, quelque nouveau devoir qui sera pour votre pensée une intarissable source d'intérêt. Nous ne sommes jamais assez en paix avec nous-mêmes pour ne pas avoir besoin d'auxiliaire. Le travail est cet ami-là. Il est seulement de ceux qui ne veulent pas que l'herbe croisse sur le chemin qui mène à eux. Là comme ailleurs, il y a péril à la négligence ; on ne se retrouve pas comme on veut. Ne m'oubliez pas près de M. Craven, et dites-lui combien sa bienveillance m'est douce.

Paris, 14 juin 1855.

Vous me demandez, ma chère et bien chère, ce que

je fais ? Je perds mon temps de la manière la plus grave et la plus stérile qui se puisse imaginer, à côté des grands embarras et des grandes tristesses. Tous mes projets personnels se résument en une immobilité complète. Une fois enfoncé dans un fagot d'épines, tout ce qu'on peut faire de mieux, c'est de ne pas remuer ; et si l'air dense de Paris n'est pas celui de l'hygiène recommandée, cette très petite considération se perd très aisément dans l'anxiété où l'on vit.

Mme de Montalembert est ici retenue par l'indisposition de sa petite sœur. Ce que vous me dites des appréciations de son mari est tout ce qu'on lui avait prophétisé. Il lui restera toujours assez de goût pour l'Angleterre, et l'Angleterre a assez de mérite pour fondre ses préventions *comme neve al sol* [1]. L'Ecosse complètera ses enthousiasmes ; ce sera la poésie descriptive après l'histoire parlementaire, dont sa forte imagination ne fera plus qu'un seul tout. Vous aurez du plaisir à le retrouver à son complet d'admiration ; il en aura davantage à vous retrouver dans cette charmante demeure dont vous ne jouissez plus depuis que vous devez la quitter. Je comprends vos regrets : aucune de nos volontés n'est prise à rebrousse-poil, sans qu'il en coûte ; mais vous avez abrégé les hésitations et tranché dans le vif, c'est heureux et sage.

Qu'espère-t-on dans votre pays de la guerre ? A quelles conditions s'arrêtera-t-elle ? quelle suite aux desseins dont le produit net n'a été encore que d'innombrables désastres et malheurs ? Des intérêts opposés ne peuvent faire des vœux identiques, et la seule

[1] Comme la neige au soleil.

consolation, c'est que chacun ne croit faire que son devoir. Que ferez-vous quand vous aurez assez de Londres ? Suivrez-vous votre projet d'Aran [1], à la grande satisfaction de notre chère princesse Marie, que j'attends très immédiatement ? Je voudrais bien conclure de la course que le duc fait à Londres que son séjour ici sera prolongé, sa présence m'est toujours si douce ! Dit-on toujours autour de vous que la reine Victoria vienne ici au mois d'août ? Il me semble que les impressions emportées sont en tout analogues à celles qui y ont été laissées, et la sincérité se rencontre bien plus souvent qu'on ne le croit dans ce qui s'explique [2]. La vérité du moment est chose fort peu rare, et le peu de durée souvent qu'on lui oppose ne prouve rien contre. Tout s'explique et rien n'étonne quand on a pu voir, comme moi, à quarante ans de distance, deux empereurs Alexandre en guerre avec deux empereurs Napoléon, et qu'on a pâti des deux guerres, ce qui ne laisse pas de rendre plus incisifs le souvenir et l'impression.

Si je veux votre amitié ? si je veux qu'elle dure, qu'elle augmente ? Vous ne demanderiez pas cela si vous saviez qu'elle est au nombre des plus grandes grâces qui composent mon trésor.

Paris, 19 juillet 1855.

Je ne vous ai pas dit immédiatement à quel point

[1] Château du duc d'Hamilton, en Ecosse.

[2] L'Empereur Napoléon était allé en Angleterre, et la reine d'Angleterre se disposait à venir à Paris.

j'ai été heureuse de votre dernière lettre, et le secret de mon ingratitude. C'est que, lorsque le silence gardé m'inquiète, je ne pense qu'à écrire et puis, suis-je rassurée et contente, je fais comme les neuf bons juifs sur dix, qui emportaient le bienfait sans en remercier. Toujours est-il que je suis aise et joyeuse de la perspective de vous tenir. Tout y est ici : durée, voisinage, certitude, dans la mesure que comporte le mot. Je vous pardonne vos regards rétrospectifs et vos regrets du moment ; je fais plus, je les comprends : vous y rattachiez des plans d'avenir. Rien de ce qui n'est que passage ne peut être mis en comparaison de ce point fixe, assuré, où la pensée revient comme au gîte pour s'y promettre les douceurs du repos. La déception est toujours amère, mais son fruit peut être doux : c'est une rente qui survit au capital perdu, et de nous seuls, irions-nous jamais au-devant d'une épreuve utile, souvent nécessaire ? Lors même que nous en aurions le courage, nous n'en savons pas assez long pour cela. Laissons faire ! L'abandon, en tout ce qui échappe à notre volonté, est la suprême sagesse. Un des privilèges du chrétien, c'est de ne jamais subir.

Quant à moi, ma bien chère, j'étais déjà toute réconciliée avec mon immobilité. Jugez si aujourd'hui j'y trouve à redire ! Nous mènerons bonne, paisible vie ; rien ne peut empêcher qu'elle ne soit triste, mais je ne sais si elle ne l'est pas davantage pour ceux qui s'étourdissent. Adieu ; c'est de cœur et d'âme que je vous embrasse.

Paris, mercredi 17 octobre 1855.

Votre lettre de Marseille m'a fait beaucoup de bien, tout le bien que vous désiriez, ma très chère, et votre bonne amitié le savait à l'avance. J'avais besoin aussi d'être rassurée sur votre route. On m'avait parlé d'éboulement, et je vois que la rapidité a racheté tout ennui, comme le doit faire un honnête chemin de fer qui sait son métier. Je dis comme vous : les deux heures qui nous restaient auraient pu être mieux employées ; mais quand l'abandon ne prévoit ni ne calcule ce qui va se dire, on se trouve commandé par l'inopiné. En général, la sincérité est emportée par son mouvement propre : ce qui vient d'elle se place comme il peut. Du reste il n'y a pas de regrets à avoir : nous redirions les mêmes choses, seulement affranchies de la précipitation qui les dénature presque, ou du moins qui empêche qu'on ne se comprenne aussi bien. Enfin, quoique de trop loin, nous allons continuer à cheminer ensemble : vous, dans la voie de ces progrès qui vous tentent, et moi, renfermée dans mon rôle de témoin, que vous saurez bien empêcher d'être ingrat.

Combien j'ai pensé à vous hier, en lisant d'un cœur ravi le manuscrit intitulé : *Frédéric Ozanam*, que le P. Lacordaire m'a fait passer pour le livrer à l'impression ! C'est un morceau délicieux. Nul ne sait mieux que lui faire vibrer les cordes les plus intimes. Le sujet appelait des questions délicates, mais elles sont touchées avec une réserve qui laisse cependant intacte la sincérité.

Paris, 30 octobre 1855, couvent des Augustines.

Chère et bien chère Pauline, je m'étais dit que ma première lettre datée du refuge serait pour vous ; mais j'étais loin de deviner sous quelle dure condition je serais doublement pressée d'aller à vous ! Hier, au moment de partir, en remuant des papiers, figurez-vous ma stupeur en tombant sur un gros paquet à votre adresse, que Montalembert m'avait remis pour vous à son passage, il y avait plus de deux mois, et dont j'avais si bien perdu toute souvenance que, le corps du délit entre mes mains, je ne pouvais me rappeler ni le moment où je reçus ce paquet, ni aucune des circonstances qui s'y rattachât. Mon chagrin seul a pu égaler ma surprise. Comment qualifier un si étrange oubli ? Il a fallu pour cela un état de vacance et d'absorption tout nouveau ; car sans faire comme une femme de chambre que j'avais et qui, toutes les fois qu'elle oubliait quelque chose, faisait l'éloge de sa mémoire, il est pourtant certain que c'est le premier grand mauvais tour de ce genre que me joue la mienne. Aussi, en suis-je profondément déconcertée et humiliée. Mon plus vif malaise est ici pour Montalembert, et vous démêlerez combien cela est confiant et tendre pour vous. Je me dis, pour me supporter, que ma faute est bien involontaire, que mon grand soin du paquet, mis dans le tiroir réservé aux plus importants, a tourné précisément contre moi, tout en m'absolvant de négligence. Mais qu'importe ? le mal a toujours été fait, et un grand châtiment me menace si vous ne voulez plus, l'occasion s'en présentant, vous servir de moi. Sous le coup de ce vrai regret,

j'ai fait immédiatement à ce pauvre paquet une double enveloppe, et je l'ai envoyé à Joseph de Gabriac, en lui demandant de vous le faire passer par les Affaires étrangères, aussi promptement et aussi sûrement que faire se pourra. Je suis partie là-dessus, et n'ai point encore de réponse ; mais comme un premier trouble dispose à tous les troubles du monde, je doute à présent si j'ai bien fait.

Votre rapatriage avec la mer en arrivant à Marseille m'avait rendu toute confiance, et le beau temps n'y a pas nui. Je vous ai suivie ; j'ai compté les jours, et, le lundi matin, je me suis dit que vous pouviez être arrivée, comme votre bonne et chère lettre me l'a depuis confirmé. Être chez soi est l'essentiel, et si je veux bien que vos regrets de Paris aient commencé par être douloureusement vifs, je ne leur en demande pas moins de ne réfléter aucune ombre sur les objets qui sont sous vos yeux. Pour cela, rien de plus efficace que d'y associer des idées d'avenir, en les acceptant immédiatement sans trop se préoccuper des contrastes d'admiration et de tristesse, réveillés en vous : nous sommes bien assez complexes pour que deux cordes vibrent à la fois.

Je suis contente ici de ma chambrette, du temps clair et doux, de la bienveillance de tous les visages que je rencontre, de ceux-là mêmes, en assez bon nombre, dont le budget intellectuel n'est pas fort en équilibre, sans qu'il y ait précisément danger de le voir verser *on the wrong side* [1]. Je ne rentre jamais dans la retraite sans avoir peine à concevoir que je m'en passe si habi-

[1] Du mauvais côté.

tuellement. Il y aurait là un mot à prononcer, car c'est vraiment le courage qui manque à mon attrait. J'ai encore relu votre lettre une troisième fois, tout y est satisfaisant de vérité ! Pour peu qu'on observe et qu'on réfléchisse, ce qui frappe davantage en partant du bas de l'échelle jusqu'à son sommet, c'est combien nous sommes artisans de nos plus grands maux, complices dans les faits extérieurs et agents provocateurs de nos peines les plus vives. Nous pouvons bien nous féliciter que ce ne soit pas au soin intelligent de notre bonheur sur terre que Dieu ait attaché la récompense finale, car il y aurait eu, de cette affaire-là, un bien autrement petit nombre d'élus. La veille de mon départ et du sien pour Azy[1], j'ai passé la soirée avec M. Cochin. Nous avons bien parlé de vous, et c'est avec un sentiment qui me coûtait peu, que j'ai compati à son regret de vous avoir manquée.

Les échantillons que j'en ai ici me mettent sur la voie des susceptibilités partout ailleurs, et notre temps n'est que trop propre à les entretenir ; temps de vraies ténèbres qui livre les imaginations à leur peur ou à leur haine. Vous avez vu nos pertes, désastreuses en elles-mêmes, sans pour cela abréger davantage la lutte ou faire prévoir son issue ? Il y a assurément beaucoup plus de souffrances d'un côté, et néanmoins il y a encore, plus qu'on ne le croirait peut-être, égalité de chances ; car si nos pertes sont appréciables, il y a des dangers qui ne le sont pas : Dieu tient la dragée haute à notre curiosité.

Pouvez-vous me demander si j'ai le temps de lire de

[1] Château, dans la Nièvre, du comte Benoist d'Azy, beau-père de M. Cochin.

longues lettres quand elles sont de vous? C'est seulement comme cela que je les aime. En tout, je n'aime ni l'abrégé, ni le condensé. S'il n'est pas vide, il n'est pas assez sincère. Pour les gens qu'on aime, on ne les embrasse jamais assez dans tous leurs replis. Demanderait-on leur portrait en raccourci? Cette idée s'est-elle jamais présentée, même dans l'intérêt de faire briller le talent d'un artiste habile? On m'interrompt ici; à bien des traits vous reconnaîtrez la précipitation.

Paris, 7 novembre 1855.

Rien qu'un mot, ma bien chère, pour suivre le cours de mes lamentations. Les mauvaises affaires ont une mauvaise queue; votre paquet, au lieu de courir et de voguer vers vous, gît, immobile, au fond d'un tiroir. La réponse à mon envoi a été que Joseph de Gabriac était absent, on ne savait pour combien de jours. Depuis, on a repassé chez lui; mais jusqu'à présent pas de retour. S'il tarde, peut-être aurez-vous le temps de me répondre et moi de m'en féliciter : ce retard a peut-être prévenu un mode d'envoi qui ne vous convenait pas. Vous voyez que mes hypothèses n'enveniment pas mon chagrin, et qu'à tout incident fâcheux je cherche un amendement possible. Ceci me mène très logiquement et très inopinément à un envoi que je vous ai fait peu de jours après votre départ : une gravure du P. de Ravignan au burin, frappante de ressemblance et très passablement exécutée. Vous vous direz que quelque chose y manque encore, d'abord tout ce que le P. de Ravignan conserve de jeunesse et l'âme du regard; mais qui, au surplus, est

jamais content d'un portrait? C'est plus tard qu'ils deviennent chefs-d'œuvre pour ceux qui n'y voient qu'un tableau. Néanmoins j'ai pensé que ces traits, rendus à peu près pour la première fois d'une manière quasi fidèle, récréeraient votre vue et qu'ils auraient les honneurs du sanctuaire domestique.

Vous vous rappelez l'un de mes *desiderata*? Eh bien! l'autre jour, je suis tombée sur une ligne qui résumait tout ce que j'avais voulu et n'avais su vous dire, et qui instantanément m'a fait vous nommer. Il s'agissait de la possession de soi-même, de quelqu'un qui avait atteint le point si envié de l'assiette dans le succès. L'assiette, voilà ce que je cherchais! ce mot dit tout. Adieu, ma bien chère Pauline, la solitude me fait grand bien, mais pas encore celui du repos; j'ai apporté ici un trop lourd arriéré.

Couvent des Augustines, 28 novembre 1855.

Votre lettre, venue hier, était vivement désirée, ma bien chère, et m'a fait tous les biens du monde. Je savais le choléra à Naples, mais point la tempête, cause plausible de retard, et qui m'a mise bien mal à l'aise. Il est piquant, en terre ferme, de dépendre autant de la mer; mais c'est encore la rapidité, vu la terrible facilité, avec laquelle toute espèce de bien passé en habitude crée une souffrance par exception. Grâce à Dieu, le choléra s'en va; et bientôt, j'espère, il ne vous restera de tonnerre, de grêle et de tous les ébranlements à grands fracas, qu'un temps encore un peu trop chaud qui ne peut manquer de faire envie aux gens qui grelottent. Tout est bien depuis vos

bonnes nouvelles. J'avais su déjà cette mort de la fille du duc Santo Isidoro, et d'autres encore qu'on nommait. Sur ce que vous m'en aviez dit, j'ai bien pensé que vous regretteriez M. de Lacour, qui a réussi partout où il a été, même à Vienne, ce qui suppose, dans un homme qui a vécu ailleurs, un esprit souple et assez riche pour changer de répertoire selon l'occasion [1].

M. de Falloux a passé quinze jours ici ; Montalembert sept ou huit ; Albert de Broglie aussi ; enfin tout l'état-major du *Correspondant*, qui les réunissait. Le pauvre M. de Melun vient de perdre sa mère, triste issue d'une longue maladie. Elle n'était pas très âgée : il pouvait espérer la conserver encore. Le voilà bien seul ! Avez-vous lu les articles de Veuillot sur la reprise du *Correspondant*, qu'on voit, selon lui, depuis tant d'années, toujours occupé à renaître ? Cet homme serait amusant, si on ne s'arrangeait pas pour en faire un symptôme des plus graves. Lisez-vous la *Revue des Deux-Mondes ?* Après beaucoup d'excellents articles, et un, en dernier lieu, détestable, qui n'est pas même du crû de son auteur, tout emprunté qu'il est à la perverse école de la philosophie allemande, je vous engagerais à demander le *Marquis des Saffras*, roman en trois ou quatre articles, d'un débutant, M. Jules de Madeleine. Il y a des longueurs, mais beaucoup d'esprit et mieux que cela. Je vous recommande aussi l'*Avertissement* dont M. Thiers fait précéder son onzième volume. Ces pages m'ont ravie ; l'accent de la vérité ne peut pas tromper ici ceux qui en éprouvent un vrai besoin.

[1] Le baron de Lacour, ambassadeur de France à Naples.

Je ne sais plus ce que je vous dis, tant j'écris en courant pour ne pas manquer le mercredi du paquebot ; ce jour unique talonne comme l'heure du chemin de fer. Vous avez donc un jour ! Ce soir même, du fond de ma très solitaire cellule, je me donnerai le plaisir de vous voir au milieu de votre monde, et de vous écouter. Sous d'autres conditions, mon imagination me servirait mieux ! Et cette mort de M. Molé ? Celle-là fera un vrai vide parmi les siens, et comme centre disparu. Adieu, et tant que je pourrai, à bientôt.

Paris, 2 janvier 1856.

Ma chère Pauline, il est toujours possible de dégager sa volonté même du chaos des difficultés les plus embrouillées : aussi non seulement je m'accuse, mais je m'intéresse assez à moi-même pour m'amender ; en vertu de quoi je me promets de vous écrire mercredi prochain, et puis tous les quinze jours, à ce même jour de la semaine qui, unique pour le départ, est un piège tendu à tout ce qui manque d'exactitude et de prévision. Ne croyez pas pour cela que je pose des limites à votre amitié ou à votre indulgence. Elles m'auraient soufferte même non corrigée : voilà ce que j'aime à me dire afin d'avoir à vous aimer davantage par une raison de plus.

Je vous aurais dû, avant tout, ma joie du paquet entre vos mains. Tant de fois, je vous ai parlé de mon inquiétude, et si tard de l'avoir échappé belle ! Voilà comme on est reconnaissant ! J'avais à vous expliquer qu'en vous parlant de *Frédéric Ozanam*

je croyais qu'il ne paraîtrait pas dans le *Correspondant* et que je ne pourrais vous l'envoyer qu'imprimé à part. Ce n'est rien moins qu'un succès fou obtenu par ces pages charmantes sans doute, mais dépassées par tant d'autres qui ont été moins aperçues. Tout est sommaire aujourd'hui. Ce que vous me dites se grave, et je vois ce que vous me racontez, et pas vous seulement, mais jusqu'aux détails de ces épisodes de salon, de ces intimités dont vous êtes le centre. Pour tableau de genre, je me donne l'intérieur de votre bibliothèque, avec son admirable point de vue et ses conforts anglais, qui ne sont pas nés le même jour, mais qui doivent très bien vivre ensemble. Grâce à cette mobilité qui est souvent plus apparente que réelle, même chez les plus frivoles, tout s'est promptement rasséréné autour de nous après la disparition du choléra. L'ennui du salon est de droit quelquefois ; c'est la seule pièce de votre maison où je vous le permette. Partout ailleurs on y échappe par le bon emploi de sa liberté. A mon âge, je sens encore que libre des peines qui écrasent, le temps à lui seul est amusant, car il y a une manière d'en faire tout ce que l'on veut. Ce qui pour le moment n'est pas à notre disposition, c'est de rester passif au milieu des intérêts de vie et de mort qui s'agitent, et dont le terme, s'il est ce que l'on redoute, laissera très loin derrière lui les périls et les malheurs subis. C'est là que vont toutes les prévisions. De temps en temps on voit flotter à la surface des espérances légères comme la plume ou le brin de paille. Comme Russe, la guerre me rend bien malheureuse, et la paix me serait un deuil. On vit à l'aise, comme vous pouvez croire, entre ces deux termes-là.

J'ai bien pensé à vous lors de la joie (fort calmée) qui perçait de toutes parts aux symptômes de quelque mésintelligence occulte entre la France et l'Angleterre. Vous auriez bien ri de tout ce qui s'est dépensé d'habileté politique, de vues profondes anticipant un avenir prochain. Il y a bien ici assez d'esprit pour l'aberration de chaque jour, sans que cela nuise le moins du monde à l'éclatante raison et à la sagesse du lendemain.

Adieu, ma bien chère, je vous embrasse avec toute l'aise qu'on a à se sentir pardonnée.

Paris, 16 janvier 1856.

Ma bien chère, je vous reviens dans un piteux état, rejetée dans une crise de mon mal pour la quatrième fois depuis six semaines. Nuits sans sommeil, douleurs aiguës, et pour relâche les fumées des affreux narcotiques que la violence du mal impose ! Les jambes portent mal une pauvre tête qui se fait si lourde de son ténébreux et douloureux chaos, et tout s'en ressent, à l'exception de ce qui échappe à tous les poisons du monde. Il faut que votre vie de Naples soit heureuse, car elle commence à me plaire. Cette importation de la famille, au milieu des éléments étrangers et mondains, me paraît une très enviable combinaison. Je fais plus qu'admettre tous les regrets du passé, je les aime ; mais j'insiste sur la reconnaissance pour tout ce qu'on en sauve : c'est un cordial presque toujours providentiellement ménagé. Cette visite de tout un hiver est faite, de toutes façons, pour resserrer vos liens, et

cela jusqu'à rendre M. votre frère clément pour vos *deficiencies* politiques.

Avez-vous ouvert la *Revue* du 15, et jeté les yeux sur les dernières lignes de Mme de Hautefort? J'en ai le cœur ému et ne m'en défends pas. L'accent ici est intime et profond. C'est presque un engagement, et ce qui est aussi d'un mouvement vrai, c'est de s'engager avec les autres afin de l'être un peu plus avec soi-même [1].

[1] Voici la belle page de M. Cousin qui produisit sur Mme Swetchine cette vive impression :

« Posons la plume, et mettons fin à ces peintures d'une société à jamais évanouie, et de femmes que l'œil des hommes ne reverra plus. Encore quelques pages sur Mme de Longueville, et nous aurons dit adieu à ces rêves de nos heures de loisir, que caressa notre jeunesse et qui nous ont accompagné jusqu'au terme de l'âge mûr. Nous l'avouons : nous ne quittons pas sans regret cet aimable et généreux commerce. Soyez bénies, en nous séparant, muses gracieuses ou sévères, mais toujours nobles et grandes, qui m'avez montré la beauté véritable et dégoûté des attachements vulgaires. C'est vous qui m'avez appris à fuir les sentiers de la foule, et, au lieu d'élever ma fortune, à tâcher d'élever mon cœur. Grâce à vos leçons, je me suis complu dans une pauvreté fière; j'ai perdu sans murmure tous les prix de ma vie, et j'ai été trouvé fidèle à une grande cause, aujourd'hui abandonnée, mais à laquelle est promis l'avenir. Soutenez-moi dans les épreuves suprêmes qui me restent à traverser. Contemporaines de Descartes, de Corneille, de Pascal, de Richelieu, de Mazarin, de Condé, Anne de Bourbon, Marie de Rohan, Marie de Hautefort, Marthe de Vigean, Louise de la Fayette, sœur Sainte-Euphémie ; âmes ausssi fortes que tendres, qui, après avoir jeté tant d'éclat, avez voulu vous éteindre dans l'obscurité et dans le silence, donnez-moi quelque chose de votre courage, enseignez-moi à sourire comme vous à la solitude, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à son précurseur sublime pour me répéter au nom de l'Evan-

Paris, 17 juillet 1856.

Très chère, je conviens qu'un des plus difficiles courages est de céder à la peur devant des gens qui la surmontent ; néanmoins j'aurais voulu vous voir épargnée cette journée qui compte parmi les détestables. Il y a encore autre chose que le naufrage, et je me serais, je crois, rachetée par un délai de ce désagréable prélude aux délices de l'Angleterre. Je vois que votre temps a été immédiatement mis à profit. La princesse Marie d'abord, dont vous m'avez valu une bonne lettre ; puis, le complément de toutes les grâces accordées à votre néophyte dans votre visite à Mgr Manning ; et puis une part faite à la saison qui se meurt, et que je laisserais si insoucieusement mourir si j'étais Anglaise, sans oublier le mélancolique regard jeté sur l'ancien *home !* Le goût que j'ai pour l'Italie, me dites-vous, est déraisonnable. Eh bien ! mon Dieu non : l'impression ne raisonne pas, et ici elle était bien libre, seulement pas aussi opportune pour votre bonheur que permise. Au fond, rien n'est trop compromis : vos regrets sont plus sincères que sérieux et ne vous empêchent pas d'avoir l'esprit très libre sous tous les méridiens.

De notre temps, on ne soulève plus guère un sujet que pour en toucher un autre : la pensée et la parole ne font plus corps, mais se renvoient la balle. Lisez,

gile et de la philosophie, qu'il est bien temps de renoncer à tout ce qui passe, et que la seule pensée qui désormais me soit permise est celle de quelques travaux utiles, du devoir et de Dieu. »

pour vous en convaincre, dans le dernier numéro de la *Revue*, la *Fin de l'Autonomie grecque* par Mérimée[1]. C'est l'histoire contemporaine remontée à trois cent vingt-cinq ans avant notre ère ; et on y dit encore gare à la Russie, tout en ne nommant que Thèbes et Sparte. C'est le regard louche par excellence : on voit là où on ne regarde pas ; et dans cet article ce n'est plus le rapprochement, l'allusion, c'est tout bonnement le calque.

Je suis toujours en puissance de crise, mais il m'est évident que le mal s'atténue, et qu'avec les mêmes colères le méchant animal n'a plus les mêmes griffes. Le jour de mon départ n'est pas encore fixé, et c'est une affaire que de lever le camp lorsque depuis si longtemps on s'est interdit tout mouvement. J'espère que vous allez bien me laisser suivre tous les vôtres : on dit aux indifférents ce qu'on fait et aux amis ce qu'on fera, et vous me mettez bien au moins dans ce pluriel.

Fleury, 8 août 1856.

Je suis ici depuis quelques jours, et il m'en a coûté de quitter Paris précisément au moment du rapide passage de ma chère Hélène : mais M. Rayer était impératif, l'enflure montait et augmentait par l'immobilité. Mon ménage dissous, le jour pris et annoncé, tout a conspiré pour me faire passer outre. Arrivée ici, où il n'y a ni pavé, ni escalier, j'ai recommencé à faire quelques pas, et chaque jour depuis se

[1] *Revue des Deux-Mondes*, n° du 15 juillet 1856.

constate un progrès si insensible, que j'ai le droit de me ranger, de finesse d'organes, avec ceux qui voyaient croître le brin d'herbe dans la prairie. J'ai regretté pour vous et pour la princesse Marie que Hamilton ait été sacrifié. Je l'ai regretté aussi pour moi : il y a double bonne chance dans le contact des souvenirs amis.

Il me semble que c'est bien des choses, très chère, que vous avez mises à la place d'une seule. Trois grandes visites à la campagne balanceraient pour moi un voyage aux grandes Indes ; mais quand je pense que je sais par moi-même combien vous manquez à ceux qui ne vous voient pas, et la joie de ceux qui vous voient, je comprends que vous vous divisiez en petites parts. Votre perplexité à la réception d'une lettre dont l'envoi était facultatif, m'a paru bien simple. Vous auriez été si heureuse de servir une ambition si parfaitement simple et honorable ! puis on sait ce que de tels succès rapportent dans le cœur des hommes. Assurément votre influence s'exerce d'une façon attrayante sur tout l'ensemble de sa vie ; mais disséminée, s'évaporant en émanations balsamiques, tandis que vous aimeriez faire prendre corps à ces atomes légers ; les concentrer dans un fait heureux, un de ces faits qu'on ne méprise, j'en demande pardon à l'ombre de Royer-Collard, que lorsqu'on ne les associe ni à sa joie ni à son souci. Vous me montrerez vos dernières lettres de Naples ? Que tout ce qui souffre nourrisse l'espoir d'un meilleur avenir, rien de plus juste ; mais ce qui m'étonne, c'est qu'on le reporte sur un seul homme ou sur un seul peuple, au milieu du chaos dont Dieu seul de nos jours tire la lumière. J'ai vu dans le

journal d'aujourd'hui que des faits déjà accomplis témoignent d'une politique plus douce, et que sous peu le gouvernement napolitain en donnerait des preuves plus larges. Je crois bien que ces concessions qui ne dépassent pas l'épiderme sont peu de chose aujourd'hui et ne seront peut-être rien demain ; mais la protestation compte quand elle part de haut.

Adieu, très chère, mille tendresses bien vraies.

Fleury.

C'est hier, mercredi, le jour où vous partiez pour Dangu[1], que j'ai eu votre lettre d'arrivée. Où devez-vous retrouver M. Craven ? Parlez-moi de lui. Ce qui est trop certain, c'est que vous partez toujours. Vous me rappelez l'histoire d'un vieil oncle se plaignant de son neveu, mauvais sujet qui, disait-il, rentrait à peine une fois sur dix qu'il sortait. A part votre dévouement qui me va au cœur, ce que je comprends le mieux et ce que je vous envie le plus, ce sont les longs sommeils que la présence de votre compagnon de voyage n'a point empêchés. Savez-vous ce que j'en ai conclu ? D'abord, une détente nerveuse complète ; ensuite, qu'il y avait dans vos dispositions l'étoffe d'une bonne et simple amitié, sans aucun mélange de ce grand désir de plaire que je n'analyse pas, mais qui tient toujours éveillé.

Je n'ai garde d'oublier notre convention et je vous propose le premier ou les premiers jours d'octobre ;

[1] Château, en Normandie, du comte Frédéric de la Grange, beau-frère du comte Charles de la Ferronnays.

en me prévenant exactement du *giorno e dell'ora* vous trouveriez au débarcadère une voiture qui vous amènerait ici pour ma plus grande joie. Voilà donc qui est bien réglé. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Fleury, jeudi soir.

Je reçois à l'instant votre lettre, et par une bonne fortune très rare à Fleury, je puis vous répondre le jour même. Vous imaginez si je prends au vol votre proposition et la volonté arrêtée de me voir au milieu de vos inquiétudes et du qui-vive qui vous tient suspendue? Si vous ne pouvez me donner plus d'une journée, je vous offre, l'un après l'autre, tous les jours de la semaine prochaine. Si vous ne pouvez pas faire mieux, ne laissez pas échapper l'occasion de ma joie prochaine. C'est bien quelque chose qu'une bonne journée au milieu de tant d'encombres et d'incertitudes. Je vous embrasse de tout cœur. Cloppet vous portera ce petit mot demain, vendredi. Répondez-moi vite[1].

[1] Mme Craven alla passer cette journée à Fleury, et en a consacré le souvenir dans un journal d'où il m'est permis d'extraire les lignes suivantes :

« Le progrès, qu'elle désirait me faire faire, était celui de me lever de bonne heure afin de me réserver, coûte que coûte, quelques heures d'entière solitude le matin. « La qualité du temps, me disait-elle, est autre à cette heure-là. » Elle me parla de sa propre ténacité sur ce point, au moyen de laquelle elle avait su trouver dans sa journée tant d'heures à elle, malgré toutes celles qu'elle donnait aux autres. Je lui demandai dans cette conversation si elle ne croyait pas que sa santé eût souffert de ce constant effort, et de la grande diminution de sommeil qui pour

Fontainebleau, 31 octobre 1856.

Très chère, vous avez mes premières lignes de Fontainebleau, où je me trouve installée très passablement quoique n'ayant pas beaucoup mieux qu'une chambrette de pensionnaire pour faire suite à mes *vastités* de Fleury. Heureusement il y a plus d'une manière d'être bien ; et ce n'est guère qu'après coup que je m'aperçois d'avoir été mal, ce qu'il faut cependant se garder de généraliser.

On a dû vous porter *Calixta*. En rangeant mes livres, je ne savais plus si vous me l'aviez donné ou prêté, et seulement que je l'avais gardé un temps démesurément long. Si c'est un présent que vous me faisiez, vous me le rendrez ; je tiens à toute intention première ; et dans tous les cas, vous m'absoudrez. Nous reparlerons de *Calixta ;* c'est tout un genre et tout un système. La supériorité de l'auteur s'y retrouve,

elle en était la suite. Après un moment de réflexion, elle me répondit : « Oui, je crois bien en effet que c'est cela qui a causé ma névralgie. Mais quand même cela serait, je ne croirais pas avoir payé trop cher les avantages que j'ai recueillis de cette habitude. » Ceux qui se souviennent de ce qu'était cette torture qu'elle appelait sa névralgie, apprécieront la force de cette parole.

« Ce n'était pas seulement pour consacrer à Dieu les premières heures de la journée qu'elle la commençait de si bonne heure : mais aussi pour avoir toujours un temps considérable à donner à l'étude. Elle me dit ce jour-là que le plaisir qu'elle y prenait n'avait fait qu'augmenter avec les années. « C'est au point, me dit-elle, que lorsque je m'approche de cette table pour reprendre mon cher travail, le cœur me bat de joie. »

mais c'est cette supériorité même qui me confirme dans mon peu de goût pour tous les sujets sérieux édulcorés comme une potion amère, et pour l'inévitable factice du roman à quinze siècles de distance, farci d'érudition, avec le but avoué d'agir sur les convictions, but que la gravité du Dr Newmann peut croire se devoir à elle-même. Il résulte de là, ce me semble, un de ces ouvrages qui n'ont ni le poids de la pensée dans sa liberté et sa force, ni l'agrément du frivole, quant à la forme, de ce frivole en apparence, très apte souvent à provoquer la réflexion et à toucher le cœur. Pour toucher ces sublimités délicates, j'en appellerais à une femme, à lady Georgina Fullerton, par exemple, qui s'en tirerait beaucoup mieux que la grosse main du savant, qui a toujours un peu du gantelet de fer[1]. Qu'Agellius soit le plus pauvre héros du monde, c'est le sort de presque tous ses pareils ; mais ce qui m'a étonnée, c'est que l'objection, banale à la vérité, mais exprimée avec verve, n'est nullement confondue dans ce roman. Tout ce qui y défend la vérité est irrésolu presque jusqu'au bout, à l'exception de Cécilius qui ne paraît guère que dans un seul entretien où il s'avance peu. Dites-moi donc votre impression sur ce livre ? Rien ne me l'a fait pressentir ; du reste je ne m'élève guère que contre le genre de l'ouvrage, et là-même je dois me récuser, en vertu de l'impression que m'a laissée, il y a une quarantaine d'années, la pastorale de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le P. Berruyer.

[1] Lady Georgina Granville, fille de lord Granville, longtemps ambassadeur d'Angleterre à Paris, mariée à M. Fullerton.

Il faut être loin de toute parole vivante, comme je le suis, pour savoir la peine qu'on a à se faire une idée sur ce qui se passe en politique. On croyait avoir tranché dans vif, et on est dans ce que M. Guizot appelait une mauvaise queue. Bien des choses indéchiffrables, ou pour moi indéchiffrées, font revivre l'idée du sphinx.

Paris, 22 décembre 1856.

Ma bien chère, la teneur de l'article du *Times* que vous m'avez envoyé est au fond de toutes les intelligences au repos. Ma confiance dans l'alliance que nous aimons est ébranlée. Si les mouvements de la parole anglaise font plus de bruit que tout autre, il n'y a pas, ce me semble, à s'en étonner : elle est aujourd'hui plus en cause que personne. Dans les menaces du jour, ce qui est rhume de cerveau pour l'Europe est fluxion de poitrine pour elle, et il est assez simple qu'elle s'en émeuve. J'ai ressenti comme vous l'horreur du crime [1], et tout à côté l'incalculable tort fait à la cause qu'il croit défendre. Les Louvel font les *rey netto* [2], la Saint-Barthélemy les protestants, et les Tarquin la république. C'est une vraie permission de Dieu, où il se montre tout entier. Si jamais il y a pu avoir une chance que le roi de Naples s'éclairât sur ses vrais intérêts et ceux de son peuple, ce moment est arrivé. Le contentement de lui-même dans le cou-

[1] L'attentat de Milano contre le Roi de Naples, le 8 décembre 1856.

[2] Rois absolus.

rage et le sang-froid qu'il a montrés, les témoignages d'affection qu'il a reçus, y compris les manifestations anglaises, sont faits pour exciter sa générosité. Il semble qu'il pourrait faire de la date de ce jour vraiment heureux pour lui son ère nouvelle, qu'il se poserait comme n'obéissant qu'à lui-même, après avoir fait preuve de résistance à toute exigence du dehors. Mais ceux qui ont laissé venir de certains maux ont-ils ce qu'il faut pour profiter des circonstances qui y mettraient un terme? C'est la suite qui nous le dira.

Vous réveillez toutes mes douleurs en me parlant de vos lectures, sevrée que je suis de la miséricordieuse ressource qui venait à mon secours; c'est à peine si, depuis ces vingt jours, j'ai lu mon journal. Des Revues, il n'en a pas été question; et pas plus écrit que lu! Ni miss Stowe, ni Taillandier, ni *free trade*[1]; tout cela est encore à l'état de contingent qu'hélas! je n'ose pas encore appeler prochain. — Le duc de Rauzan entre; mais ma lettre partira aujourd'hui même, je l'ai juré.

Paris, 7 janvier 1857.

Quelque chose approche-t-il de l'horreur inconnue, de l'effroi sombre que laisse le crime odieux dont toutes les circonstances augmentent l'aride et amère douleur[2]? c'est sur tous les points qu'on se trouve atteint,

[1] Libre-échange.

[2] L'assassinat de M. Sibour, archevêque de Paris, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont.

dans toutes ses sollicitudes et dans toutes ses solidarités. On n'a plus que des gémissements qui dépassent tous les *mea culpa* du monde. Que de monstruosités, non pas seulement consenties par la volonté, mais encore glorifiées par elle ! On ne créerait pas de nouveaux abîmes dans le cœur humain, mais on peut y découvrir de nouveaux labyrinthes, des enlacements plus inextricables que jamais, des égarements de la pensée et des perversités de l'âme ; et c'est pour l'œil seul de Dieu que demeure accessible un débris, un reste presque méconnaissable de nature humaine. Combien j'ai pensé, ma bien chère, à l'effet sur vous de cette funeste nouvelle ! Un tel fait entraîne si invinciblement l'unanimité d'impression, qu'il n'y a pas de milieu qui puisse imposer précisément la contrainte ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est parmi les siens, et avec eux seuls, qu'on peut pleurer à l'aise ou laisser déborder sa joie. On dit le successeur nommé ; on ne dit pas qui. Je n'ai formé qu'un souhait : d'abord que le choix fût bon, puis qu'il ne fît grand plaisir à personne. Vous m'entendez; aucun de ces plaisirs passionnés, triomphants, qui n'appartiennent qu'aux partis.

Avant-hier, j'ai fait passer la Manche à la *sœur Rosalie*, pour vous aller trouver de la part de M. de Melun. Ses sentiments et sa vie à lui-même l'ont fort aidé à reproduire les mérites de son héroïne. Votre suffrage, s'il l'obtient, lui sera très doux ; j'aimerais surtout à le voir promptement exprimé en paroles articulées de vive voix. Je puis dire que chaque jour accroît mon impatience de vous revoir, de faire toucher terre à nos bons entretiens, dussiez-vous quitter encore bien

promptement ce pauvre rivage où vous ne faites plus qu'aborder.

Paris, 2 février 1857.

Je veux que vous sachiez mon enchantement de la *Comtesse de Bonneval*[1], lancée par vous dans le monde. C'est ravissant, d'une saveur fine, délicate, sobre, saine, qu'on loue en ce qu'elle est et en tout ce qu'elle n'est pas. A force d'oser être lui-même, c'est un esprit qui ne rappelle rien, ne ressemble à personne, et en ferait beaucoup oublier. Ce n'est ni anglais, ni français, il me semble, et si neuf en soi comme style que, tout en conservant un caractère particulier, il n'y a rien de cette originalité à double face qui dénonce l'étranger écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne. On m'avait beaucoup dit que c'était très bien, mais c'est mieux que cela.

J'ai eu hier vos petites pages attendues, ma bien chère Pauline, avec la double impatience de m'en délecter et de me retrouver, de premier jet comme de réflexion, dans le mouvement qui vous les avait fait écrire.

Montalembert a écrit son article sur Saint-Simon, sous la pression d'une passion dominante. La *furia* fait partie de son éloquence, et ce qui pour lui peut être un piège, c'est qu'elle ne lui fait rien perdre de sa verve. Il faut savoir gré à ce même enthousiasme de n'avoir pas complètement tourné au panégyrique. Hors la contre-partie si superlativement faite au mot de

[1] Roman de lady Georgina Fullerton.

M. de Châteaubriand : *Saint-Simon écrit à la diable pour l'immortalité,* le fond de justice qui n'abandonne jamais Montalembert lui fait mêler quelques ombres aux splendeurs de l'apothéose. On est loin d'en obtenir autant de tout le monde. L'abus des allusions est en ce moment à son comble. Avez-vous lu dans ce genre *les Empereurs romains* de la *Revue des Deux-Mondes?* C'est prodigieux, disait à cette occasion un académicien, tous les mauvais tours que l'empereur Napoléon III joue à l'empereur Auguste.

Cette lettre a été interrompue dix fois. Je ne vous ai rien dit de vous, c'est-à-dire de ce qui m'importait davantage. Adieu, très chère Pauline, mille tendresses.

Paris, 10 février 1857.

Très chère, vous assisterez sûrement à la bénédiction du mariage de Mlle Rio [1], et dans mon désir de lui faire parvenir mes vœux, j'ai compté sur votre bon secours. Je ne vous en dis pas davantage, et il m'en coûte ; mais je veux arriver à temps, et le temps me manque.

Quand vous reverrai-je ? On peut se demander si c'est la peine d'y voir quand la lumière qu'on attend a la rapidité de l'éclair ! Voilà le P. Gratry qui entre : félicitez-moi.

Paris, 23 février 1857.

Très chère, M. Monsel est marié de ce matin et bien marié, je vous le certifie, au milieu de toutes les

[1] Mlle Rio, fille de M. Rio, auteur de plusieurs ouvrages re-

assistances divines et humaines [1]. C'est le P. Pététot qui a offert le saint sacrifice, béni les conjoints et édifié l'auditoire par une parole si spéciale dans ses conseils et sa louange que les entrailles de sa charité trouveront difficilement à la renouveler. Le P. Gratry était présent, et puis les parents et des amis émus comme des proches.

Votre petite page sur la noce Killeen est charmante. Tout est spontané ici et tout est raisonnable. Cet impromptu d'amour dans le jeune homme lui fait honneur, et rien de plus noble que ce prompt consentement de la famille à qui ne lui donne que du bonheur. Dans cette Angleterre qu'on veut voir si commerciale, c'est pourtant un grand trafic de moins ! Je vous somme de noter, pour n'en rien perdre, les idées que vous touchez sur ce sujet. En Angleterre, la poésie même n'a pas à se défier de la réalité : c'est là où elle puise sa force. En lisant ses romanciers et ses poètes, je leur ai plus d'une fois appliqué la fable d'Antée, touchant la terre pour reprendre à la fois courage et vigueur.

Fleury, juin 1857.

Ma bien chère Pauline, j'ai eu tantôt votre petite lettre de lundi : elle me comble ! Voilà enfin le jour pris ! Samedi vous serez à Paris, et ce mot-ci vous y

marquables sur l'*Art chrétien*, allait épouser lord Killeen, fils aîné de lord Fingal, pair d'Irlande.

[1] M. Monsel, député catholique de l'Irlande au parlement anglais, et alors sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre, marié à Mlle de Montigny ; aujourd'hui lord Emly.

attendra depuis la veille. Vous pouvez vous figurer avec quelle joie je souscris à ce que vous substituiez à votre lettre du mardi, votre encore plus chère présence. La promesse d'une journée pleine ne me ravit pas moins ; mais n'oubliez pas qu'il me la faut telle, et pour cela je viens vous conjurer de la commencer de bonne heure, c'est-à-dire de quitter Paris par le train de neuf heures, ce qui vous amènerait à Fleury à onze heures et demie tout au plus tard. Les heures avancées de la nuit devant être répudiées, quand ce ne serait que par mon inquiétude, le seul moyen de nous ménager le temps de causer à l'aise, c'est de venir par le train que j'indique ; il me semble que c'est déjà ce que nous avons fait l'année dernière. A mardi donc !

Je crois vraiment, depuis qu'il est question du bienheureux projet d'une maison à Paris, que j'en suis aussi occupée que vous-même. Je la guette comme si j'y pouvais quelque chose. En consultant vos goûts et vos intérêts, je n'ai jamais vu votre situation assez fixée pour qu'un incident ne pût suffire à la changer ; et j'ai toujours pensé qu'au moral, la mouche du coche n'était pas un personnage aussi insignifiant qu'on l'avait cru. J'avoue qu'en même temps je me suis confirmée dans l'idée du peu de répugnance de votre mari pour un établissement à Paris ; l'ensemble des ressources qui s'y rencontrent était peut-être dans son esprit à l'état d'étude, et la rencontre de cette maison pourra agir comme cause déterminante, un peu comme la chute de la pomme de Newton.

Adieu, très chère Pauline, remerciez-vous bien vous-même de la joie que vous me promettez.

Paris, 22 juillet 1857 [1].

Je ne puis me faire, ma bien chère, à l'idée que vous ne sachiez plus où me prendre. Venue ici lundi pour huit ou dix jours, M. Rayer m'y garde, en vue de quelques essais nouveaux qui demandent sa surveillance. Le pauvre cher Fleury ne m'a fait aucun bien cette année; mais je lui en garde si peu de rancune que cela ne m'empêche pas de le regretter beaucoup. Me voilà donc dans mes quartiers d'hiver! très doucement inaugurés du reste par la présence de mes neveux, par celle d'Hélène et de sa sœur et du comte de Nesselrode, qui arrive aujourd'hui. Depuis votre bonne visite, rien d'amélioré dans mon état, qui a été une souffrance continue; mais tant qu'il y a résistance, on peut espérer de la lutte.

[1] Cette lettre, la dernière que reçut Mme Craven, lui parvint à Carlsbad et ne précéda que de six semaines la mort de Mme Swetchine.

A MADAME LA PRINCESSE DE SAYN-WITTGENSTEIN [1].

Vichy, 25 juin 1849.

Voilà donc, chère princesse, la réponse que vous auriez eue plus tôt si je n'y avais mis une lenteur quelque peu calculée, pour laisser arriver ce qui pouvait venir se mettre au concours. Comme émoluments, les exigences de M. B. m'ont paru n'avoir rien d'exorbitant. La clause d'un mois de congé pourrait être plus embarrassante. Comment suppléeriez-vous, je ne dis pas aux études, mais à cette indispensable surveillance de tous les moments? Un répétiteur qu'on trouve partout suffit pour que la lacune ne fasse pas trop reculer l'élève; mais l'ascendant, la conscience de la responsabilité, ne se remplacent pas. Cette clause me paraîtrait demander une réflexion, lors même qu'entière satisfaction serait donnée sur tous les autres points, ce qui est loin d'être obtenu. Je vous le répète, chère princesse, tout ce que j'ai vu et su de M. B. m'a paru mériter estime et confiance; il m'a toujours prévenue en sa fa-

[1] La princesse Wittgenstein, fille du prince Bariatinski, qui donna à Mme Swetchine l'hospitalité dans la maison de campagne près de Pétersbourg, où elle acheva les études qui la conduisirent à l'Eglise catholique, et sœur du feld-maréchal prince Alexandre Bariatinski.

veur par quelque chose de simple et de réservé. Je serais disposée à préjuger les qualités d'esprit et de caractère que je rechercherais particulièrement dans un instituteur, jusque dans la sobriété et le contenu de sa parole écrite : toutes mes préventions seraient donc pour lui. Mais enfin ce n'est pas connaître, et quand je le connaîtrais, mon suffrage est de ceux qui ne comptent tout au plus que comme motif suffisant d'admettre l'examen. Votre choix se fixant sur lui sans autre motif que les ouvertures que je vous ai faites, me donnerait une anxiété réelle ; rien n'est si sincère, croyez-le. J'ai bien voulu faire la battue à votre intention, vous servir d'éclaireur, mais c'est en obtenant de vous que ma très timide indication reste sans effet, jusqu'à ce qu'elle soit sanctionnée d'ailleurs.

Chère princesse, dans les souvenirs que vous m'avez laissés, il y a de quoi demeurer longtemps et avec grande douceur, sur les moindres détails. L'histoire de notre pauvre âme, telle que Dieu nous la fait, est presque toujours d'une couleur sévère ; mais il faut convenir que parfois ses épisodes sont bien consolants. Ce certain dimanche est resté, sous mes yeux, un tableau vivant. Jamais l'amitié chrétienne ne m'a paru plus touchante et plus belle ; jamais une consécration plus sensible et plus haute ne lui a été donnée. Des deux anges en présence, l'un avait gardé l'autre, à mesure égale de mérites et de mutuelle consolation. Dans votre lettre à ***, vous paraissiez redouter de grands obstacles au projet d'une chère réunion. C'était bien quelque chose qu'elle fût retardée, mais je ne puis croire que vous ayez à craindre au delà ; il me paraît impossible de ne pas l'emporter, quand on a contre

soi l'absurde et pour soi la raison, avec cette volonté ferme et continue de l'affection véritable. Vous ne disiez pas à quel prétexte s'attachait cet acte d'extravagance et de tyrannie.

J'espère que mon compte rendu comme affaire me vaudra quelques lignes de vous, et que, n'oubliant pas l'intérêt à jamais fidèle qui vous suivra, vous me parlerez toujours de cette amitié que Dieu m'aurait démontrée une consolation nécessaire, par cela seul qu'il l'a tant bénie.

Vichy, 2 juillet 1849.

Chère princesse, je réponds à une réponse et ce n'est pas même une réplique, mais tout simplement le mouvement très spontané que votre chère lettre produit en moi. Sous l'impression de la chaude lumière qui la pénètre, j'ai besoin de vous dire à quel point je suis touchée des sentiments qu'elle exprime. Quand on vous entend, tout s'explique dans la voie tracée pour vous : grâces faites, sacrifices demandés; car la première condition de l'holocauste c'est d'être vivant, et on l'est rarement autant que vous. Dans cette droiture qui dès d'abord m'avait tant frappée, dans cet élan si vrai, dans ces effusions si vives, il me semble voir comme un enlacement de toutes les miséricordes divines et de toutes les fidélités. Ah ! je suis tranquille, ce n'est pas du bout des lèvres que vous avez goûté la vérité ! elle a pénétré avant : vous êtes blessée de Dieu, chère princesse, blessée de cette ineffable blessure que le ciel seul guérit. Je comprends que, dans ces jours de solitude complète, sans frayeur

et sans tristesse, quelques vides pourtant se soient fait sentir ; le souvenir rend bien ce qui a sympathisé avec nous, les réflexions naissent naturellement au fond d'une âme, mais le besoin de la confiance parlée, épanchée, survit à tout, et je ne vois que le besoin d'appui qui soit aussi puissant. Ni l'un ni l'autre ne vont vous manquer, chère princesse, et j'en jouis pour vous à l'avance. Quelle récompense que la présence de votre saint guide ! Et que de douceur et de force elle portera avec elle ! J'ai rapproché les jours de leur date, et je ne puis vous dire le plaisir que j'ai eu à me dire que samedi, avant-hier, Mme de Lazareff avait dû répondre[1]. Il ne dépend plus de moi aujourd'hui de séparer vos deux pensées, et de renoncer pour vous, volontairement, à ces secours incessants, mutuels, dont l'efficacité laisse si loin derrière elle tout ce qui peut tenir de l'émulation : faire aussi bien qu'on peut ensemble, c'est bien autre chose que tâcher de faire mieux l'un que l'autre. Pendant ces six semaines, plus rien d'indifférent dans aucune de vos journées ; au terme où vous êtes, toute distraction console et toute consolation sanctifie. Je vois d'ici vos lectures faites en commun, vos entretiens sérieux, vos promenades auxquelles si souvent vous donnerez un but charitable ou pieux, et aussi ces bénédictions qui s'élèveront pour vous deux et que, pour ma part, je murmure déjà tout bas. Voilà, mes chères filles, puisque vous me permettez d'être mère un instant, voilà les conditions

[1] Antoinette, princesse de Biren-Courlande, mariée au général-major Lazareff, avait fait récemment son abjuration dans la chapelle de Mme Swetchine, entre les mains du P. de Ravignan.

par lesquelles l'amitié se fait éternelle et se met au rang de ces mêmes vertus qui l'ont fait croître et qui l'ont toujours fortifiée. Mais, chère princesse, j'ai pourtant à reprendre dans cette lettre si pleine de pieux abandon, et je ne veux pas que son charme expose mon incorruptibilité. Est-ce bien vous, dont l'intelligence a été comme préparée pour recevoir l'action de la miséricorde, qui sembleriez disposée à séparer, relativement à vous-même, la justice de la délivrance, à voir dans l'une l'obstacle à l'autre? Assurément, chère princesse, vous avez bien de l'espace devant vous : quelque admirable que soit une ébauche, il faut que le tableau s'achève, et vous avez d'autant plus à mériter que, en dehors de vous, vous avez beaucoup à obtenir ; mais rien de tout cela ne fait que vous ayez désormais à traiter avec une justice froide et sévère, une justice qui n'ait pas passé par le cœur brûlant de charité de Jésus-Christ. Non, chère princesse, ne pensez plus à cette justice dont le nom me glace toujours, n'y pensez plus, quoi qu'elle-même doive être pour vous : dans cette pensée devenue contristante, si elle persévérait longtemps, il y aurait trop d'oubli des moments où Dieu vous fait sentir délicieusement sa présence.

Vichy, 14 juillet 1849.

On prétend qu'aujourd'hui, chère princesse, la diplomatie joue cartes sur table, et comme je trouve fort commode d'ajouter à la franchise ce qu'on retranche à l'habileté, j'entre bien volontiers dans cette voie.

Vous me proposez un problème dont la solution m'embarrasse plus que vous ne croyez, un peu comme tout ce qui répond pour un autre. Si, dans cette circonstance, votre reconnaissance et votre affection prenaient corps dans un objet de luxe secondaire, je me permettrais une prompte et absolue exclusion ; peut-être aussi aurais-je quelques objections à faire, quoique beaucoup moins prononcées, si une chapelle domestique, dans l'humble habitation d'un simple prêtre, devait recevoir votre beau calice. Mais je me confesse ébranlée et presque votre complice quand je pense qu'aujourd'hui il ajouterait à l'éclat des grandes solennités de l'épiscopat, et que, après le plus grand nombre d'années possible, j'espère, il irait grossir le trésor d'une vieille cathédrale, et, pendant des siècles, réjouir, quoi qu'on en dise, le cœur des fidèles : il y a toujours de la joie, rationnelle ou non, à voir honoré et paré ce qu'on aime.

Vichy, 8 septembre 1849.

Chère princesse, il y a toujours un doute quelconque dans le silence, et quelques mots valent mieux que lui. Aussi, je viens simplement vous dire que je ne vous écris pas, incapable de tout sous le poids de ma profonde affliction de la mort de Mme de Nesselrode, ma plus ancienne amie, fidèle à travers toutes les vicissitudes. Je suis navrée, et quelque accoutumé à souffrir que soit le cœur, il ne marche pas aussi vite que la volonté dans la voie de la soumission. Chère princesse, vous m'entendez ici sur tous les points et dans ma douleur et dans mon recours ! Que notre bon

Maître vous protège et vous ramène au milieu de nous ! Ce n'est jamais qu'avec douceur que ma pensée se repose dans votre souvenir, et votre souvenir n'est pas encore votre présence !

1850.

Chère princesse, c'est bien à moi aussi de vous remercier, car on doit beaucoup à ceux qui nous ont fait rendre grâce à Dieu avec une effusion toute nouvelle. Le sacrifice a été fait, et avec le sacrifice est venu plus de calme, calme qui n'est qu'un répit, mais qui disait bien que la soumission l'emporterait. Je transmettrai au P. de Ravignan vos paroles, et les bénédictions qu'il vous enverra ne seront sûrement pas les premières qu'il fait aller à vous. Parlez de moi à Mme de Castellane[1] ; vous ne pourrez pas lui en trop dire : rien de plus affectueux que l'intérêt et le respect que je lui porte. Adieu encore, chère princesse, et tous mes vœux.

1851.

Il y avait déjà du monde à l'arrivée du P. de Ravignan dans la chapelle. Je n'ai pu lui dire qu'un mot, et ce mot pour vous ménager un moment d'entretien. Il n'a donc pas vu votre lettre ; j'attendais pour la renvoyer, ce que je fais ce soir. Comment votre chère pensée s'est-elle plu ainsi à battre la campagne ? à quel taux rabaissez-vous donc l'expérience, la sagacité du

[1] Pauline de Talleyrand-Périgord, marquise de Castellane.

P. de Ravignan ? Chère princesse, il est une droiture devant Dieu qui donne un accent à la parole humaine auquel nul ne se méprend.

Mon premier mouvement en lisant la lettre pastorale est allé à vous [1]. *Buona notte. Pax.*

Paris, 13 octobre 1851.

Jamais la sollicitude du Prince ne vous a mieux comprise qu'en insistant pour vous donner une sœur, dont la présence sera à double fin : tout à côté de soins dévoués, vous aurez la douceur d'une habituelle similitude de pensées et de sentiments. N'importe que la forme diffère quand on se touche par le fond : le niveau, dans ce cas-là, a bientôt passé sur les deux langages. Vous m'avez manqué longtemps bien entièrement, et je suis impatiente que quelque chose de vous me soit rendu. J'aurais voulu qu'une pleine et heureuse sécurité sur vous me dédommageât de privations personnelles ; mais si vous ne nous faites pas encore la grâce de vous bien porter, vous me faites à moi celle de vous admirer beaucoup dans la sagesse de résolution, dans le courage de raison du parti que vous avez préféré prendre. Dans les mesures qui concilient tout au prix de quelques sacrifices, m'apparaissent presque toujours les plus sûres indications de la Providence, et en même temps, dans ceux qui s'y rendent, les plus solides progrès.

J'abrège, chère princesse, de par l'ordre de mes

[1] Première lettre pastorale de M. l'abbé Dupanloup, nommé évêque d'Orléans.

pauvres yeux, très fatigués encore par les suites d'une très sévère ophthalmie, qui les a tenus fermés pendant plus d'un grand mois. Permettez néanmoins que j'y voie encore pour me plaindre des très malencontreuses excuses que vous me faites de m'occuper de vous. Je pensais que vous voudriez reconnaître tout le plaisir que j'y ai comme chose simple, cordialement offerte et acceptée par vous avec confiance.

1851.

Mes heures de réserve cèdent bien à l'intimité d'abord et à toute volonté exprimée ; mais je n'ai pas le droit de les offrir, et j'attends une de ces bonnes chances qui mettent à flot, et dont au fond aucune chose ne se passe pour bien aller. J'ai su de bonne source votre pauvre amie en pleine et haute lutte avec son tyran. Hélas ! il n'y a pas de prise là où la violence va jusqu'au délire ! D'une autre part, la position en s'aggravant fait admirablement ressortir tout ce qu'il y a de courage calme et intrépide, de foi résistante et ferme sous cette enveloppe de douceur et de sérénité. Vous devez en jouir beaucoup, chère princesse, au milieu de l'affliction et de l'inquiétude qui s'y mêlent, car il y a là d'immenses mérites et vous en avez été l'impulsion première. Il semble que M.*** a cherché des auxiliaires partout ; dans les dissidences, toute espèce d'erreur semble une arme suffisante à la haine de la vérité. Religieusement parlant, rien n'était moins compliqué que la position de Mme *** ; son mari d'une autre croyance, elle n'étant pas de celle du pays. Les

circonstances paraissaient bien être le gage d'une liberté entière, et au lieu de cela que de luttes et de menaces ! c'est que le bon Dieu veut que l'on gravisse péniblement la route qui mène à lui. La vérité est toujours une conquête : œuvre de la grâce elle se donne, œuvre de notre concours il faut qu'elle s'achète, que la souffrance soit son accompagnement obligé, peut-être aussi pour qu'elle se grave dans notre âme en caractères plus saints et plus indélébiles.

Chère princesse, votre vie de Sayn aurait toutes mes convoitises, elle a partant toutes mes approbations. La règle que vous y faites régner est la première condition qui doit être respectée et pratiquée par tout ce qui veut vivre de la vraie vie de l'âme. Vous savez combien, dans l'intérêt de votre plus grand plaisir, j'osais insister sur les lectures sérieuses. Rien ne me semble mieux choisi que l'*Histoire des Variations*, ni plus utile pour vous-même que ces notes qui exercent votre pensée sur des questions qu'un premier intérêt vous rend spéciales. En général je crois très bon d'écrire à mesure qu'on lit ; ce qu'on recueille en lisant, c'est la semence ; la pensée qu'on fixe en écrivant c'est cette même semence, mais germée, levée, assimilée à nous-même. On ne garde vraiment que ce qui a passé dans le sang. Votre latin m'a fait au moins autant de plaisir que le reste. La langue de la foi ne devrait être exclue d'aucune éducation religieuse, pas plus de celle qu'on se donne à votre âge, où l'on apprend encore tout ce qu'on veut. Ce n'est pas ce qu'on sait qui rend pédant, et je vous réponds qu'on l'est par toute autre chose que ce que vous êtes. En résumé, chère princesse, vous me paraissez avoir été favorisée par toutes

les combinaisons du monde, par les circonstances même les plus accessoires. Rien qui ne se soit trouvé mieux placé dans votre vie que ce séjour à la campagne qui vous a donné la mesure de vos forces, et en même temps une forte incitation pour en user, qui a contribué à développer en vous le goût de l'occupation, et qui fortifiera ce grand, ce salutaire moyen d'indépendance des autres et surtout de vous-même. Après la prière, je ne connais pas de force plus grande que cet attrait pour l'étude, qui, bien dirigé, sert aussi bien l'âme que l'esprit. Mais chaque chose a son temps, et rien n'est plus conciliable que votre reconnaissante appréciation des bienfaits de la solitude, et votre désir de la voir périodiquement interrompue par vos séjours de Paris. La trop longue continuité d'un même régime finit par n'en plus faire ressortir que les inconvénients respectifs, et trop souvent en annuler les avantages ; il faut que les sages réflexions, les bonnes résolutions de la vie de retraite soient mises à l'épreuve de la distraction. C'est dans ce contact des contrastes et des oppositions qu'elles s'éprouvent et s'affermissent ; quand, par la permission de Dieu, s'élèvent des obstacles insurmontables, c'est lui-même qui supplée à tous les vides, à toutes les lacunes. Mais il n'en a pas moins ménagé beaucoup de puissance dans les moyens établis pour mener à lui, dans l'action, dans la parole de ses serviteurs, dans le contact de tout ce qui s'anime de son esprit, dans une atmosphère réchauffée, embaumée de foi et de charité, où l'on aspire de saintes impressions par cela seul qu'on y vit. La nécessité, je le répète, a les mêmes privilèges, il faut seulement qu'elle soit bien reconnue. Toutes les autres considé-

rations auxquelles vous touchez me paraissent également valables. Les longues séparations ne valent rien, les affections de long cours ne se nourrissent guère que d'habitudes ; il faut se hâter d'imprimer à sa vie le caractère qu'on veut lui donner, et quand la volonté est si raisonnable, il suffit qu'on soit sûr de la retrouver intacte pour y déférer.

Quelque chargé que soit l'horizon politique, je ne crois pas à des éventualités absolument contraires pour vous en empêcher. D'ailleurs sur le sol de France les plus grands événements n'ont guère que la durée d'une aventure ; à peine brusqué et le but atteint, on se rassied au plus vite. Ce que vous me dites de *** me ferait espérer beaucoup. S'il est loin du terme, il est sur le chemin qui y mène, il y a mille affinités secrètes entre la vérité et une affection vertueuse.

Adieu, ma bonne chère princesse ; je supprime comme inutile, je pense, toute assurance de ma tendre et bien dévouée affection.

Paris, 8 février 1852,

Ma chère princesse, mes pauvres yeux plus malades en dernier lieu et d'arides affaires m'ont empêchée d'écrire. Il me tardait de vous dire combien, après une longue interruption de ce vide immense que fait autour de nous le malheur [1], il m'a été doux de me replacer au milieu de vos intérêts les plus chers, des objets qui vous entourent et que la bonne sœur m'a rendus presque visibles, tant ses récits étaient faits pour donner l'illusion de la présence. Votre château, votre cha-

[1] La mort de son neveu, le prince Théophile Gagarin, qui avait suivi de près la mort du général Swetchine.

pelle, les bouquets, les compliments, les processions, du jour de votre fête, la bourse des aumônes, le tableau composé par vos anges d'enfants, les émotions du bonheur qu'on vous doit, les bénédictions de ce qui vous entoure : tout cela a passé devant mes yeux. Il ne faudrait, par canton, qu'un seul centre comme le vôtre pour régénérer tout un pays. Il n'est personne de votre intérieur qui n'ait laissé à la bonne sœur une excellente impression ; mais tous ses sentiments réunis vont à vous. Je ne vous en épargne qu'un seul, que par cela même vous nommez. Quant au Prince, sa reconnaissance pour lui est si grande qu'il y entre presque un peu de surprise de voir un cœur d'homme si susceptible des plus délicates recherches de la bonté. De vos chers enfants, qu'elle porte dans son cœur, le dernier est son chérubin ; mais votre sollicitude maternelle se serait sentie bien rassurée, si vous aviez pu l'entendre, de toute la liberté de la confiance, parler de cet aîné, objet de vos plus tendres soucis. J'ai joui d'autant plus des notions recueillies par la bonne sœur qu'elle est vraiment remarquable par son jugement pénétrant et exercé. On n'en demanderait pas tant assurément à la vertu de ces saintes filles, et cette fois le don accordé à son intelligence a compté pour récompense. Elle est revenue m'apporter le dessin de votre château ; déjà j'avais retenu tout ce que Mme Narishkine m'en avait dit, mais je n'en avais pas si bien l'ensemble. Cinq mois d'été sont bien placés dans ce pays d'effets si pittoresques, et je ne vois pas dans les deux parts qui seront faites de votre vie ce qui pourrait manquer à son agrément, aux consolations plus sérieuses, aux nécessités de votre chère âme.

Voilà le retour de Mgr d'Orléans, qui le rapproche beaucoup de vous ; n'auriez-vous que la certitude de le retrouver souvent ici l'hiver prochain, que vous seriez bien assurée de voir compensés tous les bienfaits de la retraite. Vraiment, chère princesse, la Providence fait plus que veiller sur vous, elle aplanit toutes vos voies. Le mystère qui vous était incommode et pénible s'est dissipé sans orage : le voile n'a pas été déchiré, mais toujours plus transparent il a préparé tout le monde à sa disparition. N'oubliez pas que la condition de tant de biens, qui vous sont dispensés pour s'étendre à d'autres, c'est votre santé, et que Dieu vous veut pour coopératrice des soins qu'il en prend lui-même. D'après tout ce qu'on me dit, votre santé aujourd'hui est entre vos mains, et quand on connaît votre âme, on sait que c'est le seul bien que vous portiez dans un vase fragile : vous ne pouvez l'entourer de trop de respect. En fait de devoir, je ne vous en vois guère qu'un qui vous oblige encore davantage : c'est celui d'être heureuse, de repasser sans cesse dans votre mémoire tous les biens qui vous attendaient et préparés de si loin. S'il est encore quelques points plus ou moins ternes ou assombris au milieu de tant d'autres inondés de lumière, pourquoi y arrêter votre pensée ? Ne faut-il pas tout racheter, payer la dîme de son bonheur comme de tout le reste ? Même parmi les plus indifférents, il semble que le mot d'ordre soit de vous entourer d'hommages, de respect et de sympathie. Mme de Castellane m'apprenait l'autre jour que le comte Boos [1] avait mis en votre possession le bras de

[1] Le comte Boos était l'ancien propriétaire du château de Sayn

sainte Elisabeth, à quoi il aurait été conduit par des affinités dont il est très facile de saisir la convenance. J'ai dit l'autre jour cette translation des reliques de sainte Elisabeth à son historien, M. de Montalembert, qui a été insatiable de détails sur Sayn et ses hôtes.

Je ne vois encore personne le soir ; je ne reprends à rien, et j'ai une telle peine à retrouver quelque chose de moi-même, que ma préoccupation est de ne pas trop peser sur les autres. Ma santé est à l'avenant, ma joue labourée de nouveau ; l'épreuve est sur tous les points, mais avec elle, la grâce de Dieu si évidente, lorsque sous tant de souffrances on ne succombe pas.

19 décembre 1852. Couvent des Augustines, rue de la Santé.

Rien n'est si commode, ma bonne et chère princesse, que de porter les gens dans son cœur ; ce qu'ils éprouvent s'y imprime tout naturellement, et plus vite encore quand c'est la joie. Vous pouvez penser combien est vive celle que m'a donnée votre lettre. En toute chose il y a un point qui fait centre,

qu'avait acheté le prince Wittgenstein. La chapelle de Sayn contenait la relique du bras de sainte Elisabeth de Hongrie. Lors de la sécularisation des couvents, la dernière abbesse du couvent d'Altenberg remit entre les mains du comte Boos, aïeul du comte actuel, cette relique insigne. Le couvent d'Altenberg avait été fondé par sainte Elisabeth elle-même, pour sa fille, la bienheureuse Gertrude, qui en fut la première abbesse.

Le comte Boos remit cette relique à la princesse Wittgenstein, en apprenant sa descendance en ligne directe de sainte Elisabeth, par son père le prince Bariatinski, dont la mère était une princesse de Holstein.

et dont tous les autres dépendent, comme conséquence toute simple et presque nécessaire. La seule impression que ne me donne jamais ce qui vous console, c'est la surprise. Vous m'expliquez toujours à l'avance comment ne vous manquent par les choses que vous désirez, et, je l'espère, comment elles ne vous manqueront jamais. C'est à nos dépens que vous jouissez de Rome, et je n'aurai assurément pas le courage ni de vous le reprocher, ni de même de m'en plaindre ; j'ai trop la mesure du bien que ce séjour doit vous faire et de celui surtout qu'il me ferait à moi-même. Comme vous le dites, il est sans pareil ; le catholicisme est partout, mais à Rome, c'est sa présence réelle, c'est la terre des ancêtres ; les saints y sont plus qu'ailleurs la famille de chaque fidèle. C'est, ce me semble, le seul lieu où à tout âge, lors même que les yeux sont fermés à tout le reste, on voudrait encore retourner. J'ai sous ma fenêtre un immense espace presque vide, coupé par de longues, hautes murailles, qui séparent des jardins sans arbres, et parsemé de presque tous les dômes et flèches qu'on peut apercevoir à Paris. A la première vue de cette chambre, que j'ai immédiatement préférée à toute autre, je me suis trouvée reportée à certains quartiers de Rome dans le voisinage des murs. Ce n'est pas complètement une hallucination, car une ou deux personnes m'ont fait la grâce d'être frappées spontanément de la même manière ; mais illusion ou vérité, je la nourris très soigneusement. Comme j'aurais demandé à être associée au vrai pèlerinage que vous avez fait au travers du Quirinal ! Cette douloureuse trace des pas du saint pontife est empreinte là pour les siècles. Le témoin qui vous guidait doit sentir bien vivement le bonheur

qui lui a été dévolu [1] ! Je n'en connais pas de plus grand que l'occasion offerte au dévouement, non pas seulement dans l'intérêt de la plus sainte des causes, mais aussi en vue de la conservation de celui dont il semble qu'on ne peut approcher sans ressentir une émotion également pénétrante et pieuse. Que ne donnerais-je pas pour recevoir une de ces bénédictions dont je comprends si bien que vous soyez avide !

Mes bons jours de retraite ont commencé le 28 octobre et finissent demain. C'est donc sur le seuil que je vous écris, ma chère princesse, entre un recueillement qu'on ne quitte jamais qu'à regret, et les habitudes qu'on retrouve toujours avec plaisir.

Paris, 25 février 1853.

J'avais une commission pour vous que je tenais beaucoup à faire, et qui n'a pas été retardée par ma seule faute. Ce sont tous les remerciements de M. de Montalembert. J'ai pensé que le contenu de votre lettre ferait grand plaisir au ménage, et à moi celui de vous faire bien connaître ; en conséquence de quoi, je la leur ai envoyée. Sauf qu'ils l'ont gardée trop longtemps, je n'ai qu'à m'en féliciter. M. de Montalembert n'exprime jamais que ce qu'il pense et ce qu'il croit ; c'est un des grands secrets de son éloquence.

Que vous avez raison d'être sûre que je jouis, que je remercie de vous voir dans vos soins, dans vos émotions, dans vos plaisirs, dans vos inquiétudes, dans vos vœux, toujours si chrétienne ! Assurément de grandes grâces

[1] Mgr Borromée.

vous ont prévenue, mais toutes aussi ont été répondues. A la lecture de votre lettre, j'ai pu me croire présente à votre belle solennité ; en y mêlant vos chers enfants, vous en avez fait une fête de famille qu'achevaient vos populations demeurées dans leur simplicité. La piété allemande, quand elle est catholique, me paraît avoir particulièrement ce caractère-là, et rien ne va si bien à ce qui en soi-même est solennel.

Adieu, ma bonne et chère princesse ; enfin je puis dire au revoir !

Paris, 16 juillet 1853.

Chère princesse, comment ne reconnaît-on pas que la vérité pour être la vérité demande à être aussi complète que la vertu, qui cesse d'être la vertu si seulement de son catalogue on en exclut une? Pourquoi se ferait-on moins exigeant pour l'une que pour l'autre, tandis que la priorité serait ici pour la vérité, source de toute vertu ? Ce qui m'a toujours frappée comme une des gloires de l'Église catholique, c'est qu'elle fait du bien même à ses adversaires ; ils ne vivent que des emprunts qu'ils lui font. On y copie tout hors ce qui ne se copiera jamais, ce je ne sais quoi qui résiste.

Paris, 5 janvier 1854.

Chère princesse, vous vous en rapportez à moi, pour la demande qui vous est adressée, et c'est en répétant vos propres paroles que je vais exprimer mon avis. Oui, on se doit aux plus misérables, et ce qui est certain,

c'est qu'à leurs yeux la position de Théodosia serait des plus enviées[1]. Quand je demandai à la bonne sœur Rosalie de traiter pour moi avec la maison du Bon-Sauveur, je ne lui fis aucune recommandation d'économie ; elle, de son côté, me donna le chiffre de quatre cents francs comme taux général, et en m'assurant qu'on y était très bien. Ce fut en effet la première impression de Théodosia, et j'ai toujours vu sa satisfaction aller en croissant. Ce bien-être affirmé successivement doit, il me semble, suffire, lors même que des conditions meilleures d'existence subsisteraient sous le même toit. Je suis un peu étonnée qu'on vous ait fait parvenir une autre demande, mais Théodosia aura parlé de vous d'abondance de cœur, et quand on parle de vous, chère princesse, on ouvre à ce qui souffre une perspective illimitée. Malheureusement les ressources ne le sont pas ; il faut ou limiter d'une part, ou retrancher de l'autre, et retrancher, c'est tailler dans le vif. Je pense que votre idée d'accorder de temps en temps quelques douceurs est vraiment la moyenne qui peut à la fois restreindre et satisfaire votre générosité. J'opine toujours pour les dons en nature ; le café effectivement entrait dans le nombre des objets qu'elle me demandait, et je pense que c'est un présent qui lui fera grand

[1] Théodosia était une vieille femme de chambre russe qui s'était faite catholique en France, et était tombée dans une extrême détresse. Mme Swetchine la découvrit par hasard à Paris et la secourut, mais bientôt cette pauvre femme fut atteinte d'aliénation mentale. Mme Swetchine s'en chargea alors complètement, puis intéressa quelques compatriotes à son sort, et enfin la fit conduire par Cloppet dans une maison de santé, à Caen, où ses bienfaitrices, parmi lesquelles était la princesse Wittgenstein, n'ont jamais cessé de pourvoir à sa pension et à son entretien.

plaisir. Comme régime, il n'aura pas d'inconvénient ; cependant peut-être feriez-vous bien de consulter au préalable la supérieure. J'ai vu quelquefois le café interdit, et il se pourrait qu'il ne convînt pas toujours aux maladies dont le siège est dans la tête.

Chère princesse, une de nos consolations, à vous et à moi, est bien Mme de Gontaut ! Je n'ai jamais vu un corps aussi frêle doué de plus de vitalité, ni une résurrection qui pût être plus impérieusement attribuée à la prière. Combien vous jouiriez de revoir ce cher visage, qui atteste un vrai rétablissement dans les proportions où il est permis de l'attendre ! Me voilà au bout de mon papier et pressée par l'heure sans que j'aie pu vous dire tout mon regret de vos délais, toute la joie que j'aurais de vous revoir, mais tout cela va sans dire.

Paris, 3 mai 1854.

Chère princesse, votre cœur est de ceux qu'on ne méconnaît jamais, mais qu'on pourrait croire appauvri aux trésors qu'il épanche dans certains moments ; il y a toujours tant d'inattendu dans ce qui console ! Aujourd'hui vous avez les prémices de mes loisirs à ma première station, couvent des Augustines, où je suis depuis avant-hier. Le point important était de mettre le signet au courant des habitudes respectives, de faire disparaître jusqu'à l'ombre de mon salon, et pour produire cet effet, j'ai trouvé que l'éclipse presque totale entre les quatre murs d'un couvent équivalait à la distance. C'est l'esprit sinon tout à fait la lettre des conseils qui me sont venus et dont je ne puis assez louer et bénir la très sympathique et tendre compatissance. On

ne tolère pas seulement, mais on exige que tous les soins réclamés par mon âge et ma mauvaise santé priment toute autre considération. Selon mes indulgents amis, je dois leur répondre de ma personne et eux veulent répondre devant Dieu de tout le reste. Au vrai, rien de plus misérable que mon état de santé ; ma joue est raide et gonflée ; je ne puis plus parler ni manger qu'à grand'-peine, sous des coups d'aiguilles qui se croisent en tous sens ; pas de sommeil, et tout le reste à l'avenant. Une tanière se conçoit encore dans un pareil état, mais traîner une si pauvre vie d'auberge en auberge, pour la fixer dans un isolement lointain, ne saurait s'admettre. Je secoue si peu le poids du jour, qu'un avenir d'un mois ou six semaines me semble avec ses éventualités relégué au pays des chimères. Vous pouvez croire combien mon grand ébranlement nerveux, s'ajoutant à tant d'autres peines, me rend plus accessible au tourment d'une guerre dont j'ai toutes les mauvaises faces, car j'ai en moi de quoi souffrir pour deux pays, et rien ne rachèterait pour moi le mal fait au mien. Ah ! qu'il serait commode en toutes choses d'être un ! hélas ! bonheur inconnu, comme tant d'autres, à un monde où tout est lutte et contraste.

J'ai vu Mgr d'Orléans, qui venait à Paris faire ses visites ; je l'ai trouvé très bien de santé. Il paraît prendre goût à l'Académie, et c'est bien juste, l'Académie, prenant à lui à la presque unanimité. A tous les degrés, elle ne pouvait s'honorer davantage dans le choix de l'homme, en prenant dans l'épiscopat l'élément qui lui manquait. Avez-vous su, d'autre part, le prodigieux électrique effet du discours du P. Augustin [1], carme

[1] Le P. Hermann.

déchaussé, à Saint-Sulpice? Sans exception, on en a été ravi ; il semble que c'est la parole d'un de ces séraphins qui brûlent, se taisent et veillent autour de nos tabernacles. Samedi, il vient dans ma chapelle. Unissez-vous à nous ; je vous promets que si nos pensées se croisent, la mienne ne s'arrêtera pas en chemin.

Paris, 24 juillet 1855.

Ma bonne et chère princesse, je suis allée hier voir miss Barnett [1] ; j'ai le grand plaisir de vous donner d'elle les nouvelles les meilleures que vous puissiez attendre et désirer. Sa santé n'a souffert en rien du changement de régime. La charité des sœurs fait respirer aux quatre cents recluses un air qui les fortifie et les embaume, les rend contentes de tout comme on l'est quand une satisfaction entière se concentre sur un intérêt grave. Jusqu'ici l'ombre même d'un sacrifice ne vient pas l'éprouver. Je les ai faits tous, me disait-elle d'une manière bien touchante, en quittant ma chère bonne princesse. On sent en elle l'impression de marcher sur un terrain uni, néanmoins nulle expression exagérée, nul mouvement d'exaltation : elle m'a paru avoir toute la liberté de sa raison, ne pas même engager l'avenir que jusqu'à un certain point, reconnaissant que la persévérance, la durée finale sont des grâces qu'un cœur pieux et dévoué peut attendre du secours divin, sans y compter de téméraire confiance en soi-même ; c'est l'esprit de toutes les règles, et en particu-

[1] Institutrice de la fille de la princesse Wittgenstein.

lier de la sienne où les vœux sont si retardés et n'engagent qu'une volonté qui se renouvelle. Tout, dans miss Barnett, m'a paru dans la voie et dans la mesure qui mettent au large les vœux que l'on forme pour elle. Il semble qu'une aisance parfaite règne entre les anciennes de la maison et celles qui y font leur temps de probation. Ayant surmonté sa timidité pour dire à une des sœurs supérieures qu'elle souffrait un peu d'abstinence forcée, l'effort inquiet qu'elle avait cru devoir faire fut reçu avec des éloges et des remerciements pour l'ouverture et la simplicité qu'elle y avait mise. C'est la famille, comme vous voyez, et tout ce qu'elle a droit d'attendre de franchise et d'abandon. En me racontant cela, miss Barnett ajoutait : « Ne croyez pas pour cela que nous ne soyons pas suffisamment et convenablement nourries : notre ordinaire est vraiment bon ; ce n'est pas la table de Sayn, mais des provisions saines, et dans leur simplicité bien préparées. » J'insiste un peu sur ce point pour achever de vous rassurer. Quand je lui ai dit que vous lui demandiez de ne pas vous oublier dans ses prières, elle m'a répondu : « Dites à la princesse que sept fois par jour nous retournons devant le Saint-Sacrement, et qu'autant de fois, de reconnaissance et d'affection, je porte sa pensée devant Dieu. » Lorsque vous lui écrivez, il faut mettre sur l'adresse : Sœur Barnett au lieu de Miss ; quant au nom, on ne leur en donne qu'avec la cornette.

Paris, 27 août 1857.

Au moins un mot, ma bonne et chère princesse, un mot bien tardif au cœur, mais chaud et sincère comme

lui ! Mon silence a-t-il pu ôter quelque chose à la vive et profonde impression que me laissaient vos joies maternelles [1] ? Sans les heureuses préoccupations qui auraient pu empêcher d'approcher de votre esprit l'évidence de la gravité toujours croissante de l'état de ma santé depuis six semaines, cela n'aurait été guère supportable, mais, comme c'était ma seule excuse, je ne l'abordais qu'anxieusement. Coûte que coûte, rien jusqu'à la dernière heure ne m'eût empêchée de marcher vers vous, de compter sur la chère divine séduction de la sympathie pour les onze heures et demie d'adorable mémoire qui avaient compté au profit du pécheur. Et pourtant, chère et bien chère princesse, si la réalité de chacune de mes journées avait été mise expérimentalement sous vos yeux, que n'y auriez-vous pas vu en sus pour me tout pardonner ! Ce qui est certain, c'est que je retrouve aujourd'hui même trois lettres commencées pour vous, la dernière du 8 août. Ce qui l'est plus encore, c'est que je n'aurais pas cessé d'y songer, sauf à ne toucher juste qu'au signal, au dernier signal du 1er septembre, ou quelque inaperçue que je puisse être, je suis certaine aussi de me trouver près de vous. Votre bonne et charmante lettre est venue me chercher au moment de mon retour de Fleury, où je n'ai pu rester qu'un mois, et d'où j'ai été rappelée par le pressant besoin de secours. Mes maux ont marché vite : je n'ai plus ni bras,

[1] Cette lettre, qui ne précédait que de treize jours la mort de Mme Swetchine, est une des dernières qu'elle ait écrites. Les deux événements de famille auxquels elle fait allusion, sont le mariage de la princesse Antoinette Wittgenstein avec don Mario Chigi, prince de Campagnano, et le mariage de Mlle Charlotte de Gontaut-Saint-Blancard avec le comte Antoine de Cossé.

ni jambes, ni voix ! Le moment d'une de ces lettres supprimées coïncidait avec le retour à Paris de Mme de Gontaut, venant de Gerbevillers [1], et son départ pour Cauterets. Les dernières nouvelles que vous avez eues d'elle ont pu vous dire qu'aujourd'hui une même solution marquerait vos premières bénédictions de famille.

Ma bonne et chère princesse, aurai-je le courage de vous envoyer cette lettre dans l'affreux état de désordre où l'impression d'un peu de fatigue la met ! Oui, elle partira ; je fais comme vous, j'ai compassion de moi ! Je vous quitte, en vous priant de m'autoriser auprès d'Antoinette à prier avec vous pour elle, en cette bonne et touchante communauté si chère aux cœurs chrétiens.

[1] Château, en Lorraine, du marquis de Lambertye, beau-frère de Mme de Gontaut.

TABLE

A Mlle de Virieu 1
A Mme la marquise de Pastoret 100
A Mme la duchesse de La Rochefoucauld. 136
A Mme la marquise de Lillers. 204
A Mme la comtesse de Germiny 248
A Mme de B 266
A Mme de C 305
A Mme de D 327
A Mme la comtesse de Chelaincourt 366
A Mme la comtesse Frédro. 374
A Mme la vicomtesse de Virieu. 381
A Mme la duchesse de La Rochefoucauld. 383
A Mme la comtesse de Gontaut-Biron. 394
A Mme la duchesse de Rauzan. 403
A Mme la comtesse de Mesnard. 409
A Mme la duchesse d'Hamilton. 418
A Mme Craven. 457
A Mme la princesse Wittgenstein. 505

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.